

Stanford University Libraries
3 6105 118 987 192



ÉDOUARD NOËL & EDMOND STOULLIG

PUBLICATION COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LES ANNALES
DU
THÉATRE
ET DE LA MUSIQUE

AVEC UNE PRÉFACE

LE TOUT PARIS DES PREMIÈRES

PAR M. CHARLES GARNIER

NEUVIÈME ANNÉE

— 1883 —

PARIS
G. CHARPENTIER ET Cie, ÉDITEURS
13, RUE DE GRENELLE, 13
1884

LES ANNALES

DU

THÉATRE

ET DE LA MUSIQUE

OUVRAGES DES MÊMES AUTEURS

DANS LA BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER

à 3 fr. 50 le volume

LES ANNALES DU THÉATRE. — Première année, 1875, avec une Préface de FRANCISQUE SARCEY. 1 vol.

— Deuxième année, 1876, avec une *Étude sur l'Heure du Spectacle*, par VICTORIEN SARDOU. (Cette brochure se vend séparément 1 fr.) 1 vol.

— Troisième année, 1877, précédée d'une *Étude sur le Théâtre en Province*, par M. GOT, de la Comédie-Française.

— Quatrième année, 1878, précédée du *Naturalisme au Théâtre*, par M. ÉMILE ZOLA. 1 vol.

— Cinquième année, 1879, avec une préface de M. HENRI DE LA POMMERAYE. 1 vol.

— Sixième année, 1880, avec une préface de M. VICTORIN JONCIÈRES. 1 vol.

— Septième année, 1881, avec une préface, *La Maison de M. Perrin*, par HENRI FOUQUIER. 1 vol.

— Huitième année, 1882, avec une *Étude sur la Mise en Scène*, par M. ÉMILE PERRIN. 1 vol.

Paris — Imprimerie Tolmer et Cie. — 118.

ÉDOUARD NOEL ET EDMOND STOULLIG

PUBLICATION COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LES ANNALES DU THÉATRE ET DE LA MUSIQUE

AVEC UNE PRÉFACE

LE TOUT PARIS DES PREMIÈRES

Par M. Charles GARNIER

DE L'INSTITUT

NEUVIÈME ANNÉE

— 1883 —

PARIS

G. CHARPENTIER ET Cie, ÉDITEURS

13, RUE DE GRENELLE, 13

1884

LE TOUT PARIS DES PREMIÈRES

A MONSIEUR ROUSSE

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ CONFRÈRE,

Dans le remarquable discours que vous avez prononcé dernièrement à l'Institut, et que j'ai admiré comme tout le monde, il se trouve un passage qui m'a surpris, et même tant soit peu irrité. Vous avez en quelques mots, jeté par-dessus bord *Le Tout-Paris des premières*, ainsi que les journalistes des théâtres, et l'exécution a été dextrement conduite. Chacun dans l'assemblée a paru être de votre avis, car les applaudissements ne vous ont pas fait défaut et, si l'on s'en rapporte à l'impression générale, vous sembliez avoir parfaitement raison.

Il faut dire que vous avez lu ce passage avec cette puissance de conviction que donne l'habitude

du barreau, et c'est ce qui sans doute a exaspéré ma surprise puisque, en vous relisant, je vous ai trouvé moins dédaigneux que je ne l'avais cru d'abord. N'importe; en vous entendant l'autre jour, je me suis senti ému comme si vous veniez de commettre une injustice. Je ne raisonnais pas encore, il est vrai, j'avais seulement l'intuition d'un sentiment de révolte qui m'a poursuivi longtemps et m'a même parfois empêché d'entendre complètement le développement des petits drames vertueux que vous avez exposés avec tant d'esprit et de talent.

Eh bien! ce sentiment de révolte instinctive a persisté après réflexion, et je ne me faisais pas faute de vous combattre à part moi. Cela ne causait pas grand bruit, il est vrai, et ma rébellion ne vous troublait guère. Je semblais donc condamné à discuter seulement avec moi-même, ce qui ne me donnait pas suffisante satisfaction, lorsque MM. Noël et Stoullig me firent l'honneur de me demander quelques lignes pour mettre à la porte d'entrée de leur prochain volume des Annales du théâtre.

C'était justement à la première représentation de *Severo Torelli*, de Coppée, que cette proposition me fut faite, c'est-à-dire dans l'arène même où je voulais prendre pied. J'acceptai sans trop réfléchir et sans savoir encore quel sujet pourrait me convenir; mais, instinctivement, et conduit sans doute

par l'influence du milieu dans lequel je me trouvais, il arriva que votre discours me revint à l'esprit et que, contemplant cette réunion d'élite toute frémissante dans la salle, je sentis comme une voix qui me disait : ce sont ceux-là qu'on attaque ! ce sont ceux-là qu'on méconnaît ! c'est la vie passionnée qu'on dénie ! c'est le mouvement qu'on veut arrêter ! et je voulus alors m'armer contre l'ennemi et défendre de braves gens contre les écarts d'une humeur chagrine. Que voulez-vous ! il y a toujours un peu de Don Quichottisme dans le cœur de l'homme, et l'on s'imagine qu'on fait œuvre de preux en combattant pour ce qui vous semble opprimé.

Quoi qu'il en soit, j'ai saisi l'occasion qui se présentait et, bien qu'un peu épouvanté de ma hardiesse, je n'en veux pas moins essayer la lutte et montrer, s'il se peut, que le *Tout Paris des premières* constitue un corps très important qui, sans pédantisme aucun, sauvegarde, pour une bonne part, les intérêts du grand art théâtral.

Si je ne parviens pas à vous convaincre, cela ne prouvera pas que la cause soit mauvaise, cela montrera seulement que j'ai été inhabile à la défendre.

Le Tout Paris des premières se compose d'abord de presque tous les représentants de la presse

parisienne, représentants politiques ou littéraires, de directeurs, d'acteurs et d'actrices de divers théâtres, d'artistes, d'écrivains, de députés, de sénateurs, voire même de ministres passés, présents ou futurs ; puis de personnes plus ou moins attachées par leurs fonctions ou leurs relations au monde du théâtre; puis enfin, si vous le voulez, d'un certain nombre de personnages que vous semblez surtout avoir visés et qui regardent la pruderie par le gros bout de la lorgnette. A tous ces spectateurs, il faut ajouter les amis de l'auteur ou du directeur; mais ceux-ci changent suivant le théâtre et ne font pas partie de cette espèce d'association mouvante qui constitue le fond du public des premières représentations, et qui se transporte presque intacte d'une salle à une autre : de l'Opéra aux Bouffes-Parisiens, du Théâtre Français au Théâtre Cluny. C'est cette catégorie qui, en résumé, compose cette assemblée ayant encouru votre blâme. D'ailleurs, il est évident que si la composition des privilégiés se modifiait entièrement à chaque nouvelle représentation, il n'y aurait plus alors que des spectateurs de passage qui seraient bien étonnés d'être traités de gens légers et oublieux des malheurs publics parce qu'ils auraient eu l'occasion d'applaudir les premiers, un opéra de Gounod ou une comédie d'Émile Augier.

C'est donc seulement cette espèce d'assemblée à la

fois compacte et mouvante, réunie par devoir, par plaisir ou par habitude aux solennités théâtrales, qui semble être taxée de scepticisme et à laquelle vous reprochez ses d'Hozier et ses Dangeau. Oui certes, elle a ses chroniqueurs, tout comme la politique, les arts ou les affaires ont les leurs; mais j'estime que la chronique du théâtre, même avec les minuties qui s'y trouvent parfois, vaut bien la chronique des tribunaux. Il est encore plus moral de raconter aux gens une tragédie, un opéra ou même une féerie, que de faire connaître à tous, les méfaits d'un assassin ou les agissements d'une messaline, et il n'est pas plus surprenant de glorifier un grand acteur qui sauve une pièce médiocre que de louer un avocat qui sauve un client coupable, par le seul mérite de son éloquence.

Laissons cela, laissons chacun faire son métier, et si, véritablement, il y a beaucoup de chroniqueurs pour les choses du théâtre, c'est que ces choses intéressent tout le public qui, je vous l'assure, ne sera pas damné pour avoir pleuré aux *Deux Orphelines* ou ri à la *Cagnotte*.

Est-ce donc parce que parfois les reporters s'avisent de donner les noms de quelques-uns des assistants que la réunion en devient coupable ? Mais n'en fait-on pas de même pour nos séances à l'Institut, qui ne sont, à vrai dire que des premières et non

des moins recherchées? et n'a-t-on pas su par divers journaux quels étaient les privilégiés qui ont eu la chance heureuse d'entendre votre discours sur les prix de vertu? Je ne sache pourtant pas qu'il faille mal juger des auditeurs de l'Académie dont beaucoup, parmi ceux qui vous ont applaudi, font partie de ce *Tout Paris des premières*. Je ne veux pas citer les noms; mais il y avait, bien près de vous, à votre gauche, quelqu'un qui, tout en vous approuvant avec sa bienveillance accoutumée, a dû se demander en même temps s'il ne faisait pas partie de ces contaminés que l'on jugeait une peu sévèrement.

Non, non, le *Tout Paris des premières* n'est pas composé seulement de déclassés au cœur léger et je vous affirme que dans ces réunions on rencontre vraiment quelques gens d'esprit aimant, ainsi que vous, le beau, le bien et le vrai. Ils sont aussi soucieux que bien d'autres du sort de notre France; mais ils ne croient pas que leur amour pour le théâtre les empêche d'être bons citoyens.

Mais avez-vous bien pensé que ce *Tout Paris* vient en somme pour admirer les œuvres de nos confrères, et si vous malmenez les admirateurs, ne craignez-vous pas d'atteindre aussi un peu les admirés? Tenez, voyez, seulement dans votre Académie, combien d'entre vous se présentent à ce

public nerveux, mais en somme juge éclairé : Victor Hugo, Legouvé, Émile Augier, Octave Feuillet, Camille Doucet, Alexandre Dumas, Sardou, Labiche, Pailleron, sans compter Sandeau qui vient de mourir, Cherbuliez qui dit-on aborde aussi le théâtre et ceux que vous allez bientôt nommer. Puis, dans la classe des Beaux-Arts, ne voyez-vous pas Ambroise Thomas, Gounod, Massé, Reyer, Massenet, Saint-Saëns et Émile Perrin qui, s'il n'a pas fait de pièces (ce qui, je crois, ne l'eût guère embarrassé), en a, en revanche, monté plusieurs centaines. Eh bien ! tous ces confrères, tous ces hommes dont nul ne peut contester le talent ne sont-ils pas les premiers coupables ? C'est grâce à eux que le théâtre resplendit en France et par suite dans le monde entier ; c'est grâce à eux que chacune de leurs productions devient un évènement et que se réunissent souvent ceux qui sont appelés à prononcer le premier jugement, c'est-à-dire le premier éloge.

Oui, il prononce le jugement, ce *Tout Paris*, et il le prononce généralement bien. Où trouverait-on qui le remplacerait ? Cette réunion formée de personnalités diverses n'a-t-elle pas qualité pour remplir telle mission ? Ils sont là tous, ces critiques dramatiques, ces artistes de tous les arts, ces délicats de toutes les sensations, ces nerveux de tous les sentiments ; ils sont familiarisés avec le théâtre et

chacun en sait les ressources et les entraves. C'est en somme un jury intellectuel, composé de gens experts et qui, malgré le scepticisme qu'on leur attribue, se laissent volontiers aller à la sincère admiration. Les uns sont chargés de sentir les impressions, les autres sont chargés de les faire connaître. C'est pour ainsi dire un jury composé de membres ayant voix consultative et de membres ayant voix délibérative, et dans ce milieu, où chacun se coudoie, ou chacun exprime son sentiment, il arrive que tout le monde se met à peu près d'accord et que les idées émises par les journalistes se ressentent des idées émises par les spectateurs sans mandat spécial. Et ceux-ci et ceux-là, exercés par l'habitude, reconnaissent en quelques mots, en quelques scènes la valeur de l'œuvre nouvelle, ainsi qu'un peintre reconnaît au premier coup d'œil la valeur d'un tableau.

Certes, ce jury peut avoir des opinions diverses, certes, il peut se tromper. Qui donc est impeccable? Mais ce n'est pas une raison parce qu'un homme fait un faux pas pour le déclarer boiteux et, dussent les dispensateurs des premiers éloges et des premiers blâmes faillir quelquefois ils n'en forment pas moins une réunion de gens compétents qui se laissent aller très sincèrement à leurs impressions en toute conscience et en toute justice.

Plus tard d'autres spectateurs viendront, qui pourront peut-être juger autrement ; mais le plus grand nombre adoptera la formule déjà promulguée et confirmera la première sentence. Ce seront encore des juges si vous voulez ; mais des juges déjà gagnés et qui n'auront pas entièrement l'indépendance nécessaire pour se former une opinion personnelle. En général ils opineront du bonnet et cela leur suffira ; ils ne sont pas venus pour étudier et discuter, ils sont venus pour se divertir; ils sont dans leur rôle, c'est bien. D'ailleurs, ces spectateurs ne communiquent guère entre eux, ils restent dans leurs stalles ou dans leurs loges, un peu isolés ; et, s'ils se hasardent dans les couloirs ou les foyers, ils s'entrecroisent sans s'aborder, gardant pour eux leur impression personnelle. Ils sont montés dans un omnibus, ils en descendent à l'arrivée sans se préoccuper davantage des voyageurs qui ont été leurs compagnons de route, ni même souvent du chemin parcouru ; ils partent, ils arrivent, ils ont payé pour cela ; que leur veut-on de plus ?

Voyons, mon cher confrère, il faudrait aussi s'entendre sur ce *Tout Paris* ; car il y en a beaucoup d'autres en dehors de celui des premières théâtrales. Il y a le *Tout Paris* des premières du Salon, qui n'offre guère que confusion et qui pourrait bien s'appeler le *Tout Paris cohue* ; il y a le *Tout*

Paris des grands enterrements, où l'on vient entendre le *Pie Jésus* de Faure et serrer gaillardement la main à ses amis. Il y a le *Tout Paris* des assises, composé d'un public spécial et passablement mêlé; il y a le *Tout Paris* de l'Institút, plus ardent encore que les autres, puisqu'il prend place deux heures avant le lever du rideau; il y a le *Tout Paris* des réceptions officielles où l'on est amené par politesse ou par intérêt, et le *Tout Paris* des sermons, et le *Tout Paris* des courses, et le *Tout Paris* du Bois; enfin Paris est rempli de *Tout Paris* divers qui ne sont guère que des foules ayant souvent pour but de se voir et de se montrer. Si donc, il fallait égratigner quelques-unes de ces réunions mondaines, ce n'est pas celle du théâtre qu'il fallait toucher; car dans cette compagnie chacun sait qu'il a une certaine autorité, une certaine puissance, et ce sentiment de responsabilité fait l'assemblée plus sérieuse et plus digne.

Par plus digne, je n'entends pas la boufíissure prudhomesque, on peut être juste et avoir de l'entrain; on peut juger sainement sans être fâcheux; la dignité dont je parle est celle qui convient à des gens experts du sujet qu'ils traitent et qui, certains d'être bien conduits par leur conscience et leur sentiment, peuvent se laisser aller à quelques distractions. Ne croyons pas que la dignité consiste à avoir avalé un

manche à balai, c'est alors de la raideur et celui qui se tient toujours tout droit ankilosé comme un fakir, risque fort, en ne pouvant jamais s'asseoir, de se tasser sur ses pieds et de se rapetisser peu à peu.

D'ailleurs, dans cette grande assemblée formée de divers éléments, n'ayant pourtant qu'une même pensée, chacun choisit ce qui lui convient le mieux et fait, pour ainsi dire à tout moment, l'éducation de ses voisins sur les points que ceux-ci trouvent moins familiers. Les reporters, les d'Hozier, comme vous les appelez, se préoccupent du mouvement pittoresque de la salle, et c'est déjà un jugement que la constatation du sentiment de cette salle. Il est bon de connaître le milieu où doit se prononcer le verdict; une parole ne produit pas le même effet, dite dans un bal ou sur un sépulcre : les critiques dramatiques se préoccupent surtout de la pièce et du jeu des acteurs, et par leur silence ou leurs applaudissements, ils servent déjà de guides à plusieurs. Les artistes, eux, étudient la forme et la couleur des costumes ainsi que la composition et l'exécution des décors, et leur rôle n'est pas moindre, les décors ayant, en certains cas, une grande influence sur l'effet général. Les architectes étudient la salle elle-même au point de vue de l'éclairage et des tonalités apportées par les assistants; ils se préoccupent

aussi des mouvements de sortie et d'entrée des spectateurs, mouvements qui ne se produisent guère en entier que les soirs de premières représentations, là où chaque couloir devient comme un foyer particulier. Puis les femmes ne sont pas sans regarder les habillements des actrices, et elles ont raison; le costume, le costume féminin surtout, est une réelle manifestation de l'art. Si les artistes considèrent ces costumes avec une certaine préoccupation, les femmes observent différemment et complètent par leurs observations les impressions ressenties par les peintres. Enfin les espèces de déclassés, les soi-disant cœurs légers, qui, un peu à l'aventure, vont de droite et de gauche et qui ne se piquent pas d'être de grands justiciers, servent à mettre entre tous une sorte de communication réellement utile. Ce sont les papillons qui entraînent le pollen des fleurs et le transportent çà et là sur les plantes des jardins. Chacun donc remplit son rôle dans ce *Tout Paris des premières* et, je vous l'assure, chacun le remplit de son mieux.

Oh! je sais bien que parmi cet essaim d'abeilles bourdonnantes il n'est pas rare de trouver quelques frelons, quelques guêpes et même quelques mouches nuisibles; mais voit-on beaucoup de bonnes compagnies sans fâcheux, et de bonnes maisons sans parasites? Qu'un petit fat prétentieux vous agace

par son outrecuidance à se poser en Aristarque, je le comprends; qu'une petite dame à chignon crépé vous irrite avec ses mines évaporées, je l'accorde volontiers, mais ne mettons pas tout le monde dans le même panier parce que deux ou trois indignes se glissent dans les rangs; n'imitons pas ce voyageur qui, ayant rencontré sur sa route une femme aux cheveux fauves, écrivit sur ses notes : « Dans ce pays, toutes les femmes sont rousses. » « Un moine ne fait pas toute l'abbaye », dit le proverbe, et il a raison; un fantoche ne fait pas tout le public des premières, et je vous assure que dans ce public-là, tout le monde ne marche pas sur les mains et ne fait pas de cabrioles devant la galerie.

Voyez-vous, ce qui vous trompe, ce qui vous fait peut-être mal juger de l'assemblée, c'est qu'entre tous les assistants ordinaires des premières représentations, il existe une certaine familiarité bien naturelle; c'est que chacun se connaissant plus ou moins s'envoie parfois à distance de petits saluts des yeux, des lèvres ou de la main; c'est qu'en somme, tout ce personnel semble être chez lui et prend à peu près possession de la salle, sans se préoccuper par trop des auditeurs étrangers. C'est cette espèce de mouvement particulier à ces solennités qui peut faire croire que le but principal de la réunion est seulement de fournir un champ clos où

les politiciens de l'art et de la littérature s'assemblent pour échanger des gaudrioles. De là, pour ceux qui ne sont pas initiés, une prévention contre les tumultueux qui paraissent en prendre tant à leur aise. Cette prévention n'est pas fondée, car, aussitôt le rideau levé, chacun devient attentif et ne pense plus qu'au but défini qu'il s'est fixé : entendre, étudier, comparer et juger ensuite équitablement, suivant la responsabilité de juge, d'avocat ou de témoin.

Ne croyez donc pas, mon cher confrère, que cette agitation ou ce recueillement soient factices, qu'ils éloignent les pensées sérieuses, et que le philosophe doive gémir de telles coutumes. Non, ce n'est pas le *Tout Paris des premières* qui doit causer nos tristesses et nos chagrins. Il y a, hélas! bien d'autres causes plus graves et plus douloureuses, parmi lesquelles la perte du respect et de la foi aux choses élevées. Où sont nos croyances religieuses, nos croyances politiques, nos croyances artistiques? Elles sont déjà bien atteintes et vont se perdre dans l'indifférence comme les fleuves se perdent dans la mer. Au lieu de favoriser ce mouvement et de blâmer les quelques assemblées qui vivent des fêtes de l'intelligence, réjouissez-vous donc plutôt de trouver, au milieu du scepticisme qui nous envahit, des âmes encore avides d'impressions, et qui préfèrent de beaux vers ou de belles mélodies aux discours sou-

vent mensongers de la tribune parlementaire. Gardons, gardons le plus que nous pourrons cet amour inné du théâtre ; c'est lui qui résiste encore le mieux aux découragements de la vie; c'est lui qui nous soutient et nous console dans les jours néfastes, comme si nous sentions que la littérature théâtrale est la marque de la grandeur du pays. C'est un grand siècle que celui où ont vécu Eschyle, Sophocle et Euripide. C'est un grand siècle que celui où a vécu Shaskespeare. C'est un grand siècle que celui où ont vécu Corneille, Racine et Molière! et de nos jours, qui donc a contribué à la primauté de la France, alors qu'elle n'était pas douteuse, sinon les auteurs contemporains dont je vous citais les noms? Pendant que les peuples semblent nous repousser, pendant que nos produits, jadis si français se remplacent par les produits étrangers, notre théâtre encore s'impose au monde et garde toujours sa supériorité.

Soutenons donc de toute notre force, de tout notre patriotisme l'art dramatique, qui fait partie de notre gloire, et n'abandonnons pas, par des craintes chimériques, la suprématie littéraire et artistique.

Eh bien! nous avons pour la défendre comme une garde d'honneur qui, malgré sa vitalité remuante et sa bonne humeur, est toujours en armes et prête à

faire la ronde. Cette garde on l'appelle maintenant le *Tout Paris des premières*; si ce n'était un peu solennel, je l'appellerais, moi : la *Cour d'équité.* C'est elle qui est chargée de stimuler les uns, de soutenir les autres, de donner la publicité à tous; c'est elle qui repousse les impuissants et qui applaudit les forts. C'est elle qui sait bien se taire quand le talent s'assoupit; mais qui sait grandement acclamer, quand le génie s'éveille.

Qu'importe alors si le Tout Paris se croit le dispensateur officiel de la vérité, s'il pense accomplir un sacerdoce! Les faiblesses humaines deviennent des forces quand elles s'associent pour le bien, et la vanité personnelle, qui diminue les gens, devient fierté lorsqu'elle rassemble la foule dans une même pensée de devoir; laissons donc la conviction de son utilité à ce jury naturel, à ce jury qui s'est constitué le gardien de l'art, à ce jury plus sérieux qu'on ne se l'imagine, et cette utilité sera d'autant plus réelle que ce jury se sentira plus puissant et plus écouté. Certes je ne veux pas prétendre que les grandes œuvres doivent toujours être tributaires des premiers jugements; ceux-ci ont quelquefois été cassés; mais combien pourtant ont été conservés! Certes je ne veux pas dire que le génie ait besoin d'une popularité immédiate; mais c'est en somme celle-ci qui amènera à la célébrité, et pourquoi alors faire

attendre ceux qui seront notre honneur et notre gloire? Le temps n'est plus où les hommes, moins impatients, laissaient la vie s'écouler sans la pressurer pour en faire sortir toute la sève. Faut-il le regretter? C'est possible; mais on ne s'oppose guère au courant qui vous entraîne. Maintenant la vie est active, fiévreuse, et les triomphants du jour risqueraient fort d'être les oubliés du lendemain, s'il ne se faisait autour d'eux comme un mouvement giratoire, qui les retire du tourbillon commun et leur permet de prendre pied sur la berge. S'ils sont réellement forts, ils gravissent la dune, puis la colline, puis la montagne, s'élevant chaque jour au-dessus des humains; s'ils ne sont pas assez robustes pour s'affermir sur le rivage, ils retomberont bientôt dans le gouffre et tout sera dit.

Ainsi, pour donner à nos écrivains dramatiques le moyen de sortir du rapide qui les engloutirait, il est bon que les veilleurs de premières soient attentifs et leur viennent en aide. Peut-être ne mettront-ils à bord qu'une épave inutile, mais peut-être aussi amèneront-ils un précieux trésor; ils recherchent, ils retirent, ils jettent un peu pêle-mêle le produit de leur pêche. Qu'importe! le public viendra après, qui saura bien choisir parmi le butin. N'est-ce donc point ainsi qu'agit le *Tout Paris des premières?* A chaque capture il donne de la trompe, il annonce

sa nouvelle découverte, et chacun alors, averti et tenu aux aguets, peut décider si la proie qui lui est offerte est digne d'être conservée ou bien si elle doit être rejetée.

Ah! si je n'avais craint de publier un gros volume, au lieu de remplir simplement quelques pages, quelle belle collection de jurés j'aurais pu faire connaître en inscrivant les noms de tous ceux qui, depuis cinquante ans ont rempli tour à tour l'office de critiques, de guides ou de sauveteurs! Ça aurait été comme le Dictionnaire des amis de l'art, comme l'Almanach de Gotha des privilégiés du talent, de l'intelligence ou du pouvoir; mais je n'oublie pas que je dois seulement remplir le rôle de concierge de la maison Noël et Stoullig et non celui d'introducteur des ambassadeurs. Je le regrette, car j'aurais pu vous présenter une suite de personnages, non des moins importants, et dont quelques-uns sans doute vous sembleraient de bonne compagnie. Ainsi, en 1835 et 1836, le roi Louis-Philippe accompagné du duc d'Orléans, et qui assistait à la première représentation de la *Juive*, puis à celle des *Huguenots*. En 1849, je vous aurais annoncé le Président de la République française, Napoléon Bonaparte, venu au baptême du *Prophète*, et qui en 1865, alors qu'il était monté en grade, se trouvait à celui de l'*Africaine*; puis je vous aurais présenté les Présidents

successifs de la République actuelle, qui ne semblaient guère dédaigneux de ces soirées de gala. Cette présentation aurait été accompagnée de celle des hauts fonctionnaires de chaque époque : ici, M. le duc de Choiseul; là, M. le marquis de La Valette, et M. le comte de Saint-Vallier, et M. de Montalivet, et le prince de Talleyrand, et M. Thiers, assistant, dans la loge n° 6, à la première des *Huguenots*, à côté d'Armand Carrel, installé dans la loge n° 7, sans soupçonner que son prochain duel serait plus funeste que celui de Raoul et de Saint-Bris; puis enfin, et réellement, tout ce qui avait un nom et semblait ne pouvoir être accusé d'esprit futile. Députés, pairs de France, représentants, publicistes, tout cela, comme maintenant encore, était représenté par de nombreuses délégations et formait, ainsi qu'aujourd'hui, une réunion de personnalités qui trouvaient plaisir, honneur et convenance à s'intéresser au grand art théâtral dans toutes ses manifestations.

Je ne sais pas si alors on illuminait pour la rentrée d'une danseuse, ainsi que dites-vous, on le fait aujourd'hui; je crois pourtant que, Taglioni et Fanny Essler ont pu faire allumer des lampions qui valaient bien ceux brûlés pour le schah de Perse; mais je sais, parce que je l'ai vu, qu'en 1850 la foule a dételé à Rome le char de Rachel, pour la traîner en triomphe, après une représentation de *Phèdre*. Eh

bien ! je préfère encore cet enthousiasme pour une grande artiste, aux sifflets mal avisés jetés aux oreilles d'un roi qui venait nous faire visite. Les exagérations politiques amènent toujours à de tristes résultats, les exagérations artistiques élèvent en somme l'esprit populaire et le conduisent vers les hauts sommets. Laissez donc brûler l'encens sur les autels du temple dramatique; laissez les grands prêtres remplir leur fonction d'augure; et si quelques-uns rient en cachette et plaisantent sur leur mission, ne trahissez pas ces coulisses du sanctuaire pas plus qu'au barreau vous ne trahissez ces plaidoyers conventionnels qui émeuvent le public, mais laissent les magistrats indifférents.

Il est vrai qu'au Palais la robe ne permet pas le sourire tandis qu'au théâtre la gaîté est autorisée. Et tant mieux, tant mieux si on peut encore rire en France, tant mieux si le sang gaulois n'est pas tout à fait tari. Jérémie a pleuré magnifiquement sur Jérusalem, tâchons, nous, qu'on ne pleure pas trop sur Paris. Oui, nos tristesses sont grandes, oui nos douleurs sont fortes; mais est-ce en retirant toute joie au malade que vous lui rendrez la santé!... *Le Tout Paris des premières* semble, au théâtre, oublier nos angoisses patriotiques; félicitons-le de cet oubli apparent; il calme, il détend le cœur, il le rend meilleur en somme et dispose à la concorde dont, hélas! nous avons tant besoin. Il vaut mieux n'est-ce

pas, jouer au loto en famille que d'aller s'enivrer au cabaret? Il vaut mieux, je vous assure, se divertir et s'intéresser au théâtre que d'aller dans les clubs écouter les insanités qui s'y débitent. Je vous en supplie, mon cher confrère, ne jugez pas avec trop de sévérité cette expansion parisienne qui semble futile aux misanthropes, laissez-nous un peu la liberté du bon mot, la liberté d'aimer ce qui nous réjouit et rous réconforte et ne voyez plus dans le *Tout Paris des premières* qu'une réunion de Français qui croient faire leur devoir, en soutenant de leur mieux une de nos gloires nationales.

Il est, je pense, inutile de pousser plus loin cette petite discussion. C'est maintenant à vous de conclure. D'ailleurs, bien mieux que moi, mon cher confrère, si ma thèse vous paraît bonne vous pourrez la développer et trouver vous-même des arguments qui ne me seraient pas venus à l'esprit. J'ai vraiment grande envie de vous prendre pour mon avocat et de vous charger de plaider pour moi. Je suis certain que si vous le vouliez bien, si vous consentiez à oublier un instant votre sentiment pour partager le mien, vous arriveriez très facilement à vous convaincre. Essayez, je vous prie, de ce moyen. Je m'imagine que lorsque vous aurez pris en main la cause artistique que je défends, vous vous sentirez tellement entraîné par elle, que votre esprit juste et logique ne la quittera plus et que, votre plaidoirie terminée,

vous serez enchanté d'avoir battu votre adversaire. Vous aurez alors la satisfaction de ne pas avoir cédé à mes raisonnements, mais seulement aux vôtres, et le contentement de prouver, une fois de plus, que votre éloquence ne craint pas les obstacles et sait au besoin triompher de vous-même. N'est-ce pas là un combat qui puisse vous tenter ?

C'est sur cette espérance que je vous quitte. Je vous ai fait peut-être plus noir que vous ne l'êtes réellement et vous ai chargé de méfaits que vous n'avez pas commis; mais vous pouvez supposer que, comme maître Jacques, j'ai parlé à mon bonnet; c'est un brave auditeur qui ne se rebiffe jamais, et me donne toujours raison, et, en finissant je lui dis encore que ma mise en faction au devant du livre de MM Noël et Stoullig me donnait la charge de repousser les pierres qu'on jetait dans leur jardin. Ces deux éminents écrivains n'ont pas besoin de ce genre de matériaux pour construire la belle maison à laquelle ils ajoutent chaque année, un nouveau corps de bâtiment.

Agréez, je vous prie, l'assurance de mes meilleurs sentiments de bonne confraternité.

Charles GARNIER.

LES
ANNALES DU THÉATRE
ET DE LA MUSIQUE

LES

ANNALES DU THÉATRE

ET DE LA MUSIQUE

ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE

L'histoire de l'Opéra, en l'année 1883, comprend d'abord quelques menus faits qu'il suffit d'enregistrer. Le 22 janvier [1], Mme Montalba s'était essayée dans le rôle de Rachel de la *Juive*; le 26 février, Mlle Lureau débutait avec succès dans Mathilde de *Guil-*

1. Les obsèques nationales de Gambetta avaient fait reporter au *dimanche* 7 janvier le premier Bal masqué de l'Opéra, annoncé pour le samedi 6 janvier. Fahrbach, avec ses marches hongroises et ses valses entraînantes; Arban, avec ses polkas chantées et ses quadrilles échevelés se partageaient le succès d'ouverture. Mais — était-ce à cause du changement de jour — cette première fête était loin d'être aussi brillante que d'habitude, et l'on remarquait que la recette ne s'élevait qu'à 30,900 francs, tandis que celle de l'autre année avait été de 49.000 francs. Le second bal a lieu, conduit par Olivier Métra, le 20 janvier; le troisième, le samedi gras, 3 février; le quatrième le jeudi de la Mi-Carême, 1er mars.

laume Tell. Notons séparément, à la date du 9 février, la rentrée de Mlle Mauri dans le ballet de la *Korrigane*.

21 Février. — 200e représentation d'*Hamlet*. — Mme Fidès Devriès n'avait point reparu au théâtre depuis près de neuf ans. Elle a voulu y reprendre, à l'occasion de la 200e représentation de la belle œuvre de M. Ambroise Thomas, le rôle d'Ophélie, qui lui avait valu jadis un si vif succès. La tentative a réussi au delà de toute espérance. Le public de l'Opéra a chaleureusement accueilli la rentrée de l'excellente artiste, qui, prenant de l'assurance, à mesure que s'avançait la soirée, a chanté le grand air du quatrième acte de façon à se faire rappeler trois fois par une salle trépignant d'enthousiasme, de l'orchestre aux loges. Si la cantatrice a pris du corps, sa voix, — sans rien perdre de son charme et de sa virtuosité, a fait comme sa personne : Mme Devriès pourrait aujourd'hui chanter les Falcon et les chantera au nouveau Théâtre-Italien.

Les premiers mois de l'année sont surtout consacrés aux dernières études de l'opéra de *Henry VIII*, dont M. Saint-Saëns polit et repolit sans cesse l'importante partition. Les répétitions d'orchestre avaient commencé dès la fin de janvier; la première représentation, d'abord promise pour le 21 février, était définitivement fixée au 5 mars, précédée, l'avant-veille, d'une répétition générale pour la presse [1].

1. Un fait assez curieux s'était passé à la répétition générale d'*Henry VIII*. Les choristes, mécontents de n'avoir reçu aucun ser-

5 Mars.—Première représentation d'**HENRY VIII**, opéra en quatre actes et six tableaux, paroles de MM. Léonce Détroyat et Armand Silvestre, musique de M. Camille Saint-Saens [1]. — A propos d'*Henry VIII*, on n'a pas manqué de répéter les reproches qu'on a si souvent adressés au compositeur. On a dit *à l'avance* que M. Saint-Saëns était un disciple de Wagner et que sa partition était écrite

vice pour la première représentation de l'opéra de M. Saint-Saëns, avaient organisé une sorte de grève et résolu de ne pas donner tous leurs moyens vocaux dans l'exécution des chœurs. Le finale du troisième acte souffrait notamment de l'abstention de plus de la moitié des choristes, et ne produisait pas, à cause de la mauvaise volonté des exécutants, l'effet qu'il avait fait aux précédentes répétitions. Où allons-nous, disait spirituellement un reporter de l'incident, si c'est à l'Opéra qu'on organise des conspirations du silence?

1. Distribution. — Catherine d'Aragon, *Mme Krauss.* — Anne de Boleyn, *Mlle Richard.* — Lady Clarence, *Mme Nastorg.* — Henry VIII, *M. Lassalle.* — Dom Gomez de Féria, *M. Dereims.* — Le Légat, *M. Boudouresque.* — Le duc de Norfolk, *M. Lorrain.* — Le comte de Surrey, *M. Sapin.* — L'archevêque de Cantorbéry, *M. Gaspard.* — Garter, *M. Malvaut.* — L'huissier du Parlement, *M. Boutens.* — 1er seigneur, *M. Piroïa.* — 2e seigneur, *M. Girard.* — 3e seigneur, *M. Lambert.* — 4e seigneur, *M. Palianti.* — Un officier, *M. Gesta.*

Décorations. — 1er acte, une salle du palais, à Londres, *MM. Lavastre aîné et Carpezat.* — 2e acte, les Jardins de Richmond, *M. J.-B. Lavastre.* — 3e acte, 1er tableau, une Galerie ; 2e tableau, Salle du Parlement : *MM. Rubé* et *Chaperon.* — 4e acte, 1er tableau, chez Anne de Boleyn, *MM. Rubé* et *Chaperon.* — 2e tableau, chez Catherine, à Kimbolth, *M. J.-B. Lavastre.*

Divertissement réglé par *M. Louis Mérante.* — Le bouffon, *M. Soria.* — Entrée des marins et du peuple : *Mlles Bernay, Roumier, Hirsch.* — Entrée des clans : Mlles *Mercédès, Ottolini, Adriana, Biot, Moïse, Grangé, Keller, Gallay, Salle, Sacré.* — Idylle écossaise : *Mlles Subra* (remplacée provisoirement à la fin du mois de mai par *Mlle Annette Mérante*), *Sanlaville*, *Invernizzi*, *M. Soria.* — La fête du houblon, adagio : *Mlles Subra, Sanlaville, Invernizzi, Bernay, Roumier, Hirsch, Mercédès, Ottolini, Adriana, Biot, Moïse, Grangé, Keller, Gallay, Salle, Sacré, M. Soria.*

dans le style wagnérien. C'est une erreur profonde. Tout est clair, tout est correct, tout est chantant dans cette partition d'*Henry VIII*, certainement plus italienne que wagnérienne. Oui, sans doute, le compositeur d'*Henry VIII* emploie, comme Wagner, les trois clarinettes, les trois bassons, les trois hautbois à l'unisson; il accompagne chacun des personnages d'un motif qui le rappelle, comme, par exemple, celui de la romance de Dom Gomez : « La beauté que je sers est telle... » qui suit, au second acte, le jeune ambassadeur d'Espagne jusque dans le parc de Richmond, ou celui de la présentation d'Anne de Boleyn, ou celui du duo d'amour entre Anne et le roi, ou encore l'air national anglais du prélude qui accompagne le final du troisième acte et qui revient au dernier tableau de la pièce : « Chantons notre roi... » Wagner n'a rien inventé là : Meyerbeer, lui aussi, fait ces rappels de motifs. Enfin, il pratique la mélodie continue ; il use et abuse des récitatifs, tout comme le défunt maître de Bayreuth. Mais, à part ces procédés et ces tendances, que de concessions au « vieux jeu » faites par celui que la majorité du public tient pour un fidèle apôtre de Wagner !... Nous croyons sans peine que M. Saint-Saëns, devenu par l'Académie, et à l'Académie, l'ami de Gounod, renie aujourd'hui le dieu qu'il adorait jadis, et nous constatons qu'en son imitation des procédés wagnériens, il ne va guère plus loin que M. Ambroise Thomas dans *Hamlet*, et son jeune collègue Massenet dans le *Roi de Lahore*. Cela lui suffit, et à nous aussi. Mais, ce dont nous ne saurions nous contenter est précisément ce dont, paraît-il, et malheureuse-

ment pour lui, il s'est montré satisfait. Le poème d'*Henry VIII* est un lourd boulet qu'il s'est laissé attacher aux pieds par deux librettistes, qui ont sans doute bien des qualités de journaliste et de poète, mais qui n'ont jamais été et ne seront jamais des auteurs dramatiques. Décidément, et encore une fois, Scribe avait du bon : écrits également sur des sujets religieux, le *Prophète* et les *Huguenots* sont des chefs-d'œuvre ; *Henry VIII* était une œuvre sans intérêt. On connaît l'histoire d'*Henry VIII* d'Angleterre. Soit par vengeance contre Charles-Quint, soit par amour pour Anne de Boleyn, Henry VIII se mit un jour en tête de faire casser le mariage que, dans sa première jeunesse, il avait contracté avec la fille du roi d'Espagne, tante de l'empereur. Il invoqua toute la science théologique, pria, menaça le pape, — et n'obtint rien. Alors, brisant l'autorité de son puissant ministre Wolsey, qui n'avait pu réussir à contenter ses vues, il se sépare de la cour de Rome et se proclame chef suprême de l'Église d'Angleterre. Puis, assuré de l'amitié de la France, il fait déclarer la nullité de son mariage par Cranmer, archevêque de Cantorbéry : Anne de Boleyn est déclarée reine d'Angleterre. Le pape lance contre Henry une bulle d'excommunication ; mais celui-ci achève son projet de schisme, se fait adjuger tous les bénéfices ecclésiastiques et abolit tous les couvents. L'opposition d'Anne de Boleyn à ses plans de réforme lui coûte la vie. Elle est traînée au supplice sous le poids d'une vague accusation d'adultère, et sa fille Élisabeth, si fameuse depuis dans l'histoire, est déclarée illégitime. Le jour même de la mort d'Anne, Henry épou-

sait la jeune Seymour, qui lui donna un fils et mourut un an après son mariage. Trois ans ne s'étaient point écoulés, que, cédant aux conseils de Thomas Cromwell, Henry VIII contractait un nouveau mariage avec Anne de Clèves, qu'il répudiait six mois après pour mettre à sa place Catherine Howard, nièce du duc de Norfolk. Celle-ci, convaincue d'avoir mené une vie licencieuse dans sa première jeunesse et accusée de n'avoir pas été plus sage depuis son avènement au trône, devient bientôt l'objet des fureurs du roi, qui la fit condamner à mort par le Parlement et exécuter le 12 février 1542. L'année suivante, ce sire de Barbe-Bleue prit pour sixième femme Catherine Parr, veuve de Lord Latimer. La nouvelle reine avait des idées religieuses opposées à celles du roi théologien ; elle allait monter sur l'échafaud lorsque Henry, qu'elle sut apaiser par une condescendance étudiée, se prononça ouvertement en sa faveur contre ses ennemis. On les accusa de trahison ; le jeune Surrey fut décapité ; le comte de Norfolk, son père, allait être également traîné au supplice, quand Henry expira le 28 janvier 1547, laissant pour successeur Édouard VI, issu de son mariage avec Jeanne Seymour. Tel est le personnage, qu'il était aisé de rendre dramatique, avec ou sans Shakespeare. La pièce primitive de M. Détroyat comprenait quatre femmes sur six : une par acte ! Celle qu'on a définitivement adoptée ne nous en montre plus que deux : Catherine d'Aragon et Anne de Boleyn. Ne pouvant faire casser par le pape son mariage avec la première, Henri VIII le casse lui-même : c'est le troisième acte, le Synode. Puis il a des soupçons, un peu tardifs, sur la fidélité

d'Anne de Boleyn et se met en tête de rechercher une lettre qu'elle aurait jadis écrite à Catherine, pour lui recommander un jeune Espagnol qu'elle aime. Cette lettre dont le roi ne connaît pas exactement le contenu, ni nous non plus d'ailleurs, est entre les mains de la femme répudiée, qui peut se venger cruellement : la livrera-t-elle ? Telle est la situation dramatique du dernier tableau — la seule de toute la pièce ; c'est un peu tard ! Catherine refuse de répondre quand le roi lui demande la preuve de la trahison d'Anne de Boleyn : il n'y a, du reste, aucune trahison, puisque cela se passait avant son entrée à la cour et son mariage avec le roi. Il n'est pas défendu d'aimer deux fois dans sa vie ; il n'est pas plus rare de voir faire un mariage de raison, au lieu d'un mariage d'amour. Quoi qu'il en soit, Catherine se tait sur le passé de la belle Anne. Afin de vaincre sa résistance, le roi joue une grande scène d'amour, et en présence de la pauvre femme délaissée, il couvre Anne de tendresses. La reine est sur le point de céder ; mais elle est bonne chrétienne et pratique le pardon des injures. Elle jette la lettre dans le foyer et tombe épuisée par ce dernier effort, alors qu'elle voit Henry jurer qu'il n'a jamais aimé qu'Anne de Boleyn. Morte ! s'écrie le roi :

> Morte avec son secret ! Mais si j'apprends jamais
> Qu'on s'est raillé de moi, la hache désormais !

C'est sur ce « désormais » que baisse le rideau. Anne est sauvée et la pièce aussi, grâce à cette dernière scène : à la pantomime tragique de Mlle Krauss

et à un beau quatuor italien, qui fait songer, sans aucune ressemblance, du reste, dans la musique et dans la situation, à l'effet du quatuor de *Rigoletto*. Le premier acte avait produit sur le public une excellente impression. Nous n'aimions guère pour notre part, la romance en deux couplets de don Gomez qui ne sort pas du moule banal des romances connues; mais la scène de la présentation de l'ambassadeur est fort bien traitée et la cavatine en *fa dièze mineur:* « Qui donc commande quand il aime » est vraiment jolie. Grand succès pour le compositeur et pour son bel interprète, M. Lassalle. Entrée de Catherine d'Aragon, à qui le roi annonce la venue d'une nouvelle dame d'honneur et refuse la grâce de Buckingham. — « Cependant vous me l'aviez promis...», lui répète en vain Mlle Krauss : Henri VIII, inébranlable, s'en tire par des menaces : il songe au divorce. Passons, si vous le voulez bien, sur la fin de ce duo: « Le Lévitique est formel... » Discussions antiscéniques et antimusicales au premier chef. Écoutons plutôt ce que dit l'orchestre (il n'est pas besoin d'ajouter que, chez M. Saint-Saëns, il est toujours intéressant) à l'entrée d'Anne de Boleyn, et arrivons au finale du premier acte, qui eût incontestablement produit un plus grand effet, grâce au contraste de la déclaration du roi à Anne de Boleyn: « Si tu savais comme je t'aime... » et de la marche funèbre, suivant le procédé Chopin, qu'on entend des fenêtres du palais. La scène est irréprochable au point de vue musical; le malheur est que nous ne nous intéressons point à Buckingham, que nous n'avons jamais vu et dont la mort nous touche peu. La toile se lève

sur le délicieux décor du parc de Richmond, signé J.-B. Lavastre. C'est dans la première partie de ce second acte que se trouve le duo fameux d'Anne et du roi, qui, un peu long au début, devient, vers la fin, absolument ravissant. La phrase dite par Anne : « Je cède au penser qui m'enivre... » est d'une distinction merveilleuse ; l'ensemble : « Ah ! sire ! je jure de vivre fidèle... » est une trouvaille d'inspiration. Ici, l'enthousiasme de la salle éclatait de telle sorte que Mlle Richard et Lassalle étaient obligés d'interrompre leur scène et de répéter le motif qui, de nouveau, charmait toute l'assistance. Pourquoi la fin de l'acte ne répond-elle pas au début ? Que nous veulent l'air de Mlle Richard et le duo de la favorite et de la reine qui retardent inutilement le divertissement ? Quel dommage aussi qu'au point de vue chorégraphique et musical, et en dépit de l'aimable talent de Mlle Subra, le ballet soit manqué d'une façon aussi complète ! O honte ! le triomphe d'*Excelsior* et de l'Eden-Théâtre. Nous nous étions laissé dire qu'auteurs et directeur comptaient beaucoup sur l'acte du Synode et fort peu sur le quatrième acte. Or, le quatrième acte a fait le succès de la pièce, un instant compromis par le malencontreux air du Légat et la grande scène du Parlement. Il fallait, malgré les réclamations de M. Boudouresque, couper le discours du cardinal, et considérablement raccourcir —puisqu'on ne pouvait la supprimer— la trop longue cérémonie du Synode, peut-être intéressante en son côté historique et archéologique, mais, il faut bien dire le mot, assommante au théâtre, où la théologie n'a jamais été à sa place : le schisme d'Henry

VIII ne nous importe guère et ne peut remplacer l'action dramatique absente. Nous avons eu, fort heureusement, un excellent quatrième acte, comprenant un air superbe pour Mlle Krauss, et un quatuor de toute beauté, où la Krauss a été ce qu'elle est toujours quand la situation la porte : une tragédienne de premier ordre. *Henry VIII* commence et finit bien. C'est donc un succès, succès pour le compositeur et ses interprètes d'élite : Mmes Krauss et Richard, M. Lassalle (le portrait d'Holbein à Hampton-Court descendu de son cadre). Nous nommerons aussi M. Dereims, qui s'est gracieusement tiré du rôle de dom Gomez, primitivement destiné à M. Sellier, mais nous excepterons M. Boudouresque, qui, manquant d'autorité, n'a pas su défendre un seul instant le rôle du Légat, déjà si maltraité par Henry VIII et si ridiculisé par les auteurs. Succès enfin pour les décorateurs et pour l'auteur des costumes. L'habile dessinateur de l'Opéra, M. Eugène Lacoste, était, cette fois, chargé d'une tâche exceptionnelle : il fallait créer de toutes pièces l'ensemble des costumes d'*Henry VIII*, l'œuvre de M. Saint-Saëns étant le premier ouvrage représenté à Paris dont l'action se passait en Angleterre. M. Lacoste était allé à Londres, y avait consulté les grandes collections, notamment celle du prince de Galles, et avait rapporté des merveilles de luxe et d'exactitude. Dans des conditions spécialement difficiles, il avait fait là œuvre d'artiste. — La seconde représentation d'*Henry VIII* était donnée le surlendemain devant une fort belle salle, qui ratifiait pleinement le jugement porté le premier soir sur l'opéra de M. Saint-

Saëns. *Henry VIII* s'annonçait décidément comme un succès. Le « clou » de la soirée, comme on dit, était le beau quatuor du quatrième acte où Mme Krauss se montrait admirable. Grand succès également pour Lassalle et pour Mlle Richard. L'air du Légat avait disparu dès le second soir, et à la troisième représentation, plusieurs pages du ballet avaient été également supprimées.

Concurremment avec les ouvrages du répertoire, *Henry VIII* fera, jusqu'au mois de juin, les principaux frais de l'affiche de l'Opéra. Le dimanche 18 mars, la représentation de *Robert le Diable* ne peut avoir lieu, et l'on est obligé de faire relâche par indisposition simultanée des deux ténors, Salomon et Sellier. Le 20 avril [1], M. Lassalle, qui son-

1. Le 5 du même mois avait eu lieu, à l'Opéra, une grande fête donnée par la Presse parisienne au profit des inondés d'Alsace-Lorraine. La salle, admirablement éclairée pour la circonstance, était archi-comble et étincelante de diamants. Le plancher était disposé d'avance pour le bal qui devait suivre la représentation. Il avait fallu aussi surélever la scène, autrement dit bâtir une seconde scène au-dessus de la vraie. C'est là qu'a eu lieu le concert. Nous nous contenterons de marquer ici les numéros à succès du programme. Ça été d'abord, après le quintette de *Cosi fan tutte* joliment dit par les voix fraîches des élèves du Conservatoire, et l'air du *Prophète*, chanté par Mlle Rosine Bloch et bien froid pour un concert, le ballet des Phéniciennes d'*Hérodiade*, dont la belle phrase d'orchestre, superbement enlevée sous la direction de M. Massenet lui-même, a été bissée à l'unanimité. Plus calme a été l'accueil fait à l'arioso de Lassalle : « Vision fugitive » qui ne gagne pas à être détaché de la scène où il est encadré. Le quatuor du jardin du *Méphistophélès* de Boïto, a été un grand succès pour.... Gounod. L'auteur de *Faust* savait bien ce qu'il faisait quand il demandait avec insistance l'insertion dudit morceau au programme du concert. Le fiasco a été complet. La *Charité*, de Rossini, chœur pour voix de femmes, interprété par Mmes Carvalho, Lacombe-Duprez, Rosine Bloch, Lureau,

geait à quitter l'Opéra, se rengage pour deux ans, avec trois mois de congé, du 15 juin au 15 septembre.

Janvier, Édith Ploux, Jenny Howe, Bilbaut-Vauchelet, Merguillier, Rose Delaunay, Frandin, Vidal, Lardinois et Pierron, n'a pas produit non plus l'effet qu'on espérait. Le morceau a paru monotone et légèrement ennuyeux. Grand succès, au contraire, pour le trio du 5e acte de *Faust :* « Anges purs, anges radieux », que Mme Fidès-Devriès, MM. Dereims et Gailhard ont dû redire à la demande de toute la salle, et pour le « Jérusalem » de la *Gallia* de Gounod — conduite par l'auteur — qui a valu un nouveau triomphe à Mme Fidès-Devriès. Le 3e acte de *Rigoletto* (avec le célèbre final de la vengeance), n'obtient qu'un succès d'estime. M. Lassalle est affublé d'une affreuse perruque rousse bizarrement ébouriffée; la voix de Mlle Isaac ne porte guère dans l'immense vaisseau de l'Opéra. Arrivons à la Fête andalouse, qui nous montre M. Gailhard dans un riche costume de torrero, et Mlle Granier, adorable en gitana. Son costume est une pure merveille. Le *Zapateado* vaut un grand succès au ténor espagnol Trabadelo et à Mlle Carmen, dont les gracieux et provocants tortillements ravissent littéralement le public. Mme Fidès-Devriès dans le chant, Mlle Carmen dans la danse, ont été les véritables héroïnes de la soirée dont nous parlons. En dépit de tout leur talent, Mlles Subra et Sanlaville, la Sangalli et la Mauri, répétant le pas de deux, sur l'air de l'*Enfant prodigue,* déjà dansé par elles au Centenaire d'Auber, Mauri et Sangalli, Sanlaville et Subra, le corps de ballet de l'Opéra tout entier, disons-nous, est vaincu par Mlle Carmen. Après la musique et la danse, le second acte d'*Adrienne Lecouvreur* paraît plus que froid. Saint-Germain ne se fait pas entendre; Berton ne sait son rôle qu'à moitié, et Sarah Bernhardt, bien jolie pourtant et bien joliment costumée, semble un peu dépaysée sur la scène de l'Opéra. On applaudit dans la fable des *Deux Pigeons* la voix d'or de la grande tragédienne, et c'est tout : le rideau tombe sans un rappel pour Fédora. On passe au foyer où Jeanne Granier fait le tirage des numéros gagnants de la Tombola. A qui le zèbre vivant?... Puis on redescend dans la salle, déjà toute prête pour le bal. Amenée par Arban, Mme Judic prend place au pupitre couvert de lilas blancs, et dirige un peu timidement la première polka. Mme Judic a le bras : on voudrait au charmant chef d'orchestre un peu moins de sérieux, un peu plus d'expansion et de fantaisie. Le bal a quelque peine à se mettre en train. Grâce à la bonne volonté de plusieurs des organisateurs, la fête commence enfin et se prolonge jusqu'à l'heure traditionnelle du souper.

Le 27 avril, M. Sellier chante pour la première fois, non sans talent, le rôle d'Éléazar, de la *Juive*. Le 7 mai, a lieu la 50e représentation du ballet de *Sylvia*, avec Mlle Sangalli, et la 550e représentation de la *Favorite*, avec Mlle Richard. Le 28 mai, Mlle Lureau chante pour la première fois le rôle de Marguerite, de *Faust*, qui lui vaut un réel succès. Les 4 et 9 juin, Mlle Marie Hamann rentre à l'Opéra dans Mathilde, de *Guillaume Tell*, et dans la princesse Eudoxie, de la *Juive*, où elle est fort bien accueillie du public.

20 Juin. — Début de Mlle Duvivier dans Valentine, des *Huguenots*. — Après avoir obtenu un premier prix de chant au Conservatoire, dans la classe de Mme Viardot, Mlle Marthe Duvivier créa, chez M. Colonne, la Marguerite de la *Damnation de Faust*. Puis elle partit pour la Belgique, où Anvers et Bruxelles se disputèrent sa belle voix de mezzo-soprano. Nous l'avons entendue par deux fois au Théâtre-Royal de la Monnaie, dans l'*Hérodiade*, de M. Massenet, et dans la Marguerite de *Méphistophélès*, de M. Boïto. C'est à Mlle Duvivier, aussi bonne à voir qu'à entendre, qu'incomba donc, au mois de décembre 1881, la lourde tâche d'interprêter le rôle de Salomé. La jeune et intelligente artiste méritait alors des louanges sans réserves pour la manière dont elle en disait les différents passages. Sa voix, solidement trempée, convenait à merveille à l'expression du sentiment et de la passion. Elle chantait avec une ampleur remarquable

le bel air du premier tableau, et se faisait frénétiquement applaudir par le public d'élite réuni, ce soir-là, à la Monnaie. C'était vraiment une Salomé incomparable d'élan et d'énergie. Mlle Duvivier réussissait encore mieux, au mois de janvier de cette année, dans *Méphistophélès*, où sa voix chaude, moëlleuse et fine se prêtait magnifiquement aux expressions multiples du double rôle de Marguerite et d'Hélène. Son puissant mezzo se développait à l'aise dans le quatuor du jardin et surtout dans l'air et le duo du troisième acte, dits par elle avec une grâce et une émotion pénétrantes. On comprend qu'après ce double succès, affirmé à Bruxelles par la critique musicale parisienne, M. Vaucorbeil ait songé à attacher à l'Opéra une cantatrice capable de doubler Mlle Krauss dans les grands rôles du répertoire. D'où vient que cettte première épreuve ait été si défavorable à la débutante, que nous n'avons retrouvée elle-même, ni dans le duo du troisième acte avec Marcel, ni dans le grand duo du quatrième acte avec Raoul? Sa voix, toujours belle et sonore dans le médium, devient, à l'aigu, horriblement criarde et terriblement désagréable. Aucun style, du reste; aucune tentative de nuance : Mlle Duvivier, premier prix du Conservatoire de Paris et première chanteuse de Belgique, a paru à l'Opéra ne savoir ni phraser ni chanter. Peut-être a-t-elle eu tort de s'essayer à tout hasard, dans cet admirable rôle de Valentine. C'était là une soirée médiocre dont il importait de nous faire perdre le souvenir.

25 Juin. — Début de M. Plançon dans le rôle de

Méphistophélès de *Faust*.—Élève de l'école Duprez, M. Plançon s'était fait remarquer à Lyon dans l'*Étienne Marcel* de MM. Louis Gallet et Camille Saint-Saëns. Eustache était un chenapan, aimant le vin et les femmes et peu scrupuleux sur les moyens de se procurer l'argent nécessaire. Il s'agissait de donner à cet aventurier des allures caractéristiques sans tomber dans une déplaisante vulgarité. M. Plançon y avait fort réussi ; en affirmant de sérieuses qualités vocales, ce jeune artiste paraissait avoir les meilleures dispositions pour devenir un excellent comédien. Nous le revîmes, en 1880, au Théâtre-Lyrique de la Gaîté, dans le *Pétrarque*, de M. Hippolyte Duprat, où il créait le personnage de Colonna, un peu jeune pour lui. La voix était bonne, bien timbrée et conduite avec goût; son jeu attestait de l'expérience et il rendait son rôle, sinon avec toute l'autorité voulue, du moins d'une façon convenable. Ce fut ensuite aux Concerts Lamoureux, notamment dans le roi de *Lohengrin*, que se distingua M. Plançon. Il obtint à l'Opéra un succès du meilleur aloi, dans Méphistophélès, de *Faust*, qu'il avait déjà chanté au Grand-Théâtre de Lyon. Peut-être le personnage, qu'il joue de façon légèrement étriquée, mérite-t-il d'être déprovincialisé; mais les intentions sont excellentes. M. Plançon est un beau garçon, bien découplé, de belle taille et de superbe prestance, qui tiendra admirablement sa place sur la scène de l'Opéra. La voix de basse est mordante, encore qu'un peu dure et un peu rude. M. Plançon devra s'efforcer de l'assouplir et s'appliquer à ne plus hacher et scander ses phrases, ainsi qu'il l'a fait cette première fois. L'articulation

est remarquable et la justesse à peu près irréprochable : il faut, suivant le dicton, lui tenir compte de l'émotion d'un premier début. Il a bien posé son entrée et crânement enlevé, bien qu'un peu trop vite, la ronde du *Veau d'Or*. Il a bien dit le *Souviens-toi du passé*, sans pourtant donner au morceau l'ampleur de style qu'il réclame. Nous aimons moins sa façon prétentieuse de chanter la Sérénade. Mais c'est en somme un début fort heureux et qui promet pour l'avenir du jeune artiste. La représentation avait été bonne, et bonne jusqu'au bout. Mlle Lureau s'était surtout fait applaudir à l'acte de la prison, où elle donnait bien de l'éclat à la célèbre phrase : *Anges purs, anges radieux.* M. Dereims se tirait avec beaucoup d'honneur du rôle de Faust; celui de Valentin convient merveilleusement à M. Melchissédec, qui lui prête le charme de sa jolie voix de baryton. Mlle Janvier, dans Siébel, se chargeait, à elle toute seule, de faire ombre à cette excellente représentation du chef-d'œuvre de M. Gounod.

13 Juillet. — Représentation offerte aux écrivains et artistes hongrois visitant Paris : 1er et 2e actes de *Faust*; marche, de Rakoczy, orchestrée par Berlioz; la *Korrigane*. — L'*Africaine* et les *Huguenots*, *Faust* et la *Favorite*, suivis du *Fandango*, alternent, sur l'affiche, en juillet et en août. Le 5 septembre, Mlle Duvivier chante Sélika de l'*Africaine*. Le 8 du même mois, l'Opéra reprend avec *Faust* ses représentations du samedi en dehors de l'abonnement. M. Sellier est rentré, le 10 août, dans la *Juive*,

M. Salomon, le 7 septembre, dans les *Huguenots* et M. Lassalle, le 17, dans *Guillaume Tell*. M. Boudouresque rentrera le 1er octobre dans Bertram de *Robert le Diable*, et Mme Krauss, le 5, dans Valentine des *Huguenots*.

24 SEPTEMBRE. — 201e représentation d'*Hamlet*, pour le premier début de Mlle Adèle Isaac dans le rôle d'Ophélie. — On pouvait craindre que la voix si sympathique de la cantatrice de l'Opéra-Comique manquât d'ampleur dans le vaisseau trop vaste où elle allait se faire entendre. De plus, elle n'hésitait pas à aborder pour son premier début à l'Académie nationale de musique, l'un des rôles les plus ingrats et les plus hérissés de difficultés du répertoire de chanteuse légère : celui d'Ophélie où Christine Nilsson et Mme Fidès-Devriès, — qui le chantait encore en l'honneur de la 200e représentation d'*Hamlet*, au mois de février de cette année, — avaient particulièrement laissé des souvenirs ineffaçables. Disons tout d'abord que, très adroitement habillée et très joliment coiffée, Mlle Isaac a paru incomparablement plus svelte et plus jolie à l'Opéra qu'à l'Opéra-Comique. Dès le premier duo avec Hamlet : « Doute de la lumière » toutes craintes concernant la cantatrice semblaient dissipées, et le succès de Mlle Isaac était désormais assuré : sa diction remarquable faisait impression sur le public, et sa voix, bien timbrée et habilement dirigée, s'entendait de partout. Même succès à l'air du Livre : Les serments ont des ailes », qu'elle a dit admirablement. Très dramatique dans le beau trio

du troisième acte, après lequel on l'a rappelée à l'unanimité, elle s'est montrée virtuose parfaite au grand air de la Folie, qui est comme le point culminant du rôle d'Ophélie : son style est pur et correct, sa vocalise est d'une justesse et d'une sûreté inébranlables ; elle a le charme, peut-être lui manque-t-il l'éclat... Mais aucune de ses devancières n'a dit de façon plus poétique la phrase qui précède la ballade : « Et moi, je suis Ophélie... » C'est là une de ces trouvailles dont est seule capable une véritable artiste. Elle ne pouvait mieux mériter le double rappel que la salle enthousiasmée lui a décerné après l'acte. Il faut remercier M. Vaucorbeil d'avoir attaché à l'Opéra cette belle chanteuse *française* dont l'engagement fait vraiment honneur à son administration. En dépit d'une émotion bien facile à comprendre, Mlle Isaac a déjà fait sa place à notre premier théâtre lyrique : cette place est destinée à devenir de plus en plus grande.

12 OCTOBRE. — Début de M. Escalaïs dans Arnold de *Guillaume Tell*. — M. Escalaïs est ce jeune ténor toulousain, dont la conformation physique n'est certes pas des plus avantageuses pour les perspectives du théâtre : la tête d'un *bull* sur des jambes de basset, tel est le signalement que l'un de nos meilleurs confrères donnait de lui au mois de juillet de cette même année. M Escalaïs remportait alors un premier prix de chant et un second prix d'opéra. Pour le chant, il avait concouru dans l'air *Asile héréditaire!* suivi du fameux *Suivez-moi!*

Pour l'opéra, il s'était fait entendre dans le célèbre trio de *Guillaume Tell*. Il devait débuter à l'Opéra dans Arnold : c'était indiqué. Ce début a eu lieu ce soir et nous devons dire qu'en dépit de son physique défectueux, et de la peur horrible qui lui étreignait la voix, M. Escalaïs a réussi. En attachant à l'Académie nationale de musique un jeune artiste, qui se formera de jour en jour, M. Vaucorbeil a fait une précieuse acquisition : la soirée a donc été bonne pour le débutant et pour le théâtre. Avec son ventre déjà bedonnant, soutenu par de toutes petites jambes, avec son aspect de « pot à tabac, » comme on dit vulgairement, M. Escalaïs n'est peut-être pas plus grotesque en sa taille exiguë, que ne l'était jadis le grand Duprez. Sans doute gêné par les hauts talons qu'on lui avait confectionnés, l'acteur semblait embarrassé pour marcher; mais il prendra l'habitude de la scène, et nous sommes certain qu'il n'y sera pas plus maladroit qu'un autre, au contraire. M. Escalaïs est un excellent musicien, doué d'un fort bel instrument; il se sert avec beaucoup de goût d'une voix qui manque de force dans le médium, mais dont les notes hautes sont d'une rare puissance. Il a magnifiquement établi le récitatif d'entrée et dit d'une façon charmante le : « Il faut donc vaincre ma flamme », du duo avec Guillaume, comme le « Doux aveux » du duo avec Mathilde. Au trio du second acte, il a rendu d'une façon fort émouvante, avec des larmes dans la voix, la phrase : « Ses jours qu'ils ont osé proscrire... « O ciel ! je ne te verrai plus... » Il est à remarquer, du reste, que ce n'est pas dans les coups de trompette, mais dans les passages de tendresse qu'a

triomphé M. Escalaïs. Il a joliment chanté la romance *Asile héréditaire*; mais il a supprimé la *Coda* qui couronne par des *ut* de poitrine le fameux *Suivez-moi!* Nous ne lui en voulons pas pour cela : M. Escalaïs est un artiste et cela nous suffit. Puisque nous parlons de la représentation du 12 octobre, à l'occasion de l'intéressant début de M. Escalaïs, il serait injuste de ne pas constater le grand succès de M. Lassalle dans le rôle de Guillaume, qui est un de ceux qui lui conviennent le mieux. Il a vraiment bien dit, au premier acte : « Il chante, et l'Helvétie pleure sa liberté » qu'on lui a fait recommencer, et au troisième : « Sois immobile vers la terre... » L'Opéra a un superbe Guillaume et un excellent Arnold : n'est-ce pas quelque chose?... Ce soir-la même, Mlle Vidal, chantait pour la première fois le rôle d'Edwige et nous obligeait de constater que sa voix se faisait beaucoup moins bien entendre à l'Opéra qu'à l'Opéra-Comique.

19 OCTOBRE. — Mlle Isaac fait son second début dans le rôle de Marguerite de *Faust*, qu'elle a déjà chanté plus de cent fois tant à Lyon qu'à Bruxelles, et où elle se montre parfaite chanteuse et bonne comédienne, — sans toutefois réussir aussi complètement que dans Ophélie d'*Hamlet*. — Mlle Vidal remplit, ce même soir, le rôle de dame Marthe.

31 OCTOBRE. — L'Académie nationale de musique reprend ce soir, à la vingt-sixième, les représentations d'*Henry VIII*, — interrompues à la fin du mois de

mai. Nous n'avons point à apprécier de nouveau un ouvrage dont nous avons fait plus haut la critique, nous devons seulement vous dire l'impression qu'a produite la reprise de ce soir. Or, cette impression, faut-il l'avouer ? a été terriblement froide : sachant que le meilleur de l'œuvre de M. Saint-Saëns était au dernier acte, le public est venu tard, et ne s'est laissé émouvoir qu'au quatuor tragique qui sert de finale à l'ouvrage. Alors seulement les mains se sont levées pour applaudir la musique et ses interprètes. Mais le premier acte, avec l'arrivée d'Anne de Boleyn et la mort de Buckingham à la cantonade ; le second, avec le duo d'amour, dont l'*allegretto* : « Je cède au penser qui m'enivre » a été bissé sur la seule demande de la claque et par pure tradition ; le troisième, avec son interminable scène du jugement, tout cela nous a paru « empoigner » aussi peu que possible les auditeurs d'aujourd'hui. Restent le charmant menuet, au début du cinquième tableau, et le beau quatuor final. Reste, sur un livret antilyrique, la partition d'un musicien de premier ordre, faisant autant d'honneur à la direction qui l'a jouée qu'au compositeur qui l'a écrite, mais sur laquelle il est désormais impossible de conserver aucune illusion : *Henry VIII* ne nous semble pas de taille à se maintenir au repertoire de l'Opéra au nombre des impérissables chefs-d'œuvre qui doivent l'illustrer à jamais. A l'exception de Mlle Richard, qui a chanté avec beaucoup d'intelligence et de chaleur le rôle d'Anne de Boleyn, les interprètes se trouvaient, ce soir là, peu en voix. M. Lassalle a chanté plus qu'il ne faut au-dessous du ton. M. Dereims n'est pas parvenu à déchirer le voile

qui couvrait son organe au commencement de la soirée. Mlle Krauss, enfin, dont la voix paraissait réellement fatiguée, a vainement plaidé sa cause, à l'acte du Synode, et n'a pas plus réussi à triompher de l'indifférence du public que de la résolution inébranlable de son mari à barbe rousse ; mais elle a joué en puissante tragédienne, comme toujours, la scène finale — la seule scène dramatique de l'ouvrage. M. Plançon donne une tenue élégante et digne au rôle de Norfolck, établi par M. Lorrain, et M. Dubulle s'acquitte convenablement de la partie du légat, maintenant réduite à sa plus simple expression. L'effet général du ballet n'est pas plus heureux qu'il ne l'était lors de la première représentation. Mlle Subra s'y est fait, du moins, justement applaudir.

10 NOVEMBRE. — Rentrée de M. Gailhard dans le rôle de Saint-Bris, des *Huguenots*.

29 NOVEMBRE. — M. Henri Sellier remplit, pour la première fois, le rôle de Raoul, des *Huguenots*, qu'il chante un peu froidement, paralysé sans doute par son émotion habituelle.

14 DÉCEMBRE. — Première représentation de la **FARANDOLE**, ballet en trois actes, de MM. PHILIPPE GILLE, ARNOLD MORTIER et LOUIS MÉRANTE, musique de M. THÉODORE DUBOIS [1]. — C'est le pendant de la

1. DISTRIBUTION. — Vivette, *Mlle Rosita Mauri*. — Cigalia, *Mlle Piron*. — Valentin, *Mlle Sanlaville*. — Renaude, *Mlle I. Ottolini*. — Vincenette, *Mlle Roumier*. — Janille, *Mlle Alice Biot*. — Maguelonne,

Korrigane, avec le même succès triomphal pour l'adorable Rosita Mauri, la plus gracieuse et la plus crâne des danseuses; un ballet provençal où domine la note poétique de *Mireille*, avec un second acte tout à fait charmant, qui rappelle le fantastique de *Giselle*. Le sujet est clair, et l'action, très simple, peut se comprendre sans le secours du livret. Un jeune paysan, Olivier (vous avez deviné que ce jeune amoureux ne pouvait être représenté que par Mérante), s'est épris de Vivette, la fille d'un fermier des environs d'Arles. Vivette est riche; Olivier est pauvre : le père Rémy refuse de les marier. Les jeunes gens gardent chacun leur foi; Olivier même garde son anneau de fiançailles que lui avait demandé Vivette. C'est alors qu'entre un vieux mendiant, Maurias, diseur de bonne aventure, houspillé par les paysans. Olivier le secourt et sera à son tour payé de reconnaissance. Maurias l'entraîne vers les arènes et lui montre cette inscription qui s'éclaire en lettres de feu sur un rocher : « *Résiste aux âmes infidèles et ton amour triomphera.* » Comme Robert le Diable, Olivier sera donc tenté par les âmes infidèles : Cigalia, Urgèle et Sylvine, qui, tour à tour, lui réclament son anneau. Il le donne à Cigalia, qui, traîtreusement, a pris la forme et le visage de Vi-

Mlle *Ottolini*. — Martine, Mlle *Mercédès*. — Urgèle, Mlle *Monchanin*. — Sylvine, Mlle *Invernizzi*. — Olivier, *M. Mérante*. — Maurias, *M. Cornet*. — Rémy, *M. Pluque*. Mlles *A. Mérante, Fatou, Hirsch, Bernay, Grangé, Keller, Lecerf, Stichel, Sacré, C. Invernizzi*. *MM. Lecerf, Marius, Staderini, Ribert*.

Décorateurs : *MM. Rubé et Chaperon* (1er acte); *M. J.-B. Lavastre* (2e et 3e actes).

Costumes dessinés par *M. Eugène Lacoste*.

vette. Dupe du mirage, il sent qu'il est perdu... Et la farandole diabolique se déroule de nouveau, sous la clarté de la lune, gravissant les degrés de l'amphithéâtre des arènes. Olivier, en proie au désespoir, veut se tuer : Maurias l'en empêche, et Vivette implore son père, qui consent enfin au mariage, lorsqu'un fantôme apparaît, celui de Cigalia, tenant l'anneau et réclamant ses droits d'épouse. Maurias a, fort heureusement, l'idée d'attaquer sur un tambourin les premières mesures de la farandole. Cigalia, charmée malgré elle, se sent attiré par le tambourinaire, et, oubliant Olivier, elle gravit le haut rocher dominant le torrent. Maurias se dévoue, et l'enlaçant de ses bras, se précipite avec elle au fond de l'abîme. Le charme est désormais rompu : Olivier et Vivette seront heureux. M. Théodore Dubois, un organiste comme M. Widor, l'auteur de la *Korrigane*, et un maître harmoniste, professeur à notre Conservatoire de musique, a écrit, sur le livret provençal et fantastique que nous venons de rappeler, une musique distinguée, d'une teinte mélancolique, à laquelle il ne manque qu'un peu plus de chaleur et de couleur : le soleil du Midi! Si l'on pouvait désirer pour cette musique, en général, plus d'inspiration et plus d'originalité, on devait pourtant reconnaître que chacun des morceaux de la partition avait le mérite d'être joliment traité et particulièrement bien approprié à la situation. La danse des *Tambourinaires*, avec sa gamme ascendante des bassons, est tout à fait réussie. La valse des Olivettes est un vrai bijou : sa ravissante *Variation* a valu à Mlle Mauri un triomphe dont

elle se souviendra. La charmante ballerine a bien voulu se rendre au désir exigeant du public enthousiasmé, et gracieusement recommencer ce pas, qui est une merveille de force et d'esprit. Nouveau succès, au second acte, pour les *pizzicati* de la valse des Ames infidèles, que Mlle Mauri a dû encore une fois bisser à la demande générale. N'oublions pas de rappeler, au début de ce second acte, l'épisode des Harpes éoliennes, d'une poésie délicieuse, et adressons tous nos compliments à M. Dubois pour la façon dont il a traité par deux fois la Farandole : la première, accompagnée par les fifres et les tambourins, est empreinte d'une gaieté sincère, qui fait heureusement contraste avec la farandole fantastique, dont l'effet, accentué par les étoiles électriques que portent les danseuses, est vraiment dramatique et saisissant : voilà, au moins, quelque chose de tout à fait neuf au théâtre. Pourquoi s'être laissé entraîner à imiter autre part les procédés d'*Excelsior* et de *Siéba*, qui consistent à faire lever et baisser ensemble les jambes et les bras de toutes ces demoiselles formant tableau ? Laissons aux Italiens et à l'Éden les mouvements de précision qui leur réussissent si bien, et gardons notre art français, qu'il est impossible d'égaler. Il est également impossible de voir, ailleurs qu'à l'Opéra de Paris, des décors semblables à ceux qu'on nous a montrés ce soir-là : le premier, de MM. Rubé et Chaperon, qui représente la campagne d'Arles ensoleillée, avec sa ferme si riante et si vraie ; le second, les Arènes d'Arles au clair de lune, et le troisième, avec son ciel d'orage et son rocher au-dessus du torrent

(M. J.-B. Lavastre), sont de purs chefs-d'œuvre. Nous n'avons rien à ajouter aux éloges adressés à Mlle Mauri; ne négligeons pas de louer comme elles le méritent : Mlles Sanlaville, en jeune tambourinaire; Piron (Cigalia), et Invernizzi, qui mime avec talent le rôle de Sylvine. On sait que depuis longtemps M. Mérante a résolu ce problème de rendre possible le rôle du danseur au théâtre. En somme, et pour nous résumer ici, la première de la *Farandole* était une soirée dont pouvait s'honorer notre Académie nationale de musique et de danse.

18 Décembre. [1] — Après Ophélie d'*Hamlet* et Marguerite de *Faust*, et pour son troisième rôle de début à l'Opéra, Mlle Adèle Isaac chantait, pour

1. La Chambre allait discuter le budget des Beaux-Arts. C'est M. Antonin Proust, l'ancien ministre des Arts et Manufactures, sous la présidence Gambetta, qui avait rédigé le rapport de l'année 1883. Aux termes de son cahier des charges, disait-il, le directeur de l'Opéra est tenu de faire jouer chaque année deux ouvrages nouveaux représentant un minimum de six actes, dont au moins quatre actes d'opéra. Au cours de l'année 1883, M. Vaucorbeil a mis à la scène un opéra en cinq actes, *Henry VIII*, de M. Saint-Saëns, et la *Farandole*, ballet en trois actes, de M. Théodore Dubois.

M. Vaucorbeil annonce, pour 1884, *Sapho*, de Gounod, qui n'a pas été représenté depuis vingt-cinq ans, et à laquelle seront ajoutés un acte nouveau et un ballet. M. Vaucorbeil annonce également pour 1884 : *Tabarin*, ouvrage en deux actes, de M. Emile Pessard, et pour 1885 : *Egmont*, de M. Salvayre, et le *Cid*, de M. Massenet.

Les recettes de l'Opéra ont été, pendant l'année 1882-1883, de 3,066,348 fr. 77 c., en diminution de 101,139 fr. 86 c. sur l'année 1881-1882.

Le rapport de M. Proust fait connaître le chiffre des dépenses

la première fois, la comtesse du *Comte Ory*.— Il est impossible d'interpréter la musique de Rossini avec plus de correction, plus d'exactitude, plus de charme; tout est rendu : nuances, finesses, intentions délicates, c'est parfait, absolument parfait. S'il nous était permis d'adresser une simple observation à une musicienne si consommée, nous lui dirions que nous trouvons son exécution un peu trop finie. Cette musique italienne, légère et sans prétention, demande à être chantée avec un peu plus de laisser-aller. On ne sent pas assez la pointe de scepticisme dont Rossini a pimenté son ragoût. Mlle Isaac pleure vraiment, elle a des larmes dans la voix. Nous voudrions, nous, que sous ses larmes on pût voir un malin sourire nous disant : « Vous savez, ce n'est pas sérieux, tout cela est une bonne plaisanterie. » Plaisanterie à part, l'interprétation de Mlle Isaac a été au-dessus de tout éloge, et l'éminente artiste a été applaudie comme elle méritait de l'être. Le rôle de la comtesse, dans le *Comte Ory*, doit, d'ailleurs, compter fort peu dans le bagage des reprises que Mlle Isaac est capable de faire à l'Opéra avant l'importante création qu'on lui réserve dans l'*Egmont* de M. Salvayre.

qu'ont occasionnées les opéras montés depuis l'installation du théâtre dans le monument Garnier.

Vingt-huit ouvrages ont été montés depuis que le nouvel Opéra fonctionne. Quinze l'ont été aux frais de l'État pour la somme de 2,526,031 fr. Six ont été montés par la direction Halanzier pour la somme de 1,086,775 fr., et sept par la direction Vaucorbeil pour la somme de 1,029,357 fr.

La commission propose d'adopter le crédit de 800,000 fr., plus une augmentation de crédit de 10,000 fr. au profit de la caisse des retraites.

28 Décembre. — Second début de M. Escalaïs dans Éléazar de la *Juive*. — Sans réussir aussi brillamment que dans Arnold de *Guillaume Tell* — mettons ce demi-succès sur le compte d'une indisposition vocale — le jeune ténor se faisait applaudir après l'air de la Pâque et le grand air du 4e acte. Nous le retrouverons sur la brèche l'an prochain.

OUVRAGES REPRÉSENTÉS.	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pend. l'année.
Le Prophète.	5		8
Guillaume-Tell.	4		21
La Juive.	5		12
Hamlet.	5		11
Faust.	5		23
La Favorite.	4		11
Coppélia.	2		8
Aïda.	4		8
Le Comte Ory.	2		6
Sylvia.	2		3
Les Huguenots.	5		20
La Korrigane.	2		8
* *Henry VIII*.	4	5 mars.	33
Robert-le-Diable.	5	27 mars.	11
Le Freyschütz.	3		8
L'Africaine.	5	23 juillet.	18
Le Fandango.	1		2
* *La Farandole*.	3	14 décembre.	6

* Ce signe, placé devant le titre d'un ouvrage, indique qu'il a été représenté pour la première fois pendant l'année.

COMÉDIE-FRANÇAISE

L'année 1883 ne sera pas encore la fin de l'ère de prospérité que notre premier théâtre littéraire doit à l'habile administration de M. Perrin. — Procédons chronologiquement, comme toujours. Mlle Muller a fait, le 27 janvier, son deuxième début dans le joli rôle de Cécile d'*Il ne faut jurer de rien.* Elle l'a joué en excellente élève et y a obtenu un gentil succès. Très gracieuse dans la scène de la leçon de

1. La Comédie-Française a encaissé en 1882 la modeste somme de. . . . . fr. 2,628,628 »
Les dépenses ont atteint. 1,853,998 74
Bénéfice net. 774,630 26
Auquel il faut ajouter un reliquat de l'année précédente et diverses allocations.
Ce qui a permis à l'administration d'affecter :
Au fonds de roulement : 146,000 francs ;
A la réserve statutaire : 50,000 francs ;
En rentes pour constituer une nouvelle pension : 20,000 francs ;
Au partage entre les artistes-hommes : 396,666 fr. 60 c. ;
Au partage entre les artistes-dames : 336,527 fr. 60 c.

danse, elle a dit avec beaucoup de franchise et de charme la grande scène du rendez-vous, dans laquelle Delaunay, son éminent professeur et partenaire, est toujours merveilleux. Got, très en verve, met toujours la salle en joie par la façon dont il tient le rôle de l'abbé. Le public a décerné une ovation à Coquelin, qui, de retour de sa grande tournée en Autriche et en Russie, faisait sa rentrée dans les *Précieuses ridicules*. A côté de l'incomparable Mascarille, qui amuse tant les spectateurs, Mme Jeanne Samary paraît s'amuser fort elle-même dans le rôle de Madelon, qu'elle croit devoir compléter souvent, le trouvant apparemment trop court pour son talent. Touche-t-elle des droits pour sa collaboration? — Le 1er février, le comité de lecture recevait à l'unanimité une pièce en quatre actes en prose, *Smilis*, chaudement recommandée par M. Emile Augier, et signée de M. Jean Aicard, l'auteur de *Davenant* et d'une traduction d'*Othello*, qui avait failli être représentée à la Comédie-Française. Le 7 mars enfin, au bout de vingt-deux ans, on reprenait avec un grand succès une des plus jolies comédies d'Emile Augier, *Les Effrontés*, qui avait inauguré par un coup de hardiesse l'année 1861 et qui, malgré les coupures pratiquées par l'auteur, produit encore aujourd'hui un excellent effet. Dans l'origine (bien que remontant à notre extrême jeunesse, nos souvenirs sont très précis à cet égard), la pièce était admirablement jouée. Nous nous rappellons encore Samson, dans le marquis d'Auberive, Provost, dans Charrier, Regnier, dans Vernouillet, Leroux, dans Sergine, Mme Arnould-Plessy dans la marquise, et Marie Royer

dans Clémence Charrier. Got, Delaunay et Mlle Edile Riquer ont, seuls, gardé les rôles qu'ils ont créés. On sait avec quel talent Got a su entrer dans la peau du personnage conçu par son ami Augier : il est impossible, en regardant Giboyer, de distinguer où finit l'homme, où commence le comédien. C'est la vérité même. Delaunay a repris, non sans terreur, paraît-il, le rôle d'Henri Charrier, qu'il joue avec le même entrain, avec la même gaieté, avec le même esprit, avec la même jeunesse qu'autrefois. Quel charmant, quel séduisant comédien, et comme il aurait tort de quitter aujourd'hui la Comédie, où personne assurément ne saurait le remplacer ! Sa jeunesse l'oblige à rester : il restera, soyez-en sûrs. Frédéric Febvre a su donner une allure élégante et fringante à Vernouillet, dont il rend ainsi plus vraisemblable la prétention à la main d'une jeune fille de dix-huit ans ; il a *créé,* avec un réel talent, le filou moderne : ce tripoteur existe, nous l'avons tous coudoyé. Barré est excellent, surtout au dernier acte, dans Charrier, créé par Provost. Thiron a plus de voix et plus de verve que n'en avait Samson ; il a moins de finesse et d'impertinence aristocratique. C'est un bourgeois mordant : ce n'est pas le marquis d'Auberive. Laroche est bien dans Sergine ; il y serait encore mieux sans l'horrible paire de favoris qui lui donne, sous le frac, une triste allure de garçon de café. Mlle Tholer a eu de bons moments dans le rôle de la marquise, mais la jolie sociétaire n'est encore qu'une élève, bien stylée par Mme Arnould-Plessy. Rien à dire de Mlle Durand, sinon qu'elle ne dépare point un excellent ensemble, bien fait pour donner un véritable

regain de succès à cette belle comédie, écrite de haut style et curieuse à bien des titres. Le 20 mars, Mlle Muller faisait gracieusement son troisième début dans Angélique, de l'*Épreuve nouvelle,* et le 29 du même mois, Mlle Kalb jouait pour la première fois, non sans verve, le rôle de Martine des *Femmes savantes*. Le 6 avril, le comité de lecture recevait une pièce en trois actes, provisoirement intitulée *Maucroix,* de M. Albert Delpit, l'auteur du *Père de Martial*. Le matin du 5 mai, paraissait au *Journal officiel* le décret nommant chevalier de la Légion d'honneur, M. Delaunay, sociétaire de la Comédie-Française, professeur au Conservatoire, vice-président de l'Association des artistes dramatiques, trente-six ans de services. Cette nomination a une histoire qui vaut la peine d'être contée dans ces *Annales*. M. Delaunay, qui fut autrefois admis au sociétariat en même temps que M. Got, ne pouvait se consoler de n'avoir pas été fait chevalier de la Légion d'honneur ni le même jour que son camarade, au mois d'août 1881, ni les 1er janvier ou 14 juillet suivants, et puisque le ruban ne lui venait pas, il se déclarait décidé à maintenir sa démission, adressée au comité au mois d'avril 1882. Personne, à la Comédie-Française, ne voulait croire au départ définitif de l'éminent artiste, toujours plein de jeunesse et capable de rendre encore tant de services à la maison qu'il affectionne. Mais son intention paraissait inébranlable et l'on dut annoncer sur l'affiche les dernières représentations de M. Delaunay, auxquelles le public vint en foule [1]. C'est alors qu'on fit auprès

1. Outre les *Effrontés*, en cours de représentations, voici la liste

de M. Delaunay de nouvelles instances pour l'engager à rester : on alla même jusqu'à lui promettre la décoration, non pas pour le mois d'août de cette année, à la distribution des prix du Conservatoire, mais pour le 14 juillet. M. Delaunay refusa d'attendre jusque là : il aimait mieux, paraît-il, tenir que de courir. Un décret spécial a donc été fait à son intention, et M. Jules Ferry, président du conseil et ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, s'est rendu le 4 mai [1] au théâtre, accompagné du général Pittié, chef de la maison militaire du président de la République, pour porter lui-même à M. Delaunay la croix qu'il désirait si ardemment et qu'il attendait pour rester. M. Delaunay retire sa

des pièces où reparut alors M. Delaunay : *Mademoiselle de Belle-Isle*, la *Nuit d'octobre*; l'*École des maris*, le *Demi-Monde*, le *Gendre de M. Poirier* (repris, par une curieuse coïncidence, le soir même de la mort de Jules Sandeau, 24 avril); le *Menteur*, *Il ne faut jurer de rien*. On fit salle comble tous les soirs, tandis qu'à l'administration la feuille de représentation d'adieux (dont on ignorait encore le jour, et bien que le prix des places ait été *quintuplé*), était couverte entièrement.

1. Entre la *Nuit d'octobre* et le premier acte d'*Il ne faut jurer de rien*, le ministre faisait part à M. Delaunay, dans le cabinet de M. Perrin, du décret du Président de la République. M. Delaunay était, on le pense, fort ému, en redescendant sur le théâtre pour y jouer *Il ne faut jurer de rien*. Il réussissait pourtant à vaincre son émotion et rendait toute la première scène et celle du déjeuner de Van Buck et de Valentin avec infiniment de naturel et de gaîté. Son émotion ne le reprenait qu'après l'acte, où il avait un intervalle suffisant pour se remettre, en recevant les félicitations de ses camarades et des rares journalistes accourus sur la nouvelle au Théâtre-Français. Le public, lui, ne savait rien, et continuait à rire avec Musset et avec Got, l'inimitable abbé, avec Thiron, dans l'oncle Van Buck, avec Mme Madeleine Brohan dans la baronne, et à applaudir Delaunay, le plus jeune des Valentin, sans se douter qu'il applaudissait un récent chevalier de la Légion d'honneur.

démission : l'affiche de ce jour ne porte plus l'annonce de ses dernières représentations. Ce résultat nous ravit, comme il ravira tous les amateurs de théâtre, qui apprécient à sa valeur le beau talent de M. Delaunay; mais nous nous demandons si, en cédant ainsi au désir de l'excellent artiste, et en lui faisant de semblables avances, le ministre n'a pas dépassé la mesure. Il a créé là, ce nous semble, un précédent regrettable. Prenons garde que la petite comédie, si bien jouée par M. Delaunay et si heureusement dénouée par le président du conseil, ne soit imitée plus tard par d'autres, moins méritants que l'éternel jeune premier de la Comédie-Française. Quoi qu'il en soit, la démarche du ministre, venant lui-même apporter la croix au comédien, parut au moins inutile. *Est modus in rebus.*

12 Mai. — Reprise des *Demoiselles de Saint-Cyr*, comédie en quatre actes, en prose, d'Alexandre Dumas. — Les *Demoiselles de Saint-Cyr*, représentées au Théâtre-Français le 25 juillet 1843, ont pour sujet un de ces faits dont le monde offre sans doute beaucoup de modèles : c'est un mari qui ne commence à aimer sa femme que lorsqu'il la voit inspirer de l'amour à un autre homme. Le charme du dialogue, la bonne humeur qui règne dans nombre de scènes de cette amusante comédie l'ont longtemps

1. Distribution : Dubouloy, *M. Coquelin.* — Roger, *M. Worms* (remplacé au mois d'août par *M. Baillet*). — Le duc d'Harcourt, *M. Silvain.* — Comtois, *M. Roger.* — Le duc d'Anjou, *M. Le Bargy.* — Louise, *Mlle Reichemberg.* — Charlotte, *Mme Barretta.*

maintenue au répertoire. Elle avait en dernier lieu pour interprètes : Leroux, dans Roger de Saint-Hérem; Régnier, dans Hector Dubouloy, qu'il avait créé; Delaunay, dans le duc d'Anjou; Madeleine Brohan, dans Charlotte de Mérian, et Augustine Brohan, dans Louise Mauclair. M. Worms reprend aujourd'hui le rôle de Leroux et de Firmin; Coquelin, celui de son maître Régnier; le jeune Le Bargy, celui du duc d'Anjou, qui fut créé par Brindeau et joué ensuite par Dupuis, par Delaunay et par Métrême; Mlles Reichemberg et Barretta, enfin, se montrent pour la première fois dans les rôles de Charlotte, créé par Mme Plessy, — repris par Mlle Denain, puis par Mme Madeleine Brohan, — et de Louise, établi par Mlle Anaïs et repris par Augustine Brohan. Nous n'avons certes pas à raconter ici l'intrigue des *Demoiselles de Saint-Cyr*, que tout le monde connaît. « Quel joli opéra-comique on ferait avec ce vaudeville ! » entendions-nous dire autour de nous. — Mais, pardon ! c'est déjà fait : rappelez-vous Roger de *Gillette de Narbonne*. Ce qu'on ne saurait assez louer dans cette comédie légère, comédie fort applaudie ce soir, c'est l'esprit, le sel et le tour. Dumas n'avait-il pas le rare talent d'entraîner et d'amuser son auditoire ? Personne ne songe donc à reprocher à M. Perrin d'avoir remis au répertoire comique de notre première scène littéraire une pièce amusante et spirituelle : il est si bon de rire ! Et l'on a beaucoup ri ce soir. Coquelin est étourdissant de verve dans Dubouloy. Mlle Reichemberg est vive, sémillante, malicieuse, tout à fait charmante dans Louise de Mauclair. Dans le rôle de Charlotte de Mérian,

Mlle Barretta a de la dignité et de la passion, de la noblesse et de la grâce; elle s'est surtout fait applaudir au dernier acte. M. Worms est un vicomte de Saint-Hérem plein de chaleur et d'entraînement. Il lui manque la légèreté, nous n'osons dire la jeunesse... Nous savons bien aussi ce qui manque à M. Le Bargy; mais le détail des critiques que nous voudrions faire à cet intelligent comédien n'est pas du domaine de notre publication. Nous nous bornerons à constater que, s'il n'a ni l'élégance, ni l'autorité que l'on souhaiterait au duc d'Anjou, il dit fort bien certains passages du dernier acte. Peut-être aussi les rôles eussent-ils gagnés à être intervertis : le duc d'Anjou eût pu être joué par M. Worms, et Roger de Saint-Hérem par le jeune Le Bargy...

25 Mai.— Première représentation de **TOUJOURS**! comédie en un acte, en prose, de M. Charles de Courcy [1], et reprise de l'*Étincelle*.— Il lui a promis de l'aimer toujours, et pour la fuir, puisqu'elle n'est pas libre, il est parti pour l'Amérique... où il s'est marié. *Elle* s'est engagée à n'être jamais qu'à lui, si elle devenait veuve. C'est pourquoi, ne recevant aucune nouvelle du Nouveau-Monde, elle s'est empressée de convoler en secondes noces, en épousant celui qu'il appelait son meilleur ami. *Il* et *elle* se rencontrent et se disent leurs vérités : *toujours* est un ad-

1. Distribution : Le baron Gilbert de Martonge, *M. Coquelin cadet*. — Valgain, intendant, *M. Leloir*. — Hector, *M. Roger*. — Mme de Nizier, *Mlle Lloyd*.

verbe de temps... de bien peu de temps. Tel est le mot de la fin, tel est le thème de la bluette, genre Palais-Royal, représentée ce soir au Théâtre-Français. Bluette sans conséquence, dont le thème est légèrement usé, on en conviendra. M. de Martonge, venant louer une villa pour sa femme et s'adressant justement à l'homme d'affaires de Mme de Nizier, son ancienne passion, est joué par Coquelin cadet. Son rôle consiste en un long soliloque, qu'il débite de l'air ahuri que l'on sait, mais dont le tort énorme est de ressembler à son monologue du *Cheval*, qui n'est pas un de ses meilleurs...—Mme Jeanne Samary avait été malheureusement éloignée de la scène pendant plusieurs mois [1]. La jeune sociétaire, encore dans les larmes, vient de rentrer par un de ses rôles les plus gais : celui de l'*Étincelle*, où il lui faut rire d'un bout à l'autre de la pièce. Le théâtre a parfois de ces curieux contrastes. On a revu avec plaisir la comédienne et la comédie : un petit chef-d'œuvre de grâce, d'émotion et d'esprit, un des plus jolis actes du répertoire.

Le 6 juin, on célébrait le 277e anniversaire de Corneille en donnant, entre *Horace* et le *Menteur*, un à-propos en un acte, en vers, de M. Émile Moreau, intitulé *Corneille et Richelieu*. Le plan de *Cinna*, développé par Corneille en présence de Richelieu, dans le but de lui extorquer la grâce d'un conspirateur, le chevalier de Jars, tel est le sujet du *Cor-*

1. Après avoir perdu son jeune enfant, Mme Samary-Lagarde avait été elle-même très sérieusement malade.

neille et Richelieu de M. Emile Moreau, qui est plus qu'un banal à-propos, et forme réellement une petite pièce à deux personnages, ingénieusement combinée, en même temps qu'écrite en fort bons vers. Elle a été justement applaudie. Très exactement costumé en « homme rouge », M. Laroche donne au cardinal un ton de prédicateur qui nous a presque autant déplu que l'abondance de gestes et de grimaces de M. Sylvain dans le rôle de cet homme simple et sans apprêt qui avait nom Pierre Corneille.

28 Juin.—Première représentation de **MADEMOISELLE DU VIGEAN**, comédie en un acte, en vers, de Mlle Simone Arnaud, et reprise du *Bougeoir*, comédie en un acte, en prose, de Clément Caraguel [1]. —Par la raison qu'on est toujours indulgent à l'égard d'un ouvrage sans importance, et toujours galant envers une femme; par la raison qu'il y a, dans cette pièce quelques vers bien frappés et un joli rôle pour Mlle Bartet, *Mademoiselle du Vigean* a été favorablement accueillie et même fortement applaudie par un public de première, que la chaleur rendait, ce soir-là, exceptionnellement aimable et bienveillant. Et pourtant, si l'on n'avait pas été en été, que de choses il y aurait eu à dire au sujet de cet acte, long comme trois, où le drame, un drame banal et peu

1. Distribution : Condé, *M. Delaunay*. — Gassion, *M. Laroche*. — Bassompierre, *M. Martel*. — Voiture, *M. Joliet*. — La Houssaye, *M. Baillet*. — Montausier, *M. Davrigny*. — Tréville, *M. Thomas*. — Marquise de Rambouillet, *Mlle Lloyd*. — Elise du Vigean, *Mlle Bartet*.

intéressant, tient dans une seule scène, et où la vérité historique est étrangement défigurée d'un bout à l'autre de l'ouvrage ! Mais passons... Quand nous aurons dit que M. Delaunay s'est tiré aussi habilement qu'il le pouvait faire d'un rôle essentiellement antipathique à sa nature et antipathique au public; quand nous aurons ajouté que Mlle Bartet s'est montrée absolument charmante dans le personnage — sympathique, celui-là — de Mlle du Vigean, nous aurons, grâce aux citations que nous avons pu faire de la pièce, éditée chez Paul Ollendorff, nous aurons dit ici tout ce qu'on peut dire de la comédie de Mlle Simone Arnaud.—La soirée se terminait d'une façon fort amusante par la reprise du *Bougeoir*, l'aimable et fine bluette de notre regretté confrère Clément Caraguel, qui appartient depuis longtemps au répertoire de la Comédie-Française, où nous l'avons vu jouer par Mme Plessy, MM. Bressant et Delaunay, remplacés aujourd'hui par Mme Broisat, MM. Prudhon et Boucher.

14 Juillet. — On donne en matinée (spectacle gratuit de la Fête nationale), le *Jeu de l'Amour et du Hasard* et le *Gendre de M. Poirier*.

15 Juillet. — La Comédie offre aux écrivains et artistes hongrois en ce moment à Paris une intéressante soirée composée des 1er, 2e et 3e actes d'*Œdipe Roi*, du 1er acte du *Menteur*, du 2e acte du *Roi s'amuse* (spécialement demandé) et des

Précieuses ridicules. — MM. Mounet-Sully et Maubant, dans *Œdipe roi*; Mounet-Sully, Got et Mlle Bartet dans le *Roi s'amuse*; Delaunay, Got et Mlle Broisat dans le *Menteur*; Coquelin aîné, Coquelin cadet et Mme Samary-Lagarde, dans les *Précieuses ridicules*, ont été l'objet de véritables ovations. L'enthousiasme n'a plus connu de bornes quand Mlle Dudlay est venue, pendant un entr'acte, réciter les strophes que M. Henri de Bornier avait composées pour la circonstance.

Le 11 août, la presse était conviée à une très intéressante reprise du *Supplice d'une Femme*, qui était l'occasion d'une belle revanche pour un artiste en qui nous avons foi: M. Philippe Garnier. On avait cru devoir le confiner naguère dans le triste personnage du mari: un homme à qui les affaires ont pris le meilleur de lui-même, et M. Garnier, qui a quelque chose du bouillant Achille, n'avait fait rien qui vaille de ce rôle. Maintenant, il est en possession du rôle de l'amant, un homme dont les ardeurs du soleil ont brûlé le sang, dont les artères battent avec violence. Ce n'est pas la victime des tourments domestiques que M. Garnier peut représenter, mais bien le héros des passions amoureuses. Nous n'avons pas eu de peine à trouver Mlle Dudlay meilleure que sa devancière, Mlle Rosamond. Il fallait au moins une femme pour le rôle de Mlle Dumont, et, sans y avoir le charme de Mme Favart, la nouvelle interprète a su s'y faire applaudir en compagnie de M. Laroche, qui joue avec beaucoup de talent et d'autorité le rôle du mari outragé.

23 Aout. — Remettant sur son affiche le *Ruy-Blas*, de Victor Hugo, qui n'avait pas été représenté depuis quelques mois, le Théâtre-Français convoquait ce jour-là, par une chaleur torride, le ban et l'arrière-ban de la critique encore présente à Paris.—Les rôles étaient-ils donc distribués à de jeunes pensionnaires ? Nullement. Ruy-Blas, c'était, comme à l'ordinaire, M. Mounet-Sully; Don Salluste était présenté sous les espèces de M. Febvre, et Don César sous celles de M. Coquelin. Mais alors ?... De cette soirée, il y a bien peu de chose à dire. M. Mounet-Sully est aujourd'hui tout à fait maître du terrible rôle de Ruy-Blas qu'il joue merveilleusement, et M. Coquelin, nous l'avons constaté déjà, est un César de Bazan plein de verve; toutefois, ses guenilles n'ont pas le parfum aristocratique dont Mélingue aspergeait les siennes à la reprise que M. Duquesnel nous donna à l'Odéon. Pour M. Febvre, il est superbe de tenue et d'autorité, si bien qu'on oublie de demander à don Salluste plus de mordant, plus de venin. Mlle Bartet joue la reine avec une grâce maladive, un charme ennuyé qui font merveilleusement valoir le personnage rêvé par le poète, mais Mlle Durand a le visage bien triste pour nous représenter cette espièglerie faite femme que l'on nomme Casilda. Enfin, si nous ne craignions de paraître maussade et plein de regrets, nous exprimerions le désir de voir ces œuvres romantiques, qu'un vent de jeunesse emporte dans le tourbillon des mots et des rimes sonores, confiées à des voix qui vibrent ardemment, à des poitrines qui battent violemment, à des têtes qui s'exaltent facilement. Un peu moins de solennité,

un peu plus d'enthousiasme ! L'affreux malheur d'être correct avec des flammes qui s'allument dans vos cheveux, dans les plis de votre manteau et jusque sur le bout de votre langue ! Par exemple, ne nous demandez pas quelle distribution nous ferions des rôles romantiques dont il s'agit. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que nous enrageons de contempler inactifs des jeunes gens comme ce Garnier que l'on vient de voir dans Alvarez, qui possède un étonnant foyer intérieur, et qui nous paraît savoir son métier autant qu'homme du monde. C'est à force de forger qu'on devient forgeron, et que de jeunes gens attendent impatiemment l'heure où ils s'emparent du marteau à leur tour !

8 SEPTEMBRE. — Dans le *Chandelier*, Mlle Marie KALB aborde le rôle de Madelon. Les autres interprètes sont ceux de la précédente reprise.

21 SEPTEMBRE. — Les *Rantzau* reparaissent au répertoire qu'ils ont quitté au mois de novembre de l'année précédente. La 75e représentation de la pièce de MM. Erckmann-Chatrian ne laisse pas d'être fort applaudie par un public principalement composé d'étrangers... Mais une répétition préalable n'aurait pas nui aux excellents interprètes qui ont fait le succès des *Rantzau*. En manquant de mémoire, M. Got, manquait sa grande scène de colère; suivant l'exemple donné par leur doyen, MM. Worms et Coquelin, lui-même, avaient aussi quelques hésita-

tions... Qu'importaient, d'ailleurs, ces quelques *lapsus?*... Le *Kyrie eleison* au piano de Jean provoquait de nombreux éclats de rire, et le déplacement de la lumière dans la maison de Jacques, produisait son effet accoutumé. Triomphe de la mise en scène de M. Perrin.

4 OCTOBRE. — Première représentation des **MAUCROIX**, pièce en trois actes de M. ALBERT DELPIT [1]. Après le *Batard*, de Touroude, après les *Mères Ennemies*, de M. Catulle Mendès, après le *Bel Armand* de M. Victor Jannet, voici encore la dispute des deux frères, le légitime et le naturel aimant tous deux la même femme. Le thème est connu. M. Albert Delpit, qui est brutal et qui aime à procéder par coups de poing, a su tirer d'un sujet qu'on pouvait croire usé, quelques scènes qui ont plu au public par l'âpreté du style et la fermeté du dialogue. Il est fâcheux qu'un dénouement à la Berquin ait gravement compromis son succès devant les délicats. Crânement enlevé par MM. Worms et le Bargy, ainsi que par Mlle Reichemberg, le second acte avait été justement applaudi. Nous sommes au grand hôtel d'Évian, sur le lac de Genève. Mlle Germaine Gérard, la fille d'un député de l'extrême gauche, y rencontre un petit jeune homme blond qu'elle a déjà vu aux Pyrénées, et lui dit, comme

1. DISTRIBUTION : Henry de Maucroix, *M. Worms*. — Gérard, *M. Coquelin cadet*. — Le marquis de Maucroix, *M. Silvain*. — Bernouin, *M. Garraud*. — Julien, *M. Le Bargy*, — Un domestique, *M. Falconnier*. — Germaine, *Mlle Reichemberg*. — Hélène, *Mlle Broisat*. — La marquise de Maucroix, *Mlle Dudlay*.

çà, tout de suite, à brûle-pourpoint : « Vous êtes amoureux de moi ; moi aussi, je suis amoureuse de vous ; mon père, qui n'a pas plus de préjugés que d'opinion, rêve pour sa fille un grand nom et une grande fortune : vous êtes riche, je serai comtesse de Maucroix, voilà un mariage qui ira tout seul... » Vous avez déjà deviné qu'il n'en va pas aller ainsi. Une dame en cheveux gris entre dans le salon de l'hôtel accompagnée d'un jeune homme brun qui est son fils ; ce fils déclare à sa mère qu'il aime passionnément une demoiselle (la même que tout à l'heure) qu'il a rencontrée deux fois sur le lac. Il veut l'épouser. — « Il me faudra alors écrire à monsieur votre père pour avoir son consentement », dit la dame aux bandeaux gris, qui nous fait savoir que son mari l'a abandonnée, elle et son fils, âgé de huit ans. Mais les vêpres sonnent : la dame est dévote et part pour l'église. Elle laisse ainsi seuls en présence, le jeune homme brun et le jeune homme blond, qui font connaissance et causent déjà de bonne amitié. — « Y a-t-il beaucoup de baigneurs à Évian ? » — « Non ! tout le monde est parti. » — « Aimez-vous les exercices violents ? » demande le brun. — « Pas beaucoup ! répond le blond : Je suis pour le rêve. Qu'il est triste, ce monde où l'action n'est pas la sœur du rêve !... » Et sur ces entrefaites, on apporte une dépêche pour M. le comte de Maucroix. — « Donnez ! » dit le blond. — « Pardon, il y a sans doute erreur, la dépêche est pour moi », riposte le brun, je m'appelle Henri de Maucroix ! » — « Et moi, je suis Julien de Maucroix ! » — « Julien ! C'est vous ! Le bâtard de mon père !... crie l'autre en lui arra-

chant des mains le papier bleuté. Je vais prévenir ma mère : nous ne pouvons plus rester ici. » Et il sort avec fracas, tandis que Julien apprend de sa mère, à lui, qu'elle n'est, en effet, que la maîtresse et qu'il n'est que le bâtard du marquis de Maucroix. — Je n'épouserai plus Germaine ! » dit, en pleurant le pauvre jeune homme. Et la toile tombe. Elle se relève, au second acte, sur la même désolation du même Julien, fort mal consolé par son père, exigeant de lui la soumission la plus plate à l'égard de son frère aîné. Germaine apparaît radieuse : Julien lui apprend tout. — « Qu'importe ! dit la brave fille. Est-ce que j'épousais M. de Maucroix ou Julien ? Cela n'ira plus tout seul, je le sais, et je ne veux pas pour tout au monde désobéir à mon père. Mais je vous aime : je ne serai jamais à un autre... » On a chaleureusement applaudi ce couplet, fort bien débité par Mlle Reichemberg. On a battu des mains à la scène de la présentation, très nettement écrite et très joliment mise en scène : « Julien, dit la jeune fille, je vous présente M. le comte Henri de Maucroix. » — « Monsieur le comte de Maucroix, je vous présente monsieur Julien. » Et suivant l'ordre de son père, Julien résiste à toutes les insultes de l'aîné, jusqu'au moment où survient le marquis. C'est devant lui, juste punition, que les deux frères se provoquent. — « Ils vont se battre ! » s'écrie le père qui ne sait rien dire autre chose, et ne trouve aucun moyen d'empêcher le duel.

C'est Hélène, la mère de Julien, qui, devant l'inaction de son amant, ira elle-même supplier l'autre femme. La scène des deux mères était invraisem-

blable et hardie; nous en espérions quelque chose; elle reste froide et banale. Aux reproches de la marquise, l'autre répond par des pleurs. Ces pleurs ne laissent pas de toucher la mère légitime, qui, ne voulant pas être « une mauvaise chrétienne » finit par promettre d'empêcher Henri de tuer Julien. Vaine promesse, d'ailleurs; son fils ne veut rien entendre, et le duel aurait lieu, sans l'abnégation de Julien, qui, pour ne pas affliger ses parents naturels, renonce à cette lutte fratricide et va jusqu'à sacrifier son amour. — « Il vaut mieux que moi! » s'écrie alors Henri, qui, dans un revirement bien inattendu, va lui tendre la main : « Soyez mon frère cadet; je serai votre frère aîné. » Jugez de la surprise du public, encore accrue par la lettre que le marquis sort de sa poche et que lit Julien : « Je ne veux pas être un obstacle à ton bonheur; je m'en vais; tu ne me reverras plus; personne ne saura où je suis; adieu pour jamais; pense quelquefois à moi comme je penserai à toi... » Et M. de Maucroix, qui a autorisé ce départ et dicté peut-être cette lettre, y va de sa larme; c'est décidément un pleutre. Julien n'imite pas, fort heureusement, le triste exemple que lui donne le marquis : il court à la recherche de sa mère. — « Je vous attendrai! » dit Germaine. — Compte sur elle et sur moi! » ajoute Henri. Vous avez pu toucher du doigt les énormes défauts de la pièce, ses hardiesses inutiles et ses frappantes invraisemblances. Que de choses y sont inexplicables et y demeurent inexpliquées! Pourquoi le marquis de Maucroix a-t-il quitté sa femme? Où a-t-il pris sa maîtresse? Pourquoi la laisse-t-il partir? Reprendra-

t-il sa légitime ? Comment Julien s'appellera-t-il Maucroix? De quel droit Henri lui donne-t-il la moitié de sa fortune, et pourquoi la lui donne-t-il, puisque Julien est, sans doute, aussi riche que lui et n'a que faire de son aumône ! Julien retrouvera-t-il sa mère? Épousera-t-il Germaine, et en quoi la réconciliation si imprévue des deux frères change-t-elle quelque chose à la fausse position des Maucroix, qui est connue de tout le monde? Le cadet peut-il être sûr de l'aîné, tour à tour si féroce et si doux, si grossier et si souple en l'espace de quelques heures... Mais nous n'en finirions pas avec toutes nos questions: restons-en là! Rendons hommage aux scènes bien venues, qui ont permis d'applaudir le second acte, et faisons justice aux excellents interprètes de M. Delpit. M. Worms est parfait dans Henri de Maucroix, un rôle sombre et violent, admirablement dans ses cordes. Il a dit avec une sobriété de geste et une émotion contenue, qui ont enlevé toute la salle, cette simple phrase du dernier acte : « Je vous demande pardon, mademoiselle, mais ça fait mal. » M. Le Bargy a fait, dans Julien, une création qui lui comptera : le public ne connaissait guère, jusqu'à présent, ce jeune homme que comme un imitateur de Delaunay. Il est distingué et de bonne tenue, il a de la tendresse et de la chaleur; il nous a montré un talent qui n'en restera pas là : vous verrez que ce jeune artiste fera parler de lui et deviendra quelqu'un. Mlle Reichemberg est toujours bien charmante de jeunesse, de grâce, de malice et de finesse : on lui a fait fête et on a eu raison. M. Silvain (le marquis) n'avait rien à tirer du rôle de ganache qui lui était dévolu par

le dramaturge. M. Coquelin cadet ne pouvait rendre amusante la silhouette de député ridicule que M. Delpit a cru devoir faire passer à travers l'action des *Maucroix* : on sait que l'auteur du *Père de Martial*, qui a parfois prouvé qu'il était doué d'un tempérament dramatique, a la plaisanterie lourde. Au Théâtre-Français, c'est un défaut pire que partout ailleurs.

8 Octobre. — Dans le *Monde où l'on s'ennuie* de M. Edouard Pailleron, Mme Madeleine Brohan fait sa rentrée par le rôle de la duchesse de Réville, et Mlle Jeanne Samary reprend celui de Suzanne de Villiers qu'elle a créé.

22 Octobre. — Début de Mlle Rosa Brück dans *Amphitryon*. — Nous avons vu dans Alcmène Mme Madeleine Brohan, Mlle Dudlay et enfin Sarah Bernhardt. Nous y voyons débuter ce soir une fort jolie brune, aux traits fins et distingués, qui est précisément la cousine de Mme Sarah Bernhardt. Mlle Rosa Brück, qui n'a pas dix-huit ans, emporta brillamment, en 1882, le second prix de comédie avec le rôle d'Argante du *Dénouement imprévu* de Marivaux, où elle déploya beaucoup de finesse et d'esprit. Elle resta une année encore au Conservatoire et n'en sortit qu'au mois de juillet dernier, avec le premier prix, obtenu dans le rôle d'Alcmène d'*Amphitryon*. Délicieuse au premier acte, au moment où elle appuie câlinement la tête sur l'épaule de M. Mounet-Sully, elle a fait applaudir plusieurs passages

de tendresse qu'elle a dits avec infiniment de charme. Avec un peu plus de voix, ce serait parfait. Joli début en somme. Mme Pauline Granger détaille avec bien de l'esprit et de la verve le rôle amusant de Cléanthis, l'épouse de Sosie, si drôlement représenté par l'excellent Thiron.

3 Novembre. — Début de Mlle Jeanne Brindeau dans *Mademoiselle de Belle-Isle*. Mlle Brindeau a été engagée à la Comédie-Française après sa dernière création, au Gymnase, dans le *Roman parisien*. La fille du regretté Brindeau est grande, trop grande même, et jolie : les yeux, un peu vagues, sont vraiment beaux. Mais sa tenue manque d'aisance et de distinction, et sa diction est encore bien défectueuse : Mlle Brindeau parle trop vite et trop bas. Elle semble réciter la leçon apprise et manque absolument de sincérité. Le public a vainement cherché, pendant les cinq actes de *Mademoiselle de Belle-Isle*, l'occasion d'applaudir la débutante : il ne l'a pas trouvée une seule fois. Nous parlons du vrai public, bien entendu, et non pas de la claque, qui a jugé à propos de rappeler, à la fin du troisième acte, M. Laroche et Mlle Brindeau.

Le lendemain dimanche 4 novembre, le jour de l'inauguration de la statue d'Alexandre Dumas, sur la place Malesherbes, on donnait en matinée les *Demoiselles de Saint-Cyr*, et le soir, *Mademoiselle de Belle-Isle*. M. Delaunay disait un à-propos en vers, de M. Jean Aicard, intitulé « La Comédie-Française à Alexandre Dumas. »

16 NOVEMBRE. — Mlle Brindeau avait échoué dans *Mademoiselle de Belle-Isle*. Elle n'a pas mieux réussi dans le rôle de la reine de *Ruy-Blas*. Nous nous rappelons tous Sarah Bernhardt. Mlle Brindeau s'en est elle-même souvenue et a tenté de dire comme son illustre devancière, le célèbre couplet :

... Que ne suis-je encor, moi qui crains tous ces grands
Dans ma bonne Allemagne, avec mes bons parents !..

Elle a fait preuve de quelque gentillesse en donnant la cassette à don Guritan :

... Vous allez partir de Madrid tout à l'heure,
Pour porter cette boîte en bois de calambour
A mon père, monsieur l'électeur de Neubourg...

Mais quelle lourde tâche et bien faite pour écraser une jeune débutante que celle de prendre un rôle où la Froufrou d'aujourd'hui a laissé des souvenirs ineffaçables ! Il n'était pas possible d'avoir plus d'émotion et de grâce, ni de réciter la grande poésie d'une voix plus harmonieuse ; son jeu, toujours juste et pathétique, était vraiment du luxe : on n'avait pas besoin de la voir, l'entendre était déjà un enchantement. Mlle Brindeau a embourgeoisé et annihilé dona Maria de Neubourg. Ce n'est pas assez de dire qu'elle n'a pas la noblesse de gestes exigée par le rôle, elle ne sait même pas se tenir en scène. C'est peu de constater qu'elle n'a point l'art de dire le vers, il lui faut apprendre à prononcer. Médiocre au second et au troisième acte, elle a été nulle au dernier. Un vrai désastre que ce second début, sur une scène trop

élevée pour elle et dans un rôle qui ne lui convient aucunement, d'une jeune artiste qui serait sans doute encore bonne au Gymnase. M. Mounet-Sully est, aujourd'hui, absolument maître du rôle de Ruy-Blas, qu'il rend merveilleusement, dans la note voulue par le poète. Le cinquième acte lui a valu un succès vraiment mérité : il fallait le voir, saisi par l'inspiration, pousser ferme et droit, avec une assurance vigoureuse, les grands vers que l'on sait et qui flamboient comme des coups d'épée; aucun n'a fléchi ni ne s'est faussé sous sa voix : c'était vraiment superbe. Quant aux attitudes, M. Mounet-Sully nous a rappelé ce grand tragédien italien qui s'appelle Salvini. Sans répondre à l'idée que l'on peut se faire de ce fantasque personnage, Coquelin joue toujours avec beaucoup de verve et d'esprit le rôle de don César. Mais Mascarille il est et restera. Febvre avait tout à fait grand air dans le personnage de don Saluste : on aurait cru voir un portrait du temps descendu de son cadre. M. Dupont-Vernon, qui le jouait ce soir, en fait un raisonneur insupportable. Pourquoi n'avoir pas essayé M. Hamel, que nous avons aperçu sous le costume de l'un des conseillers du troisième acte, et qui, deux ans auparavant, avait dit, au Conservatoire, avec une sobriété si adroite et une si rare autorité la scène de don Salluste, au quatrième acte de *Ruy Blas*? L'intérêt de ce début eût compensé peut-être le piteux effet produit par celui de la nouvelle Maria de Neubourg.

23 NOVEMBRE. — Reprise de *Bertrand et*

Raton, comédie en cinq actes, d'EUGÈNE SCRIBE. — Représenté pour la première fois au Théâtre-Français le 14 novembre 1833, *Bertrand et Raton*, ou l'*Art de conspirer*, qui n'avait pas été joué depuis une vingtaine d'années, a été revu avec un certain plaisir. Donnée trois ans après la révolution de Juillet, cette comédie politique d'Eugène Scribe choqua, en son temps, beaucoup d'esprits échauffés par les luttes de la presse — qui avaient alors succédé au combat des trois jours, — et celui pour qui tous les partis avaient eu des sourires devint bientôt le point de mire de violentes attaques. L'auteur se moquait, dans cette pièce, des révolutions et de ceux qui les font, en s'ingéniant à démontrer que, la plupart du temps, ils sont dupes d'intrigants haut placés auxquels seuls profite la révolution. On lui reprocha d'avoir joué le peuple crédule et naïf dans Raton, et témoigné trop de sympathie pour les Rantzau savants dans l'art de tirer leur épingle du jeu et de se maintenir sous tous les régimes. Le tableau offert par Scribe n'en est pas moins, au fond, vrai et piquant. Les conditions d'actualité politique n'ont guère changé depuis 1833. L'émeute des rues, préparée et exploitée par les habiles, et tournant, quand la farce est jouée, contre le populaire qu'ils ont poussé devant eux, est toujours restée un chapitre de l'histoire contemporaine : la bêtise humaine est une

1. DISTRIBUTION : Bertrand de Rantzau, *M. Thiron*. — Raton Burkenstaff, *M. Barré*. — Koller, *M. Silvain*, — Frédéric, *M. Boucher*, — Falkenskield, *M. Martel*. — Le Président, *M. Joliet*. — Eric, *M. Baillet*. — Jean, *M. de Féraudy*. — Marie-Julie, *Mlle Lloyd*. — Christine, *Mlle Bartet*. — Marthe, *Mme P. Granger*.

mine inépuisable. La fable de La Fontaine sera toujours vraie. On a ri, cette fois, des paroles du jeune baron Frédéric de Goelher, qui doit épouser la fille du comte de Falkenskield, ministre de la guerre : « J'ai la promesse formelle d'être nommé à la place de Rantzau, et vous sentez que M. de Falkenskield et moi... *le beau-père et le gendre* à la tête des affaires... nous menerons cela autrement... » On a ri surtout de Raton Bürkenstaff, s'écriant : « Je suis le chef du peuple! et on ne me dit rien, on ne me commande rien : c'est inconcevable!... » Il faut, d'ailleurs, reconnaître que cette action bourgeoise, où tout se rapetisse et se rétrécit, où l'idéal des sentiments et de la pensée, qu'il ne faut jamais chercher dans les œuvres de Scribe, brille plus que jamais par son absence, est très habilement construite; que les caractères de Raton Burkenstaff, le marchand de soieries de la cour, celui de sa femme Marthe représentent des types parfaitement vrais, et qu'enfin les situations qui ressortent de cet imbroglio renferment, surtout au second acte, une dose suffisante de gaieté et d'attrait. Il est bien constaté, n'est-ce pas? que le grand art n'a rien, absolument rien, à démêler avec ce jeu d'esprit. La partie dramatique de *Bertrand et Raton* est évidemment inférieure à la partie satirique, et l'on ne s'intéresse guère aux amours du fils du marchand de soieries avec la fille du ministre de la guerre ou de la marine. En revanche, les figures de *Bertrand* de Rantzau et de *Raton* Burkenstaff — vous goûtez le sel du calembour — sont traitées de main de maître. Jamais ı intrigant habile n'a mieux exploité la crédulité d'

sot. La conspiration est menée avec un vrai sentiment comique. L'intérieur du marchand est parfaitement saisi au deuxième acte, et bien que les moyens employés par Rantzau pour donner de la consistance à l'émeute soient un peu familiers, ils restent plaisants et facilement acceptables. Le personnage de Jean, le garçon de boutique, si heureux de pouvoir casser les carreaux, a de la bonne humeur et de l'entrain, et celui de Mme Raton, espèce de Mme Jourdain, offre un type de bon sens vulgaire et d'amour maternel d'un effet toujours sûr. Le défaut capital de la comédie est de se retourner sur elle-même, d'avancer lentement, de ne se mouvoir que par des ressorts qui sont constamment les mêmes. Les trois derniers actes surtout se traînent péniblement, à l'aide de la trahison du colonel Koller, trahison qui n'inspire que du mépris, et ne mêle aucun élément de gaieté aux événements de la pièce, dont la teinte s'assombrit de plus en plus. Le procédé mélodramatique se fait vraiment trop sentir dans *Bertrand et Raton;* vaudeville pour vaudeville, nous préférons celui de la *Camaraderie*, infiniment plus vif et plus gai. L'interprétation, en partie confiée à la troupe de second plan, était digne du Théâtre-Français. Thiron avait repris le rôle de Bertrand de Rantzau, créé par Samson, et le jouait avec une finesse spirituelle et un mordant tout à fait remarquable : quel délicieux comédien! Nous aimions la rondeur et la bonhomie de Barré, dans Raton, et nous avons apprécié à sa valeur la verve et le naturel parfait de Mme Pauline Granger, dans le rôle de la femme du marchand de soieries. Notons encore la

grâce touchante de Mlle Bartet, l'entrain fort adroit de M. de Féraudy, et citons avec éloges MM. Martel et Boucher, ainsi que Mlle Lloyd, très bien placés chacun dans leur rôle.

7 DÉCEMBRE. — Première représentation d'**UNE MATINÉE DE CONTRAT**, comédie en un acte, en prose, de M. Maurice DESVALLIÈRES [1], et début de M. Henri Samary, dans le *Menteur*. — Philippe de Géry épousera tout à l'heure Mlle Valentine Morisset, et partira dans quelques jours pour Odessa, où il vient d'être nommé à un poste diplomatique. — « C'est bien, dit Mme de Géry, je pars avec vous ». — Voilà ce que je craignais ! » pense Philippe, qui confie à sa jeune fiancée les craintes que lui inspire le départ de sa mère, une excellente mère sans doute, mais très ambitieuse, et dont le caractère dominateur ne s'accommodera peut-être pas très bien avec celui de sa bru. — Qu'à cela ne tienne ! répond Valentine, qui est une petite fûtée; votre mère est veuve, papa est veuf également, nous allons les marier tous les deux ! » Elle le fait comme elle le dit: la comtesse de Géry consent à troquer sa noblesse contre le nom de Morisset, qui est riche et dont la fortune lui permettra de subventionner les œuvres de bienfaisance qu'elle a fondées. Voilà les enfants bien débarrassés ! Voilà les parents mariés le même jour que leurs enfants !

1. DISTRIBUTION : Comte Walanoff, *M. Silvain*. — Philippe, *M. Le Bargy*. — Morisset, *M. Leloir*. — Mme de Géry, *Mlle Lloyd*. — Valentine, *Mlle Muller*.

Voilà tout ce qui se passe dans cette *Matinée de contrat!* Pièce enfantine, s'il en fut jamais; berquinade inutile et bien indigne de la Comédie-Française, qui journellement refuse des œuvres de véritable valeur. Elle a rendu, selon nous, un fort mauvais service à M. Maurice Desvallières en lui jouant, par égard pour son grand-père, M. Ernest Legouvé, un acte aussi puéril et aussi faible. Nous avions tous fait bon accueil au premier début de M. Maurice Desvallières, mais nous ne sommes plus ni lui ni nous, au Troisième-Théâtre-Français, au temps où M. Ballande représentait l'*Alibi*. Il y avait dans *Prête-moi ta femme*, que nous avons encore eu la politesse d'applaudir au Palais-Royal, quelques mois auparavant, un certain nombre de détails gais, de traits de nature et de scènes heureusement conduites. Il n'y a rien, vraiment rien dans *Une Matinée de contrat*. Le rôle de Valentine est gentiment joué par Mlle Muller, à qui la suite réserve, nous l'espérons, des créations un peu moins insignifiantes.

M. Henri Samary nous avait médiocrement plu aux derniers concours du Conservatoire, où il obtenait, dans le *Menteur*, un premier prix de comédie, pour faire suite au second qu'il avait mérité l'année précédente. Ce soir encore, il a joué Dorante, où, nous l'avouons avec le plus grand plaisir et en toute sincérité, il a positivement fait notre conquête. La perruque blonde et le costume Louis XIV lui vont à merveille : il est charmant en amoureux de l'ancien répertoire, et son maître Delaunay a fait preuve de bon goût en lui choisissant un tel rôle de début—un de ceux où il excelle lui-même et où il s'est fait tant

et si longtemps applaudir. Sans être forte, la voix de M. Samary est agréable ; sa prononciation est nette et correcte ; sa diction est juste et son jeu rempli de chaleur. Jeune, élégant, de jolie tournure et plein d'aisance, M. Samary a enlevé son rôle avec un brio délicieux. Vous pensez si l'on a fêté ce comédien de dix-huit ans et demi, frère cadet de Mme Jeanne Samary. Rappelé par toute la salle, ramené par le doyen de la Comédie, — M. Got, qui avait merveilleusement joué son rôle de Cliton, — le jeune débutant est revenu saluer le public, qui a battu des mains et adopté du premier coup ce jeune comédien d'avenir.

21 DÉCEMBRE. — A l'occasion du 244e anniversaire de la naissance de Racine, on donne *Phèdre* et les *Plaideurs*.

22 DÉCEMBRE. — Début de Mlle MARSY, dans le *Misanthrope*. — Mlle Marsy est cette jeune élève de Delaunay qui, concourant pour la première fois au Conservatoire, au mois de juillet précédent, enlevait tous les suffrages, et avec eux, le premier prix de comédie, dans la scène de Célimène et d'Arsinoë du *Misanthrope*. Aborder à dix-sept ans le rôle de Célimène et y réussir, voilà ce qui pouvait s'appeler

1. Du 1er septembre 1882 au 31 octobre 1883, le Théâtre-Français a donné vingt-sept pièces du répertoire ancien, jouées cent soixante-dix-huit fois, et quarante-deux pièces du répertoire moderne, jouées six cent-cinquante fois.

Il y a eu dans cet intervalle six premières représentations, qui

un coup d'audace et de bonheur. Mlle Marsy renouvelait cette tentative sur la scène du Théâtre-Français, où l'épreuve ne lui a pas moins réussi : on l'a, disons-le, excessivement applaudie. Excessivement est le mot propre. Elle est blonde et jolie — un peu moins jolie pourtant à la scène qu'à la ville — elle a

forment quatorze actes nouveaux, en y comprenant le *Roi s'amuse*, et deux reprises : les *Effrontés* et les *Demoiselles de Saint-Cyr*.

Les pièces qui ont eu le plus grand nombre de représentations sont :

Le *Roi s'amuse, 48* ; les *Effrontés* et les *Demoiselles de Saint-Cyr, 41* ; *Ruy Blas, 23* ; l'*Aventurière, 18* ; le *Demi-Monde, 16* ; *Mlle de la Seiglière, 21* ; le *Monde où l'on s'ennuie, 31*, etc.

La troupe comprend vingt-cinq sociétaires et trente-deux pensionnaires, soit cinquante-sept artistes.

Les sociétaires à part entière sont : MM. Got, Delaunay, Maubant, Coquelin aîné, Febvre, Thiron, Mounet-Sully et Worms ; les autres sociétaires touchent la fraction suivante de part entière : Laroche et Barré, 8 douzièmes et demi ; Coquelin cadet, 6 douzièmes, Prudhon, 5 douzièmes, et Sylvain, 4 douzièmes.

Du côté des sociétaires femmes, Mmes Madeleine Brohan et Jouassain ont la part entière ; les autres touchent les fractions suivantes : Mlles Reichemberg et Barretta, 10 douzièmes ; Mlle Bartet, 9 douzièmes ; Mmes Edile Riquier et Samary, 8 douzièmes ; Mme Broisat, 7 douzièmes et demi ; Mmes Lloyd et Tholer, 5 douzièmes ; Mmes Pauline Granger et Dudlay, 4 douzièmes.

La part de sociétaire représentera 30,000 fr. cette année. Dans les dix dernières années précédentes, elle a été de :

16.000	fr. en	1872	42.000	fr. en	1878
15.000	—	1873	24.000	—	1879
18.000	—	1874	30.000	—	1880
18.000	—	1875	40.000	—	1881
20.000	—	1876	40.000	—	1882
20.000	—	1877			

M. Antonin Proust fait remarquer que l'année 1881-1882 a présenté des résultats aussi bons que ceux de l'année précédente, dus au succès persistant du *Monde où l'on s'ennuie* et à deux recettes

l'œil vif et la bouche spirituelle, la taille bien prise et le port majestueux. Elle est douée d'une intelligence évidente et d'un imperturbable aplomb ; elle n'a pas encore dix-huit ans et elle en paraît déjà trente : on la voudrait vraiment un peu plus « jeune » et un peu plus inexpérimentée. La voix a de la sécheresse, et la diction, quoique habilement nuancée devient parfois légèrement monotone : le rôle de Célimène ne prête-t-il pas un peu, d'ailleurs, à cette monotonie ? Ce qui nous a surtout frappé chez Mlle Marsy — le fait est bien rare chez une débutante — c'est qu'elle n'imite personne. C'est à peine si nous avons surpris en elle quelques intonations de Mme Arnould Plessy. Il y a sûrement en cette jeune fille, l'étoffe d'une grande coquette, capable de jouer Dona Clorinde de l'*Aventurière*. Elle a très bien dit la fameuse réplique à Arsinoë ; elle a mieux dit encore, au quatrième acte, sa réponse aux soupçons d'Alceste :

> Allez, vous êtes fou dans vos transports jaloux,
> Et ne méritez pas l'amour qu'on a pour vous...

C'est, incontestablement un début remarquable et tel qu'on n'en rencontre pas souvent sur une telle

exceptionnelles : 1° le paiement d'un premier acompte de 40,000 fr. versé par Mme Sarah Bernhardt sur les 100,000 fr. de dommages-intérêts auxquels elle a été condamnée envers la Comédie-Française ; 2° la renonciation de Mme Croizette à toute participation au partage pour la dernière année de son sociétariat, pendant laquelle elle n'avait pas fait de service.

A ce sujet, la commission émit le vœu que les recettes exceptionnelles et particulièrement l'indemnité payée par Mme Sarah Bernhardt fussent versées à la caisse de réserve et proposa de voter la subvention annuelle de 24,000 fr.

scène et dans un rôle si important. On nous avait annoncé la continuation des débuts de Mlle Bruck dans le rôle de la cousine Éliante. Mlle Bruck n'était-t-elle pas suffisamment préparée ? Toujours est-il que c'est Mlle Broisat qui a dit, admirablement, ma foi ! la fameuse tirade : « La pâle est au jasmin en blancheur comparable. » etc. Notons aussi l'apparition dans Acaste de M. Henri Samary, en suppliant le jeune et brillant débutant du *Menteur* de se garder de la grimace. Mentionnons enfin les applaudissements très légitimes que le rôle d'Arsinoë a valus à Mlle Amel et nous aurons tout dit sur cette soirée du *Misanthrope* qui termine pour la Comédie-Française l'année théâtrale. — A 1884, la première représentation de *Smilis*, M. Jean Aicard.

RÉPERTOIRE MODERNE. —	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pend. l'année.
Le Roi s'amuse, drame. . . .	5		28
Volte-face, comédie en vers. .	1		17
On ne badine pas avec l'amour, drame.	3		10
L'Étincelle, comédie. . . .	1		30
Les Projets de ma tante, comédie.	1		9
Philiberte, comédie en vers. .	3		6
L'Aventurière, comédie. . .	4		12
L'Été de la Saint-Martin, comédie.	1		14
Le Marquis de Villemer, comédie.	4		8
Le Feu au couvent, comédie. .	1		26
Le Monde où l'on s'ennuie, comédie.	3		29
Le Mariage de Victorine, comédie.	3		2

RÉPERTOIRE MODERNE. —	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pend. l'année.
Le Demi-Monde, comédie. . .	5		8
Le Village, comédie. . . .	1		10
Il ne faut jurer de rien, comédie.	3		11
Le Petit Hôtel, comédie. . .	1		11
Le Post-Scriptum, comédie. .	1		1
Mademoiselle de la Seiglière, comédie.	4		23
L'Ami Fritz, comédie. . . .	3		9
* *Les Effrontés*, comédie. . .	5	7 mars.	43
La Famille Poisson, comédie.	1		1
Chez l'Avocat, comédie en vers.	1		7
Mademoiselle de Belle-Isle, comédie.	5		6
La Nuit d'octobre, scène en vers.	»		5
Service en campagne, comédie en vers.	1		6
Le Gendre de M. Poirier, comédie.	4		10
Gringoire, comédie en vers. .	1		1
Le Testament de César Girodot, comédie.	3		9
* *Les Demoiselles de Saint-Cyr*, comédie.	4	12 mai.	42
* *Toujours*, comédie. . . .	1	25 —	39
Le Chandelier, comédie. . .	3		3
* *Corneille et Richelieu*, à-propos en vers.	1	6 juin.	7
Le Dernier quartier, comédie.	1		16
* *Mademoiselle du Vigean*, comédie en vers.	1	28 juin.	15
Le Bougeoir, comédie. . . .	1		16
Œdipe Roi, tragédie. . . .	5		9
Bataille de dames, comédie. .	3		7
Le Supplice d'une femme, dr.	3		12
Ruy-Blas, drame.	5		20
Les Rantzau, comédie. . . .	4		13
* *Les Maucroix*, comédie. . .	3	4 octobre.	25
* *Hommage à Dumas*, à-propos en vers.	»	3 novembre.	

RÉPERTOIRE MODERNE. —	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pend. l'année.
* *Bertrand et Raton*, comédie.	5	23 novembre.	6
* *Une Matinée de contrat*, comédie.	1	7 décembre.	8
La Cigale chez les fourmis, comédie.	1		1

RÉPERTOIRE CLASSIQUE. —	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pend. l'année.
Le Mariage forcé, comédie. .	1		16
Le Misanthrope, com. en vers.	5		7
Le Malade imaginaire, com. .	3		3
Le Jeu de l'amour et du hasard, comédie.	3		10
Les Précieuses ridicules, com.	1		11
L'Étourdi, comédie en vers. .	5		2
Le Mariage de Figaro, com. .	5		3
Amphitryon, comédie en vers.	3		6
Les Fourberies de Scapin, com.	3		8
Le Dépit amoureux, comédie en vers.	2		4
Phèdre, tragédie.	5		6
L'Avare, comédie.	5		7
Athalie, tragédie.	5	20 mars.	4
L'Épreuve, comédie.	1		37
Le Menteur, comédie. . . .	5		10
Les Femmes savantes, comédie en vers.	5		5
L'École des femmes, comédie en vers.	5		2
Les Plaideurs, com. en vers.	3		4
L'École des maris, com. en vers.	3		3
Horace, tragédie.	5		1
Tartuffe, comédie en vers. . .	5		5
Le Médecin malgré lui, com.	3		7
Cinna, tragédie.	5		2
Britannicus, tragédie. . . .	5		1

THÉATRE NATIONAL DE L'OPÉRA-COMIQUE

Cette année sera celle de *Lakmé*. Mais le nouvel ouvrage de MM. Gondinet, Philippe Gille et Léo Delibes n'est pas la seule préoccupation de l'Opéra-Comique dans les premiers mois de 1883 : on songe en même temps aux reprises de *Giralda*, de *Zampa*, de *Carmen* et de la *Perle du Brésil*, qu'une indisposition de Mlle Nevada et les nécessités du répertoire retarderont du 19 février jusqu'au mois de mai. Le 16 janvier, Mme Bilbaut-Vauchelet reprenait, en l'absence de Mlle Van Zandt, en représentations à Monte-Carlo, le rôle de Chérubin des *Noces de Figaro*, qu'elle jouait avec beaucoup de naturel et chantait avec un style digne de Mozart. La « romance à Madame », et le duo avec la comtesse, c'est-à-dire avec Mme Carvalho, étaient dits par elle en toute perfection.

Le 3 mars, Mlle Van Zandt rentrait à la salle Favart dans *Mignon*, qui fut son rôle de début, et se préparait à sa création de *Lakmé*.

24 JANVIER.—Reprise de *Giralda*, opéra-comique en trois actes, d'EUGÈNE SCRIBE, musique d'ADOLPHE ADAM[1].— Cette reprise de *Giralda*, succédant à celle du *Toréador*, ne pouvait venir plus à propos pour remettre en relief et en vue ce grand artiste, un peu trop dédaigné aujourd'hui et injustement méconnu, qui avait nom Adolphe Adam. Le public de 1883 s'amuse franchement de la pièce — on sait que *Giralda* est un des meilleurs, des plus variés, des plus ingénieux livrets de Scribe — et applaudit vivement la partition, l'une des plus charmantes qui soient tombées de la plume d'Adam. L'interprétation de *Giralda* est confiée à des artistes de valeur qui ne sont pas tous absolument bien placés dans les rôles qui leur ont été distribués : nous disons cela pour MM. Taskin et Bertin, qui étaient infiniment meilleurs, l'un et l'autre, dans don Belflor et dans Tracolin du *Toréador*. Mlle Merguillier, rappelée par la salle entière après son grand air du troisième acte, a obtenu dans *Giralda* un succès dont elle se souviendra. Il n'est, d'ailleurs, pas trop tôt qu'on rende entièrement justice à cette jeune artiste si méritante et si distinguée : la cantatrice est exquise, la comédienne se fera. Toujours est-il que la soirée a été excellente pour elle, et pour tous ceux qui, comme nous, s'intéressent à la glorieuse lauréate du Conservatoire qui fait tant d'honneur à l'enseignement de l'excellent professeur, M. Archainbaud.

1. DISTRIBUTION : Don Manoël, *M. Bertin*. — Le prince d'Aragon, *M. Taskin*. — Ginès Pérès, *M. Grivot*. — Don Japhet, *M. Gourdon*. — Giralda, *Mlle Merguillier*. — La reine, *Mlle Chevalier*.

Grivot chante avec infiniment de goût ce joli rôle de Ginès, dans lequel nous l'avons applaudi en 1875, au Théâtre-Lyrique de la Gaîté. Quant à la manière dont il le joue, nous n'étonnerons personne en disant qu'elle est parfaite. N'oublions point Mlle Chevalier, qui remplit avec tact le rôle bien ingrat de la reine d'Aragon, et ici constatons le brillant succès de cette reprise de *Giralda*, l'une des œuvres les plus amusantes et les plus aimables du répertoire de l'Opéra-Comique.

Le 28 janvier, l'Opéra-Comique nous rendait, restauré dans une splendide mise en scène, le *Zampa* d'Hérold, qu'on n'avait pas joué depuis cinq ans. La dernière reprise date du 8 février 1877. Stéphanne et Furst chantaient alors les rôles de Zampa et d'Alphonse; Mme Brunet-Lafleur faisait applaudir sa jolie voix de mezzo-soprano dans Camille; M. Maris était chargé de la partie de Daniel; Mlle Ducasse et M. Barnolt tenaient les rôles de Rita et de Dandolo. Le public du dimanche réentendait avec un plaisir sincère la partition d'Hérold, et faisait un véritable succès à cette reprise qu'on n'osait pas risquer devant la critique. L'excellente exécution de la superbe ouverture de *Zampa*, magistralement conduite par M. Danbé, valait à l'orchestre une double salve d'applaudissements,—presque un bis. M. Stéphanne, qui rentrait à l'Opéra-Comique par son rôle de Zampa, portant au premier acte le costume cypriote et aux deux autres celui de Raoul des *Huguenots*, se faisait justement apprécier comme comédien, et disait adorablement la cavatine du troisième acte : «Pourquoi

trembler? » Mlle Cécile Mézeray, dans le rôle de Camille, dont quelques parties ont légèrement vieilli; Mlle Esther Chevalier, dans celui de Rita, dont elle s'est tirée fort habilement; M. Grivot, très amusant dans Daniel; M. Mouliérat, qui enlevait fort bien son duo avec Camille, complétaient un ensemble absolument digne de l'Opéra-Comique.

14 Avril. — Première représentation de **LAKMÉ**, opéra-comique en trois actes, paroles de MM. Edmond Gondinet et Philippe Gille, musique de M. Léo Délibes.—Les auteurs de *Jean de Nivelle* ont donné là un joli pendant à leur premier ouvrage, représenté à la salle Favart, trois ans auparavant. Mais autant le livret de *Jean de Nivelle* était obscur et compliqué, autant celui de *Lakmé* nous apparaît limpide et simple. Même différence dans la musique: tourmentée à l'excès, la partition de *Jean de Nivelle* avait des aspirations dramatiques trop ambitieuses, à notre avis; tout aussi élégante, celle de *Lakmé* ne vise qu'à la grâce poétique et à la couleur; est-ce de la musique orientale ou de la musique

1. Distribution : Lakmé, *Mlle Van Zandt.* — Mallika, *Mlle Frandin.* — Ellen, *Mlle Rémy.* — Rose, *Mlle Molé.* — Mistress Bentson, *Mlle Pierron.* — Gérald, *M. Talazac.* — Nilakantha, *M. Cobalet.* — Frédéric, *M. Barré.* — Hadji, *M. Chenevière.* — Un domben (diseur de bonne aventure, *M. Teste.* — Un marchand chinois, *M. Davoust.* — Un kouravar (bohémien), *M. Bernard.*

Au premier acte (décor de *MM. Rubé* et *Chaperon*), la demeure du brahmane Nilakantha ; au deuxième acte (décor de *MM. Lavastre aîné* et *Carpezat*), une place publique de ville hindoue, un jour de marché et de fête; au troisième acte (décor de *M. Lavastre jeune*), une cabane perdue sous les arbres et les fleurs.

française ? C'est de la musique charmante, voilà le principal. Le succès en a été énorme et on ne peut plus mérité; il est certain qu'il y avait longtemps, bien longtemps, qu'on ne nous avait offert une œuvre de cette valeur. La pièce peut se raconter en quelques lignes. Elle se passe de nos jours dans une possession anglaise de l'Inde. Gérald est un jeune officier, fiancé de Miss Ellen; mettant, une belle après-midi, le pied dans le jardin d'un brahmane, il s'est épris, à première vue, de sa fille, Lakmé, qui elle-même ne reste pas insensible à l'amour du jeune homme. Mais le prêtre fanatique ne plaisante pas : mort au profane qui a osé pénétrer dans sa demeure sacrée ! Le brahmane ne connaît pas Gérald, qui s'est enfui à son approche; il parcourt la ville, déguisé en moine mendiant, et fait de sa fille une diseuse de chansons, qui, malgré elle, forcera le coupable à se déclarer. Lakmé chante et Gérald se trahit : il mourra... Il est, en effet, frappé d'un coup de poignard, mais, heureusement, sa blessure n'est pas dangereuse. Ils croient leur vengeance assouvie, s'écrie Lakmé,

Tu m'appartiens pour toujours,
Je ne vivais que de ta vie,
Dieu protège nos amours !

La jeune prêtresse a soigné et guéri l'officier, dont elle va faire son mari à la mode de Brahma, quand un régiment passe au fond de la forêt : c'est celui de Gérald, qui part pour. réprimer une révolte des Indiens. Un officier anglais ne peut manquer à son

devoir : Gérald songe à sa patrie, qu'il délaisse pour l'amour de Lakmé. Comme Sélika, dans l'*Africaine*, s'endort sous le mancenillier, Lakmé mâche une feuille de datura stramonium et s'empoisonne pour mourir dans les bras de celui qu'elle a aimé :

C'est mon rêve qui sombre,
Et je ne sais quelle ombre
Passe sur mon cœur attristé;
Mais je meurs sous le charme
De ma première larme
D'ivresse et de volupté !

Telle est la pièce, où vous chercheriez en vain le plus petit mot pour rire (ce n'est pas, au moins, que nous regrettions le sire de Malicorne et le baron de Beautreillis, les deux comiques, si peu comiques, de *Jean de Nivelle*); l'essentiel est qu'elle n'est pas ennuyeuse. Ajoutons qu'elle est écrite en fort bonne langue, ce qui ne gâte rien, et qu'elle fournit à ses deux principaux interprètes les quatre duos qui constituent le *Roméo et Juliette* de M. Delibes. Sans entrer ici dans le détail de la partition du jeune maître (elle a paru, réduite pour piano et chant d'après l'orchestre, par Auguste Bazile, luxueusement éditée, au *Ménestrel*, par Heugel et fils), nous nous contenterons de donner aux lecteurs de ces *Annales* un rapide memento des principaux morceaux. Remarquez, dans le beau prélude orchestral, la grande phrase à l'unisson des instruments à cordes; ce sera celle du duo d'amour du second acte. Puis, la toile se lève sur le joli décor de Rubé et Chaperon, qui représente le jardin du brahmane, et

sur le chœur religieux des Hindous, délicieusement accompagné par le hautbois. Et le prêtre sort de sa demeure.

> **Soyez trois fois bénis, vous qui rendez hommage**
> **Au prêtre abandonné qu'on raille et qu'on outrage.**

La phrase est d'une ampleur superbe, avec un changement de ton des plus heureux à l'apparition de Lakmé. L'invocation « Blanche Dourga, pâle Siva » est d'une couleur orientale évidente, qui rappelle le chant de la prêtresse d'*Aïda*. Suit le duetto de Lakmé et de sa suivante Mallika, dont l'ensemble : « Sous le dôme épais où le blanc jasmin » est d'une grâce allanguie, vraiment très réussie, non sans quelque analogie dans la forme, avec une des plus jolies mélodies de M. Léo Delibes, connue sous le nom des *Norvégiennes*, un chœur pour voix de femmes, à deux parties, que nous connaissons tous. Lakmé a disparu pour un instant; les Anglais : les deux officiers et les trois misses nous ramènent à une musique essentiellement française, par un spirituel quintette encadrant une aimable romance de baryton. Mais attention : voici l'air à trois temps, de Gérald, avec son refrain en quasi-mouvement de valse : « Fantaisie aux divins mensonges », dont devaient s'emparer tous les ténors de salon, et qu'aucun d'eux ne devait dire avec le charme de Talazac, le triomphateur de la soirée. Mais ce dont nous ne saurions trop nous étonner, c'est que le public, qui a justement applaudi Talazac et redemandé la phrase entraînante, mais peut-être un peu

banale du premier duo : « C'est le dieu de la jeunesse », n'ait pas fait un succès plus vif à l'adorable « Pourquoi dans les grands bois » de Lakmé, une merveille de fraîcheur et de tendresse naïve, une des plus poétiques inspirations de M. Léo Delibes. Après un entr'acte, qui n'est autre que le thème de la petite marche avec fifres — une retraite anglaise — que nous entendrons à deux reprises revenant fort à propos dans le cours de l'ouvrage, le rideau se relève sur la scène du marché (qui fait songer au marché de la *Muette*), très vivante et très brillamment orchestrée, précédant de curieux airs de ballet. La *terana* et la danse persane sont d'une couleur fort réussie. Mais laissons les bayadères et venons au drame. Il est contenu dans la situation de Lakmé, chantant de sa voix cristalline la légende de la *Fille du Paria*, qui doit attirer Gérald et le perdre aux yeux des Hindous qui ont juré de se venger de l'étranger. C'est un air à vocalises, écrit tout exprès pour Mlle Van Zandt, mais qui a l'avantage appréciable d'être amené tout naturellement. Mlle Van Zandt ne se contente pas d'y égrener toutes les perles de son éclatant soprano, elle *joue* cette scène et celles qui suivent en véritable comédienne, douée d'une rare intelligence et d'un tempérament d'artiste, original et primesautier. Avec le grand duo d'amour, où revient la phrase que nous avions signalée dans le prélude, le succès du premier acte se changeait en triomphe pour le compositeur et pour ses deux principaux interprètes, Talazac et Mlle Van Zandt, trouvant dans *Lakmé* deux maîtresses créations. L'espace nous est mesuré et

nous voudrions pourtant citer les joyaux du troisième acte — l'inspiration de M. Delibes n'y faiblit pas un instant — tels que l'entr'acte, le joli chœur à la cantonade : « Descendons la pente doucement », les deux duos de Gérald et de Lakmé, avec la cantilène, « Ah ! viens dans la forêt profonde » et son *si naturel*, que la salle entière a redemandée d'enthousiasme à M. Talazac. Après l'étoile Van Zandt, et Talazac le ténor idéal, il serait injuste de ne pas accorder une large part d'éloges à M. Cobalet (le brahmane) qui, dans les stances de Nilakantha, a fait applaudir sa voix de basse au timbre chaud et sympathique; à Mlle Frandin, qui a fort bien chanté son duo du premier acte avec Mlle Van Zandt; à M. Barré, qui a très adroitement débité le rôle *parlé* de Frédéric; à M. Danbé, qui a vaillamment conduit à la victoire son excellent orchestre de quatre-vingt-dix musiciens; aux décorateurs, et en particulier à M. Lavastre jeune, dont la forêt ensoleillée du troisième acte est une pure merveille, et par-dessus tout, à M. Carvalho, qui savait ce qu'il faisait en montant *Lakmé* comme un grand succès, l'un des plus francs du beau théâtre qu'il dirige si habilement.

21 Avril. — Reprise de *Carmen*, opéra-comique en quatre actes, paroles de MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy, musique de Georges Bizet [1]. — On

1. Distribution : Don José, *M. Stéphanne*. — Escamillo, *M. Taskin*. — Le Dancaïre, *M. Labis*. — Le Remendado, *M. Barnolt*. — Zuniga, *M. Maris*. — Moralès, *M. Collin*. — Lillas-Pastia, *M. Ber-*

sait que, d'après la nouvelle de Mérimée, qui n'est à proprement parler qu'un récit, MM. Meilhac et Halévy ont bâti avec leur talent habituel une fort jolie pièce. Reste à savoir si le sujet convenait au théâtre, et surtout au théâtre de l'Opéra-Comique. La réponse ne peut être douteuse. Le personnage de Carmen n'était-il pas horriblement déplaisant, à l'exception de Micaëla, une Alice aussi fade que rebattue, pouvait-on citer dans la pièce un seul caractère sympathique? La mauvaise impression du poème rejaillit tout naturellement, en 1875, sur la musique de *Carmen*. Et pourtant qu'elle belle et intéressante partition que celle de Bizet ! Représentée deux ans auparavant, *Djamileh* — qui se souvient aujourd'hui de *Djamileh?* — avait été très discutée dans la presse et peu goûtée du public. Bizet abandonna, cette fois, ses tendances wagnériennes et se rapprocha le plus qu'il put du genre opéra-comique : il fit, dans *Carmen*, concessions sur concessions. Bien lui en prit... Et puis l'auteur de l'*Arlésienne* a un mérite que l'on ne saurait lui enlever : celui de son instrumentation. Il sait manier l'orchestre en véritable maître. Quelle habilité, quelle délicatesse et quelle richesse de plume ? Comme cet orchestre gazouille de la plus jolie façon, et comme ces desseins d'accompagnement et de rhythmes contrastent par leur élégance avec les banalités et les platitudes que nous entendons si souvent ! La musique de Bizet, tra-

nard. — Un guide, *M. Teste.* — Carmen, *Mlle Isaac.* — Micaëla, *Mlle Merguillier.* — Frasquita, *Mlle Dupuis.* — Mercédès, *Mlle Chevalier.*

vaillée et ciselée avec amour, ne se livre pas du premier coup. La foule, plus apte à saisir d'abord l'effet brutal que la délicatesse de la pensée, n'accueillit pas *Carmen*, au début, sans beaucoup de réserve. Le succès que le public lui fait aujourd'hui nous prouve qu'il s'est familiarisé, depuis lors, avec le style complexe de l'œuvre, définitivement adoptée aujourd'hui dans toute l'Europe, et qui, espérons-le, restera au répertoire. Tous les musiciens sont d'accord, du moins tous ceux qui oublient volontiers leurs préférences d'école, pour rendre hommage au talent. *Carmen* est bien l'œuvre d'un artiste de bonne race, d'un musicien habile entre les habiles, l'œuvre d'un maître dans toute la force de l'expression; et c'est une partition dont on peut définir le mérite en quelques mots: elle gagne à être lue; elle gagne à être entendue; elle est, cette fois, reprise avec un vif succès pour le compositeur. On a bissé d'enthousiasme: le joli chœur: « Avec la garde montante », admirablement enlevé par les gamins; la célèbre *habanera*, fort bien dite par Mlle Isaac; la séguedille et le duo avec M. Stéphanne: « Près des remparts de Séville », le délicieux dialogue de clarinette et de basson (MM. Grisez et Espeignet) qui précède le second acte; puis la chanson bohème, si colorée et si crânement interprétée par Mlle Isaac,— encore qu'elle soit écrite un peu bas pour son soprano, ainsi que les couplets populaires du toréador, chantés par M. Taskin. Et on a fortement applaudi le quintette suivant, admirablement écrit, puis le duo scénique entre Carmen et don José, avec cette phrase « Là-bas, là-bas, dans la montagne », que Mlle Isaac

et M. Stéphanne ont interprété en véritables artistes. Au troisième acte, nous citerons encore le trio de la partie de cartes, avec la phrase sombre de Carmen, faisant contraste avec le motif joyeux de ses camarades, et le final, tout à fait remarquable au point de vue de la scène et de la composition. Enfin, à l'acte suivant (c'est le dernier) la marche des picadores, déjà entendue dans l'introduction, et le grand duo final où les éclatantes fanfares du cirque forment un cadre si saisissant et si dramatique à la mort de Carmen. Mme Galli-Marié avait fait du personnage effronté de Carmen l'une de ses meilleures créations. Il était impossible de rendre avec un plus étonnant relief cette étrange figure de bohémienne; nous la voyons encore se balançant sur ses hanches « comme une pouliche des haras de Cordoue». Quelle vérité, — mais quel scandale! Mlle Isaac n'est pas et ne pouvait être Carmen; mais elle s'est tirée de sa tâche difficile en cantatrice de premier ordre : n'est-ce pas déjà beaucoup? M. Stéphanne a joué son rôle d'amoureux avec une rare passion et l'a chanté aussi bien que pouvait le permettre sa voix un peu fatiguée [1]. *Carmen* et *Lakmé* vont remplir la salle cinq fois par semaine sans qu'il soit besoin d'ajouter aucun autre ouvrage au répertoire de cet heureux théâtre... Et pourtant Mlle Nevada attend depuis quatre mois l'heure de ses débuts.

1. Le 5 mai, M. Stephanne, indisposé, était remplacé par M. Bertin qui, suivant son droit, gardait le rôle pendant trois représentations consécutives.

A la seconde représentation, Mlle Merguillier, malade, était suppléée par Mme Rose Delaunay, dans le rôle de Micaëla.

17 Mai. — Reprise de la *Perle du Brésil*, opéra-comique en trois actes, paroles de J. Gabriel, Sylvain Saint-Étienne et de M. Jules Barbier, musique de Félicien David [1], précédée de la première représentation de **SAUTE, MARQUIS !** opéra-comique en un acte, paroles de M. J. Truffier, musique de J. Cressonnois [2]. — C'est avec la *Perle du Brésil* que l'auteur du *Désert* aborda la scène. La première représentation eut lieu au Théâtre-Lyrique, avec un succès tempéré par le coup d'État, le 22 novembre 1851. La reprise qu'on en fit sept ans après tira tout son éclat de l'interprétation du rôle de Zora par Mme Carvalho, dont le nom reste lié toujours au titre du premier ouvrage dramatique de Félicien David. C'est dans le début de Mlle Emma Nevada, promis pour le 9 février précédent, que résidait le véritable attrait de cette reprise de la *Perle du Brésil*. — Mlle Emma Nevada est une jeune fille de vingt-deux ans, point jolie, mais gracieuse, au type Kalmouck très accentué et à l'accent américain très prononcé. Sa voix de soprano, peu étendue d'ailleurs (car le médium manque totalement) est merveilleusement souple et agile ; sans avoir le timbre cristallin de Mlle Van Zandt, elle a, surtout dans la dou-

1. Distribution : L'amiral don Salvador, *M. Cobalet.* — Lorenz lieutenant des gardes, *M. Mouliérat.* — Rio, jeune marin, *M. Chènevière.* — Quatre chefs brésiliens : *MM. Belhomme, Lescoutras, Labis, Carroul.* — Don José, *M. Collin.* — Don Inigo, *M. Gourdon,* — Diego, *M. Davoust.* — Numez, *M. Teste.* — Zora, *Mlle Névada.* Comtesse de Villaréal, *Mlle Dupuis.*

2. Distribution : Fendrèze, *M. Collin.* — Trousquin, *M. Labis.* — Baptistin, *M. Teste.* — Manette, *Mlle Chevalier.* — Lydia, *Mlle D-puis.* — Edile, *Mlle Molé.*

ceur, dont abuse peut-être un peu la jeune cantatrice, un charme qui vous pénètre; la vocalisation est jolie; le trille un peu difficile. Le public s'était montré froid à son égard pendant les deux premiers actes; sa déception s'était même traduite par quelques phrases comme celle-ci, entendue dans les couloirs: « C'est la Feyghine de l'Opéra-Comique! » Le mot était dur et n'était pas tout à fait juste. Mlle Nevada s'est heureusement relevée au dernier acte par une interprétation absolument artistique de la célèbre chanson du Mysoli, qu'on lui a fait bisser à l'unanimité. Le ténor Mouliérat a partagé le succès de la débutante. Il a dit d'une façon charmante la romance de premier acte, qu'on lui a redemandée, et sa partie dans ses deux duos avec Zora. Le rôle de l'amiral, que remplissait autrefois M. Balanqué, est aujourd'hui tenu par M. Cobalet. Il le joue mieux qu'il ne le chante. Doué d'une splendide voix de basse barytonnante, il semble trop compter sur son organe et n'apporte aucun soin à sa diction. C'est ainsi qu'il rend singulièrement monotone les airs de don Salvator, déjà si dépourvus d'intérêt et d'originalité et dont il fait de vieilles complaintes, qui pourraient être signées Luigi Bordèse. En disant, de sa belle voix de basse, admirablement timbrée, et avec un style parfait, la courte phrase d'un des chefs brésiliens, M. Belhomme, au contraire, a su se tailler dans un tout petit rôle un grand succès. N'oublions pas M. Chènevière, qui se tirait très habilement de sa partie de second ténor, dans le rôle de Rio, le jeune marin confident de l'amiral. — Avant la *Perle du Brésil*, qui alternera très fructueusement sur l'af-

fiche avec *Lakmé* et avec *Carmen*, on avait donné un acte nouveau intitulé, *Saute, Marquis!* dont les paroles étaient de M. Jules Truffier, pensionnaire de la Comédie-Française, et la musique de Jules Cressonnois, mort tout récemment. Une bluette sans prétention, interprétée avec beaucoup de zèle par Mmes Molé-Truffier, Chevalier et Dupuis, par MM. Labis et Colin.

18 JUIN. — Premières représentations de **MATHIAS CORVIN**, opéra-comique en un acte, de MM. Paul MILLIET et Jules LEVALLOIS, musique de M. Alexandre DE BERTHA [1], et du **PORTRAIT**, opéra-comique en deux actes, de MM. LAURENCIN et Jules ADENIS, musique de M. Théodore DE LAJARTE [2]. — Le *Portrait*, qui renoue les saines traditions du rire au profit du genre même de la salle Favart, est une vieille pièce, que nos pères ont applaudie sous le titre du *Portrait d'Alfiéri*. MM. Laurencin et Jules Adenis l'ont accomodée à une autre sauce, et elle fait le plus grand plaisir : Cervantès a remplacé Alfiéri sans difficulté, et les situations comiques ont porté comme jadis, grâce à la musique pimpante et bonne personne de M. Théodore de Lajarte. Men-

1. DISTRIBUTION : Ridolfs, *M. Mouliérat*. — Mathias, *M. Maris*. — Zacchi, *M. Belhomme*. — Amadé, *M. Troy*. — Lisbeth, *Mlle Vidal*. — Ilona, *Mlle Dupont*.

2. DISTRIBUTION : Girellos, *M. Fugère*. — Ottavio, *M. Berlin*. — Le prince, *M. Collin*. — Pépé, *M. Barnolt*. — L'Alcade, *M. Gourdon*. — Raphaël, *M. Troy*. — Mariana, *Mlle Chevalier*. — Anita, *Mlle Lardinois*.

tionnons à part une agréable romance pour ténor, avec le refrain en quatuor, dont l'accompagnement est réellement joli; la petite introduction orchestrale, qui est le motif de la ronde de nuit; la chanson de Girellos: « Vive la bouteille! » et avant tout, le septuor si amusant et si scénique de la *Clef*. Mlle Chevalier, pleine de belle humeur, et Mlle Lardinois, avec une timidité qui n'est pas sans charme, font la soubrette et l'ingénue du *Dépit amoureux*, dont M. Bertin est l'Eraste et M. Barnolt le Gros-René. On a beaucoup ri de ce dernier, transformé en cadavre; on a ri de Fugère, jouant avec infiniment de naturel le rôle de maître Girellos. On a ri, et la soirée s'est terminée sur un succès. On ne pouvait en bonne justice en dire autant de la première pièce...

Le théâtre avait fermé ses portes le 30 juin avec *Carmen*, l'un de ses trois derniers succès. Il les rouvrait, le 1er septembre, avec le *Pré aux Clercs* et le *Portrait*. Mlle Nevada rentrait, le surlendemain, dans la *Perle du Brésil*. M. Talazac reparaissait quelques jours après dans *Joseph*, et le 19, on reprenait le *Pardon de Ploërmel*. L'intérêt de la soirée était dans la prise de possession par Mlle Merguillier, du rôle de Dinorah, tenu en dernier lieu par Mlle Van Zandt. La charmante transfuge de l'Opéra-Comique [1], qui a de la poésie naturelle jusqu'au bout de ses ongles roses, jouait le rôle avec une originalité précieuse et le chantait avec une incroyable

1. Mlle Van Zandt, qui devait rentrer le 15 septembre, n'avait d'abord donné aucun signe d'existence à son directeur... Puis, rappelée à son devoir, elle s'était dite un peu malade et retardait son retour à Paris : fantaisie d'étoile!...

grâce et une agilité extraordinaire. Elle y obtint, comme on sait, un succès immense et de nature à effrayer la jeune cantatrice qui lui succède. Aussi Mlle Merguillier avait-elle eu grand'peur et ne s'est-elle vraiment remise qu'au second acte, où elle a été rappelée trois fois après la Valse de l'Ombre, qu'elle a merveilleusement vocalisée. Moins connu jusqu'à présent du monde des premières que du public ordinaire de l'Opéra-Comique, qui l'a vu dans le *Déserteur* et dans *Richard Cœur-de-Lion*, M. Carroul avait jadis étudié le rôle d'Hoël, au moment où, enlevé à M. Lauwers il fut définitivement distribué à M. Dufriche. M. Dufriche est parti : M. Carroul a chanté le rôle après une seule répétition à l'orchestre, et s'en est tiré aussi bien que le permettent sa voix de baryton un peu sourde et son organe un peu rebelle. Grand succès pour Mme Engally, — un des plus beaux contraltos qui existent, — dans le détestable air du pâtre, que Meyerbeer écrivit, à Londres, pour Mme Nantier Didié[1]. Grand succès aussi pour M. Belhomme, dont la mâle basse chantante a magnifiquement fait valoir la fanfare vocale : *Le jour est levé*. La chanson a été bissée à l'unanimité : voilà du moins un chasseur qui ne rentrait pas bredouille. M. Bertin chantait avec beaucoup de goût et avec une très jolie voix, le rôle de Corentin-le-cornemuseux, et l'excellent orchestre de l'Opéra-Comique interprétait admirable-

1. Mme Engally ne chantait pas longtemps le rôle du pâtre. Quelques jours après sa rentrée, elle résiliait à l'amiable, et pour des raisons toutes personnelles, avec la direction de l'Opéra-Comique.

ment l'ouverture et la partition du *Pardon de Ploërmel*.

26 Septembre. — Rentrée de Mlle Marie Van Zandt dans *Lakmé* (24e représentation de l'ouvrage de MM. Gondinet, Philippe Gille et Léo Delibes). — Tout est bien qui finit bien. Après s'être fait quelque peu prier, Mlle Van Zandt est rentrée : elle a été acclamée, fêtée, comme au premier jour. La vérité est que, cantatrice et comédienne, elle s'acquitte à ravir du rôle de Lakmé, dont elle fait la plus délicieuse figure qui soit, chaste, tendre, poétique, absolument exquise. Le personnage est rendu par elle avec une grâce mignonne et un peu sauvage qui forment une très intéressante création, — la première que la jeune artiste ait eue à Paris et où elle a trouvé un succès de virtuosité et de charme qui la met hors de pair. On ne saurait imaginer une voix plus facile, plus jeune, plus cristalline, « plus enlevante et plus enlevée ». Il y a vraiment plaisir à la voir accomplir de la manière la plus simple, la plus naturelle et la plus heureuse du monde tous les tours d'adresse vocaux que le compositeur a accumulés dans ses morceaux très haut perchés; cela est aussi étonnant qu'idéalement joli. Dans le rôle de Gérald, qui fait admirablement valoir ses qualités exceptionnelles, Talazac n'a pas remporté un moindre succès. De tous les ténors qui chantent à Paris, Talazac est le premier, sans conteste, le plus remarquable que nous possédions : ses triomphes sont justifiés par une richesse de voix incomparable et par une science du

chant chaque jour plus complète. Maître de son art, il est aujourd'hui dans toute la force d'un merveilleux talent. Il a ravi la salle entière qui l'a applaudi, rappelé avec enthousiasme et lui a fait bisser la délicieuse cantilène du troisième acte : « Ah ! viens dans la forêt profonde », qu'il dit avec une rare entente de l'effet. Le charme est le caractère dominant de la partition de *Lakmé*, l'une des meilleures qu'on nous ait données au théâtre depuis bien longtemps : un opéra-comique nuancé de sentiment et d'une couleur tendre et poétique, qu'un de nos confrères a très heureusement comparé à une élégante aquarelle. Le compositeur n'a pas enflé sa voix : il s'est laissé aller à sa nature; il a fait preuve de grâce, de délicatesse et de tendresse. *Lakmé* fait vraiment honneur à M. Léo Delibes, dont le talent n'a jamais été plus séduisant, et à M. Carvalho, qui a monté la pièce avec infiniment de goût.

28 SEPTEMBRE. — Mlle Névada s'essayait dans *Mignon*, où, seule, après Mme Galli-Marié, Mlle Van-Zandt a fait recette à la salle Favart. La tentative était hardie et curieuse. Mlle Névada n'est certes point jolie; l'uniforme hongrois, de cachemire blanc, dans lequel elle paraît au second acte, lui sied on ne peut plus mal. Son accent américain, qui se fait à peine sentir dans le chant, est tellement prononcé dans le parlé, qu'il prête à l'hilarité. De plus, la voix de Mlle Névada, charmante dans les notes aiguës, est complètement dépourvue de médium, ce qui est fâcheux dans *Mignon*, où, comme on sait, le rôle a

été écrit pour le mezzo de Mme Galli-Marié. Voilà pour les défauts: passons aux qualités. En dépit de son physique ingrat, de son costume ridicule et de son accent plus que bizarre, Mlle Névada a su captiver son public et nous donner une très intéressante Mignon, dont elle fait un type de petite sauvageonne qui ne manque point de piquant. Aussi amusante dans les parties gaies, comme la scène de la Styrienne et celle du déguisement, que dramatique dans les autres passages du rôle, elle a interprété tout l'ouvrage avec une remarquable intelligence. Elle l'a chanté avec un style parfait, celui de l'excellente école de Mme Marchesi, et avec un charme pénétrant dans la douceur: ses sons tenus à l'aigu sont particulièrement merveilleux. Elle a dit avec tendresse infinie la célèbre romance « Connais-tu le pays... », et s'est montrée presque tragédienne dans la phrase « Il l'aime ! » de second acte, qui lui a valu une ovation de la salle entière. En somme, elle s'était montrée virtuose dans la chanson de Mysoli, de la *Perle du Brésil;* elle s'est révélée artiste dans *Mignon*. M. Mouliérat chantait pour la première fois Wilhem Meister, qui nous a permis de constater ses progrès incessants. Le jeune chanteur s'est particulièrement fait applaudir dans la mélodie: « Adieu, Mignon, courage ! » et surtout dans la romance: « Elle ne croyait pas dans sa candeur naïve ».

Un mois après, le 27 octobre [1], la direction de

1. Au cours de l'année 1882-1883, est-il dit dans le rapport de M. Antonin Proust, sur le budget des Beaux-Arts, l'Opéra-Comique a donné sept ouvrages nouveaux et trois reprises.

l'Opéra-Comique convoquait le ban et l'arrière-ban de la presse parisienne à la représentation de *Carmen*: il s'agissait de la rentrée de Mme Galli-Marié dans le rôle qu'elle avait si magistralement créé huit ans auparavant et du début d'un nouveau ténor, M. Mauras, dans le personnage de Don José, que chantait, au mois d'avril précédent, M. Stéphanne. La presse et le public s'étaient rendus en masse à l'appel de M. Carvalho, et c'était en présence d'une salle magnifiquement comble et artistiquement composée, que Mme Galli-Marié reparaissait sur la scène où elle s'était jadis tant fait applaudir dans la *Servante maîtresse* et dans *Lara*, dans *Mignon* et dans *Carmen*. Son émotion était telle, après la chaleureuse ovation qui avait salué son entrée, qu'elle avait vraiment grand'peine à se remettre, et ce n'était qu'au bout de quelques instants qu'elle pouvait nous montrer qu'elle était toujours la Carmen d'autrefois, peut-être un peu adoucie avec intention, mais autant la femme du rôle que Mlle Isaac l'était peu : celle-ci était une chanteuse, celle-là est une comédienne; et quelle comédienne ! L'une des plus étonnantes qui soient : il est impossible de rendre avec plus de talent et plus de vérité cette étrange figure de bohémienne. La voix elle-même, qui n'est pas sans défectuosités, convient à ce rôle sauvage: tout concourt, chez

Le théâtre a donné dix représentations populaires, qui ont produit 25,553 fr,, soit en moyenne 2,500 fr. par soirée, les frais d'une soirée étant en moyenne de 5,000 fr.

L'exercice 1882-1883 a donné 68,567 fr. de bénéfice. Les dépenses ont été de 2,103,331 fr., et les recettes de 2,171,898 fr. La subvention sera de 300,000 fr.

cette admirable artiste, à donner au personnage le type rêvé par les auteurs et par le musicien. Elle disait « L'amour est enfant de Bohême » avec une simplicité et une profondeur étonnantes. Il fallait l'entendre soupirer à Don José, avec un charme irrésistible, le « Là bas, là bas dans la montagne »; lui voir lire dans son jeu pendant le *trio des cartes*, les présages de mort; lui voir jouer enfin la scène finale où, voulant parer le coup de navaja de son amant, elle avait su trouver un geste tragique qui faisait frissonner toute la salle.

M. Mauras avait la bonne fortune de débuter à côté d'une artiste dont le voisinage ne pouvait que l'enflammer. Il a bien prouvé qu'il en était ainsi en se révélant subitement au troisième acte : partagé entre le désir de suivre Micaëla, qui l'appelle auprès de sa mère mourante, et celui de rester auprès de Carmen qu'il sent prête à lui échapper, il a montré de véritables qualités de comédien et de chanteur et soulevé, avec son « Nous nous reverrons ! » les applaudissements de toute la salle. Nous comptons bien, quant à nous, revoir M. Mauras : nous avons foi en lui, et il nous tromperait fort s'il ne devenait pas quelqu'un. Il a la flamme, c'est là le principal, et il n'est point maladroit : qu'il soigne maintenant ses intonations, qui ne sont pas toujours justes, et qu'il apprenne à dire le poème. Mme Bilbaut-Vauchelet doit remercier son directeur de lui avoir confié le rôle secondaire de Micaëla : elle y apporte une simplicité et une naïveté réellement candides, et chante le rôle avec une pureté de style et un charme de voix qui lui ont valu une ovation bien méritée.

La fête artistique du 27 octobre a été complète et la soirée de tout point excellente. Mme Galli-Marié n'était, dit-on, engagée que pour vingt représentations. Le succès qu'elle venait d'obtenir obligera M. Carvalho à la garder : il nous la doit, il la doit à Bizet, dont le bel ouvrage fait désormais — enfin ! — le régal du public. Quel chef-d'œuvre d'instrumentation, et quelle superbe partition dramatique ! Quelle couleur et quelle vie !

Les concours du Conservatoire se continuaient... à l'Opéra-Comique. Cinq débutants, dont quatre plus ou moins lauréats de cette année, se sont partagé les honneurs de la soirée du 14 décembre. C'est d'abord Mlle Bérengier, qui n'avait pas été couronnée au gré des auditeurs de nos concours, et qui paraissait sur la scène dans le rôle de Jeannette des *Noces*. Sa voix, peu étendue, mais très pure, très franche et très juste, a légèrement embrouillé certains traits de l'air du Rossignol. Elle dit le poème d'une façon un peu naïve. Jolie personne d'ailleurs, et qui partage avec les autres débutants le mérite de la jeunesse. Mlle Vial, une petite brunette, vive, alerte, a chanté et assez bien *joué* le rôle de Marie, de la *Fille du Régiment*. De belles notes dans le registre élevé. Le médium a besoin d'être beaucoup travaillé pour se développer. La voix a du reste plus de force et d'étendue qu'on n'en attendrait d'une aussi mignonne chanteuse. A côté d'elle, M. Bolly, ténorino à la voix blanche et un peu fatiguée, a joué Tonio. M. Bolly a le physique un peu ingrat. Il a très bien, mais très bien chanté le morceau du deuxième acte : « S'il me fallait quitter Marie ! » Du travail assouplira la

voix. Passons à M. Dulin, qui est de beaucoup supérieur à ses camarades au point de vue *comédie*. Il a joué Sulpice en débutant sûr de son affaire. Il n'y a qu'à lui conseiller de moins souligner ses effets. bonne voix d'ailleurs. Terminons ces notes un peu pédagogiques — mais le moyen de faire autrement avec une telle quantité de jeunes élèves — par M. Cossira, qu'on nous a présenté dans le deuxième acte de *Richard*. Sa voix est bien placée, bien timbrée et suffisamment étendue. Il faudra l'entendre de nouveau. D'ici là, il aura eu le temps — peut-être — de se défaire de son accent méridional qui a légèrement fait rire.

L'année se termine, dans l'heureux théâtre de M. Carvalho, sur les superbes recettes de *Carmen*, qui a, dans *Lakmé* — dont la 50e représentation a lieu le 25 décembre — de magnifiques lendemains. C'est le 22 décembre qu'avait été donnée la 100e représentation du bel ouvrage de Georges Bizet, et l'on avait profité de cette circonstance solennelle pour installer au foyer public un superbe buste du compositeur par Paul Dubois. Après avoir chanté *Carmen* pour la dernière fois le 31 décembre, Mme Galli-Marié

1. A propos de la 100e de *Carmen*, quelques souvenirs rétrospectifs :

Trois artistes qui datent de la création de la pièce jouaient ce soir-là les mêmes rôles : ce sont Mmes Galli-Marié, Chevalier et M. Barnolt.

Mlle Isaac ayant chanté 27 fois le rôle de Carmen, Mme Galli-Marié l'aura chanté 73 fois.

Mlle Chevalier n'a cédé que pour quelques soirées le rôle de Mercédès à Mlle Lina Bell.

Quant à M. Barnolt, c'est pour la 100e fois qu'il remplissait, le 22 décembre 1883, le rôle du Remendado.

allait remplir l'engagement qui l'appelait depuis longtemps au théâtre Argentina de Rome, et ne devait plus revenir prendre possession de sa belle et pittoresque création qu'au mois de mai de l'année suivante.

Don José a été chanté par cinq ténors : MM. Lhérie, Stéphanne, Bertin, Mauras et Herbert.

Escamillo n'a eu pour interprètes que MM. Bouhy et Taskin.

Le personnage de Micaëla, créé par Mlle Chapuy, était, à la dernière reprise, confié à Mlle Merguillier, qui, tombant malade, fut remplacée par Mme Rose Delaunay. Il est tenu à présent, avec autorité, par Mme Bilbaut-Vauchelet.

En dehors des 100 représentations de l'Opéra-Comique, *Carmen* a été jouée un millier de fois dans le monde entier.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pend. l'année.
La Fille du Régiment. . . .	2		17
Le Pré aux clercs.	3		17
Les Noces de Figaro. . . .	4		26
Le Maçon.	3		2
Le Domino noir.	3		14
Philémon et Baucis.	2		7
Le Postillon de Lonjumeau. .	3		10
Joseph.	3		3
Les Diamants de la couronne.	3		10
Richard-Cœur-de-Lion. . . .	3		19
Les Rendez-vous bourgeois. .	1		4
L'Amour médecin	3		16
* *Giralda.*	3	23 janvier.	26
Les Noces de Jeannette. . .	1		22
* *Zampa.*	3	27 janvier.	13
Battez Philidor.	1		3
La Nuit de Saint-Jean. . . .	1		15
Les Dragons de Villars. . .	3		3
Fra-Diavolo.	3		11
Le Déserteur.	3		3
Le Châlet.	1		4
La Dame blanche.	3		13
Mignon.	3		33

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pend. l'année.
Roméo et Juliette.	5		3
La Flûte enchantée.	4		17
Haydée.	3		3
Le Toréador.	2		1
* *Lakmé.*	3	14 avril.	42
* *Carmen.*	4	21 avril.	46
* *La Perle du Brésil.* . . .	3	17 mai.	20
* *Saute Marquis.*	1	17 —	8
* *Le Portrait.*	2	18 juin.	25
* *Mathias Corvin.* . .	1	18 —	3
* *Le Pardon de Ploërmel.* . .	3	19 septembre.	12

THÉATRE NATIONAL DE L'ODÉON

SECOND THÉATRE-FRANÇAIS

Après avoir célébré, le 15 janvier, l'anniversaire de la naissance de Molière en encadrant, entre *Tartufe* et le *Malade imaginaire*, un à-propos, en vers, de MM. Léon Valade et Jules Truffier, intitulé les **PAPILLOTES**, et interprété par MM. Noël Martin, Amaury et Mlle Réal, l'Odéon donnait, le 3 février, la première représentation du **NOM**, comédie en cinq actes, en prose, de M. Émile Bergerat[1]. — Il est toujours dangereux pour un auteur dramatique de faire de la critique théâtrale, ou réciproquement. Sous peine de tomber dans une bienveillance exagérée — qui est la négation de toute critique — il se prépare bien des ennemis pour le soir de sa première. C'est ce qu'a bien compris

1. Distribution : Blondel, *M. Dupuis*. — L'abbé, *M. Porel*. — Philippe, *M. Chelles*. — Le duc Honoré, *M. Cosset*. — Hormisdas, *M. Boudier*. — Hélène, *Mlle Malvau*. — Isole, *Mlle E. Petit*.

M. Francisque Sarcey, qui s'est contenté de mettre à la scène l'*Assassin*, d'Edmond About. M. Émile Zola, et après lui, M. Émile Bergerat se sont mis, au contraire, dans le cas fâcheux de payer un peu chèrement, au théâtre, les vitres qu'ils avaient cassées dans leur feuilleton hebdomadaire. Passe encore pour M. Zola, qui, avant de renoncer au théâtre et à la critique, ainsi qu'il semble l'avoir fait aujourd'hui, a écrit un drame remarquable, *Thérèse Raquin*, et a eu le soin de mettre l'*Assommoir* sur le dos de M. Busnach. Mais de M. Émile Bergerat, généralement si dur pour les autres, on attendait une œuvre originale et osée. Nous n'avons eu qu'une pâle redite de *Mademoiselle de la Seiglière*, du *Roman d'un jeune homme pauvre*, de *Par droit de conquête*, du *Fils naturel*, etc. Nous nous attendions à quelque chose d'audacieux : M. Bergerat n'a pas eu d'autre audace que de refaire des pièces qui avaient été faites avant lui. Aussi — à part un premier acte, qui avait paru charmant, à part un mot de situation, qui pouvait passer pour dramatique — la soirée du 3 février a-t-elle été pour la plupart un étonnement et une déception. Le *Nom* avait été « présenté » au premier Théâtre-Français, où Got devait jouer le rôle du fermier Blondel. Il a été « représenté » au Second, où M. Adolphe Dupuis (du Vaudeville), est venu créer avec un naturel parfait, mais avec moins de sûreté que d'habitude, le personnage de Blondel. M. Porel s'est fait fortement applaudir dans « l'abbé », qu'il a rendu avec infiniment de tact et de mesure. M. Chelles a moins plu dans Philippe, et n'a pas encore retrouvé son grand succès de *Jack*, d'Alphonse

Daudet. Mlle Jeanne Malvau a bien la bouche dédaigneuse d'une fille noble, qui ne veut pas d'un plébéien. — Le *Nom* sera retiré de l'affiche au bout d'une vingtaine de représentations, et remplacé, en attendant mieux, d'abord par la *Maîtresse légitime*, puis par l'*Honneur et l'Argent*.

Le 16 mars enfin, le théâtre de l'Odéon, si malheureux jusque-là, remportait, avec **FORMOSA**; drame en quatre actes, en vers, de M. AUGUSTE VACQUERIE, un succès que pouvaient revendiquer à la fois les belles-lettres, la haute philosophie de l'histoire et la poésie. Un drame sobre et puissant; des vers remplis de détails d'une grande magnificence et d'une facture large et abondante. L'interprétation était très bonne dans son ensemble. Le rôle de Formosa avait été écrit pour Rachel : c'est en signaler la grandeur. Mlle Tessandier s'en tirait à son honneur. M. Paul Mounet était un superbe Warwick : grand premier rôle, difficile à créer, lourd à porter. C'est à peine si la critique pouvait trouver à reprendre chez son vaillant interprète quelques défauts de prononciation et d'articulation. M. Chelles rendait à souhait le personnage antipathique du duc Jean. M. Porel, chargé d'éclairer le premier acte avec un bout de dialogue, débitait son rôle avec on ne peut plus de

1. DISTRIBUTION : Warwick, *M. Paul Mounet.* — Le duc Jean, *M. Chelles.* — Sword, *M. Porel.* — Montague, *M. Rebel.* — Dickson, *M. Kéraval.* — Un allumeur, *M. Boudier.* — Robert, *M. P. Achard.* — Formosa, *Mlle Tessandier.* — Hélen, *Mlle E. Petit.* — Nerill, *Mlle M. Pinson.* — Un page, *Mlle Noémie.*

grâce et d'esprit. Il n'était pas jusqu'à Mlle Élise Petit qui, dans un personnage effacé, ne se montrât actrice fort intelligente. En somme, la *Formosa* de M. Vacquerie était une œuvre qui se recommandait aux lettrés, aux amants de la saine littérature et à toute la jeunesse, depuis longtemps privée d'aussi belle occasion d'admirer et d'applaudir. L'Odéon avait trouvé le succès qu'il cherchait depuis si longtemps.

Fidèle à ses traditions, M. de La Rounat n'en reprenait pas moins, le 7 mai, la série de ses représentations hebdomadaires à prix réduits, par la première représentation d'**UN PARI DANGEREUX**, comédie en un acte, en prose, de M. Alphonse LAIGLE[1]; bluette de fin de saison, convenablement jouée, et par la reprise de l'*École des Bourgeois*, comédie en trois actes, en prose, de D'ALLAINVAL[2]. — L'auteur de l'*École des Bourgeois* a survécu avec ces trois actes charmants, où l'on trouve un naturel, une vérité, une force comique qu'on chercherait en vain dans les productions de bien de nos auteurs d'aujourd'hui, une parfaite reproduction des mœurs du temps et un dialogue plein de saillies. Le marquis de Moncade, Mme Abraham, l'oncle Mathieu, qui concourent à cette amusante action, resteront, avant le *Gendre de M. Poirier*, des types impérissables; c'est assurément l'une des meilleures comédies de

1. Jouée par MM. *Amaury*, *Rebel*, *Peutat*, *Ritel* et Mme *Dyone*.
2. Jouée par MM. *Amaury*, *Kéraval*, *Cornaglia*, *Boéjat*, *Peutat*, *Bahier*, *Fréville*, *P. Achard*, *Ritel*, *Dalier*, Mmes *Crosnier*, *Réal* et *Marie Pinson*.

cette période du dix-huitième siècle. L'Odéon a bien fait de nous la rendre, et le public en a fort applaudi l'heureuse reprise.

Mentionnons à la date du 21 mai, le début, dans Lisette, du *Jeu de l'amour et du hasard*, de Mlle Leclercq, élève de Mme Arnould-Plessy, et arrêtons au 31 mai l'histoire de l'Odéon pendant cette première partie de l'année 1883 [1].

5 SEPTEMBRE. — Réouverture par la première représentation de l'**EXIL D'OVIDE**, comédie en un acte, en vers, de M. Honoré BONHOMME [2], et celle du **BEL ARMAND**, comédie en trois actes, en prose, de M. Victor JANNET [3]. — M. Evrard — le bel Armand d'autrefois—est aujourd'hui un industriel arrivé,

1. Du 5 septembre 1882 au 1er juin 1883, c'est-à-dire en neuf mois d'exercice, il a été joué sur la scène de l'Odéon neuf pièces nouvelles (quatre grandes pièces, une en trois actes et quatre en un acte);

Sept pièces modernes reprises (quatre grandes pièces et trois en un acte);

Seize pièces modernes, formant quarante-six actes;

Vingt-huit pièces du vieux répertoire, donnant quatre-vingt-huit actes;

Total général : quarante-quatre pièces donnant cent trente-quatre actes, c'est-à-dire quinze actes par mois.

Le 14 juillet, M. de La Rounat, directeur de l'Odéon, sera promu officier de la Légion d'honneur.

2. DISTRIBUTION : Ovide, *M. Albert Lambert*. — Mécène, *M. Rebel*. — Méthyllas, *M. Barral*. — Dyrnas, *M. Ritel*. — Corinne, *Mlle J. Malvau*. — Napé, *Mlle Elise Petit*.

3. DISTRIBUTION : Armand Evrard, *M. Porel*. — Fabrice Evrard, *M. Amaury*. — Pierre Laroche, *M. Cornaglia*. — André Laroche, *M. Raphaël Duflos*. — Verdonnet, *M. Clerh*. — Un domestique, *M. Dalier*. — Mme Evrard, *Mme Régis*. — Jeanne, *Mlle Réal*.

assez riche pour payer les dettes de son fils Fabrice et ne se souvenant qu'il a trompé, jadis, son ami Laroche qu'au moment où celui-ci vient lui demander sa protection pour son fils à lui— *à lui?* – André Laroche.M. Evrard a besoin d'un ingénieur ; il prend à son service le jeune André, qui se révèle bientôt comme un sujet des plus remarquables. On ne jure que par André dans la maison; André est tout, Fabrice n'est plus rien. C'est à André qu'Évrard donne la main de sa nièce Jeanne, qu'osait demander Fabrice, un « propre à rien », dont son père continue à payer les dettes sans même l'honorer d'un brin de morale. C'est dans la rivalité des deux frères: le fils légitime et le fils adultérin, qu'est la pièce de M. Victor Jannet. Rivalité qui donne lieu a un éclat; Fabrice et André se sont presque frappés; ils vont se battre ; il faut à tout prix empêcher ce duel fratricide. C'est le père lui-même qui avoue sa faute à son fils Fabrice; André a tout entendu, il quittera la maison, répudiant Evrard et emmenant avec Jeanne l'homme dont il porte le nom et qu'il continuera à vénérer. « Les fils vengent les pères » dit l'auteur. Évrard reste seul avec Fabrice, qui se chargera de le consoler, comme il se console lui-même assez facilement de la perte de Jeanne. Fabrice n'est pas, en somme, un aussi mauvais sujet qu'on tentait de nous le faire croire ; André nous semble, au contraire, un peu bien dur; la réalité ne comporte pas de ces dénouements à l'emporte-pièce. Sur une donnée, qui n'est certes pas absolument neuve, l'œuvre — la première — de M. Victor Jannet est toute remplie de qualités dramatiques. Les caractères sont nette-

ment tracés; les scènes sont bien faites et les situations logiquement amenées; il y a même de l'esprit et des mots bien venus. C'est, vraiment, un excellent début pour le jeune auteur et une heureuse réouverture pour l'Odéon. Une bonne pièce est toujours bien jouée: MM. Porel, Amaury, Cornaglia, Clerh et Raphaël Duflos sont on ne peut mieux placés, chacun dans leur rôle. M. Porel a particulièrement bien rendu le personnage difficile d'Évrard, le père coupable et malheureux; M. Amaury est tout à fait charmant dans celui de Fabrice, si léger d'abord, si repentant ensuite et si respectueux. On a franchement et chaleureusement applaudi.

Dès le 10 septembre, l'Odéon reprend le cours de ses soirées populaires à prix réduits, avec *Eugénie*, drame en cinq actes, en prose, de Beaumarchais [1], et *Sganarelle*, de Molière [2]. Le 24, Mlle Nancy Martel joue Célimène du *Misanthrope*, et Mlle Rachel Boyer débute très heureusement dans Toinette du *Malade imaginaire*. Elle se montre huit jours après dans Jacqueline du *Médecin malgré lui*, tandis que M. Barral joue Harpagon et M. Matrat, La Flèche de l'*Avare*.

1. Distribution : Le baron Hartley, *M. Cosset*. — Le comte de Clarendon, *M. Brémont*. — Sir Charles, *M. Rebel*. — Coverly, *M. Cornaglia*. — Drinck, *M. Boudier*. — Robert, *M. Ritel*. — Mme Murer, *Mme Crosnier*. — Eugénie, *Mlle Malvau*. — Betzy, *Mme Chéron*.

2. Joué par *MM. Barral*, *Boudier*, *P. Achard*, *Bahier*, *Ritel*, *Fréville*, *Mmes Raucourt*, *Henriot*, *Chéron*.

2 OCTOBRE. — Première représentation de la **FAMILLE D'ARMELLES**, drame en trois actes, en prose, de M. Jean MARRAS [1] — Ce malheureux drame a une histoire déjà connue. Ecrit il y a dix ans, il fut reçu en 1881 par M. de La Rounat, et répété au commencement de l'année suivante, d'abord par M. Charles Masset, qui dut abandonner le rôle pour cause de maladie, puis par M. Lafontaine, dont on ne voulut pas accepter les corrections; on eut peut-être tort. Remise d'une saison à l'autre, la pièce n'était toujours pas jouée. L'auteur se fâcha et intenta un procès au directeur du second Théâtre-Français, qui dut payer trois mille francs et s'exécuter : c'était doublement dur. On ne saurait donc en vouloir à la direction de l'Odéon d'avoir joué le drame de M. Marras, puisque, hélas! elle y était contrainte et forcée; on doit seulement s'étonner qu'elle l'ait reçu. — Mais, disaient les amis de l'auteur (et ils étaient nombreux et bruyants le soir de la première) il y avait là une idée de pièce...—Oui, sans doute, il y avait une idée. Et après ?... Qu'est-ce que cela prouve ?... Est-ce qu'une idée n'est pas à la portée de tout le monde?... Est-ce que, vous et moi, cher lecteur, nous n'avons pas une idée?... Le tout est de savoir s'en servir; le difficile est de la mettre à exécution et d'en faire

1. DISTRIBUTION : Octave d'Armelles, *M. Chelles*. — Nevers, *M. Amaury*. — Gontran de Maureval, *M. Albert Lambert*. — Le commandant d'Armelles, *M. Cosset*. — De Mercourt, *M. Boéjat*. — Anselme, *M. Boudier* — Renaud, *M. Foucault*. — Irène de Mercourt, *Mme Tessandier*. — Mlle de Mercourt, *Mme Raucourt*. — Eveline de Berhyl, *Mme Régis*. — Jane, *Mlle Henriot*. — Marthe, *Petite L. Lamart*.

quelque chose. M. Marras n'en a rien fait du tout. Il a noyé sa fameuse scène dans une phraséologie malencontreuse et ridicule, et a écrit (dans quel style, bon Dieu!) trois actes de dissertation philosophique et d'insupportable discussion, qui sont la négation même du théâtre.

La famille d'Armelles devrait s'appeler la famille Sganarelle. De père en fils, on y est c...e que le Sganarelle de Molière était si joliment. Le fâcheux accident qui est jadis arrivé au commandant d'Armelles arrive donc à son fils Octave, et comme on ne badine pas sur le point d'honneur dans la famille, le mari veut tuer la femme qui le trompe et qu'il aime d'autant plus qu'il la sait infidèle. Octave est jaloux, et l'aveu qu'il en fait à son père est incontestablement le meilleur passage de la pièce et le plus humain. La vraie jalousie est, en effet, une passion et une souffrance; rappelez-vous ces préceptes d'Ovide dans son *Remède d'amour* : « Surtout si tu veux te guérir d'aimer une maîtresse, garde-toi bien de t'imaginer que tu as un rival; crois que celle que tu aimes n'aime personne et vit solitaire. Oreste n'a tant aimé Hermione que parce qu'elle allait devenir la femme de Pyrrhus. De quoi se plaint Ménélas ? Il allait fort bien sans épouse en Crète et supportait patiemment l'absence; mais dès que Pâris lui enlève sa femme, il ne peut plus s'en passer : l'amour d'un autre a rallumé le sien. » Le mari veut tuer; c'est en vain que le père essaie de lui prouver qu'il n'en a pas le droit. La femme est dans une chambre voisine, dont le père refuse de donner la clef. Le mari la réclame et ne pouvant l'obtenir, il saisit une hache

prêt à enfoncer la porte et à frapper la coupable. — « Malheureux ! s'écrie le commandant, j'ai tué ta mère ! » Et le fils écoute, abasourdi, le récit de son père se faisant justice lui-même dans les mêmes conditions. — Voici la clef ! passe donc, maintenant, dit M. d'Armelles, si tu penses que ce n'est pas assez d'un assassin dans la famille ! » Le mari trouve que cela suffit et laisse sortir sa femme, qui va rejoindre son amant : voilà, certes, qui n'est plus humain. Telle est la pièce qui se passe en conversations, sans esprit et sans intérêt, dans un monde bizarre, vivant si l'on en juge par les costumes, à l'époque de la Restauration, et où personne, pas même l'amant de Mme d'Armelles jeune, ne nous a été réellement présenté : nous eussions aimé à savoir comment cette dame s'était décidée à aimer ce croque-mort en bottes molles. La fatalité, sans doute ! Une scène a pourtant fait sourire en cette soirée lugubre ; celle où, lâchant son mari, qu'elle assure de « sa vénération profonde », la gourgandine prétend emmener sa fille, que le grand-père se garde bien, du reste, de lui laisser. La pièce a cela de curieux, que jamais le mari ne s'y trouve en présence de sa femme : tout se passe entre le père et le fils, entre le beau-père et la bru. Ce n'en est pas plus amusant pour cela, au contraire. M. Cosset et Mlle Tessandier sont aussi assommants que le veut leur rôle. M. Chelles a rendu avec beaucoup de chaleur le passage du second acte qui est le meilleur du morceau de littérature amphigourique et macaronique que nous avons été condamnés à subir en cette fatale soirée du 2 octobre.

15 Octobre. — Reprise de *Marie Stuart*, de Pierre Lebrun. — La pièce n'avait pas été reprise depuis les débuts de Rachel au Théâtre-Français, quand Mlle Rousseil eut, l'année précédente, l'idée de jouer le rôle un soir à l'Odéon et quelques soirs aux Nations. C'est en l'honneur de deux débutantes, fraîchement écloses du Conservatoire, que M. de La Rounat a remonté la pièce, représentée pour la première fois devant une salle comble, à la soirée populaire du lundi 15 octobre. Mlle Caristie Martel, la fille de l'estimable artiste de la Comédie-Française, a pour elle la douceur touchante et la grâce; les rôles de femme faible et éprouvée lui vont à merveille, elle a joué Marie Stuart aussi bien que pouvaient le lui permettre ses dix-huit printemps : il serait téméraire de lui demander l'autorité qu'elle ne peut avoir encore et la personnalité qu'elle acquerra peut-être. Mais je persiste à croire qu'elle n'est point faite pour la tragédie : elle sera, du moins, une jeune première de talent. Mlle Lefebvre, au contraire, a le masque tragique : son interprétation de *Médée*, aux derniers concours du Conservatoire, nous faisait espérer une meilleure composition du rôle d'Élisabeth. Mais c'est qu'aussi le personnage est singulièrement difficile à rendre pour une débutante. Les honneurs de la soirée ont été pour M. Raphaël Duflos, très sobre et très correct dans Mortimer : c'est un plaisir de l'entendre dire le vers. Vous verrez que M. Duflos, qui appartiendra à la Comédie-Française au mois de juin de l'année 1884, deviendra, rue Richelieu, un Febvre jeune, aussi remarquable par la netteté de sa diction que par son talent de composition.

L'Odéon se devait de reprendre les représentations de *Formosa*, interrompues, l'été précédent, à la 78e : voilà qui est bien près de cent. Nous ne surprendrons personne en constatant que le beau drame de M. Vacquerie a retrouvé, le 16 octobre, le grand succès qu'il avait obtenu devant le public littéraire de la première. L'auteur de *Jean Baudry* a eu le rare mérite d'intéresser le public, qu'on disait voué à jamais à un naturalisme de bas étage, par une histoire simple, placée dans une des époques les plus intéressantes des siècles passés. Les artistes sont à la hauteur de l'œuvre superbe qu'ils ont été chargés d'interpréter. On a rendu justice à la façon hautaine et chevaleresque dont M. Paul Mounet a composé la figure du faiseur de rois, vainqueur de tous et vaincu par l'amour. Nous nous demandions, en applaudissant M. Paul Mounet dans Warwick, comment il se faisait qu'on n'avait point songé à lui pour le rôle de Cromwell. — M. Chelles est fort bien dans le personnage ingrat et difficile du duc Jean. M. Porel rend avec infiniment d'esprit et de pittoresque le rôle épisodique de Sword. — On reprenait, le 12 novembre, devant une salle comble (c'était la soirée populaire du lundi, à prix réduits), le petit drame en vers de M. André Theuriet, *Jean-Marie*, créé il y a douze ans, aussitôt après la guerre, par Sarah Bernhardt, MM. Porel et Talien. L'action est aussi faible que possible dans cette jolie bluette, dont on pourrait faire un petit roman, une nouvelle. Charles Deulin découvrit jadis, dans un volume oublié des *Nouvelles* de Florian, une assez jolie romance bretonne, qui reproduisait, couplet à couplet, les divers inci-

dents du drame de M. Theuriet. Sous la coiffe aux ailes blanches de Thérèse, Mlle Hadamard est vraiment touchante. Elle joue le rôle avec une simplicité attendrie et une résignation mélancolique qui provoquent l'émotion : on a très bien pleuré, ce soir-là, à l'Odéon. La composition du personnage fait honneur à la charmante artiste, que nous retrouverons un jour ou l'autre sous les traits de Mimi de la *Vie de Bohême*, et qui doit créer Trick, le jeune fou de Cromwell. Disons, entre parenthèses, que le *Cromwell* de Victor Hugo ne s'appellera pas *Cromwell* sur l'affiche de l'Odéon, où il portera le titre de comédie, et non de drame. M. Brémont, qui donne à Jean-Marie une bonne allure de matelot, dit son rôle avec beaucoup d'émotion et de chaleur communicative. M. Cosset est bien placé dans Joël et complète à souhait le trio d'interprètes auxquels est confié le petit drame de M. Theuriet. La soirée avait commencé par les *Deux Frères*, de Kotzebue, une pièce intéressante et admirablement faite, où M. Clerh est absolument remarquable dans le personnage de François Bertrand. On sait que les *Deux Frères* ont précédé les *Rantzau*, et que la pièce de MM. Erckmann-Chatrian dérive de celle de feu Kotzebue.

21 NOVEMBRE. — Première représentation de **SEVERO TORELLI**, drame en cinq actes, en vers, de M. François COPPÉE [1]. — On dit — on dit tant de

1. Gian Battista Torelli, *M. Paul Mounet*. — Severo Torelli, *M. A. Lambert fils*. — Barnabo Spinola, *M. R. Duflos*. — Renzo Riccardi, *M. A. Lambert*. — Ercole Balbo, *M. Brémont*. — Lippo

choses! — que le drame de M Coppée aurait été présenté à la Comédie-Française et que M. Perrin aurait répondu, au nom du comité: « Cela n'est pas fait pour notre public. » Nous ne savons pas si *Severo Torelli* était fait pour le public du premier Théâtre-Français, mais nous pouvons affirmer que celui du second en a chaleureusement accueilli la première représentation. Ce que nous savons aussi, c'est que l'auteur de *Madame de Maintenon* s'est élevé cette fois bien au-dessus de sa dernière œuvre, assurément peu théâtrale, et s'est surpassé lui-même. Il y a, dans *Severo Torelli*, une idée vraiment dramatique; il y a aussi le souffle. La soirée a été bonne pour l'auteur, excellente pour l'Odéon. L'action — aurait-elle une base historique et serait-elle tirée de quelque chronique italienne du quinzième siècle? — se passe en 1494, à Pise, opprimée par Barnabo Spinola, condottière au service de la République de Florence, gouverneur de la ville pour la Seigneurie. Quatre jeunes gens ont solennellement juré, sur le saint-sacrement, d'égorger le tyran, en quelque lieu qu'il se trouve. Lié par ce serment, Severo Torelli apprend de sa propre mère qu'il est le fils de Spinola: la malheureuse femme s'est donnée au gouverneur pour sauver la tête de son mari... qui, naturellement, a tout ignoré... Traître à la patrie ou parricide ; parricide ou parjure, telle est l'alternative qui

Malatesta, *M. Rebel.* — Fra Paolo, *M. Prad.* — Le Barigel, *M. Boéjat.* — Beppo, *M. Ritel.* — Andreo, *M. Dalier.* — Donna Pia, *Mme Tessandier.* — Sandrino, *Mlle J. Malvau.* — Portia, *Mlle M. Barety.* — Luisina, *Mme Chéron.* — Catarina, *Mlle Lefebvre.* — Un page, *Mlle Noémie.*

se pose devant Severo Torelli. Comment le jeune homme se tirera-t-il de cet horrible dilemme ? Tenant Barnabo enfermé, sans armes, dans la chapelle basse du Dôme, il est résolu de frapper le monstre, son père ! sur l'autel.... quand, derrière l'autel, surgit, *dea ex machinâ*, Donna Pia, qui se venge elle-même en poignardant Barnabo. « Est-ce fait ? » viennent demander les conjurés — « Oui... par moi ! » répond la femme, en montrant le cadavre de Barnabo ; après quoi elle se tue en recommandant à son fils « le silence sur tout ceci ». Telle est la fin, habilement trouvée, du drame de M. Coppée, qui nous a fait à la fois songer à la *Haine*, de Sardou, et au *Lorenzaccio*, de Musset, à la *Lucrèce Borgia*, de Victor Hugo, et à l'*Hamlet*, de Shakespeare. Les deux premiers actes sont superbes ; les deux suivants sont plus vides d'action. Il se trouve, du moins, au troisième, un charmant épisode qui rappelle le *Passant* ; celui de la sérénade au clair de la lune et de la déclaration d'amour au pied du lion de Florence, de la belle courtisane au jeune Severo qui reconnaît en Portia la maîtresse du tyran, son père. Le quatrième acte, heureusement fort court, nous ramène assez inutilement au palais Torelli, ou Severo reçoit des mains de Sandrino le poignard sur la poignée duquel le jeune armurier a ciselé la tête de Brutus le parricide. Au cinquième acte, Severo a bien raison de se dire avec le rejet, cher à M. Coppée :

> La question est nette et je l'ai débattue
> Trop longtemps. Il faut en finir...

Selon nous, la pièce eût été plus belle si, violée, pour

ainsi dire, par le Barnabo, la mère, au lieu de défendre le père, eût dit à son fils : « Tue-le ! » Le *Pro patriâ* eût été ainsi sanctionné par la vengeance fatale de la mère outragée. En dépit des critiques qu'on a pu lui adresser — quelle est la belle œuvre qui en est exempte ? — *Severo Torelli* reste un drame saisissant, qui fait honneur à celui qui l'a conçu, et l'interprétation nous a paru tout à fait supérieure. Le rôle de Severo semble avoir été écrit tout exprès — il n'en est rien cependant — pour le jeune Albert Lambert, ce tragédien de dix-huit ans à peine, sorti depuis trois mois de la classe de M. Dalaunay. Au lieu de végéter dans le classique, l'heureux lauréat du Conservatoire a eu la bonne fortune de rencontrer pour son rôle de début — et quel début ! — un autre Hamlet, où il a pu montrer toutes ses qualités : une intelligence évidente, un goût romantique à la Taillade, joint à la science de la composition et à la beauté du geste, bien rares chez un si jeune homme. Le débutant a beaucoup plu et a été applaudi sans conteste. Pourvu qu'il se garde de la grimace et qu'il ne casse point le peu de voix que la nature a départi à sa tendre jeunesse ! Une superbe voix, c'est celle de M. Raphaël Duflos, dont la tenue magnifique et dont la diction mordante et originale donnent une grande allure au personnage de Barnabo Spinola. Il faut louer encore M. Paul Mounet, qui a su faire tant applaudir les belles tirades du vieux Gian Battista Torelli ; M. Brémont, qui sait si bien dire le vers ; Mlle Tessandier, qui a eu des accents fort justes en son rôle de donna Pia, Mlle Jeanne Malvau, qui a crânement revêtu le travesti du jeune et brave San-

drino; Mlle Lefebvre, qui a bien débité le couplet de Catarina; Mlle Marguerite Barety, qui, ne se contentant pas d'être une Portia admirablement belle, nous arrive, avec une tenue excellente et une diction vraiment correcte, de bien plus loin que le Conservatoire... Il faut louer enfin la direction de l'Odéon, qui a fait au drame de M. Coppée les honneurs qu'il méritait, en le montant avec les interprètes que nous venons de citer, artistiquement costumés par M. Eugène Lacoste, dans de délicieux décors italiens de MM. Rubé et Chaperon.—Une belle et bonne soirée; répétons-le [1].

Le 10 novembre avait eu lieu, à l'Hôtel Continental, le dîner offert aux artistes de l'Odéon et à la presse, par M. Auguste Vacquerie, en souvenir de la cen-

1. Dans sa dernière campagne, du 5 septembre 1882 au 31 mai 1883 (9 mois d'exercice), l'Odéon, — est-il dit dans le rapport de M. Antonin Proust sur le budget des Beaux-Arts, — a donné neuf pièces nouvelles, comprenant vingt-cinq actes, dont quatre grandes pièces : *Formosa*, d'Auguste Vacquerie; *Ahmra*, le *Nom* et le *Mariage d'André*. L'Odéon a également repris sept pièces modernes comprenant vingt et un actes.

Il y a eu 6 soirées et 4 matinées populaires à prix réduits. 13 pièces du vieux répertoire ont été représentées : 5 en 5 actes, 4 en 3 actes et 4 en 1 acte.

Les débuts de cette année sont au nombre de 8 :

MM. Barral, Lambert fils, Matrat; Mmes Caristie, Rachel Boyer, Lefebvre, Barety, Marie Eiram.

L'ensemble de la troupe coûte 168,210 fr. Les représentations de *Cromwell* nécessiteront l'engagement de M. Lafontaine, d'un certain nombre d'artistes supplémentaires et d'une nombreuse figuration : le maximum de 193,000 fr. sera dépassé.

Au demeurant, il y a une différence flottante de 40,000 fr. entre les dépenses et les recettes. M. Antonin Proust fait remarquer que « la situation de l'Odéon est particulièrement intéressante. » La direction fait de grands efforts, mais le succès ne vient pas toujours couronner ses louables tentatives. Subvention proposée : 100,000 fr.

tième représentation de *Formosa*. Dîner présidé par Victor Hugo, qui avait à sa droite Mlle Tessandier, M. Auguste Vacquerie, Mlle Malvau, M. Charles de La Rounat; à sa gauche, M. Émile Augier, Mlle Élise Petit, M. Porel. Voici le plus important des toasts qui ont suivi ce superbe dîner : « J'ai à remercier tous ceux qui sont ici, a dit M. Vacquerie. Je commence par le théâtre qui m'a offert une hospitalité si cordiale et si intelligente. J'ai vu La Rounat à l'œuvre, j'ai vu comment Porel travaille et fait travailler, j'ai vu par quelle activité, par quelle envie de bien faire, par quelle mise en relief des jeunes talents ce vaillant théâtre mérite le succès qui lui vient si grandement et qui, en ce moment même, lui rend, avec *Severo Torelli*, les belles soirées du *Marquis de Villemer* et de la *Jeunesse*, de George Sand et d'Émile Augier. Il mérite encore autre chose. Le rapporteur du budget des beaux-arts disait, l'autre jour, que l'Odéon était dans une situation « particulièrement intéressante. » Espérons que, l'année prochaine, on ne s'en tiendra pas aux paroles. On vient de donner 300,000 francs au troisième théâtre de musique : quand on en donnerait la moitié au théâtre qu'il sera bientôt difficile d'appeler le second Théâtre-Français! Avec la direction, je remercie les artistes. Je n'ai pas à les louer devant ceux qui leur ont rendu une si éclatante justice. S'il fallait prouver que ma pièce a été bien jouée, il suffirait de dire qu'elle a été jouée. Elle a longtemps attendu. Pourquoi? Parce qu'elle cherchait les interprètes dont elle avait besoin. Elle a été jouée, c'est donc qu'elle les a trouvés. C'est une rare jouissance pour un auteur

de voir son œuvre vraiment représentée. Cette jouissance, je l'ai eue. Tous mes rôles ont été réalisés, du moindre au principal, qui demandait une fière actrice. Je peux dire que, moi aussi, j'ai marché vivant dans mon rêve étoilé. On ne me démentira pas, voici l'étoile ! (*M. Auguste Vacquerie montre Mlle Tessandier.*) La généreuse critique parisienne m'a payé de mon effort bien au delà de ce qui m'était dû. Ce qui m'a encore plus touché que l'excès des éloges, c'est leur unanimité. Il y a eu là mieux qu'un succès personnel. Quelle grande chose que l'art, et quelle bonne chose ! Il met d'accord les adversaires d'ailleurs, il les associe dans l'approbation, et il les réunit dans ces dîners où l'on sent que, comme la fraternité du sang, il y a la fraternité de l'intelligence et où — un moment sans doute, mais il en reste toujours quelque chose — on respire le même air et on vit d'un même idéal. Pour bien finir, je remercie celui dont la présence est un resplendissement. *Formosa* se glorifiera d'avoir eu à sa première représentation et à la fête de sa centième le poète souverain qui a ouvert le siècle et qui le fermera, et dont la longue vie aura eu moins d'années que de chefs-d'œuvre. Je bois à l'Odéon, aux artistes, à la presse et à Victor Hugo. » Victor Hugo se levait alors et prononçait ces quelques mots : « Je ne suis qu'ici qu'un auditeur, mais qui a le droit de remercier avec vous tous, Auguste Vacquerie, le grand poète, le grand journaliste, le grand écrivain. » Après le maître, c'était le tour de M. de La Rounat, au nom de l'Odéon, et de M. Francisque Sarcey, au nom de la presse. On applaudissait chaleureusement l'improvisation de

notre éminent confrère. — Aurons-nous décidément *Cromwell* à l'Odéon? a demandé M. Sarcey. — Oui, sans aucun doute, a-t-on répondu au nom du maître. C'est sur cette heureuse assurance que s'est terminé le fraternel banquet de *Formosa*.

Le Second Théâtre-Français n'a pas craint d'interrompre son grand succès de *Severo Torelli* pour donner, le 17 décembre, en soirée populaire à prix réduits, deux œuvres du répertoire classique : la *Phèdre*, de Racine, et le *Jeu de l'amour et du hasard*, de Marivaux. Il n'est pas, au théâtre, de rôle plus complexe et plus difficile que celui de Phèdre. L'ardeur et la passion s'y fondent en nuances infinies; l'ivresse des sens s'y mêle aux élans de l'âme; une bienséance aristocratique y contient la passion jusque dans ses transports. Mlle Hadamard a merveilleusement rendu ces nuances et dit le rôle de Phèdre avec une intelligence supérieure. Quel grand dommage que la voix, qu'elle prend constamment à l'aigu, ne réponde pas toujours à cette science profonde du personnage dont elle s'est absolument rendue maîtresse! Mlle Hadamard est une Phèdre très touchante : elle sera, quand elle le voudra, une délicieuse Andromaque. « Ne forçons point notre talent... » a dit le poète. Nos compliments à M. Prad, qui, doué d'une superbe prestance et d'une très belle voix, a fort bien joué le rôle de Thésée; à M. Rebel qui, dans celui d'Hippolyte, a fait preuve de réelles qualités; à Mlle Léa Caristie, qui est une charmante Aricie. Mlle Lefebvre, autre débutante, nous a paru un peu lourde dans Œnone. La soirée se terminait par le *Jeu de l'amour et du hasard*, enlevé de verve

par Porel. Mlle Nancy-Martel, qui a certainement pris les leçons de la grande Sylvia de notre temps, nous voulons dire Mme Arnould-Plessy, nous a paru en réel progrès, et Mlle Marie Pinson a bien de la gaieté dans Lisette. L'année se termine par la continuation des débuts dans une autre Lisette, celle du *Légataire universel*, de Mlle Rachel Boyer, l'une des dernières lauréates du Conservatoire, qui précédemment avait débuté dans Dorine, de *Tartuffe*. Le directeur de l'Odéon remplit dignement sa mission de former les jeunes artistes.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pend. l'année.
Les Ricochets, comédie. . . .	1		5
Charles VII chez ses grands vassaux, drame en vers. . .	5		6
L'Acte de naissance, comédie.	1		25
Le Drame de la rue de la Paix, drame.	4		29
Le Voyage à Dieppe, comédie.	3		31
Les Deux Frères, comédie. .	4		8
Le Barbier de Séville, comédie.	4		4
Tartuffe, comédie en vers. . .	5		13
* *Les Papillotes*, com. en vers.	1	15 janvier.	4
Le Malade imaginaire, com. .	3		12
Le Menteur, comédie. . . .	5		4
Les Fourberies de Scapin, com.	3		5
* *Le Nom*, comédie.	5	3 février.	19
Le Dépit amoureux, comédie en vers.	2		7
Phèdre, tragédie.	5		4
La Petite ville, comédie. . .	4		2
Le Sicilien, comédie. . . .	2		2
L'Honneur et l'Argent, com. .	5		8
Les Enfants d'Edouard, dr. .	3		4
L'Epreuve, comédie.	1		7
Le Trésor, comédie en vers. .	1		7

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pend. l'année.
La Maîtresse légitime, com. .	4		16
Le Légataire universel, com. en vers.	5		2
L'Avare, comédie.	5		4
Le Cid, tragédie.	5		1
Le Jeu de l'amour et du hasard, comédie.	3		4
Le Klephte, comédie. . . .	1		54
* *Formosa*, drame.	4	16 mars.	100
Le Mariage forcé, comédie .	1		2
* *Un Pari dangereux*, com. .	1	7 mai.	22
L'École des bourgeois, com. .	3	—	6
Le Mariage de Figaro, com. .	5		2
Rival pour rire, comédie. . .	1		12
* *L'Exil d'Ovide*, com. en vers.	1	5 septembre.	23
* *Le Bel Armand*, comédie. .	3	—	55
Sganarelle, comédie. . . .	1	10 —	6
Eugénie, drame.	5	—	3
* *Le Roman d'une heure*, com.	1	22 —	12
Le Misanthrope. com. en vers.	5		2
Le Médecin malgré lui, com.	3		4
* *La Famille d'Armelles*, dr.	3	2 octobre.	12
L'Ecole des Femmes, comédie en vers.	5		2
* *Marie Stuart*, tragédie. . .	5	15 octobre.	5
* *Jean-Marie*, dr. en vers. .	1	12 novembre.	9
* *Severo Torelli*, dr. en vers. .	5	21 —	35
Les Plaideurs, com. en vers. .	3		1
L'Étourdi, comédie en vers. .	5		2
Ahmra, drame en vers. . . .	5		2

GYMNASE-DRAMATIQUE

Le Gymnase a joué le *Roman Parisien* de M. Octave Feuillet jusqu'au 30 janvier [1]. Après deux jours de relâche, il donne, le 2 février, la première représentation de **MONSIEUR LE MINISTRE**, comédie en cinq actes, de M. JULES CLARETIE [2]. D'un roman

1. Mlle Volsy a été remplacée, dans le rôle de Thérèse Chevrial, par Mme Darmand. Dans celui de Mme de Targy, Mme Pasca, indisposée, a été remplacée par Mlle Marie Grandet, titulaire du rôle au théâtre Molière de Bruxelles.

2. DISTRIBUTION : Vaudrey, *M. Marais*. — Denis Garnier, *M. Saint-Germain*. — Guy de Lissac, *M. Landrol*. — Le duc de Rosas, *M. Barbe*. — Malurel, *M. Pradeau*. — Gerson, *M. Noblet*. — Molina, *M. Bertal*. — Simon Kayser, *M. Cressonnois*. — M. Eugène, *M. Guillemot*. — Laverpillière, *M. F. Achard*. — Le général Saint-Estève, *M. Seiglet*. — Monestier, *M. Duchêne*. — Le docteur, *M. Libert*. — Félix, *M. Revel*. — Poncharat, *M. Martin*. — Pérignon, *M. Gœury*. — Lucien, *M. Carlo*. — Pierre, *M. Pascal*. — Marianne Kayser, *Mlle Magnier*. — Adrienne, *Mlle Lemercier*. — Mme Malurel, *Mme Grivot*. — Mme Gerson, *Mlle Marthe Devoyod*. — Mme Marsy, *Mme Darmand*. — Anna, *Mme Gallayx*. — Léontine, *Mlle Nétty*. — Gertrude, *Mme Duchêne*. — Céleste, *Mme Gennetier*. — Lison, *Mme B. Thierry*.

qui avait eu plus de cinquante éditions, M. Claretie a tiré en cinq tableaux souvent amusants, une pièce faite de pièces et de morceaux (ces morceaux parfois excellents), qui était une tentative heureuse de comédie politique, et en tout cas, un très grand progrès d'un auteur à qui le théâtre avait jusque-là assez peu réussi. Sans vouloir rechercher ici quelle a été, dans cette œuvre dramatique, la part de collaboration de M. Alexandre Dumas fils, nous nous bornerons à constater ici le succès de *Monsieur le Ministre*, dont M. Louis Ganderax a donné, dans la *Revue des Deux Mondes*, l'excellente appréciation que voici : « ce fut, le premier soir, un frémissement par toute la salle, un petit frémissement d'aise et de malice, quand pétillèrent les plaisanteries sur la brève durée d'un ministère, l'autorité précaire d'un ministre et la frivolité des mœurs politiques; à l'orchestre, au balcon, dans les loges, ce furent des clignements d'yeux et des rires comme des gens qui s'entendent pour trouver dans le langage innocent d'un étranger une allusion à telle personne tenue communément pour ridicule. — Ce fut une explosion de bravos quand Sulpice Vaudrey, ministre de l'intérieur et président du conseil, s'écria que nulle part, hors du ministère, il n'avait entendu si peu parler de la France. — La rencontre était heureuse de ces railleries et de ces discours avec les événements de l'heure présente; et même c'était cette rencontre qui faisait le plaisir des auditeurs, plutôt qu'elle ne l'augmentait. Comme, d'autre part, ce drame, ainsi assaisonné de politique, avait bon goût par lui-même; comme le héros de cette fable excitait l'intérêt par

l'honnêteté de son naturel et par la faiblesse de son caractère; comme sa femme était là pour toucher le public et sa maîtresse pour le séduire, la pièce réussit plus qu'il n'est nécessaire pour être jouée cent fois à une comédie annoncée par cinquante-deux éditions d'un roman et désignée par un si bon titre à la curiosité des Parisiens. — Un premier acte, ou se fait l'exposition d'une manière agréable et facile; un deuxième où se constitue le milieu du drame, où l'auteur, pour ainsi dire, en pose le décor — et qui se termine par une délicieuse scène de coquetterie galante; un troisième, où le drame se noue de la façon la plus ferme, où les scènes les plus variées se succèdent avec une sûreté remarquable; un quatrième où l'action se précipite; un cinquième qui la dénoue, tel est l'ordre de l'ouvrage. Le troisième acte seul eût suffi à en assurer le succès. — *Monsieur le Ministre* est fort bien joué par l'excellente troupe du Gymnase. — Si l'on songe que la troupe du Gymnase s'est dédoublée pour aller jouer, avec un succès qui ne nous surprend pas, le *Roman parisien* à Bruxelles, il faut convenir que M. Koning ne laisse pas péricliter la maison de M. Montigny. » Les heureux auteurs de *Monsieur le Ministre*, MM. Alexandre Dumas et Claretie, ont du reste obtenu pour cette pièce une presse digne des plus grands succès du Gymnase.

Après avoir joué *Monsieur le Ministre* autant qu'il le pouvait jouer, c'est-à-dire jusqu'au 19 avril, le Gymnase renouvelait son affiche et donnait, dès le lendemain 20 avril, quatre actes de M. Albert Del-

pit intitulés, comme le roman d'où ils étaient tirés, **LE PÈRE DE MARTIAL**[1]. L'œuvre de M. Claretie visait surtout à égayer les spectateurs et à leur faire passer une agréable soirée. *Le Père de Martial* avait de plus hautes prétentions : il visait à émouvoir, et nous avons plaisir à constater qu'il y a réussi. Sans avoir été pour le théâtre du Gymnase un fructueux succès d'argent, il fut fort applaudi le premier soir, et si, le quatrième acte eût soutenu l'enthousiasme qu'avait excité le troisième, la pièce de M. Delpit aurait certainement obtenu une plus longue suite de représentations. Comme le *Fils de Coralie*, qui avait des qualités maîtresses d'auteur dramatique, *Le Père de Martial* était un drame inégal, mais plein d'ardeur et de vie, et qui sortait de ligne par un troisième acte d'une exécution supérieure et d'une irrésistible émotion. Nous n'avons cherché dans *Le Père de Martial*, ni l'esprit, ni la gaîté ; nous avons fait bon marché de toute la partie comique qui est manquée ; du Parisien et de ses tirades à la Roqueplan, du gendarme et de sa belette... Mais nous y avons tous loué ce qu'il fallait y louer ; c'est-à-dire ce troisième acte qui contient une suite de scènes on ne peut plus dramatiques, celle où Martial force le duc de Hautmont à se déclarer, en disant que son rival s'est conduit comme un misérable, et à se battre, en le souffletant ; celle

1. Distribution : Martial, *M. Marais.* — Pierre Cambry, *M. Landrol.* — Jordan, *M. H. Luguet.* — Le duc de Hautmont, *M. Barbe.* — Jean de Born, *M. Lagrange.* — Harispe, *M. Bertal.* — Léonce, *M. Noblet.* — De Monteil, *M. T. Seiglet.* — Borniche, *M. Revel.* — Thérèse Cambry, *Mme Pasca.* — Espérance, *Mlle Lemercier.* — Maravillas, *Mlle Netty.*

où Pierre Cambry autorise le duel de son fils, et celle où il le lui défend — quand il a tout appris. Tout cela est admirablement théâtral et fait le plus grand honneur à M. Delpit. — Marais ne nous avait plu qu'à moitié dans *Monsieur le Ministre*, où la science de composition avait paru lui faire défaut. Il prenait sa revanche dans le rôle de Martial, qu'il jouait avec une chaleur et une énergie au-dessus de tout éloge. Il y a longtemps que nous le savions : Landrol est plus qu'un artiste consciencieux; il l'a prouvé dans Pierre de Cambry, où il était de tout point excellent. C'est par un Berton père, ou tout au moins par Pujol, que nous aurions voulu voir interpréter le duc de Hautmont. A défaut du grand air et de la haute distinction que réclame le personnage, M. Barbe rendait au moins le dernier acte avec beaucoup de tact et de mesure. Mme Pasca n'avait pas un bon rôle; ce n'est donc pas absolument sa faute si elle nous y a paru plus monotone et moins vraie que d'habitude en ses effets un peu cherchés. Mlle Lemercier était une très gracieuse Espérance.

**

A la matinée du 6 mai, on donnait, en même temps que la pièce de M. Delpit, un amusant petit acte, d'un jeune auteur, M. Gaston Peloux, intitulé les *Femmes qui fument*, très bien joué par M. Cressonnois, Mmes Vrignault, Lender et Duchesne. *Le Père de Martial* était un peu court et un peu bien sévère : il s'agissait de « corser le spectacle » et d'accompagner, par un nouvel acte gai, la pièce austère de M. Albert Delpit. Le *Nouveau Régime* [1], de

1. DISTRIBUTION : Ernest, *M. Saint-Germain*. — Henri, *M. Guil-*

MM. Henri Meilhac et Jules Prével (11 mai), remplissait ce but admirablement. Le domestique Ernest était, dans cette bluette égrillarde, une des plus charmantes créations de l'excellent Saint-Germain tirant, grâce à la puissance de son jeu de physionomie, un énorme parti d'un rôle fait d'entrées et sorties.

La troupe du Gymnase avait l'intention de passer en revue les pièces qu'elle devait aller jouer à Londres. Le 21 mai, on reprenait *Serge Panine*, de M. Ohnet, pour le premier début de Mlle Lina Munte, dans le rôle de Jeanne, créé par Mlle Léonide Leblanc. Le 28 mai, la critique théâtrale était convoquée pour la première représentation de la *Partie de Dames* et la reprise de *Madame Caverlet*. La *Partie de Dames*, tirée des *Scènes et Proverbes* de M. Octave Feuillet et retouchée avec soin par l'auteur en vue de la représentation, avait été donnée l'année précédente à la Porte-Saint-Martin, dans une matinée organisée par l'*Union française de la jeunesse*. La pièce était alors interprétée par M. Prudhon et par Mlle Persoons. Le directeur du Gymnase a voulu faire à l'auteur d'*Un Roman parisien* la politesse de lui jouer ce petit acte et de le comprendre ainsi dans le bagage dramatique de Gaiety-Théâtre. Il en a confié l'interprétation à M. Saint-Germain et à Mme Pasca, qui n'ont trouvé ni au-dessous d'eux, ni en dehors de leur emploi, les rôles du vieux médecin

lemot. — Léon Charmoise, *M. Noblet*. — Adrien de Beaupré, *M. Bertal*. — Lucie, *Mlle Lemercier*. — Berthe, *Mlle Vrignault*. — Victorine, *Mlle Lender*.

Jacobus et de sa partenaire, Mme d'Ermel. M. Saint-Germain et Mme Pasca ont donc admirablement joué leur *Partie de Dames*, un peu sermonneuse et un peu longuette, — avec cette différence pourtant que M. Saint-Germain nous a paru infiniment plus vrai que Mme Pasca sous ses bandeaux blancs et dans sa démarche de petite vieille de convention. Puis, après un entr'acte d'une longueur fort respectable, le rideau s'était à peine relevé sur le décor suisse de *Madame Caverlet*, qu'il se baissait de nouveau, interrompant à brûle-pourpoint la première scène de la pièce. Qu'allait-il se passer?... Une annonce, sans doute. En effet, M. Landrol s'avançait, navré, et prévenait le public que M. Marais, protestant contre le rôle de Caverlet qu'il ne trouvait pas à sa convenance, refusait son service. On allait rendre l'argent. Vous jugez de l'effet de la nouvelle, et du tumulte, augmenté encore par l'apparition de Marais, se précipitant en scène pour lancer au public ces quelques mots de dénégation : « Non ! M. Marais ne refuse pas son service, il est prêt à jouer... » Mais la toile baisse, et le gaz s'éteint : on rend l'argent, et nous apprenons que, dans la soirée, M. Koning avait reçu de M. Marais un papier timbré, dans lequel le jeune artiste déclarait à son directeur « qu'il consentait à jouer au Gymnase quatre fois *Madame Caverlet*, ainsi que l'annonçait l'affiche, mais que le rôle de Caverlet n'étant pas son emploi et pouvant lui causer un préjudice, il entendait cesser tout service vis-à-vis du Gymnase à partir du 1er juin prochain, et qu'il cesserait en conséquence toutes répétitions à partir d'aujourd'hui, considérant comme

rompus tous engagements envers le Gymnase. » On comprend dès lors l'importance d'une contestation de cette nature, à la veille du départ pour Londres de la troupe du Gymnase. C'est pour ôter tout prétexte à M. Marais, que M. Koning avait fait rendre l'argent. Dès le lendemain il s'adressait aux tribunaux.

On découvrit bientôt que M. Marais avait, depuis longtemps, entamé de sérieux pourparlers avec la direction de la Porte-Saint-Martin, et nous verrons, par la suite de ce livre, son début dans *Froufrou* à côte de Mme Sarah Bernhardt. — Une condamnation à payer à M. Koning un dédit de 60,000 francs, sera plus tard la conclusion légale de toute cette affaire.

Dès le lendemain, on reprenait *Serge Panine*, et trois jours après, *Un roman parisien*, qui devait tenir l'affiche jusqu'au 7 juin, c'est-à-dire, jusqu'à la veille du départ de la troupe du Gymnase pour Londres.

30 Aout. — Réouverture par la première représentation (à ce théâtre) du *Petit Ludovic*, comédie en trois actes, de MM. Henri Crisafulli et Victor Bernard [1]. — Il faut remonter au mois de mars 1879. Le théâtre des Arts, cette salle enguignonnée qui ouvre de temps à autre ses portes sur le boulevard de Strasbourg, fut à cette époque louée à un jeune

1. Distribution : Isidore Potard, *M. Saint-Germain*. — Fortuné Chambly, *M. Guillemot*. — Jacques, *M. Noblet*. — Chiquita, *Mme Desclauzas*. — Cécile, *Mlle Darlaud*. — Juliette, *Mlle Devoyod*. — Jeannette, *Mlle Descorval*. — Clara, *Mlle Doria*. — Fanny, *Mlle Davenay*.

homme sans grande expérience. Jusque-là, tous les essais avaient été malheureux : les gens du quartier trouvaient la salle des Arts trop chère pour leur bourse, et ils lui préféraient les cafés-concerts qui pullulent littéralement dans ce coin de Paris. Quant aux boulevardiers, ils réchignaient à aller chercher une maigre distraction sur la route de la gare de l'Est. Un beau soir, on apprit qu'une comédie fort gaie et d'allure originale venait d'y affronter le feu de la rampe au milieu d'un éclat de rire général, et, pendant deux mois, la salle fit le maximum sans désemparer. Les théâtres ont de ces fortunes étranges. La pièce qui avait rompu le vilain charme, c'était le *Petit Ludovic*. Les auteurs, MM. Henri Crisafulli et Victor Bernard, l'avaient d'abord écrite pour le Gymnase; puis, lassés d'attendre un « tour » qui ne venait point, ils avaient consenti à émigrer là-bas, là-bas, sur la route de la Villette. Oui, consenti ! A première vue, le théâtre des Arts semble plus près du boulevard que la Gaîté; mais il y a de ces crochets que le public entêté ne se décide pas à faire : il tournait bien à droite pour gagner le square des Arts-et-Métiers, — ce public moutonnier, et le diable ne l'aurait pas fait tourner à gauche pour dépasser l'Eldorado d'une trentaine de mètres. On ne raisonne pas avec ces choses-là. Le succès récompensa MM. Crisafulli et Bernard, et voici qu'ils arrivent sur la scène où ils avaient rêvé jadis d'entendre le *Petit Ludovic* pousser ses premiers vagissements. Les applaudissements et les rires ont été aussi vifs que le premier soir. M. Victor Koning a encore fait là une excellente affaire. C'est qu'aussi il a le flair, ce malin

directeur qui est doublé d'un Parisien très intelligent, et il a composé une affiche de haut goût en y mettant les tribulations comiques de la famille Potard et les débuts de quatre femmes dont le nom éveille quatre fois l'intérêt. Tout d'abord, Mlle Desclauzas, dont les mines effarouchées, excentriques et fines pourtant, ont contribué à la fortune de la Renaissance : puis Mlle Descorval, une étonnante soubrette que nous avions remarquée chez M. Ballande; et Mlle Darlaud que les derniers concours du Conservatoire ont mise en évidence; enfin, Mlle Devoyod que l'on a surnommée la Belle et qui — ce n'est pas impossible — se sentira peut-être un jour la curieuse envie de devenir une artiste. Cette présentation a donné du ragoût à la donnée de haulte gresse du *Petit Ludovic*. M. et Mme Potard, négociants retirés, molestent leur gendre, Fortuné Chambly, qui, marié depuis plusieurs mois, n'a « rien de nouveau à leur apprendre ». Fortuné Chambly se récrie; sa femme certifiera qu'il a fait son devoir de mari. Et sa femme survient, en effet, avec une foule d'envies que Mme Potard, sa mère, est toute étonnée de ressentir à son tour. — Eh quoi ? Il se pourrait ?... — Absolument. — Un « tardillon » va naître. Un « tardillon » naît. Et la discorde naît avec le tardillon. Le beau-père et le gendre se brouillent, et des querelles étourdissantes séparent les Chambly et les Potard. Toute la pièce est dans cette guerre, suscitée par le tardillon, entre Saint-Germain Potard et Guillemot Chambly : elle est bien amusante.

Pour accompagner le *Petit Ludovic*, où Mlle Berthe Jost reprenait, non sans succès, le rôle de Mlle Marthe

Devoyod, on donnait, le 23 septembre, la première représentation d'un petit acte de M. Pierre Decourcelle, la *Danseuse au couvent*, « miniature à la Lancret pleine de détails charmants et d'une touche extrêmement délicate ». La pièce était très agréablement rendue par Mlle Darlaud et par M. Chameroy.

3 OCTOBRE. — Reprise d'*Un Roman parisien* de M. Octave Feuillet. — Il n'y a plus à revenir sur la pièce de M. Octave Feuillet, que nous avons appréciée dans le précédent volume, lors de sa première apparition (28 octobre 1882), et qui, depuis lors, a eu au Gymnase plus de cent représentations. Un récit découpé en tableaux, un récit sans suite, où le hasard joue le principal rôle, qui s'ouvre par la plus étonnante des invraisemblances et se ferme par le plus inutile des dénouements. Amusant, malgré tout, ce « roman » spirituellement mis en scène, écrit d'une main élégante et soignée, semé de traits brillants, de passages épisodiques curieux; tout cela est animé, vivant, touchant même par endroits, et les cinq actes s'écoutent d'un bout à l'autre, sans trop de fatigue. En somme, une pièce bizarre dont les défauts, qui sont énormes, sont heureusement compensés par plusieurs scènes bien venues et surtout bien jouées. L'œuvre est médiocre; grâce à son interprétation, elle était assurée d'un long succès. En première ligne, il faut placer Mme Pasca, qui, toujours belle et toujours grande dame, *vit* le rôle de Mme de Targy, de manière à lui valoir mieux encore que les applaudissements, à lui attirer les sympathies d'une salle

absolument ravie. Jamais, peut-être, Mme Pasca ne nous avait fait un plaisir plus complet. Nous en dirons autant de Landrol, qui, dans sa longue carrière, a eu de nombreux rôles, sans en rencontrer un peut-être, en comptant *Le Père de Martial*, où il fut mieux placé à son avantage, que dans celui du bon docteur Chesnel. Saint-Germain, un comédien dans la grande acception du mot, joue, avec la sûreté et la finesse que vous lui connaissez, le rôle le plus difficile de la pièce : celui du baron Chevrial. Le toast à la matière, qui précède l'attaque d'apoplexie foudroyante, les étourdissements de corps et les étranglements de voix qui terminent le speech sont étudiés avec un soin rare et rendus avec une incontestable puissance. M. Noblet a retrouvé, dans son rôle épisodique, le succès qui avait accueilli son amusante composition du gommeux délabré : son « vieil ami », devenu fameux, a fait rire comme au premier jour. Plus superbe que jamais, pleine de verve et d'humour, Mlle Magnier, dans Rosa Guérin. En interprétant dans une note absolument juste le rôle de Marcelle, Mlle Jeanne Brindeau avait su mériter les éloges de la critique ; elle avait fait couler bien des pleurs en jouant de la façon la plus touchante le dernier acte de la pièce. Mlle Lina Munte nous a incomparablement moins plu que sa devancière dans ce caractère qui ne lui convient que médiocrement : il lui manque la distinction et aussi la conviction. Mais que dire de Mlle Devoyod, absolument nulle, dans le rôle de la baronne Chevrial où Mlle Volsy était si charmante ! Arrivons à M. Jacques Damala, dont le début au Gymnase, dans le rôle d'Henri de Targy, créé par Marais,

était le gros attrait de la soirée. Nous nous souvenons encore de sa première apparition à l'Ambigu, dans les *Mères ennemies*, où, en dépit d'une articulation défectueuse et d'un organe peu souple, il mit une émotion et une distinction remarquables au service du personnage d'André Boleski. M. Damala était encore plein d'inexpérience; il a visiblement progressé depuis lors, non certes qu'il n'ait encore beaucoup à apprendre ; mais il est parvenu à assouplir son organe et à acquérir des qualités qui lui resteront. Il n'a sans doute ni la voix chaude et pénétrante, ni le talent de Marais ; mais il a un joli physique, une tenue excellente et beaucoup de naturel. Il a joué avec une véritable intelligence le rôle d'Henri de Targy , dont il a dit particulièrement, d'une manière exquise, le « couplet » familier du troisième acte. Moins bon dans la force que dans la tendresse, meilleur dans la comédie que dans le drame, il devra faire en sorte de ne pas laisser tomber sa voix comme il l'a souvent fait ce soir, où il était, du reste, glacé par la peur, devant la critique. Les nombreux bravos qu'il a mérités et les éloges sincères qu'il va récolter doivent lui donner de l'assurance pour l'avenir. Très sympathique au public (tout est là, n'est-il pas vrai ?) il a dépassé du premier coup les espérances qu'on avait pu fonder sur lui. Il est toujours très dur de reprendre un rôle créé par un autre; aussi attendons-nous M. Damala à une création bien préparée et bien étudiée; nous sommes persuadé qu'il se fera une place au Gymnase et saura conquérir un rang fort honorable parmi les jeunes premiers de Paris.

19 OCTOBRE. — Première représentation d'**AUTOUR DU MARIAGE**, comédie en cinq actes de MM. GYP et Hector CRÉMIEUX. — On avait lu, dans la *Vie Parisienne*, les dialogues égrillards et pimentés, signés Gyp, le pseudonyme d'une femme du monde, Mme de Mirabeau-Martel. Réunis en un volume, qui en était à sa vingt-septième édition, les chapitres du journal du *high life* formaient un roman d'une suprême immoralité, dont le succès semblait assuré d'avance. Il s'agit d'une jeune fille, aussi mal élevée qu'on le peut imaginer, Mlle Paulette d'Hautretan, sans cœur comme sans cervelle, qui ne se marie que pour « faire la fête » et qui, une fois mariée, ne trompe pas son mari uniquement parce qu'elle « ne sent pas » et qu'elle n'a pas encore rencontré l'amant idéal, capable de lui faire éprouver la « sensation » désirée. Elle reste donc honnête jusqu'à la fin, mais ce n'est pas sa faute, et comme son mari la pousse à bout en la soupçonnant à faux : « Ah ! c'est ainsi ?.., s'écrie-t-elle exaspérée... Je suis irréprochable, et je n'en suis pas *moins aussi* malheureuse que si je ne l'étais pas ?... Eh

1. DISTRIBUTION : Le marquis d'Alaly, *M. Saint-Germain*. — De Gailhac, *M. Landrol*. — Lheureux, *M. Lagrange*. — Le prince de Calabre, *M. Noblet*. — De Fryleuse, *M. Bertal*. — Des Açores, *M. Guillemot*. — Maître Lemondyn, *M. Chameroy*. — D'Hautretan, *M. Seiglet*. — Le général de Belpoigne, *M. Martin*. — De Rupin, *M. Jourdan*. — Le colonel du Helder, *M. Gœury*. — De Kummel, *M. Carlo*. — Fritz, *M. Révet*. — Un clerc, *M. Alexis*. — Un paysan, *M. Dubroca*. — Valentin. *M. Ismaël*. — Paulette, *Mme Jane Hading*. — La comtesse Gypsy, *Mlle Desclauzas*. — Mme d'Hautretan. *Mme Grivot*. — Mme de Flirt, *Mlle Devoyod*. — La marquise d'Alaly, *Mme Marni*. — Mme de Dourgar, *Mme Jost*. — Bettly, *Mme Darlaud*. — Mlle Hermance, *Mme Davenay*. — Mlle Elvire, *Mme Linville*.

bien, non ! c'est trop bête, à la fin ! Puisque j'ai les ennuis de la situation, j'en aurai du moins les avantages... Oh ! oui, je vais le tromper... et bien ! Quand je fais les choses, moi, je les fais mieux que personne !. » Et c'est sur cette bonne promesse que se fermait le livre de Gyp : *Autour du mariage*. C'est sur une franche réconciliation des deux époux que se terminait au cinquième acte, tout comme dans *Chez l'avocat* de M Paul Ferrier, la pièce du Gymnase, qui n'avait qu'un tort, un tort minime, celui de n'avoir pas commencé. M. d'Alaly, n'ayant pas voulu croire que sa femme a proprement éconduit le beau lieutenant qui lui avait pris la taille en attendant mieux, Mme d'Alaly a parlé de se séparer. Mais, au moment de le faire, elle examine son mari un peu plus attentivement (il était temps !) et s'écrie tout étonnée : « Mais attendez donc... vous avez du chic, vous ! » Le marquis d'Alaly n'était, jusque là, qu'un ridicule Joseph : il va devenir aux yeux de sa femme le mari le plus « ah ! » de toute la gomme pschutteuse et juteuse qui, d'après Gyp, constitue le grand monde parisien. « Mince alors ! » comme dirait Paulette, si c'est là le grand monde ! Des chapitres dialogués du livre de Gyp, MM. Victor Koning et Hector Crémieux ont cru qu'on pouvait faire une pièce de théâtre; ils se sont trompés du tout au tout. Il y a des détails assez drôles dans les deux premiers actes : celui de la soirée de contrat et celui du couturier; mais à partir du troisième, la nuit de noces en Suisse, la comédie est aussi vide que les bulles de savon que soufflent dans leurs pipes de terre les excellents artistes du Gymnase. Et comme ce n'est

pas l'affaire d'un annaliste de vanter l'habit rouge que portait élégamment, dans le joli décor de forêt du Rally-paper, la charmante Jane Hading, ni le talent d'équitation affirmé par l'amusante Desclauzas, je me vois forcé de clore ici le compte-rendu de la première représentation d'*Autour du mariage* : la nullité ne comporte point d'analyse.

M. Saint-Germain a un rôle pitoyable : celui du marquis d'Alaly. M. Landrol (de Gaillac) s'est fait une excellente tête de « viveur consultant ». M. Lagrange (Lheureux; lisez : Félix) est un tailleur amusant, et M. Noblet reste décidément un gommeux des plus comiques. Dans le livre, Paulette est une cynique. Dans la pièce, c'est une simple « grue ». Mlle Jane Hading l'a donc jouée à la façon « bébête » indiquée par le dramaturge : en somme, elle a fait, dans la comédie, un début remarqué : il y a même certaines phrases légères qu'elle a dites d'une manière remarquable. Mauvaise pour la pièce, la soirée aura été bonne pour elle. Félicitons Mme Grivot, qui personnifie Mme d'Hautretan, la mère, en diseuse de la bonne école, et plaignons Mlle Desclauzas de n'avoir jamais à jouer, au Gymnase comme à la Renaissance, que le même rôle d'opérette, auquel il ne manque, cette fois, que des couplets.

9 NOVEMBRE. — Reprise de la *Petite Marquise*, comédie en trois actes, de MM. Henri MEILHAC et Ludovic HALÉVY, et de *Passé minuit*, comédie en un acte, de MM. LOCKROY et d'Anicet BOURGEOIS. — Les cinq actes de Gyp étaient tirés de la *Vie Pari-*

sienne. La comédie de MM. Meilhac et Halévy n'est elle-même, à proprement parler, qu'un article de la *Vie Parisienne* transporté à la scène et mis au point d'optique du théâtre. Mais quelle science du « métier » chez les deux auteurs de la *Petite Marquise!* Quels maîtres ouvriers que MM. Meilhac et Halévy! Vous connaissez le sujet. Le marquis et la marquise de Kergazon présentent le plus parfait modèle d'incompatibilité d'humeur qu'un mariage de hasard ait jamais produit. On ne les voit d'accord que sur un seul point : la nécessité d'une séparation. Mais quel motif invoquer? M. de Kergazon, absorbé dans l'étude des vieux bouquins, où il puise les éléments d'une histoire des troubadours, n'a aucun des torts sur lesquels une instance judiciaire pourrait s'appuyer avec quelque vraisemblance. La marquise n'est pas mieux partagée : on ne lui connaît pas d'aventure; elle a pour le petit vicomte de Boisgommeux une inclination à laquelle, la veille encore, elle a été bien près de succomber; mais, après cette escapade, elle est rentrée pure et sans tache au domicile conjugal. Enfin, le marquis a trouvé un moyen : il installe dans son propre appartement une femme de bonne volonté, et simule, aux yeux de plusieurs témoins, l'intimité criminelle qui doit faire prononcer contre lui la séparation désirée. Sur ces entrefaites, la marquise se dispose à faire usage de son indépendance anticipée en faveur du petit vicomte, qui, par dépit de la résistance opposée à son amour, est allé bouder à la campagne. Elle vient lui dire, avec l'ivresse de l'abandon d'une passion longuement contenue, qu'ils ont maintenant toute liberté de s'aimer,

que ses vœux, si ardemment exprimés, vont être comblés, qu'il aura l'ineffable bonheur de la garder toute la vie sous son toit. Cette perspective refroidit considérablement l'enthousiasme du jeune vicomte. C'est lui maintenant — vous vous y attendiez — qui exhorte la marquise à retourner auprès de son mari. Elle reprend, en effet, le chemin du gynécée. Un soudain revirement, provoqué par le lâche conseil du vicomte, l'a rendue toute aimable, douce et caressante pour le marquis. Devenu lui-même, à son exemple, plus sociable et plus conciliant, il peut espérer une nouvelle lune de miel. Malheureusement pour la morale, le vicomte s'est ravisé. On le voit reparaître plus amoureux que jamais. Inévitablement, le mari n'a rien de plus pressé que de le retenir à dîner. — Troubadour, va ! s'écrie la marquise en haussant les épaules. On devine que le marquis de Kergazon sera bientôt le plus heureux des trois. Voilà le thème, mais que de détails charmants, d'une fine observation parisienne et d'une adorable fantaisie! La *Petite Marquise* est un bijou. Aux Variétés, où elle fut un grand succès de première et n'obtint cependant que soixante-cinq représentations, la pièce était merveilleusement jouée par Mme Chaumont, Dupuis et Baron, excellents dans les rôles écrits tout exprès pour eux. L'interprétation du Gymnase a quelque peu dérouté les spectateurs d'autrefois. Le rôle de la « petite marquise » convient peu à la taille et à la « distinction » de Mlle Magnier, qui a de l'entrain, mais peu de finesse. Autre chose est de représenter un jeune gommeux qui dort toujours, comme dans le *Roman parisien*, et de com-

poser un rôle comme celui du vicomte Max de Boisgommeux; M. Noblet n'y a pas complètement échoué, c'est tout ce qu'on en peut dire. Saint-Germain, un vrai comédien pourtant, nous a fait regretter Baron, qui était d'une si étonnante fantaisie dans sa caricature du mari. Mlle Netty a bien gentiment joué le petit rôle de Juliette, la femme de chambre, répondant au marquis de Kergazon, qui lui demande « d'avoir l'air » de passer la nuit avec lui : « Ah ! mais, c'est que je suis une honnête fille, moi, monsieur : j'ai un amant ! » Quoi qu'il en soit, et en dépit d'une interprétation qui ne valait pas, à beaucoup près, celle de la création, la *Petite Marquise* nous a ravis. La soirée se terminait gaiement par le *Passé minuit*, de M. Lockroy (l'auteur de *Pourquoi?* du *Maître d'école*, et de *Bonsoir, monsieur Pantalon*) et d'Anicet Bourgeois. Arnal et Bardou y furent d'une inénarrable drôlerie. Saint-Germain et Landrol y étaient, après eux, d'un comique achevé. — Le 2 décembre, *Passé minuit* cédait la place au *Petit Ludovic*, qui formait spectacle avec la *Petite Marquise*.

15 Décembre. — Première représentation du **MAITRE DE FORGES**, pièce en quatre actes et cinq tableaux, de M. Georges Ohnet [1]. — Le théâtre est

1. Distribution : Moulinet, *M. Saint-Germain*. — Philippe Derblay, *M. J. Damala*. — Bachelin, *M. Landrol*. — Duc de Bligny, *M. Barbe*. — Baron de Préfont, *M. Lagrange*. — Octave, *M. Jourdan*. — Le général, *M. Seiglet*. — Gobert, *M. Martin*. — Docteur Servan, *M. Libert*. — Le préfet, *M. Cressonnois*. — De Fontac,

décidément envahi par le roman. Nous avons vu, avec des fortunes diverses, les *Rois en exil*, au Vaudeville; *Pot-Bouille*, à l'Ambigu; nous verrons *Manon Lescaut*, à l'Opéra-Comique; *Gatienne*, à la Porte-Saint-Martin; *Olympe de Clèves*, à la Gaîté. M. Victor Cherbuliez a autorisé M. Busnach à faire une pièce de son dernier livre, la *Ferme du Choquart*. Au Gymnase, après *Autour du mariage*, qui n'a point réussi, nous avons eu ce soir, le *Maître de Forges*, qui, mieux encore que *Serge Panine*, du même auteur, est allé aux nues. L'exposition est on ne peut mieux faite. Claire de Beaulieu attend son fiancé... qui ne vient pas. Le duc de Bligny a appris que la famille de Beaulieu était ruinée, il aime l'argent et il est joueur. Après une culotte de 200,000 francs — de l'étoffe chère, comme dit le notaire Bachelin — le duc s'est décidé à épouser Mlle Athénaïs Moulinet, la fille d'un chocolatier dix fois millionnaire. Claire apprend la nouvelle de cette trahison de la bouche même d'Athénaïs « une amie sincère et dévouée » qui, jalouse d'elle depuis la pension, lui a voué une de ces haines, dont les femmes seules peuvent nous donner un exemple féroce. — « Mes compliments, répond Claire à Athénaïs, vous êtes dignes l'un de l'autre ». Et par dépit, elle donne sa main à Philippe Dherblay, le maître de forges, qui ne peut croire à son bonheur. Triste bonheur,

M. Gœury. — Jean, *M. Ismaël.* — Un ouvrier, *M. Armand.* — Un domestique, *M. Oulif.* — Claire de Beaulieu, *Mlle Jane Hading.* — Athénaïs, *Mlle Lina Munte.* — Marquise de Beaulieu, *Mme Grivot.* — Baronne de Préfont, *Mlle M. Devoyod.* — Suzanne, *Mme Darlaud.* — Brigitte, *Mlle Gennelier.*

triste nuit de noces ! Claire repousse son mari, qui lui fait horreur. « Lâche qui m'a trahie, pense-t-elle, plus lâche encore qui m'a acceptée pour femme.» — « Est-ce que vous l'aimeriez encore ? » demande furieusement le mari. Claire ne répond pas, et, acceptant la liberté que lui a offerte le généreux Philippe, elle se retire dans sa chambre. Il n'y aura pas de scandale, ils vivront l'un près de l'autre, — mais l'un sans l'autre. « Créature orgueilleuse, a dit Philippe, je t'adore, mais je te briserai ! » Il est bon, loyal, intelligent et fort — comme on ne l'est pas : Claire ne tarde pas à l'aimer, mais il reste de glace. Une superbe scène, la plus dramatique, à notre avis, de cette pièce admirablement faite d'un bout à l'autre, est celle où Claire apprend, par hasard, à quel point Philippe, qu'elle a si cruellement froissé, s'est montré généreux envers elle, lui laissant ignorer qu'elle était ruinée et qu'il l'a épousée sans fortune. Tout cela est légèrement invraisemblable, mais quel coup de théâtre !... Vous devinez la haute opinion que Claire a désormais conçue de cet époux si grand et si noble. Aussi n'hésite-t-elle pas à signifier à Athénaïs qu'elle ait à cesser ses agaceries autour de Philippe. — « Fille, tu m'as pris mon fiancé. Femme, tu veux me prendre mon mari : je ne le souffrirai pas. » Et elle la chasse. — « Approuvez-vous la conduite de Mme Dherblay ? demande le duc. — « Quoi que fasse Mme Dherblay, je le tiens pour bien fait ! » répond Philippe. Un duel est inévitable. Les apprêts de ce duel sont simples et émouvants. Le maître de forges accorde à Octave, le frère de Claire, la main de sa jeune sœur, qu'il lui avait déjà refusée : « Je vous

lègue Suzanne, dit-il, comme ce que j'ai de plus cher au monde. » Puis, il consent à recevoir la visite de sa femme. C'est elle, à son tour, qui lui dit : « Si tu savais comme je t'aime ! » Mais il demeure inébranlable et court au rendez-vous en lui criant : « Priez Dieu que je vive ! » La toile se relève sur le rond-point des Étangs, où a lieu le duel au pistolet. Le coup part : Claire s'est précipitée entre les deux adversaires et reçoit la balle destiné à Philippe, qui la prend dans ses bras. « M'aimes-tu ? » demande-t-« elle. Je t'adore ! » répond-il. « Ah ! comme je vais être heureuse ! » Vous pensez bien qu'elle ne mourra pas... La pièce est claire et concise—pas un mot de trop, pas un mot à ajouter — la donnée en est touchante et l'exécution supérieure. Nous ne savons pas si le personnage de Philippe est bien humain, si celui de Claire est absolument vrai ; toujours est-il que tel qu'il est, le *Maître de forges* a obtenu le plus franc de tous les succès, et qu'il tiendra très longtemps l'affiche du Gymnase. M. Jacques Damala n'a pas trompé nos espérances : il a rendu le rôle de Philippe avec une rare chaleur et une mâle sobriété, qui lui ont donné une allure vraiment originale et attachante. M. Damala a, du premier coup, satisfait les plus difficiles, et cette création l'a mis hors de pair. Mlle Jane Hading a eu raison de quitter définitivement l'opérette pour la comédie, où elle se fera une belle place. Jolie et distinguée, intelligente et souple, tendre et contenue, elle a conquis tous les suffrages dans ce rôle de Claire qu'elle personnifie merveilleusement. Le caractère envieux et méchant d'Athénaïs Moulinet est on ne peut mieux rendu par Mlle Lina

Munte, la « traîtresse » de la pièce. Mme Grivot semble prendre l'emploi des mères : je crois plutôt qu'elle jouera avec son talent habituel tous les rôles qu'on voudra bien lui confier ; elle s'est montrée très digne et très touchante dans la marquise de Beaulieu. N'oublions point M. Jourdan, vraiment jeune et sympathique, dans Octave, MM. Landrol et Lagrange dans leurs bouts de rôle. M. Saint-Germain a su faire un type de Moulinet-Poirier, qui rêve de rendre le chocolat presque gratuit et surtout obligatoire. Libéral comme opinions, aristocratique comme relations, Moulinet sait ménager la chèvre et le chou, avoir un pied dans les deux camps ; il fonde une école laïque et donne au curé de quoi réparer le clocher de son église. « Il y a, dit le propriétaire de la *France du Jura* (bonne petite opinion moyenne), une masse timide d'électeurs qui ne sait pas ce qu'elle veut : il faut le lui apprendre ! » — « Vous faites appel à tous les imbéciles, lui dit-on, vous aurez la majorité ! » Ceci tend à vous prouver que l'esprit n'est point banni de la belle pièce, saine, émouvante et forte de M. Georges Ohnet. — Un gros succès qui termine l'année 1883, et que nous retrouverons bien vivace en l'année 1884.

Notons pour être complètement exact, la première représentation, à la date du 23 décembre, d'une petite comédie en un acte, de M. Jules Jourdet, intitulée *Vendanges sont faites*, agréablement interprétée par Mmes Jeanne Marnis et Netty, par MM. Achard et Chameroy.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pend. l'année.
Un Roman parisien	5		57
* *Monsieur le Ministre*	5	2 février.	89
Un Mari qui pleure	1		8
L'Amour d'une ingénue	1		16
* *Le Père de Martial*	4	20 avril.	36
* *Les Femmes qui fument*	1	5 —	86
* *Le Nouveau Régime*	1	11 mai.	11
Serge Panine	5		11
* *Le Petit Ludovic*	3	30 août.	49
* *La Danseuse au couvent*	1	23 septembre.	19
* *Autour du mariage*	5	19 octobre.	23
* *La Petite Marquise*	3	9 novembre.	41
* *Passé minuit*	1	—	26
* *Le Maître de forges*	4	15 décembre.	18
* *Vendanges sont faites*	1	22 —	9

VAUDEVILLE

Le Vaudeville tient avec Mme Sarah Bernhardt et *Fédora*,[1] l'un des plus grands succès de l'année. La 130e et dernière représentation de la pièce de M. Sardou avait lieu le 25 avril. Le lendemain 26, on reprenait *Tête de Linotte* avec Mlle Legault, et le 19 mai, on donnait la première représentation de **LA VIE FACILE**, comédie en trois actes de MM. Albéric Second et Paul Ferrier[2] Deux amis, deux viveurs, demeurant ensemble, ou plutôt l'un chez l'autre : Montgiraud, qui a perdu toute sa fortune, chez le comte de Trévisan

1. Petit changement dans la distribution : dans les derniers jours du mois de janvier, Mlle Julia Depoix avait cédé à Mlle Lincelle le rôle du petit moujick.

2. DISTRIBUTION : Mongiraud, *M. Dupuis*. — Trévisan, *M. Dieudonné*. — Aubertin. *M. Volny*. — Bruneau, *M. Michel*. — Pontaillac, *M. Francès*. — Clavarot, *M. Colombey*. — Gontran, *M. Moisson*. — De Nançay, *M. Roche*. — De Boisgobert, *M. Mayer*. — Georgette, *Mlle Legault*. — Julia de Val-Féras, *Mlle Pazza*. — Bob, *Mlle Lincelle*. — Olga, *Mlle Caron*. — Nadine, *Mlle Dezoder*. — Berthe, *Mlle Hilaire*. — Debarah, *Mlle Manvel*. — Jenny, *Mlle Moisson*.

qui a su garder la sienne, et dont Montgiraud se fait l'intendant et le mentor. C'est lui qui a élevé Georgette, — une fille naturelle, que Trévisan a eue d'une danseuse honnête (?), morte il y a dix-huit ans. Dix-huit ans : c'est l'âge de la jeune fille, dont Trévisan ne s'est jamais occupé, et qui, son éducation terminée, revient aujourd'hui de pension, installée par Montgiraud dans l'hôtel de Trévisan. La présence de la petite pensionnaire va bien gêner le comte en ses allures de viveur effréné ; mais Georgette est si gentille qu'elle ne tarde pas à séduire ce père qu'elle ne connaît pas et qui l'appelle : « Ma chérie », tout comme s'il l'avait toujours aimée d'une affection paternelle. Cette affection va, d'ailleurs, se traduire d'une singulière façon. Au premier acte, qui nous avait présenté un joli tableau, sentimental et gracieux, semblable à celui du *Feu au Couvent*, succède un acte qui se passe dans une maison interlope, chez Julia de Val-Féras, une marquise pour de rire, aspirant à devenir pour de bon comtesse de Trévisan, une Aventurière flanquée d'un « Annibal » de frère, Hector Clavarot, par qui elle prétend faire épouser Georgette. Le comte est ensorcelé par la coquine : il en passera par tout ce qu'elle voudra. Tel n'est pas l'avis de Montgiraud, qui, se présentant chez la Val-Féras, pour emmener Georgette, est insulté par la sœur du misérable Claverot, et indignement lâché par son ami. Trévisan se brouille définitivement avec ce vieil ami, qui n'approuve pas ses projets ; il prétend garder seul Georgette et lui imposer le mariage qu'il désire. Mais il a compté sans Montgiraud, qui est allé reconnaître l'enfant à la mairie du seizième arrondisse-

ent, et qui, lui escamotant habilement son titre de re, lui enlève pour toujours sa Georgette, auquel destine un autre mari : l'avocat Aubertin qui, ce us semble, n'a guère fait ses preuves de bonne nduite et d'amour honnête. Dépouillé de sa fille et ndamné à épouser Julia de Val-Féras, Trévisan cevra de la sorte le juste châtiment de sa vie acile. Telle est la pièce tirée du roman qui porte e même titre. Elle est écrite d'un style un peu vieilli, nais de bonne compagnie, émaillée de mots fins et istingués, agréable en somme, et tenant très convenablement l'affiche du Vaudeville. Elle était, d'ailleurs, rès bien jouée par Adolphe Dupuis, un Montgiraud plein de naturel, par Dieudonné, qui a remarquablement composé le rôle ingrat de Trévisan, et par Mlle Legault, à qui il ne manque que de savoir, à l'occasion, pleurer comme il faut.—La *Vie facile* s'est jouée jusqu'à la fermeture, c'est-à-dire jusqu'au 30 juin, et a rouvert la saison, à la date du 1er septembre. La comédie de MM. Albéric Second et Paul Ferrier était accompagnée, ce soir-là, d'un acte inédit de M. le baron Jules Legoux, intitulé *Le Prétexte*. Il s'agit, comme dans la *Vie facile*, d'un don Juan émérite, qui, au dénouement, finit par se ranger d'une façon bien imprévue. Le comte des Rieux attend une femme qu'il a rencontrée, masquée, à la dernière redoute du Cercle de la Presse, et pour laquelle il a fait préparer un en-cas de haute-liesse. La belle se présente, sous le prétexte, bien inutile en vérité, de visiter son hôtel : ce n'est point du tout son domino de l'autre nuit. « A bas les pattes, monsieur le comte, Mme de Lorancel n'est pas de ces

femmes qu'on prend ainsi du premier coup ! » Étonnement du viveur et confidence de la visiteuse : elle a soigné, cinq ans auparavant, en Algérie, un officier blessé qu'elle a laissé pour mort et qu'elle croit reconnaître aujourd'hui. — « Mais oui, c'est bien moi ! s'écrie le comte, la bague que vous avez gardée est ma bague, la bague de ma mère, et voici votre mouchoir. » Et sans transition, monsieur et madame annoncent leur mariage au domestique, absolument ahuri en voyant la tournure qu'a prise la nouvelle frasque de son maître. L'ahurissement du valet de chambre, joint à celui de certain gommeux, déjà fiancé à Mme de Lorancel, termine gaiement une berquinade un peu simplette et un peu longuette. Avant d'écrire cette comédie, M. Legoux a, paraît-il, commencé par composer des monologues, de là vient, sans doute, la manie qu'il a gardée de faire parler tout seul, les uns après les autres, chacun des personnages de sa pièce. Quand l'homme du monde aura suffisamment appris son métier d'auteur dramatique, il saura qu'il ne faut pas abuser, sans « prétexte » plausible, du soliloque. Le public du premier soir, un peu trié sur le volet, — il n'est pas défendu d'avoir des amis, — a fait bon accueil à cette bluette, agréablement interprétée par Mlle Legault, MM. Volny, Corbin et Roche. Mlle Legault est fort gracieuse ; mais M. Volny n'a ni l'habit ni l'allure d'un viveur ; il dit bien le couplet d'amour, mais la légèreté lui manque complétement : nous l'engagions alors à changer de tailleur et à animer son débit : il prétendait mener la noce et nous menait à l'enterrement !

8 Octobre. — Première représentation des **AFFOLÉS**, comédie en quatre actes de MM. Edmond Gondinet et Pierre Véron [1]. — C'était une leçon à l'adresse des gens du monde inexpérimentés qui patronnent d'un nom honorable des affaires véreuses. La pièce, qui devait d'abord s'appeler *Gogo*, puis le *Vertige*, était une comédie toute parisienne, qui empruntait son actualité au récent « vertige » du krack. Un ancien officier plein d'honneur, M. de Lérins, a épousé en secondes noces une jeune Américaine qu'il adore et dont il n'hésite point à satisfaire les fantaisies les plus coûteuses. Eva désire un hôtel de quinze cent mille francs : elle l'aura. Pour le lui payer plus facilement, il se laisse nommer président du conseil d'administration du *Crédit franco-serbe*, qu'on lui donne comme une affaire sûre. Tout va d'abord comme sur des roulettes, et telle est, autour de lui, la fièvre de la spéculation, que ses amis, son médecin, ses domestiques, tous prennent des actions qui montent rapidement. Mais quand il parle d'aller inspecter les travaux, le financier Robillon, qui l'a mis dans l'affaire, est bien forcé de lui avouer qu'ils ne sont pas encore commencés, que la concession n'est même pas accordée, que la société, enfin, ne repose sur aucune base sérieuse :

1. Distribution : Le général de Parceval, *M. Dupuis*. — Lagourdière, *M. Parade*. — De Lerins, *M. Berlon*. — Bonardel, *M. Boisselot*. — Belbon, *M. Michel*. — Agénor, *M. Carré*. — Robillon, *M. Francès*. — Jean, *M. Volny*. — Claude, *M. Peulat* (dèbut). — Eva, *Mlle Legault*. — Clarisse, *Mlle Lesage*. — Olympe, *Mme Grassot* (début). — Charlotte, *Mlle Depoix*. — Octavie, *Mlle Chassang*. — Fabienne, *Mlle Vrignault* (début). — Suzanne, *Mlle Arnault*. — Florestine, *Mlle Scellier*.

« Mais alors, s'écrie-t-il, je suis un malhonnête homme ! » Et criant la vérité par-dessus les toits — les Turcs eux-mêmes ne l'ont pas dit, fait Robillon vexé — M. de Lérins veut racheter toutes les actions et rembourser tous ceux qu'il a trompés sans le savoir. A ce moment, les *Franco-Serbes* remontent subitement. Qu'est-ce à dire ? — « Et ma conscience ! » fait de Lérins. — « Votre conscience est à la hausse ! » dit Robillon, qui a réponse à tout. La vérité est qu'au nom seul de M. de Lérins, qui est, paraît-il, avantageusement connu à Belgrade, la concession a été accordée : hier, c'était la ruine ; aujourd'hui, c'est la fortune. Et comme, dégoûté d'un métier qui lui semble si malpropre, M. de Lérins parle de se retirer quand même : « Restez financier, lui dit son vieil ami le général, ne serait-ce que pour prouver qu'il y en a d'honnêtes. » — « J'en connais ! » fait Robillon. — « Ce ne sont pas les mêmes ! » répond le général. La phrase termine la pièce. Une pièce bizarre, remplie de monde et vide d'action, mais amusante par ses détails et bourrée de mots. Nous avons glissé à dessein sur les amours assez froids de Mlle Fabienne de Lérins et du jeune lieutenant d'Hérouville : ce militaire arrive du Congo (cela se voit, du reste !) tout exprès pour se laisser nommer administrateur de la Société, dont son futur beau-père est le président, et n'a pas l'air de se douter des tendres sentiments qu'il a su inspirer à la jeune Mme de Lérins. Un instant nous avons cru à la rivalité dramatique de la jeune fille et de la belle-mère ; il n'en ressort absolument rien qui corse la pièce : un article de journal en quatre actes

débités par les lecteurs de talent. C'est ainsi qu'en un rôle qui tient fort peu de place dans l'action, celui du sympathique général de Parceval, M. Adolphe Dupuis a su se tailler un véritable succès. Le fait est qu'il y était merveilleux de rondeur militaire et de naturel. Mlle Legault était en dépit de son accent *ad libitum*, une ravissante Américaine, Mme Daynes-Grassot rendait, avec une fantaisie charmante, le personnage comique de Mme Olympe Belbon, ex-veuve de Balagny.

8 Novembre. — Matinée extraordinaire et représentation d'adieux de Mlle Fargueil. Ce fut une des premières artistes de notre époque, celle qui créa le *Mariage d'Olympe* et les *Lionnes pauvres*, *Dalila* et *Rédemption*, *Nos intimes* et *Patrie*. Vous vous la rappelez encore dans *Miss Multon* et dans *Rose Michel* : nous l'avons vue le 8 novembre, pour la dernière fois, dans cette délicieuse fantaisie des *Brebis de Panurge*, jouant à ravir un joli rôle de comédie de genre, et nous nous souviendrons longtemps de quelle voix gouailleuse elle disait, dans cet amusant petit acte de Meilhac et Halévy, le nom « poétique » de Jacques Durand, de quel regard ironique elle accompagnait les mots italiens : *Innamorata, brucciata*. Ce n'était rien que ce regard, et la salle éclatait de rire : toute l'artiste est là ! Nous n'avons pas la prétention de rendre rétrospectivement compte de la belle représentation, organisée par la rédaction du *Figaro*, au bénéfice de Mlle Fargueil, et qui a produit au Vaudeville, une

recette de 39,045 francs. Nous voulons simplement dire ici quelques mots des meilleurs succès de cette intéressante matinée. Le second acte du *Mariage de Figaro* a valu de vifs applaudissements à Mlle Reichemberg, une charmante Suzanne, et quand, s'adressant à Mlle Bartet, bien joliment costumée en comtesse Louis XV, Almaviva lui a dit : « Vous jouez fort bien la comédie, madame », les spectateurs ont fait écho de leurs bravos. Mlle Granier, un amour de Chérubin, satin crème et velours bleu azur, a chanté délicieusement sa romance : un des *clous* du programme. Autre *clou* d'un autre genre : la scène du somnambulisme de *Macbeth*, jouée par Sarah Bernhardt, toute mince et toute mignonne en robe de nuit, mais vraiment tragique dans la tirade célèbre : « Oh ! cette main, tous les parfums de l'Arabie ne pourront la laver... » Après la tragédie, le concert, et quel concert ! Faure et Talazac ont dû bisser le duo du *Crucifix* ; bisser encore le trio de *Faust*, avec Mme Fidès Devriès, qui a enlevé la salle avec le finale à l'aigu : « Anges purs, anges radieux ». Mlle Van Zandt, une vraie petite *miss* en robe courte, a bien joliment « dit » les *Enfants*, de Georges Boyer et Massenet, et le duo de *Mireille* avec Faure. Mme Judic a, comme toujours, ravi son auditoire avec les *Écrevisses* et le *Pi-Ouit*, et Coquelin cadet nous a fait rire aux larmes dans le *Chirurgien du Roi s'amuse*, de M. Arnold Mortier, qui est certainement un des meilleurs morceaux de son répertoire. C'était une heureuse idée que d'avoir remonté ce petit chef-d'œuvre de gaîté qui s'appelle *Monsieur Choufleury*. Mlle Jeanne Granier s'y est

montrée artiste jusqu'au bout des ongles, Daubray nous y a rappelé feu Désiré, et Raimond a été extrêmement plaisant dans Petermann.

1er DÉCEMBRE. — Première représentation des **ROIS EN EXIL**, pièce en cinq actes et sept tableaux, tirée du roman de M. ALPHONSE DAUDET, par M. PAUL DELAIR [1]. — Un roman psychologique, l'un des plus curieux de l'auteur du *Nabab* et de *Numa Roumestan*. Les *Rois en exil*, en étaient, chez leur éditeur, à leur cinquante-neuvième édition. Tout le monde connaît la mélancolique histoire de Christian II, ce roi dalmate — Rigolo pour ses amis du club — qui met sa couronne au mont-de-piété. Frédérique, sa femme, est une femme de cœur, qui a pourtant le tort de s'abandonner un moment — c'est trop — au bras du précepteur de son fils. Le livre était joli et à la hauteur de la vogue qu'il avait obtenu. La pièce a été établie sur le roman par MM. Paul Delair et Coquelin aîné, qui, n'avouant pas sa collaboration, a laissé dire qu'il était un des plus chauds admirateurs de l'œuvre. Présentée jadis à M. Émile Perrin, elle a été retouchée depuis, d'après les conseils de M. Raymond Deslandes. Com-

1. DISTRIBUTION : Christian II, *M. Dieudonné*. — Méraut *M. Berton*. — Duc de Rosen, *M. Nertann*. — Boscovich, *M. Boisselot*. — Tom Lévis, *M. Michel*. — Marquis Hézéta, *M. Vois* — Prince d'Axel, *M. C rré*. — Herbert, *M. Corbin*. — Le père Alphée, *M. Montigny*. — Lebeau, *M. François*. — Léemans. *M. Francès*. — Tékéli, *M. Georges*. — Vasselet, *M. Peutat*. — Graëb, *M. Vaillant*. — La reine Frédérique, *Mme Pierson*. — Séphora, *Mme Legault*. — La reine de Palerme, *Mme Lesage*. — Le prince Zara, *Mlle Depoix*. — Mme de Silvis, *Mme Grassot*. — Colette de Rosen, *Mme Gerfaut*. — Arlette, *Mlle Caron*. — Mika, *Mme Devoux*. — Blanche, *Mme Giraud*. — Une femme de chambre, *Mme Aimé*.

ment des hommes de théâtre comme l'habile directeur du Vaudeville et l'éminent comédien du Théâtre-Français ont-ils pu se tromper au point de croire qu'il y avait, dans les sept tableaux qu'on nous a montrés le 1er décembre les éléments d'une pièce intéressante? Les *Rois en exil* ont, le premier soir, ennuyé et agacé le public : cet agacement a pris, les jours suivants, de telles proportions que les sifflets politiques s'en sont mêlés un instant et que, devant un insuccès aussi caractérisé, la pièce a dû être retirée au bout de dix-sept représentations. La reine Frédérique devait être la dernière création de Mlle Pierson avant son entrée à la Comédie-Française. Elle a merveilleusement composé son rôle, le meilleur de cet œuvre mal venue, et a magistralement rendu les effets qu'elle pouvait en tirer. M. Dieudonné avait à jouer l'odieux personnage du roi ; à force de tact il l'a presque fait passer, ce qui assurément n'était pas chose facile. On avait dû songer tout d'abord à Mlle Legault pour le rôle de Colette, qui semblait convenir à merveille à son genre de talent. Mlle Legault a réclamé celui de Séphora, infiniment plus délicat et plus épineux : elle s'en est admirablement tirée et nous a montré une créature délicieusement angélique et impérieusement canaille, bien faite pour « entamer jusqu'à l'os » le pitoyable Christian. Mais de bons artistes ne suffisent pas toujours à sauver une mauvaise pièce : les *Rois en exil* nous en ont, hélas ! donné la preuve. — *Un voyage d'agrément*, avec M. Adolphe Dupuis; *Tête de linotte*, avec Mlle Maria Legault, remplaçaient successivement, sur l'affiche du Vaudeville, la malen-

contreuse pièce de M. Delair et terminaient pour ce théâtre, l'année 1883.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pend. l'année.
Fédora.	4		114
L'Amant au bouquet. . . .	1		31
Tête de linotte.	3		36
* *La Vie facile.*	3	19 mai.	77
* *La Course au baiser.* . . .	1	1er juin.	24
* *Un Maître en service.* . . .	1	25 —	45
* *Le Prétexte.*	1	1er septembre	34
* *Les Affolés.*	4	8 octobre.	52
* *Les Rois en exil.*	5	1er décembre	17
* *Un Voyage d'agrément.* . .	3		5
* *Ernest.*	1	18 décembre.	14

PALAIS-ROYAL

Garat étant subitement interrompu par une indisposition de M. Hyacinthe et aussi par une baisse de plus en plus croissante des recettes quotidiennes, la *Boule* avait été reprise à la date du 1er janvier et remplacée, le 11 du même mois, par la *Cagnotte*, avec M. Milher dans le rôle de Geoffroy, qui, le 15, cédait elle-même la place à une reprise de *Divorçons*, avec Mme Céline Chaumont. *Divorçons!* avait fourni déjà, il n'y avait pas longtemps, une très belle carrière, et, sans les petites difficultés qui s'étaient élevées entre les directeurs du Palais-Royal et leur principale interprète, elle n'aurait peut-être pas encore quitté l'affiche : quand une fois une pièce a pris le chemin des succès étourdissants, il n'y a plus de raison pour que cela s'arrête. Cette charmante comédie retrouvera-t-elle la faveur du public, et le Palais-Royal redeviendra-t-il le théâtre de *Divorçons*, comme les Folies-Dramatiques étaient, à

un moment, le théâtre des *Cloches de Corneville* ou de *Madame Angot?* La suite nous prouvera le contraire. Ce n'est pas que la pièce ait déjà vieilli — Oh! non — ce n'est pas que Daubray n'y soit plus aussi fin, ni Mme Chaumont aussi pétulante, aussi gaie qu'autrefois. Mais cette reprise venait un peu tôt. Le public connaissait encore la pièce par cœur. Il a ri, certes, et beaucoup; mais enfin il n'y avait pas cette spontanéité, cet enthousiasme qu'on remarquait lors des premières représentations. On se disait bien : « Comme c'est joli ! Que c'est fin, spirituel ! » Mais on se le disait un peu comme on le dit de Molière (ceci ne peut que flatter M. Sardou), lorsqu'on assiste à une représentation d'une des pièces du maître. D'où nous concluons que si la direction avait laissé au public le temps d'oublier un peu plus la pièce, cette reprise aurait été mieux accueillie encore. A côté de Daubray et de Mme Céline Chaumont, les inimitables créateurs de Des Prunelles et de Cyprienne, MM. Raymond, Calvin, Numès, Pellerin, ont retrouvé leur succès de 1881.

Après une reprise des *Jocrisses de l'amour* [1], de Théodore Barrière et Lambert Thiboust, à la date du 21 février, vient, le 6 mars, la première représentation de **PEAU NEUVE**, [2] comédie en trois actes de MM. Edmond Gondinet et Debrit.

1. Distribution : Moulinier, *M. Pellerin.* — Marocain, *M. Hyacinthe.* — Armand, *M. Calvin.* — Théophile, *M. Raimond.* — Bouvenot, *M. Denizot.* — Oscar, *M. Monval.* — Athalie, *Mme Mathilde.* — Léontine, *Mlle Davray.* — Blanchette, *Mme Bergé.* — Victoire, *Mlle Leroux.* — Marthe, *Mlle Caron.* — Emmeline, *Mlle Frédérickx.*
2. Distribution : Tavernau, *M. Daubray.* — Ravajol, *M. Pellerin.*

Peau neuve a une histoire qui mérite d'être contée. Un jeune employé de la mairie du neuvième arrondissement occupait ses loisirs à écrire des pièces de théâtre : M. Debrit (tel est le nom dudit expéditionnaire), eut l'idée de porter l'un de ses petits actes au grand critique du lundi : nous avons nommé M. Francisque Sarcey. M. Sarcey lut la pièce et la trouva drôle : « Continuez, jeune homme, dit-il à M. Debrit, et apportez-moi trois actes... » Le jeune auteur continua, et apporta les trois actes demandés. M. Sarcey en jugea l'idée amusante, voire même originale, et le dialogue étincelant; le Palais-Royal avait besoin d'une pièce : il la lui recommanda chaudement, priant M. Gondinet, le petit manteau-bleu des auteurs, de la mettre au point. L'excellent Gondinet avait promis sa collaboration : il la donna tout entière; il s'engagea même à signer l'ouvrage auquel il avait travaillé. Tout le monde était ravi; artistes et directeurs ne se sentaient pas de joie : *Peau neuve* devait avoir un succès étourdissant. C'a été une des chutes les plus complètes auxquelles nous ayons jamais assisté au théâtre. Tout le monde s'était trompé. Rien de drôle, rien d'original surtout dans cette pièce qui rappelle les *Vieux Péchés*, joués par Bouffé au Gymnase d'autrefois, et la *Vieillesse de Brididi*, de Choler et Henri Rochefort, qui eut, aux Variétés, un succès mérité. Germain, le maître d'hôtel de la Maison d'Or, a ga-

— Lapigeonnière, *M. Calvin* — Raoul, *M Raimond*. — Dominique, *M. Munié*. — La comtesse, *Mlle Antonine* (début). — Edwige, *Mme Mathilde*. — Blanche, *Mlle Bergé*. — Catoche, *Mlle Vigouroux*.

gné un million dans son petit commerce nocturne des cabinets particuliers. Affamé de considération, il se retire au fin fond de l'Auvergne, à Charabon, où, sous le nom de Taverneau, il se fait passer pour un riche Américain, ex-ministre des finances de la reine Pomaré. — Oh ! oh ! la reine Pomaré : il faut être bien jeune pour en pincer encore au théâtre ! — Nous comptions sur une étude de mœurs ; nous entrons dans la charge. Si seulement la charge était plaisante ! Mais voilà le malheur : elle ne l'est point. A Charabon est venue également s'établir une comtesse qui se donne pour la veuve d'un noble écossais ; la comtesse n'est autre que Sidonie, une cocotte parisienne, Suza, du Café Anglais. Elle aussi veut faire peau neuve et épouser le notaire de l'endroit, tandis que, touchant au terme de ses vœux, Taverneau vient d'obtenir la main d'une vieille fille, Mlle Edwige de la Brette-en-Bois, dont l'antique noblesse est bien faite pour le tenter. Tout irait le mieux du monde, quand survient inopinément le sous-préfet de l'arrondissement, le petit vicomte Raoul de Champavert, un gommeux du boulevard, où il a mangé toute sa fortune, et où il a connu, aussi bien qu'on les peut connaître, Germain de la Maison d'Or et Suza du Café Anglais. Le vicomte est bon prince pourtant et ne vend pas la mèche. Que dis-je ! il va plus loin que le faux nabab et la fausse comtesse, et prenant Mlle de la Brette-en-Bois pour une farceuse, il lui offre un bureau de tabac et traite sa jeune nièce comme une cocotte. C'est aussi invraisemblable qu'inconvenant. Edwige exige une réparation et charge Taverneau de la demander. Mais celui-ci ne

peut se battre avec son ancien client qui le tutoie. Il le tutoie : c'est donc son père! Et voilà les gens de Charabon sur une nouvelle piste? Tout s'éclaircit à la fin, et la pièce se termine par trois mariages : Germain épouse Suza; Mlle de la Brette-en-Bois consent à accorder sa main à La Pigeonnière, le notaire qui l'aime depuis de longues années, tandis que le petit vicomte deviendra le mari de la gentille nièce d'Edwige. Cette comédie semble avoir été faite pour le troisième acte, qui met en présence l'ex-cocotte, l'ex-viveur, l'ex-garçon de la Maison d'Or, oubliant tous trois leur nouveau rôle et revenant à leurs anciens errements. Germain annonce les mets et les vins : « Homard à l'américaine; — Rœderer, carte blanche; voilà, monsieur! » tandis que Suza se grise de champagne et que le petit vicomte tapote sur le piano-chaudron du cabinet particulier. On avait beaucoup compté sur cet effet, dont ont médiocrement ri les spectateurs consciencieux qui, après deux actes dépourvus de gaieté, avaient tenu bon jusqu'à la fin. Bien malins, ceux-là qui s'en étaient allés après le premier acte : c'est encore le meilleur des trois!... Comment M. Gondinet a-t-il pu signer une œuvre aussi enfantine, aussi prétentieuse et aussi nulle, aussi peu originale et peu spirituelle! *Peau neuve* a été, constatons-le du reste, peu défendue par ses interprètes. Daubray a lâché pied, et le personnage de Suza convient mal à Mlle Antonine, assurément fort dépaysée sur la scène du Palais-Royal. Raymond et Calvin ont tiré tout ce qu'ils pouvaient tirer des rôles du sous-préfet et du notaire. Une triste soirée, en somme, pour un théâtre

qui avait besoin d'un grand succès. *Peau neuve* ne dépassera pas la sixième représentation. Le 12 mars, on reprend le *Truc d'Arthur*, l'amusante comédie de MM. Chivot et Duru, et le 24, on donne la première représentation du **FOND DU SAC**[1], comédie en trois actes, de M. Pierre Decourcelle. — Vous n'êtes pas sans savoir qu'au moment des étrennes, nombre de cadeaux faits en double emploi passent de mains en mains. Excédée par la quantité de poupées Fédora qu'elle a reçues de ses adorateurs, Julia de Saint-Hubert les donne toutes à sa femme de chambre, en lui disant d'en faire ce qu'elle voudra. Et voilà les poupées qui vont voyager... — « Eh bien ! dit Barbezieux à la cocotte, comment avez-vous trouvé mes bonbons ? Mais, — comme tous les autres... — Comment, comme tous les autres ! Vous n'êtes donc pas allée au fond du sac ? » Et Julia apprend qu'il y avait, au fond du sac, dix beaux billets de mille, enveloppant les bonbons. Vous la voyez d'ici cherchant à rattraper la poupée — laquelle ? — qui contient les papillotes de dix mille francs. C'est dans cette course à la poupée qu'est toute la pièce de M. Decourcelle. Une course qui rappelle de loin — voire de très loin — les ingénieuses *Pattes de mouches*, de Sardou, ou mieux le *Chapeau de paille d'Italie*, ce chef-d'œuvre de gaieté, qui a déjà servi

1. DISTRIBUTION : Barbezieux, *M. Daubray*.—Vauvinet, *M. Calvin*. Godineau, *M. Raimond*. — Stephen, *M. Munié*. — Paul, *M. Numès*. — Alfred, *M. Monval*. — André, *M. Paulet*. — Joseph, *M. Barlet*. — Julia de Saint-Hubert, *Mlle Davray*. — Hortense, *Mlle Antonine*. — Florine, *Mlle Lavigne*. — Estelle, *Mlle Berthou*. — Jenny, *Mme Marie Leroux*.

de modèle à tant de pièces. La course au chapeau de paille ou à la poupée de cire une fois commencée, il n'y a pas de raison pour qu'elle finisse. Autrefois, on en eût fait un grand vaudeville en cinq actes. Trois suffisent amplement aujourd'hui. Heureusement pour M. Decourcelle que le dernier est de beaucoup le meilleur, — au point de renvoyer les spectateurs sur une excellente impression. Vous avez deviné, n'est-ce pas? que la poupée donnée à la cocotte par Barbezieux allait précisément chez Mme Barbezieux. Celle-ci s'imagine tout d'abord qu'elle lui a été offerte par un vieil inventeur, Vauvinet, poussant l'audace jusqu'à lui offrir les dix mille francs dont une femme du monde et du demi-monde a toujours besoin. Elle les lui rend. Vauvinet les accepte comme un prêt du mari en faveur de ses inventions, et s'en sert... pour acheter un bracelet à Julia, à laquelle il fait aussi la cour. Barbezieux paiera ainsi de sa poche le cadeau fait par un autre à la cocotte : c'est bien fait! Puis, quand il est bien prouvé que Vauvinet n'est pas l'homme à la poupée, il lui faudra rembourser les dix mille francs : ça fait vingt mille! Puis donner à Julia les dix billets de mille égarés en d'autres mains : ça fait trente mille! Et ainsi de suite jusqu'à quarante... Mme Barbezieux sait enfin la vérité. Sous un prétexte quelconque, elle se fait conduire chez la cocotte, qui, désirant se mettre à la hauteur d'une femme du monde, la reçoit avec force grandes manières. Elle y trouve Barbezieux, que Julia lui présente : « Mon mari, madame, M. de Saint-Hubert. » Mme Barbezieux salue, et vous voyez d'ici la tête du banquier, placé entre sa femme et sa

maîtresse. — « Je ne veux pas être en reste de politesse avec vous, madame, dit Mme Barbezieux, permettez-moi, à mon tour, de vous présenter mon mari, M. Barbezieux. » Cette situation plaisante a réellement décidé du succès de l'ouvrage. Telle qu'elle était sur une idée peu originale, la comédie demeurait gaie, adroitement et rondement menée, tout à fait morale : « La meilleure maîtresse est encore votre femme, dit Barbezieux, et elle vous coûte moins cher. » Et la phrase terminait la pièce, un peu vieillotte, du jeune auteur. Très bien jouée, d'ailleurs, par MM. Daubray, Raimond et Numès. Mlle Davray y paraissait bien grande, et Mlle Antonine bien peu « Palais-Royal »; mais Mlle Lavigne était toujours bien plaisante en son rôle de Lassouche. Il lui suffisait de dire en regardant le public, au moment où elle recevait « la pièce » de celui-ci ou de celui-là : « Hein ! quelle bonne maison ! » pour faire éclater de rire toute la salle. Mlle Lavigne était donc un atout dans la main du jeune auteur de ce *Fond du sac*, qui se jouait jusqu'au 30 avril.

1er Mai. — Quatre premières représentations : Le **CONSOLATEUR**, comédie en un acte, de MM. Jules Prével et Alfred Erny. [1] Le **HUIS-CLOS**, comédie en un acte, de MM. Albert Vanloo et Eugène Leterrier. [2] — **MADAME EST JALOUSE**, comédie en

1. Distribution : Antonin Galifard, *M. Raymond.* — Ratiboul, *M. Milher.* — Chauvigné, *M. Numès,* — Hélène Ratiboul, *Mlle J. Debay.* — Fanny, *Mlle Lavigne.*

2. Distribution : Dubrancard, *M. Daubray.*— Me Rastagnol, *M. Pel-*

un acte, de M. Paul Ferrier. [1] — Le **POT AU LAIT**, comédie en un acte, de MM. William BUSNACH et Armand LIORAT, musique de M. WACHS.

Le *Consolateur* de MM. Jules Prével et Alfred Erny était ingénieux et contenait plusieurs scènes amusantes et plaisamment jouées. Gentil succès. — Si MM. Vanloo et Leterrier avaient pu débarrasser leur *Huis-Clos* de quelques détails absolument inutiles, ils eussent fait une bouffonnerie très réussie de l'histoire de ce Dubrancard, qui, endossant, chez le costumier du Palais, une robe d'avocat, afin d'assister à une cause assez scabreuse pour que le huis-clos ait été prononcé, se trouve désigné d'office pour être le défenseur de deux prévenus : sa femme et son meilleur ami, accusés de rebellion envers les agents à la sortie des Folies-Bergère. Daubray était impayable dans le rôle de l'avocat malgré lui. Que dire maintenant des deux monologues, — écrits pour Mme Chaumont et joués par elle, — que la direction du Palais-Royal avait eu la funeste idée d'encadrer entre les deux pièces dont nous venons de parler? En faisant de ce spectacle coupé un spectacle manqué, ils procuraient au public une soirée bien pénible. Il s'agissait, dans *Madame est jalouse*, d'une baronne qui vient réclamer à l'actrice Marietta

lerin. — Champlumé, *M. Calvin.* — Griffouille, *M. Luguet.* — Gaétan, *M. Numa.* — Branchu, *M. Monval.* — Me Orly, *M. Baron.* — Me Dastier, *M. Barlet.* — Me Gassin, *M. Paulet.* — Hermance, *Mlle Béranger.* — Titine, *Mlle Vigouroux.* — Ernestine, *Mlle Leroux.* — Pomada, *Mlle Yvonne.* — Tertulia, *Mme Chabaud.* — Mlle Dorlange, *Mme Néris.*

1. DISTRIBUTION : La baronne, *Mme C. Chaumont.* — Marietta, *Mme Davray.* — Julie, *Mlle Lavigne.* — Claudine, *Mlle Bonnet.*

l'amant qu'elle lui a pris. Marietta est bonne fille et le lui rend. — « Gardez-le ! » s'écrie la baronne, qui s'est aperçue un peu tard que la cocotte ne lui avait pris que... son mari. La fin semblait choquante; mais le milieu était ennuyeux à un tel point que le public ne pouvait réprimer de visibles signes d'impatience. M. Paul Ferrier et son interprète, Mme Chaumont, ont souvent mieux réussi.— Le *Pot au lait* est la mise en action de la célèbre fable de La Fontaine. Perrette s'appelle, cette fois, Suzette, et vend des fraises. Elle s'imagine être aimée d'un de ses clients, le peintre impressionniste Gustave Barbizon, qui ne pense guère à elle et demande précisément en mariage la fille du maire de son village, capable de lui apporter une grosse dot. La petite marchande de fraises redevient Suzette comme devant. La pièce pourrait être signée Berquin ; elle aura peut-être un certain succès dans les théâtres de société. Elle n'en a eu aucun au Palais-Royal, Mme Chaumont n'était pas en voix : le théâtre n'est décidément pas en veine.

Le *Pot au lait* et *Madame est jalouse* disparaissaient, le 5 mai, de l'affiche, où ils étaient remplacés par une reprise du *Fond du sac*, accompagnée du *Consolateur* et du *Huis-Clos*.

29 MAI. — Première représentation de l'**HEURE DU BERGER**, vaudeville en trois actes de M. MAURICE ORDONNEAU.[1] L'année a été particulièrement

1. DISTRIBUTION : Beauluron, *M. Milher*. — Verpoulot, *M. Calvin*. — Frédéric, *M. Galipaux*. — Léon, *M. Numa*. — Barbagoul,

mauvaise jusque là : *Monsieur Garat* de Sardou, *Peau Neuve* signé Gondinet, le *Fond du sac* et le spectacle coupé qui a suivi la pièce de M. Pierre Decourcelle n'ont produit qu'un feu de paille, et sous peine d'user le répertoire, il faut bien jouer quelque chose. On a donc joué le vaudeville sans couplets et sans prétention de M. Ordonneau, et l'on ne s'en est pas trouvé plus mal. Trois actes gais écrits pour le Palais-Royal dans le genre des pièces des anciennes Folies-Dramatiques, racontant l'odyssée un peu connue ce nous semble, de deux « mariées du mardi-gras » égarées par leurs petits gredins de garçons d'honneur, et après lesquelles courent tout le long de la pièce, leurs maris, Durosel et Barbagoul, flanqués de deux antiques ganaches : Beauluron et Verpoulot. Vous pensez bien qu'après nombre de péripéties, plus ou moins comiques, l'*Heure du Berger* sonnera quand même pour les infortunés maris de Valentine et de Gabrielle. Citons, au nombre des retardements de leur bonheur, l'excellente bouffonnerie, renouvelée de Molière, de la femme de chambre Espérance, accusant Durosel et Barbagoul d'être *les pères* de ses trois jumeaux ; puis, trouvaille un peu plus vulgaire, la sonnerie de cor de chasse qui interrompt à point nommé le duo d'amour conjugal et nos deux couples légitimés par le maire. Mentionnons enfin, comme le meilleur de la pièce, le rôle de l'ami Verpoulot, qui, pour avoir un jour aimablement accueilli à la cam-

M. Victorin. — Joseph, *M. Munié.* — Espérance, *Mlle Lavigne.* — Valentine, *Mlle E. Bonnet.* — Gabrielle, *Mlle Berthou.* — Blanche, *Mlle Chabaud.*

pagne la visite de Beauluron, se trouve affublé, pendant plusieurs mois, de la famille tout entière : la famille de Nessus ! Il existe une pointe d'observation dans la silhouette de ce personnage ; il y avait aussi de bonnes occasions de rire au cours de la pièce, et particulièrement dans les scènes où paraissait Mlle Alice Lavigne (Espérance), justement punie d'avoir endossé le costume de sa maîtresse, par un convive peu délicat, qui lui laisse à payer au restaurant du bois de Boulogne, une addition de 325 francs !

La fermeture annuelle avait eu lieu le 30 juin. La réouverture se faisait le 3 septembre avec l'*Heure du Berger*, accompagnée du *Consolateur* et de la *Dame aux giroflées*. Le 10 du même mois on donne la première représentation de **PRÊTE-MOI TA FEMME** comédie en deux actes de M. Maurice Desvallières. La pièce est longuette et se traîne légèrement. Peut-être aussi est-elle un peu sage pour le Palais-Royal et un peu vieillotte pour être l'œuvre d'un jeune auteur, qui a pourtant l'instinct du théâtre et beaucoup de gaieté. Elle était favorablement accueillie du public et très bien jouée par Milher, un Provençal des plus divertissants, ainsi que par Raimond et Numa, suffisamment ahuris dans les rôles de Gontran et de Rissolin. La soirée se terminait de la façon

1. Distribution : Gontran, *M. Raimond.* — Rabastoul, *M. Milher.* — Rissolin, *M. Numa.* — Beautiran, *M. Monval.* — Jean, *M. Ferdinand.* — Angèle, *Mlle L. Caron* (début). — Edith, *Mlle Frédérickx.* — Magay, *Mlle Declères.* — Juliette, *Mlle Daral.*

la plus heureuse par la reprise de ce petit chef-d'œuvre de drôlerie, signé Labiche, A. Monnier et Edouard Martin, qui s'appelle l'*Affaire de la rue de Lourcine*. Le rôle de Lenglumé va bien à la personnalité de Daubray. Il en rend les terreurs, les effarements, les vertiges de la manière la plus plaisante et la plus vraie, sans aucune exagération et sans aucune réminiscence d'Arnal, son fameux prédécesseur dans une pièce qui date de plus de vingt-cinq ans et qui est toujours bien amusante.

9 OCTOBRE. — Première représentation de **MA CAMARADE**, comédie en cinq actes de MM. HENRY MEILHAC et PHILIPPE GILLE. [1] — Voici revenue la veine de *Divorçons* ! Le Palais-Royal ne convoquera plus d'ici longtemps la critique : il a mis la main — enfin ! — sur un succès énorme et durable. C'est au milieu des applaudissements chaleureux de toute la salle qu'ont été proclamés, ce soir, à l'issue d'une des plus amusantes soirées que nous ayons jamais passées en ce joyeux théâtre, les noms des spirituels auteurs de *Ma camarade*. La pièce de

1. DISTRIBUTION : Cotentin, *M. Daubray*. — Gaston, *M. Raimond*. — André, *M. Hyacinthe*. — Des Barriques, *M. Pellerin*. — Des Platanes, *M. Numa*. — M. Eugène, *M. Caron*. — Gontran, *M. Hurteaux*. — Augustin, *M. Monval*. — René, *M. Paulet*. — Jean, *M. Ferdinand*. — Adrienne, *Mlle Réjane*. — Sidonie, *Mlle Lavigne*. — Mme Eugène, *Mme Mathilde*. — Berthe, *Mlle Béranger*. — Adélaïde, *Mlle Debay*. — Isaure, *Mlle Caron*. — Mme Benard, *Mlle Berthou*. — Mélie, *Mlle Bonnet*. — Emma, *Mlle Leroux*. — Léonie, *Mlle Elven*. — Juliette, *Mlle Declères*. — Victorine, *Mlle Yvonne*. — Louise, *Mlle Verley*.

MM. H. Meilhac et Ph. Gille, peut être citée au nombre des meilleures bouffonneries du répertoire du Palais-Royal. Nous disons « bouffonnerie » parce que l'idée, qui est la base de l'ouvrage, s'y perd un peu dans la charge — mais quelle charge ! — et fait d'une comédie qui aurait pu ressembler à *Divorçons !* un vaudeville désopilant, semblable au *Chapeau de paille d'Italie* ou à *Tricoche et Cacolet*. Peu importe, d'ailleurs le modèle, puisque ces modèles sont eux-mêmes des chefs-d'œuvre, et que, sur les cinq actes de *Ma Camarade*, il y en a deux, le second et le troisième, capables de faire courir tout Paris au Palais-Royal. Le second, qui se passe chez la tireuse de cartes, est une des choses les plus désopilantes que nous connaissions. Le troisième, celui de Cotentin lâché par Nini et ne pouvant dormir, est un pur chef-d'œuvre de fine observation : ajoutons que le monologue et la pantomime sont *vécus* d'une façon admirable par Daubray, qui n'a jamais eu de meilleur rôle. Celui d'Adrienne servait de début à Mlle Réjane, une actrice pleine de ressources et d'entrain, qui, en entrant au Palais-Royal, a décidément trouvé sa vraie voie. Dans sa tireuse de cartes, Mme Mathilde nous a rappelé Mme Thierret : ce n'est pas là un mince éloge que nous lui adressons. Dans Sidonie Gavard, Mlle Lavigne a fait pâmer de rire toute la salle avec ces simples mots : « C'est fini, nous deux ! » Raimond et Numa (Gaston et Des Platanes) sont excellents ; le premier a particulièrement bien joué sa scène d'ivresse. Hyacinthe, le vieux Hyacinthe, a retrouvé, dans un bout de rôle de portier, l'un de ses grands succès d'autrefois.

On a bien ri le 9 octobre 1883 au Palais-Royal. On y rira longtemps encore en 1884.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentation pend. l'année.
Le Sommeil de l'innocence.	1		28
La Boule.	3		13
* *Le Philtre champenois.*		7 janvier.	2
La Cagnotte.	3		20
Divorçons.	3		27
Un Mari sans l'être.	1		14
Il ne sait pas lire.	1		17
Madame Pot-au-feu.	1		12
L'Accordeur.	1		26
Un Jour de première.	1		1
* *L'Étourneau.*	1		2
Le Dernier des Gaillard.	1		1
Edgard et sa bonne.	1		11
Les Jocrisses de l'amour.	3		14
Antoine et Cléopâtre.	1		42
Mon Collègue.	1		59
* *Peau neuve.*	3	6 mars.	7
Le Truc d'Arthur.	3		2
* *Le Fond du sac.*	3	24 mars.	45
Faut du prestige.	1		15
La Dame aux giroflées.	1		25
La Gifle.	1		14
* *Madame est jalouse.*	1	1er mai.	4
* *Le Consolateur.*	1	—	48
* *Le Pot au lait.*	1	—	4
* *Le Huis-clos.*	1	—	79
Ma Nièce et mon Ours.	3	12 mai.	19
Une femme qui bat son gendre.	1		5
* *L'Heure du berger.*	3	29 mai.	42
* *Prête-moi ta femme.*	2	10 septembre.	34
L'Affaire de la rue de Lourcine.	1		31
Le Printemps.	1		8
* *Ma Camarade.*	5	9 octobre.	84
* *Epernay, 20 minutes d'arrêt.*	1	19 —	74
Les Diables roses.	3		3

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pend. l'année.
L'Auteur de la pièce. . . .	1	11 novembre.	1
A qui le tablier ?	1	—	1
Un hercule et une jolie femme.	1	—	1
Tricoche et Cacolet.	5		4

VARIÉTÉS

L'amusante revue de MM. Ernest Blum, et Raoul Toché, les *Variétés de Paris*, accompagnée de la jolie saynète de M. Fabrice Carré-Labrousse, intitulée la *Nuit de noces de P. L. M.* avait tenu l'affiche jusqu'au 25 janvier. C'est le 26 du même mois qu'à été donnée la première représentation de **MAM'ZELLE NITOUCHE**, comédie en trois actes et quatre tableaux de MM. Henri Meilhac et Albert Millaud, musique nouvelle de M. Hervé. [1] Il paraît que, décidément, Scribe avait du bon; ce Scribe qu'on dédaigne et

1. Distribution : Le major comte de Château-Gibus, *M. Christian.* — Loriot, *M. Léonce.* — Célestin, *M. Baron.* — Fernand de Champlatreux, *M. Cooper.* — Le directeur, *M. E. Georges.* — Gustave, *M. Dumesnil.* — Le régisseur, *M. Thiéry.* — Robert *M. Hérissier.* — Le capitaine d'Ingouville, *M. Trillet.* — Albert, *M. Lévy.* — Paul, *M. Masseny.* — Un dragon, *M. Millaux.* — Denise, *Mme Judic.* — Corine, *Mlle Baumaine.* — La supérieure, *Mme Maurel.* — La tourière, *Mlle Mériany.* — Sylvia, *Mlle Marguerite.* – Lydie, *Mlle Caro.* — Gimblette, *Mlle Dupont.* — Pomponnette, *Mlle Dutaillis.*

dont on se moque, est pillé par celui-ci, imité par ceux-là. Deux auteurs à succès, collaborant ensemble pour la première fois, M. Henri Meilhac, l'un des meilleurs écrivains dramatiques de ce temps, et M. Albert Millaud, l'un des plus heureux, ont jugé à propos de refaire le *Domino noir*, — le *Domino noir* panaché du *Petit Duc* et du *Mari de la débutante*. Nous sommes, au premier acte, au couvent des Hirondelles de Pontarcy, où revient, le ... bas des reins marqué d'un énorme coup de pied, l'organiste Célestin — Célestin au couvent, Floridor à la ville, — échappant tant bien que mal à la colère du major de Château-Gibus, qui l'a surpris en tête-à-tête avec sa maîtresse, Corinne, l'étoile du théâtre de la ville. Que diable aussi Célestin allait-il faire chez Corinne ? Il allait tout d'abord tromper le major — ce dont nous n'aurons pas le courage de le blâmer — et puis faire répéter à l'actrice le principal rôle de l'opérette qu'il a composée et dont la première a lieu précisément ce soir au théâtre de Pontarcy. Grave imprudence : une jeune élève — l'orgueil du couvent pour la supérieure et « *Mam'zelle Nitouche*, » pour ceux qui la connaissent davantage — Mlle Denise de Flavigny, de son vrai nom, a trouvé, sous un gros livre de cantiques, la partition de l'opérette. Elle en sait tous les rôles et n'a qu'un rêve : celui d'assister, n'importe par quel moyen, à la première de Floridor. Ce moyen lui est offert, tout naturellement, par l'arrivée de jeune vicomte de Champlâtreux, porteur d'une missive de la famille réclamant sur-le-champ Mlle de Flavigny : il s'ag d'un mariage. Elle doit prendre le train de huit heur

accompagnée par l'organiste. Elle ne prendra que celui de minuit et promet de rester, bien sage, enfermée dans une chambre d'hôtel, tandis que Floridor assistera à la première. Denise ne se contentera pas de voir l'opérette de ses rêves : elle la jouera ! Le second acte se passe au foyer du théâtre, à deux pas de la scène où l'on représente l'opérette ; voir la *Boule* et le *Mari de la débutante*, déjà nommé. Parmi les officiers qui viennent complimenter les actrices, nous reconnaissons le lieutenant Champlâtreux, qui, lui, ne reconnaît point — par la bonne raison qu'il n'a conversé avec elle qu'à travers un paravent (c'est la règle du couvent) — Mlle Denise de Flavigny, échappée de l'hôtel et s'égarant, au foyer des artistes, à la recherche de l'organiste-compositeur. Apprenant que la petite part avec son Floridor le soir même pour Paris, Corinne lâche son rôle, et Denise sauve la recette en débutant à sa place, sous le nom de Mlle Nitouche. Mais il est minuit ; Floridor emmène son étoile. Il n'ont que temps de reprendre le train ; ils le manquent et tombent, nous ne savons trop comment, au quartier de cavalerie, où les officiers du 27e dragons ne veulent pas laisser partir Nitouche et l'obligent à souper avec eux. Souper interrompu par la venue du terrible major. Toujours pour échapper à sa colère, Floridor s'est laissé prendre pour « un vingt-huit jours » ; le voilà, tondu, sous la livrée d'un soldat à l'écurie. Denise elle-même a revêtu l'uniforme d'une recrue, et tous deux sont forcés d'enfourcher le poulet d'Inde, afin d'ôter tout soupçon au commandant. C'est sous cet uniforme et sous ce travestissement

qu'ils rentrent au couvent : on voit l'effet. On voit aussi le dénouement. Le jeune Champlâtreux, qui ne voulait pas se marier, se marie tout de suite en apprenant que Mlle Nitouche et Mlle Denise de Flavigny ne sont qu'une seule et même personne. Angèle épouse Horace de Massaréna : c'est encore dans le *Domino noir*.

Les deux derniers actes étaient faibles ; mais les autres, surtout le premier, qui est fin et charmant, ont été trouvés fort amusants par un public de première, venu pour voir comment Mme Judic pinçait de la harpe et grimpait à cheval, grotesquement déguisée en simple pioupiou. Mme Judic a donc chanté comme un ange, en s'accompagnant sur la harpe, un délicieux *Alleluia*, signé Hervé ; elle s'est bravement hissée à cheval sur son bidet : l'art dramatique, ainsi que le diront tous ceux qui s'y intéressent encore quelque peu, n'a rien à voir en cette affaire. Bornons-nous à constater le succès de l'*exhibition*, tout en regrettant qu'on ne trouve rien de mieux à donner à une charmante artiste de cette valeur. Nous avons applaudi, au second acte, la vieille chanson de *Cadet et Babet*, paroles de Collé, qui, adorablement dite par Mme Judic, est un pur bijou. Nous avons ri de Baron, l'organiste, dont la désarticulation ne nous avait jamais paru plus drôle — et nous n'avons plus à constater, dans ces *Annales*, qu'un gros succès d'argent pour le théâtre des Variétés *Mam'zelle Nitouche* est jouée jusqu'au 31 mai et rouvre la saison à la date du 28 août, remplacée seulement le 10 novembre, lors du départ de Mme Judic, par une reprise de la *Vie Parisienne* de MM. Henri Meilhac

et Ludovic Halévy, musique de Jacques Offenbach. Entre *Mam'zelle Nitouche* et la Revue, M. Bertrand a donc repris la *Vie parisienne*; qu'il désire conserver au répertoire des Variétés. On avait parlé du couronnement du buste d'Offenbach : il n'en a rien été, et l'on s'est contenté d'applaudir une fois de plus la musique du maître, que beaucoup de gens ont longtemps affecté de traiter avec mépris. N'est-ce donc rien que d'avoir égayé toute une génération, d'avoir fourni des mélodies aimables et faciles à tous les théâtres de genre, des polkas, des valses et des quadrilles à tous les bals de l'univers ? Musiquette tant qu'on voudra, cette musiquette est charmante : la *Vie parisienne* est populaire depuis dix-sept ans. Dix-sept ans ! Rien d'étonnant à ce que la pièce ait vieilli. Elle est encore bien amusante par endroits, cette fantaisie signée par MM. Meilhac et Halévy — au temps où l'auteur de *Criquette* et de l'*Abbé Constantin* ne songeait guère à l'Académie, écrite d'un bout à l'autre dans la langue des honnêtes gens, sans un mot d'argot, semée de couplets agréables, et qui, même dépouillés du charme de la musique, supportent encore la lecture. Ajoutons qu'il y a là de l'esprit et du plus fin. Que veut-on de plus dans une bouffonnerie ? On a souvent raconté que le théâtre

1. DISTRIBUTION : Le baron de Gondremark, *M. Dupuis*. — Alfred, *M. Léonce*. — Bobinet, *M. Baron*. — Raoul de Gardefeu, *M. Cooper*. — Le brésilien Frick Prosper, *M. Didier*. — Urbain, *M. Blondelet*. — Gontran, *M. Coste*. — Alphonse, *M. Trillet*. — Joseph, *M. Videix*. — Un employé, *M. Millaux*. — Gabrielle, *Mlle Zulma Bouffar*. — Metella, *Mlle Mary Albert*. — La baronne de Gondremark, *Mlle Darcourt*. — Pauline, *Mme Chalont*.

qui joua primitivement la *Vie parisienne* ne comptait pas du tout sur cet ouvrage. Directeur et auteurs du Palais-Royal en avaient une peur horrible, et déclaraient que la pièce ne passerait pas le troisième acte. Ces erreurs sont communes au théâtre, et elle se comprennent mieux encore dans ces sortes de folies qui échappent aux lois de la logique ordinaire et n'ont d'autres règles que de réussir. Vous savez si la *Vie parisienne* a réussi. Il est vrai de dire qu'elle était merveilleusement interprétée, à l'origine, par Mmes Zulma Bouffar, Honorine, Paurelle, Montaland et Massin, sans oublier Mme Thierret, et par Gil Pérès, Brasseur, Hyacinthe, Priston et Lassouche. Mme Thierret (dont le rôle est supprimé), Gil Pérès et Priston sont morts. Mmes Paurelle et Massin sont retirées du théâtre. Honorine joue à l'Ambigu la Frochard des *Deux Orphelines*, et Céline Montaland va prendre, au Théâtre-Français, l'emploi de Madeleine Brohan. Des artistes qui créèrent la pièce, le 31 octobre 1866, Mme Zulma Bouffar nous reste seule aujourd'hui : l'embonpoint est venu, mais la voix s'en est allée. Où est la gantière d'antan ? Où est le Brésilien, le major de table d'hôte et le bottier, que Brasseur représentait si drôlement ? Bien médiocre, M. Didier, bien médiocre en vérité. Mlle Mary Albert dit juste et chante juste, Mlle Darcourt prête le charme de son joli visage au rôle de la baronne, réduit à sa plus simple expression, et Mlle Chalont est une Pauline très convenable. Baron, meilleur dans les grimes, et Cooper dans Gardefeu, amusent ceux qui n'ont pas vu Gil Pérès et Priston. Mais le héros de cette reprise est Dupuis, réellement impayable dans le

rôle du baron de Gondremark, qu'il joue en véritable artiste, dans le ton du genre de comique exigé par la pièce. Un délicieux Suédois d'opérette !

30 NOVEMBRE. — Première représentation de **PSCHUTT ET VLAN**, revue en trois actes, dont un entr'acte, de MM. Ernest BLUM et Raoul TOCHÉ. Il y avait de tout, naturellement, dans cette revue: des scènes rebattues et des traits assez gros et aussi des choses fort amusantes que la restriction de notre cadre, ne nous permet pas de rappeler ici. Mlle Jane May, d'un côté; de l'autre , MM. Christian, Baron, Dupuis, Léonce, Lassouche et Cooper, tels étaient les principaux protagonistes de *Pschutt et Vlan*, qui terminera l'année 1883, et commencera la suivante.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pend. l'année.
Horace et Liline.	1		47
La Nuit de noces de P.-L.-M.	1		69
Les Variétés de Paris. . . .	3		32
* *Mam'zelle Nitouche.* . . .	3	26 janvier.	212
* *Châlet à vendre.*	1	14 février.	192
* *Tout pour les dames.* . . .	1	11 novembre.	21
* *La Vie parisienne.* . . .	4	—	21
* *Fin courant.*	1	30 —	37
* *Pschutt et Vlan.*	3	—	37

GAITÉ

A la reprise de la *Belle Gabrielle*, le théâtre de la Gaîté faisait succéder, le 3 février, la reprise de *Léonard* [1], cédant elle-même la place, quelques jours après, à un nouveau retour de la *Belle Gabrielle*. Puis venaient, le 8 mars, le **ROI DES GRECS** [2],

1. DISTRIBUTION : Tête-Noire, *M. Dumaine*. — Marcel, *M. Talien*. — Léonard, *M. Romain*. — Larigole, *M. Léon Noël*. — Laridon, *M. Lacroix*. — Saint-Phar, *M. Deroy*. — Herbillon, *M. Naulot*. — Bonneau, *M. Guimier*. — Rusquin, *M. Jourdain*. — Premier égoutier, *M. Delisle*. — François, *M. Berville*. — Deuxième égoutier, *M. Paulin*. — La Cigale, *Mme Largillière*. — Benoît, *Mlle Descorval*. — La mère Morel, *Mme Eugénie Petit*. — Madame Saint-Phar, *Mme Baudu*.

2. DISTRIBUTION : Georges Lecomte, *M. Dumaine*. — Lucien Lecomte, *M. Clément Just*. — Mourad, *M. Talien*. — Lionel, *M. Romain*. — Cornélius Petithomme, *M. Léon Noël*. — Le directeur de Melun, *M. Gibeau*. — L'Ereinté, *M. Deroy*. — Brazier, *M. Lacroix*. — Zevasti, *M. Portail*. — Le Jozral, *M. Naulot*. — Charrier-Gardel, *M. Guimier*. — Suzanne de Bussine, *Mme Masset-Largillière*. — Henriette, *Mme Moïna-Clément*. — Fatma, *Mlle Marcelle Julien*. — Césarine Petithomme, *Mme Eugène Petit*. — Le petit baron, *Mlle Blanzy*.

drame en cinq actes et sept tableaux, de M. Adolphe BELOT, tiré d'un roman du même auteur : succès de... vingt et une réprésentations, les **BOURGEOIS DE LILLE EN 1792** [1], drame en cinq actes et huit tableaux, de M. Armand D'ARTOIS, autre succès de vingt représentations, auquel nous ne nous arrêterons pas davatage. L'éternelle *Tour de Nesle*, reparaît le 20 avril, et tient l'affiche jusqu'à la reprise de l'*Abîme*, drame en cinq actes et onze tableaux, de Charles Dickens. [2] — C'est pour donner quelque repos à M. Dumaine, surmené par les répétitions et les représentations multipliées de la *Tour de Nesle*, de la *Belle Gabrielle*, du *Roi des grecs*, et des *Bourgeois de Lille*, que M. Larochelle a monté le drame de Dickens. En dépit de l'annonce de onze tableaux, la mise en scène et la décoration de l'*Abîme* n'ont rien de ruineux ; quant à l'interprétation, n'ayant

1. DISTRIBUTION : Baliveau, *M. Dumaine.* — Le marquis de Villepreux, *M. Clément Just.* —Henri de Villepreux, *M. Romain.* — Jacob Maës, *M. Léon Noël.* — Karl de Manstein, *M. Decori.* — Pinchart, *M. Deroy.* — Cornélius, *M. Guimier.* — Le maire André, *M. Gibeau.* — Vanberghe, *M. Jourdain.* — Le général Ruault, *M. Cazaubon.* — Un officier français, *M. Delisle.* — Bidoux, *M. Naulot.* — Jeanne Laflandre, *Mlle Moïna-Clément.* — Marthe, *Mlle Marcelle Jullien.* — Mme Pinchart, *Mme Eugénie Petit.* — Première paysanne, *Mme Millet.* — Deuxième paysanne, *Mme Clémentine.* — Une vieille, *Mme Maria.*

2. DISTRIBUTION : Le docteur Payne, *M. Talien.* — Rischenbach, *M. Romain.* — Georges, *M. Raphaël Duflos.* — Sam, *M. Léon Noël.* — Richard May, *M. Rohdé.* — Le Prieur, *M. Guimier.* — M. Brown, *M. Deroy.* — Le notaire, *M. Jourdain.* — Follins, *M. Naulot.* — Jean-Marie, *M. Cazaubon.* — Marguerite, *Mlle Marcelle Jullien.* — Sarah, *Mme Moïna-Clément.* — Dor, *Mme Eugénie Petit.* — La Dame, *Mme Daubigny.* — Mme Brown, *Mme Baudu.* — Richard, *la petite Leroy.* — Méry, *Mlle Millet.* — Mme Parker, *Mlle Mario.*

ni Berton père, ni Saint-Germain, n'ayant pas même Desrieux et Parade, créateurs des rôles, MM. Larochelle et Debruyère ont fait donner le ban et l'arrière-ban de leurs comédiens ordinaires, M. Romain en tête. *L'Abîme* commença par être un roman. L'auteur, jugeant qu'il pouvait sans difficulté tirer deux moutures de ce sac, fit un drame avec ce roman, et pour l'adaptation française, il s'adjoignit M. Wilkie Collins, qui manie un peu notre langue, M. Fechter, un artiste éprouvé, et M. Didier, sur lequel je n'ai pas de renseignements. Ces quatre messieurs découpèrent en tranches les scènes de mœurs anglaises, mirent en relief leurs péripéties émouvantes, et gardèrent le dénouement à grand effet : la lutte qui se livre au bord de « l'abîme » entre le héros sympathique et l'horrible traître, sous les yeux mêmes de la femme qu'ils se disputent. Il est bien convenu que c'est le traître qui roule dans le précipice. Le crime est enfoui dans les glaciers alpins et l'innocence persécutée triomphe au dernier coup de minuit.

L'histoire de ce héros et de ce traître est toute dans une supposition d'enfants et dans une captation de fortune, mais elle est pimentée par deux tableaux pleins de couleur : nous voulons parler du Repas des orphelins dans l'hospice et du décor de la Cave : l'histoire et les deux tableaux ont retrouvé à la Gaîté leur succès d'il y a quinze ans au théâtre du Vaudeville. Outre que l'interprétation est loin de valoir ce qu'elle était à l'origine, la banalité mélodramatique nous semble avoir fait son temps, et l'étude du cœur humain nous paraît être du goût du public plus que les trahisons de la vertu et le châtiment des méfait

combinés par des littérateurs avec le scrupule que met l'artisan à sa tâche. C'est M. Talien (Payne) qui succède à Saint-Germain et M. Romain à Berton (Rischenbach); M. Raphaël Duflos, qui vient de l'Odéon et que semblent affectionner les directeurs de la Gaîté, joue, non certes sans talent, le rôle échu autrefois à M. Desrieux (Georges). Mlle Marcelle Jullien, fort en beauté personnifie Marguerite, que créa Mlle Cellier. Une dernière remarque: L'*Abîme* est décidément une pièce d'été. C'est le 2 juin que le Vaudeville la donna pour la première fois. C'est le 2 mai que la Gaîté l'a reprise.

26 MAI. — Reprise d'*Henri III et sa cour*, drame en cinq actes d'ALEXANDRE DUMAS. — Hommage à Alexandre Dumas, ou fureur de la « reprise » poussée jusqu'au délire, la soirée n'en a pas moins été excellente pour ce génie dramatique qui a conçu *Henri III* et qui, à ce coup d'essai, se fit reconnaître comme un maître. Avant Dumas, sous le règne pacifique des classiques, la foule somnolente baîlle aux échos d'une langue morte : il paraît et tout change, tout s'anime, tout s'émeut, tout brille, tout se heurte dans une mêlée indescriptible. Il prend ceci à Schiller, cela à Byron, ce souvenir à Homère

1. DISTRIBUTION : Le duc de Guise, *M. Dumaine.* — Henri III, *M. R. Duflos.* — Saint-Mégrin, *M. Romain.* — Ruggieri, *M. Talien.* — Joyeuse, *M. L. Noël.* — D'Epernon, *M. Rohdé.* — Georges, *M. Deroy.* — La duchesse de Guise, *Mlle Dica-Petit.* — Robert, *Mlle M. Jullien.* — Catherine de Médicis, *Mme M. Clément.* — Mme de C ssé, *Mlle Petit.*

ou à Sophocle, cette scène à Gœthe; il pétrit à la façon de Shakespeare, et ce qui sort de ses mains a une allure absolument vivante, alerte, française, et..... personnelle. Il n'y a pas à dire : cette histoire du duc de Guise, ces évocations de Ruggieri, ces bilboquets de Saint-Mégrin, de Joyeuse et d'Épernon, ces cris d'amour de la duchesse, ce machiavélisme de Catherine, tout cela nous a tenus sous le charme, attentifs et palpitants. Prodigieux travail, étonnante organisation! Cet admirable conteur attire à lui les naïfs, les érudits, les amoureux, les oisifs et les nonchalants, et il les amuse, au courant de la plume et de la pensée. Dumaine a été un magnifique duc de Guise, c'est un artiste consommé, sur lequel bien peu de chose reste à dire : son talent de composition est arrivé depuis longtemps à son point culminant. M. Talien (dans Ruggieri); M. Romain (dans Saint-Mégrin, un fort élégant mignon mignonnant); et surtout M. Raphaël Duflos, un nerveux Henri III, admirablement costumé et absolument remarquable, forment un ensemble excellent. Le côté des femmes ne manquait pas d'attractions. Mlle Marcelle Jullien est un délicieux Robert (ex-Arthur); mais Mlle Moïna Clément est une Catherine qui n'a rien de Médicis. Quant à Mlle Dica Petit... elle a des qualités de diction et une entente de la scène indiscutables, mais en dépit des trois rappels que lui a valus l'acte de la lettre, cette artiste manque de charme, et une duchesse de Guise sans charme, cela n'existe guère. Mlle Dica-Petit revient avec un peu des glaces du Nord dans son talent et dans sa physionomie. *Henri III et sa cour* se donnera avec succès jusqu'à la fin de juin.

3 Septembre. — Première représentation de **KÉRABAN LE TÊTU**, pièce à spectacle en cinq actes, un prologue et vingt tableaux, de M. Jules Verne. — La pièce appartient à ce genre de création assez récente qu'on appelle le drame scientifique. Or, nous ne connaissons rien de moins amusant que la science au théâtre, et quand, au lieu de se présenter à nous sous les espèces d'un décor à transformations étranges ou d'un truc à effets bizarres, elle se traduit en dialogue sur la géographie de la mer Noire, elle nous ennuie profondément... Il faut croire que le public est un peu de notre avis, car il s'en faut que *Kéraban le Têtu* ait obtenu, à la Gaîté, le succès de ses frères aînés le *Tour du monde en 80 jours* et *Michel Strogoff*, qui était, lui, un véritable drame. Ce Kéraban est-il aussi têtu qu'il le dit ? Il nous a paru surtout contrariant à l'excès, contrariant et emporté. Certes, il est entiché des idées et des choses du passé : le parti des progressistes l'agace terriblement, et il entend avec peine parler de railways et de télégraphe électrique. Mais il aime surtout la discussion, et il suffira qu'on déclare le tabac Dubèque d'un arôme exquis, pour qu'il prenne feu et flamme en faveur du tabac Latakieh. Ce caractère est agaçant au suprême

1. Distribution : Kéraban, *M. Dumaine*. — Van Mitten, *M. Pradeau*. — Yanar, *M. Talien*. — Ahmet, *M. Romain*. — Bruno, *M. Léon Noël*. — Saffar, *M. Rohdé*. — Nizib, *M. Deroy*. — Yarudh, *M. Rosny*. — Sélim, *M. Guimier*. — Amasia, *Mlle M. Jullien*. — Saraboul, *Mlle Tassilly*. — Nedjeb, *Mlle Marthe Lys*. *MM. Jourdain, Portail, Naulot, Delisle, Cazaubon, Vitry, Berville, Paulin, Bouly, Lucien, Nollet, Emile, Charlet*.

degré ; tout au plus le supporterait-on au théâtre si les auteurs l'avaient tourné au comique, car M. Dumaine, avec son talent éprouvé et souple, n'a réussi qu'à moitié à le faire accepter. Kéraban est sur le point de traverser le Bosphore pour rentrer chez lui avec son ami Van Mitten, un brave Hollandais perdu à Constantinople à la suite d'une notoire incompatibilité d'humeurs avec Mme Van Mitten. On annonce qu'un impôt de dix paras, environ cinq centimes de France par tête, sera désormais prélevé sur toute barque ou caïque qui fera la traversée du Bosphore, de Péra à Scutari. Emportement de Kéraban, qui déclare l'impôt inique, et qui, pour ne payer ni dix paras, ni cinq, ni quatre, ni deux, préfère retourner à Scutari par terre. Au lieu d'un kilomètre, il fera le tour de la mer Noire, soit sept cents lieues, moyennant cent mille francs, pour économiser un sou ou dix paras. Nous ne chicanerions pas M. Verne sur cette donnée, s'il en avait tiré des conséquences rejouissantes ou dramatiques ; mais après nous avoir tenus en haleine avec le « coup de canon » par lequel on annonce aux Turcs la fin du Jeûne appelé Ramadan ; après nous avoir expliqué de façon diffuse et peu claire ce que nous savions nettement ou ce que nous ne saurons jamais en nous contentant du dialogue insupportable de ses personnages, ne voilà-t-il pas qu'il commençait à égrener des tableaux sans lien, décorés de noms pompeux : Le relais de Pérékop, en Crimée, le Railway du Caucase, le Caravansérail de Rissar, les Gorges de Nérissa, etc... Pérékop ou Nérissa, qu'importe ! C'est une station pour les personnages de *Kéraban*, une sta-

tion où ils entrent tantôt par la droite, tantôt par la gauche, pour discuter la supériorité des lettres sur les dépêches et des dépêches sur les lettres ou pour vanter les charmes de la diligence au détriment du chemin de fer. C'est là le côté faible de ce genre, et nous en venons, quand nous voyons apporter deux chiboucks, à regretter le temps où M. Vanderbuch et consorts faisaient sortir de ces deux chiboucks un génie ou une fée, et les transformaient ensuite en char traîné par des tourterelles !... Aujourd'hui les deux chiboucks ne servent plus que de prétexte à une conversation interminable sur l'inanité des découvertes modernes. Kéraban, c'était Dumaine, et Van Mitten, l'excellent Pradeau, dont les ahurissements ont fait rire... quelquefois. Nous n'avons malheureusement pu noter une seule scène à l'actif de ces deux honorables comédiens. Les autres rôles n'existaient pas davantage. MM. Talien, dans un personnage de Kurde, adroitement tourné au comique (le public n'a pas compris), Léon Noël et Romain, Mlle Marcelle Jullien, bien mal fagotée, Tassilly (la Kurde) et Marthe Lys donnaient la réplique aux machinistes qui n'avaient pas à nous montrer une toile hors ligne. Ci : quarante-quatre représentations !... Le 18 octobre, on reprenait *Monte-Cristo* [1], et le 1er novembre, le théâtre

1. DISTRIBUTION : Edmond Dantès, *M. Dumaine*. — Morel, *M. Clément Just*. — L'abbé Faria, *M. Talien*. — M. de Villefort, *M. Romain*. — Caderousse, *M. Léon Noël*. — Fernand, *M. Trousseau*. — Danglars, *M. Rosny*. — Maximilien, *M. Rohdé*. — Pènelon, *M. Guimier*. — La Carconte, *Mme E. Duguéret*. — Julie, *Mlle Marcelle Jullien*. — Mercédès, *Mme Cassan*. — Mme Morel, *Mme E. Petit*.

nous conviait à une matinée dont la recette allait tout droit à la souscription pour la statue d'Alexandre Dumas, qui allait être solennellement inaugurée trois jours après sur la place Malesherbes. Peut-être cette recette eût-elle été plus forte si le jour choisi n'avait pas été celui de la Toussaint, et surtout si le soleil du dehors n'avait pas fait le plus grand tort aux matinées en général. C'est néanmoins devant une salle suffisamment garnie qu'à défaut d'*Henri III*, qui, abandonné un peu tôt, aurait pu être remonté pour la circonstance, les artistes de MM. Larochelle et Debruyère ont joué les fragments des différentes œuvres de Dumas composant la représentation diurne. L'acte de l'Auberge du pont du Gard de *Monte-Cristo* a produit son effet de tous les soirs. On a de même applaudi l'acte de la Prison de la *Tour de Nesle*, où Dumaine nous donnait un Buridan vraiment trop souriant et trop bonhomme, et où Mme Moïna Clément se montrait encore moins terrible sous les traits de Marguerite de Bourgogne. On a fait fête à M. Raphaël Duflos, revenu de l'Odéon tout exprès pour représenter Henri III, où il se révéla naguère comme un comédien rempli de talent. Puis, M. H. de Lapommeraye a brièvement, mais spirituellement passé en revue l'œuvre de Dumas père; on a applaudi sa conférence et l'à-propos en vers de M. Charles Raymond, déclamé par Dumaine et par Mlle Léonide Leblanc.

14 Novembre. — Reprise des *Pirates de la Savane*, drame en cinq actes et huit tableaux

d'Anicet BOURGEOIS et de M. Ferdinand DUGUÉ [1] — Les *Pirates de la Savane* sont un spectacle aussi inoffensif que les mimodrames du cirque; l'amour se glisserait difficilement entre ces arquebusades et ces scènes d'équitation. Il n'y est question ni de mariages, ni d'aventures galantes, et l'esprit des gens est si occupé d'autre chose que cette lacune ne préoccupe personne. Dame ! quand on se bat !... Le pont jeté sur un torrent, en papier bleu doré, la fleur léthargique, le boa constrictor, en dépit de sa ficelle un peu grosse, l'attaque à la Halte du Cèdre-Rouge, le duel à l'américaine sont des épisodes qu'on n'oublie pas plus qu'un roman de Gustave Aymard ou de Mayne-Read. Si donc ce drame n'est pas une nouveauté, c'est du moins une reprise autorisée (autant qu'une reprise peut être autorisée) par le grand succès qu'il a toujours obtenu, et à en juger par la satisfaction que le public des galeries supérieures a montrée ce soir, le succès des *Pirates de la Savane* n'est pas encore près de finir. Il se justifie d'ailleurs par les qualités essentielles du genre et le mouvement de l'action qui brûle les planches dans les derniers tableaux, ensuite par le pittoresque de plusieurs de ses décors, l'exactitude des costumes mexicains, le zèle de la troupe de la Gaîté, excitée par l'ardeur de

1. DISTRIBUTION : Andrès, *M. Dumaine*. — Jonathan, *M. Clément Just*. — Ribeiro, *M. Talien*. — Paul Bérard, *M. Romain*. — Pivoine, *M. Deroy*. — Vargas, *M. Rosny*. — Ramon, *M. Guimier*. — Juanez, *M. Naulot*. — Léo, *Mlle Anna Ken*. — Hélène Moralès, *Mme Moina-Clément*. — Manuelita, *Mme Baudu*. — Une émigrante, *Mme E. Petit*. — Eva, *Petite Leroy*.

C'est ce soir la 985e représentation. La 1,000^e^ aura lieu le 27 novembre.

Dumaine, enfin par l'attraction, si c'en est toujours une, de la pseudo-artiste chargée d'un rôle important, quoique muet. La pantomime de Mlle Anna Ken (où es-tu, belle Menken!) nous a reporté au beau temps de ce genre un peu oublié, et qui, pour être intelligible, a besoin d'être complété par l'intervention de quelque trucheman venant dire, comme dans les *Pirates de la Savane* : « Ah ! je lis dans les yeux de Léo ce qu'il vient nous annoncer : c'est qu'il a mis en réserve de la poudre et des balles. » Mlle Anna Ken a donc été attachée sur la bonne bête de cheval, chargée de la monter du plancher aux frises. Après quoi, elle est redescendue, elle et le cheval croquant son morceau de sucre, pour recevoir le bouquet traditionnel... C'est tout ce que nous pouvons dire ici de la débutante. Dumaine a repris avec plus de force et de conviction que jamais son rôle de terre-neuve mexicain, proche cousin de d'Artagnan. Talien a fort bien joué la fameuse scène de la liqueur exhilarante, après laquelle il s'est fait justement applaudir et rappeler par le public. — Attendons une nouveauté; la *Charbonnière*, de MM. Hector Crémieux, Victor Koning et Pierre Decourcelle n'apparaîtra qu'en 1884.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pend. l'année.
La Belle Gabrielle.	5		51
* *Léonard.*	5	3 février.	20
* *Le Roi des Grecs.*	5	8 mars.	22
* *Les Bourgeois de Lille en* 1792.	5	31 —	20
La Tour de Nesle.	5	20 avril.	13
* *L'Abîme.*	5	2 mai.	23
* *Henri III et sa cour.* . . .	5	26 mai.	36
* *Kéraban le Têtu.*	5	3 septembre.	49
Monte Cristo.	5	18 octobre.	29
Les Pirates de la Savane. . .	5	14 novembre.	51

PORTE-SAINT-MARTIN

Le *Voyage à travers l'impossible* n'avait pas tenu ce qu'il promettait et la pièce à spectacle de MM. Adolphe d'Ennery et Jules Verne cédait la place à une reprise du *Juif-Errant* [1], tiré du roman d'Eugène Sue par M. Adolphe d'Ennery (16 février). Le *Juif-Errant*, drame et roman, restera longtemps populaire : Rodin ne périra pas. La conception même du livre et du drame qu'on en a tiré est puérile ; ce Juif errant qui se promène de par le monde, traînant après lui le choléra et protégeant contre les jésuites

1. DISTRIBUTION : Rodin, *M. Paulin Ménier*. — Dagobert, *M. Laray*. — Couche-Tout-Nu, *M. Joumard*. — Agricol, *M. Volny*. — D'Aigrigny, *M. Faille*. — Le Juif Errant, *M. Perrier*. — Gringalet, *M. Mousseau*. — Morock, *M. Courcelles*. — Gabriel, *M. R. Christian*. — Le bourgmestre, *M. Mallet*. — Le commissaire, *M. Gaspard*. Françoise Baudouin, *Mme Fromentin*. — La Mayeux, *Mlle Angèle Moreau*. – La reine Bacchanal, *Mlle P. Patry*. — Mlle de Cardoville, *Mlle H. Verdier*. — Blanche, *Mlle Panot*. — Rose, Mlle *Perviani*. — Princesse de Saint-Dizier, *Mlle Marty*. — Florine, *Mlle Durand*.

la famille Rennepont, est un peu bien grotesque. Mais, sous cette légende niaise, et malgré une exécution littéraire insuffisante, quelle puissance d'imagination, quelle vie, quelle force de création dans les types principaux, comme dans les personnages épisodiques ! Oui, on l'a dit avec raison, quoique par malheur, le style lui fasse défaut, Eugène Sue est absolument un créateur. Qu'on relise les *Mystères de Paris* et le *Juif-Errant*, on sera frappé du nombre de figures à la fois typiques et vivantes qui s'y meuvent et sont si profondément marquées de traits caractéristiques qu'on ne peut plus les oublier : Cabrion, Tortillard, la Chouette, Pipelét, Rigolette, la Louve, Dagobert, la Mayeux, le docteur aliéniste Baleinier, et les dominant tous, deux créations de génie, le notaire Jacques Ferrand et le jésuite Rodin. Le rôle profond et terrible de Rodin, créé en 1849 par Chilly, a été repris, il y a déjà une douzaine d'années, par Paulin Ménier, auquel il a valu un bien légitime succès. Paulin Ménier ne le joue pas seulement avec finesse, une finesse de détails, à la Bouffé, plus faite pour une petite salle que pour une vaste scène de drame, mieux comprise des spectateurs de l'orchestre que du public des galeries supérieures ; il s'y montre, en plus d'un endroit, vraiment grand artiste. Et puis le personnage est par lui-même si intéressant et si dramatique, il a été imposé par Eugène Sue d'une façon si saisissante que l'effet se produit forcément. L'inspiration du drame est là, sinistre, implacable, effrayante. La puissance mystérieuse de la sombre compagnie plane sur l'action qu'elle empreint d'un caractère particu-

lier : on la sent active, redoutable, enserrant tous ces pauvres êtres palpitants dans ses toiles habilement tendues, et toujours prête à dévorer. *Quœrens quem devoret!* La censure a eu jadis de bien touchantes pudeurs. Partout où, dans le texte primitif il y avait «les jésuites», elle imagina un jour de faire dire « la famille d'Aigrigny ». Nous ne savons à quelle époque remontait cette altération ; toujours est-il qu'elle n'avait pas le sens commun et rendait le drame absolument incompréhensible pour quiconque n'avait pas lu le roman. Ceux-ci ne savaient pas du tout de quoi leur parlait M. Rodin et devaient être fort empêchés de suivre le fil de l'intrigue. Aux petites places, c'est une autre affaire : on y connaît ses auteurs, et pour ces spectateurs-là, les membres de la commission d'examen ne seraient jamais arrivés à déguiser assez M. Rodin. A plusieurs reprises, Paulin Ménier a été, ce soir encore, fortement injurié par le public de là-haut. Il nous semble qu'il ne saurait guère y avoir de plus beau triomphe pour un traître de mélodrame ! Après Paulin Ménier, absolument remarquable dans Rodin, il faut citer Laray, qui joue Dagobert avec un véritable talent, fait de sincérité et de vérité. Nous ne vous étonnerons point en vous disant que Mlle Patry (premier prix de tragédie) n'avait pas la verve suffisante pour représenter la reine Bacchanal ; mais il faut citer Mme Fromentin (Françoise Baudouin) et même M. Perrier, qui donnait une grande allure au personnage légendaire du Juif-Errant, qu'il serait si facile de rendre ridicule. Pourquoi ne pas relever le côté fantastique du *Juif-Errant*, en lui donnant la superbe mise en scène à

laquelle il se prête si bien. Telle qu'elle est, aussi modestement montée que possible, absolument décousue et recommençant sans cesse, et de telle façon qu'on peut arriver à chaque acte sans avoir rien perdu de l'intrigue, la pièce renferme des caractères assez puissants et des situations assez fortes pour empoigner le public et le retenir, comme aujourd'hui jusque vers une heure du matin. La Porte-Saint-Martin tenait donc une bonne affiche, — en attendant les nouveautés promises.

14 Avril. — Première représentation du **PAVÉ DE PARIS**, pièce à spectacle en douze tableaux de M. Adolphe Belot [1] — Une jeune Lorraine débarque à Paris : elle est sans famille et sans pain. Une brave femme du nom de Péronne recueille la petite abandonnée et va la marier à son garçon, brave aussi, et de plus, officier de la garde républicaine, quand un agent d'affaires, M. Bonneau, apprend à Mme Péronne que l'orpheline n'est pas orpheline. La Lorraine est la fille de Mme Delaunay et

1. Distribution : Bonneau, *M. Dailly.* — De Gérin, *M. Montal.* — Fusch, *M. Gobin.* — Flachon, *M. Vannoy.* — Boulade, *M. Volny.* — Georges, *M. Alexandre.* — Franck, *M. Perrier.* — Pitoin, *M. Dubreuil.* — Ver-de-Terre, *M. Caudieux.* — Commissaire de gare, *M. Gaspard.* — Chef de gare, *M, Besson.* — Loubinot, *M Mallet.* — Rafflard, *M. Jégu.* — Concierge, *M. Machanette.* — Beau Merle, *M. Abel.* — Un soldat, *M. Navet.* — Marie, *Mlle Alice Lody.* — Mme de Lannay, *Mme Fromentin.* — Hortense Cordier, *Mlle H. Verdier.* — Mme Péronne *Mme Daubrun.* — La mère Noire, *Mme Gabrielle Rose.* — Mme de Bellegentier. *Mme Esmeriau.* — Mlle Blanche. *Mlle Durand.* — Mme Franck, *Mme Marty.* — Mme Chauffat, *Mme Leduc.* — Femme de chambre, *Mlle Jenny.*

elle doit hériter de trois millions, si un collatéral cupide ne la « supprime » pas prochainement. Le collatéral paraît sur ces entrefaites. Violence, étranglement, poursuite de l'assassin. Mais la Lorraine n'est pas morte : l'officier et M. Bonneau la rendront à sa mère, Mme Delaunay, et tout finira bien. La poursuite de l'assassin et la scène de reconnaissance finale sont les points capitaux où le succès à été sollicité par le dramaturge et par la direction : le succès a répondu à cette objurgation à la dernière extrémité, sur le coup de minuit quinze. La poursuite, sur laquelle on comptait beaucoup, est simulée par une toile qui se déroule et représente d'abord un salon, ensuite un vestibule, en troisième lieu, une cave. L'assassin, une fois dans cette cave, se croit acculé et perdu. Point. Une trappe est ouverte sous ses pieds; au-dessus de sa tête pend une solide corde à nœuds. L'évasion continue, et nous le revoyons dans un endroit sombre qui est, paraît-il, le tunnel des Batignolles : un train passe; il y saute, et, chauffe, vapeur!... Ce monsieur arrive tout doucettement à la gare Saint-Lazare.

La scène finale est plus habile que tout cela : pour réveiller son public, gagné par une douce somnolence, l'au eur nous fait assister à un rêve de Mme Delaunay. Mme Delaunay revoit le village de Lorraine où son enfance a été élevée : mais la guerre éclate, tous les villageois s'arment, combattent et meurent, et la petite fille est secourue par les troupes françaises, qui sonnent du clairon à tout rompre. Comment résister à ce tableau héroïque évoqué au moyen de toiles métalliques, où la poudre parle plus élo-

quemment que le dramaturge n'a su le faire en quatre grandes heures? L'interprétation du *Pavé de Paris* était bonne en son ensemble. M. Dailly n'avait qu'à ouvrir sa large bouche pour mettre une salle en belle humeur, il avait l'oreille du public, et était arrivé à ce degré familier où le spectateur permet tout, jusques et y compris la tape sur l'abdomen. Gobin, Vannoy et Alexandre gravitaient autour de ce compère. Montal méritait un compliment pour la rapidité avec laquelle il avait appris le rôle distribué primitivement à Laray. Mlle Lody, dans un bout de rôle, et Mme Fromentin, dans une scène (celle du rêve), montraient des qualités de diction auxquelles les artistes de drame ne nous ont pas habitués.

2 JUIN. — Reprise de la *Faridondaine*, drame en cinq actes et huit tableaux d'Adolphe DUPEUTY et BOURGET, musique d'Adolphe ADAM et de M. de GROOT[1]. — C'est le 30 décembre 1852 qu'avait eu lieu, au même théâtre de la Porte-Saint-Martin, la première représentation de la *Faridondaine*. Mme Hébert-Massy, l'excellente cantatrice qu'on avait applaudie naguère à l'Opéra-Comique, où elle avait créé le petit rôle de Nicette dans le *Pré aux Clercs*,

1. DISTRIBUTION : Campagnol, *M. Vannoy*. — André, *M. Laray*. — Colibri, *M. Gobin*. — Le comte de Montbrillant, *M. Angelo*. — Chanterelle, *M. E. Petit*. — Anselme, *M. Faille*. — Desrosiers, *M. Gaspard*. — Claire de lune, *M. Charley*. — Alza, *M. Mallet*. — Marie, la Faridondaine, *Mlle Cécile Lefort*. — Nicotte, *Mme Tassilly*. — Louise, *Mlle Marie Vallier*. — Adrienne, *Mme Gabrielle Rose*. — Gervaise, *Mme Leduc*. — Didine, *la petite Leroy*.

et qui ensuite, après avoir passé plusieurs années en province et à l'étranger, avait fait une courte apparition à l'Opéra, venait d'être engagée à ce théâtre. Dupeuty et Bourget eurent l'idée d'écrire à son intention cette sorte de *Grâce de Dieu*, dans laquelle ils avaient réservé un rôle particulièrement chantant. La plus grande partie de la musique de la *Faridondaine* avait été composée par Adam. M. Adolphe de Groot, alors chef d'orchestre à la Porte-Saint-Martin, était l'auteur des autres morceaux. L'un des fragments les plus importants de cette partition était un quatuor comique dont Adam parle ainsi : « J'avais écrit pour cet ouvrage un quatuor burlesque, qui m'avait fort amusé à faire. C'était sur l'air : *O! Pescator*. J'avais composé des paroles et arrangé cela pour Boutin et Colbrun. Grâce à eux, ce quatuor eut un succès fou et obtenait chaque soir les honneurs du *bis*. J'avoue que, pour mon compte, je me rendais toujours au théâtre pour les entendre... » Montrouge et Lacombe étaient, il y a dix ans, au Châtelet, les deux principaux solistes de cette troupe de virtuoses du pavé. Emile Petit et Gobin sont encore amusants aujourd'hui, Emile Petit surtout, qui met bien du soin et de la fantaisie à son Chanterelle, dont le costume pittoresque semble dessiné par Callot. Le troisième acte de la *Faridondaine* nous transporte dans un café-concert. La direction du Châtelet avait autrefois fait venir pour la circonstance, Mme Graindor de l'Eldorado. Celle de la Porte-Saint-Martin, ne s'est pas mise en frais d'étoile du cru, Mlle Cécile Lefort paraît seule sur la scène improvisée, où elle produit beaucoup moins d'effet que dans les chan-

sons de la *Faridondaine,* avec lesquelles elle a enlevé le public. Ajoutons que la chanteuse est habile comédienne : ce qui ne gâte rien, particulièrement dans la *Faridondaine* . La 300e représentation de la *Faridondaine* se donnera le 21 juin, et le 6 juillet on reprendra le *Bossu.*

4 AOUT. — Première représentation à ce théâtre du *Crime de Faverne*, drame en six actes, de Théodore BARRIÈRE et M. Léon BEAUVALLET [1]. — Après Frédérick-Lemaître, Taillade fait, dans le *Crime de Faverne*, le personnage d'un notaire vertueux et d'un mari trompé sans le savoir. Le rôle, écrit pour le grand comédien que vous savez, traverse, à titre de figure épisodique, un drame bourré d'incidents ; le fil qui l'y rattache pourrait être rompu sans dommage pour l'action. Le grand intérêt et l'émotion des six actes du *Crime de Faverne*, ce sont les amours adultères du comte Roger et de Jeanne Mauclerc. Mais, accentuée par le talent de l'artiste, la figure du vieux Séraphin prend, au troisième acte de la pièce, des proportions qui rapetissent singulièrement les autres visages autour de ce

1. DISTRIBUTION : Maître Séraphin, *M. Taillade.* — Raoul Mauclerc, *M. Montal.* — Corbillon, *M. Alexandre.* — Grenouillot, *M. E. Petit.* — Raymond, *M. Decori.* — Roger de Faverne, *M. J. Renot.* — Balthazar, *M. Riva.* — Picard, *M. Mallet,* — D'Herbe-Sainte, *M. Jégu.* — Pigelou, *M. Machanette.* — Valentin, *M. Gaston.* — Homme du peuple, *M. Abel.* — Jeanne Mauclerc, *Mme Fromentin.* — Geneviève, *Mlle M. Vallier.* — Rose Linon, *Mlle Durand.* — César, *Mlle Perviani.* — Fortuné, *Mme Leduc.* — Daniel, *Mlle Jenny.* — Colombeau, *Mme Blancheteau.*

bonhomme dont le malheur échoue dans la folie. L'histoire du pauvre notaire est celle des vieillards qui s'avisent d'aimer lorsqu'est passée la saison des amours. Séraphin a marié ses cheveux gris à une tête blonde. Son bonheur, fait d'illusions et de confiance, a duré peu. Thérèse est morte; il l'a pleurée comme la moitié de son âme envolée; il l'a sanctifiée comme la divinité toujours présente dans la solitude de son cœur et de sa maison. Eh bien! ce passé regretté et poétisé, ce bonheur de l'amour dans le mariage, cette épouse angélique et immaculée, tout cela était autant de félicités chimériques dont la mort n'a emporté que l'apparence; comme le mari de *Madame Thomassin*, de MM. William Busnach et Guy de Maupassant, le vieillard dont nous parlons a vécu dans l'illusion et la trahison. Il avait fait asseoir à son foyer deux enfants : sa femme Thérèse et son clerc Joseph; ces deux affections, dont il avait entouré et réchauffé sa vieillesse, l'ont joué comme Angélique fait de Georges Dandin. Mais, s'il a le ridicule du gendre de M. de Sottenville, il n'en a pas les défiances. Le secret de cette comédie infâme et bouffonne lui est révélé par une imprudence de Joseph, son maître clerc, qui s'est grisé— imprudent Fortunio! — à la fête de Blois. Le sournois a chansonné l'homme qu'il a trahi — fi! que c'est mal! — il a rimé en complainte ses amours avec Jacqueline, nous voulons dire avec Thérèse, et il les chante aux clercs de l'étude, qui font chorus. Séraphin entre sans être aperçu; il écoute, il croit rêver, il ne doute plus. Il saisit à la gorge le complice de la trahison de Thérèse; ses deux bras, rapides comme

la foudre, le font rouler violemment à ses pieds. Mais, sous la pression de ce désespoir aigu, sa raison se brise, et la nuit se fait sous le crâne du malheureux ; sa mémoire n'a gardé du coup qui le frappe que le refrain de la cruelle chanson. Le sourire vague de la folie éclaire sa physionomie éteinte; il fait le moulinet avec une chaise, il gambade, il chante :

Puisque c'est pardevant notaire,
Il n'y a pas de mal à ça.

Frédérick Lemaître avait composé et joué cette scène avec la supériorité d'un acteur shakespearien. Taillade s'y est fait rappeler deux fois par la salle entière. Notons le succès de M. Emile Petit, dans le rôle de Joseph Grenouillot, et celui d'Alexandre et de son lapin vivant dans le chalet Corbillon. M. J. Renot et Mme Fromentin, remplissaient avec un véritable talent les rôles du comte Roger de Faverne et de Jeanne Mauclerc, créés en 1868, par Brindeau et par Mlle Rousseil.

17 SEPTEMBRE. — Première représentation (à ce théâtre) de *Froufrou*, pièce en cinq actes de MM. HENRI MEILHAC ET LUDOVIC HALÉVY. — Quelle

1. DISTRIBUTION : Froufrou, *Mme Sarah Bernhardt*. — Baronne de Cambri, *Mlle Marie Kolb*. — Louise, *Mlle Antonine*. — La gouvernante, *Mlle Riga*. — Zanetto, *Mlle Valette*. — Pauline, *Mlle Durand*. — Georges, *Petite Desmet*. — Brigard, *M. Lafontaine*. — Henri de Sartorys, *M. Marais*. — Valréas, *M. Angelo*. — Baron de Cambri, *M. Colombey*. — Pitou, *M. Gardel*.

idée bizarre de jouer *Froufrou* à la Porte-Saint-Martin, de donner à une comédie intime un vaste cadre qui ne lui convient pas, à une des plus spirituelles comédies de MM. Meilhac et Halévy un public peu fait pour la comprendre!... Quelle témérité de reprendre une des plus belles créations de Desclée, de paraître devant le public parisien, qui n'avait certes pas oublié l'incomparable comédienne, dans un des rôles où celle-ci a remporté un de ces triomphes dont la trace demeure ineffaçable!... — Voilà ce qu'on disait avant le lever du rideau. Et cependant, pour folle qu'elle parût, la tentative a pleinement réussi; à l'exception du premier acte, où l'on se sentait véritablement dépaysé, la pièce a porté tout aussi bien au boulevard Saint-Martin qu'au boulevard Bonne-Nouvelle, et sans avoir vaincu le souvenir d'Aimée Desclée, Mme Sarah Bernhardt a joué le rôle avec une grâce exquise aux premiers actes, avec une réelle puissance au troisième et au quatrième, avec un charme délicieux au cinquième, où sa touchante scène d'agonie est une des plus étonnantes trouvailles que nous ayons jamais vues au théâtre. Nous n'avons point à raconter ici *Froufrou*, que tout le monde connaît. La femme mondaine d'aujourd'hui, la folle sans amour, la capricieuse et la fébrile créature, qui est pétrie dans un certain milieu des mœurs actuelles, y est peinte avec toutes ses fantaisies d'enfant gâtée et inoccupée. Froufrou a épousé, sans savoir pourquoi, un brave et loyal garçon, un galant homme qu'elle n'aime pas, qu'elle rend malheureux, qu'elle va tromper. Elle a une sœur, Louise, qui aime pro-

fondément, noblement, cet homme martyrisé par la pauvre et inconsciente Froufrou. Jalouse de sa sœur, Froufrou, qui n'est ni épouse, ni fille, ni mère, s'imagine qu'elle adore un monsieur qui joue avec elle *Indiana et Charlemagne* sur un théâtre de société. Elle quitte son mari, son enfant, son foyer, et part pour Venise avec cet élégant et inutile M. de Valréas. Le mari tombe malade — malade à en mourir, — puis, une fois guéri, il part à son tour pour le Lido, et tue en duel l'amant de sa femme, qui, repentante, vient mourir chez elle, demandant pardon à l'homme outragé et embrassant son enfant avant de mourir. On le voit, la pièce est toute simple, et à l'analyser ainsi, paraîtrait banale. Mais il y a deux pièces distinctes, à vrai dire, dans *Froufrou*. La première, en trois actes, qui parut à l'origine étonnante de verve, d'acuité, de désinvolture, de grâce parisienne et moderne ; l'autre, larmoyante et mélodramatique, mais pourtant touchante. Lors de la première représentation, il y a quatorze ans, nous regrettions presque ce dénouement, cette agonie. — C'est ce qui a fait, c'est encore ce qui fera le succès de l'ouvrage. Émouvoir est, au théâtre, la grande vertu. — Elle est pourtant, on en conviendra, peu digne d'émotion, cette femme qui brise son bonheur, compromet son honneur et force deux braves gens à s'entre-tuer, simplement parce qu'elle a eu une crise de nerfs et qu'elle se croit malheureuse. Mais elle est vraie et vivante. C'est au second acte que le succès a commencé à se dessiner ce soir. Mme Sarah Bernhardt joue avec beaucoup de désinvolture et de gaîté la fameuse

scène où Froufrou répète avec Valréas *Indiana et Charlemagne.* Tout cela était franc, net et spirituellement enlevé : le public y a fort applaudi l'admirable comédienne. Vous vous rappelez la grande scène du troisième acte, où Mlle Desclée arpentait à grands pas le théâtre, jetant à sa sœur, par phrases entrecoupées, les reproches les plus sanglants, tandis que cette sœur, courant après elle, s'accrochant à sa robe, ne trouvait à lui dire que : Gilberte ! Gilberte ! — Sarah Bernhardt se tient droite, presque immobile sur le devant de la scène, face au public, lançant sa terrible imprécation : « Ah ! comme tu as bien su me faire vouloir ce que tu voulais !... Comme tu es habile, ma sœur, et comme je ne suis qu'une enfant près de toi ! etc... » Sans changer de place et tout en déchirant de ses ongles un mouchoir de batiste, dont elle fait un millier de petits morceaux, l'artiste donne à ses doléances et à ses récriminations une ampleur extraordinaire. Ici encore, Mme Sarah Bernhardt a provoqué les applaudissements de la salle entière et les rappels d'un public enthousiasmé. Au quatrième acte, le grand drame, ou si vous l'aimez mieux, la haute tragédie fait invasion. C'est une scène vraiment poignante — et empoignante — que celle où Froufrou jette ses bras au cou de son mari pour l'empêcher d'aller se battre. Mme Sarah Bernhardt et M. Marais — faisant tous ses efforts pour dénouer de ses épaules ces mains qui l'enserrent — semblent absolument jouer un rôle de la vie réelle. Quant au cinquième acte, nous y avons tous fondu en pleurs. Oui, tous, car Marais et Lafontaine pleuraient à

chaudes larmes sur la scène : Marais, qu'il faut associer au triomphe de la grande artiste, car il jouait avec beaucoup de châleur le rôle de M. de Sartorys, et Lafontaine, qui a bien dit le couplet final, mieux dans ses cordes que le reste du rôle de Brigard, créé d'une façon fort amusante par Ravel. C'est avec intention que nous glissons ici sur le reste de l'interprétation pour insister sur le brillant succès de Sarah Bernhardt, qui éclipsait tout autour de lui, et qui était véritablement le grand intérêt de la soirée. La reprise de *Froufrou*, dans ces conditions nouvelles et contrairement aux prévisions, était destinée à faire courir tout Paris à la Porte-Saint-Martin.

20 DÉCEMBRE.—Première représentation de **NANA-SAHIB**, drame en sept tableaux, et en vers, de M. Jean RICHEPIN [1].—Drame en vers : c'est bien ; en sept tableaux, c'est un peu trop. La représentation est longue, souvent curieuse et parfois fatigante. L'œu-

1. DISTRIBUTION : Nana Sahib, *M. Marais.* — Le Yogui, *M. Laray* — Cimrou, *M. Volny.* — Tippo-Raï, *M. Bouyer.* — Lord Wisley, *M. Lenormand.* — Vicvami, *M. Paul Reney.* — Lord Edwards, *M. Decori.* — Gamâvat, *M. Duray.* — Un vieux Soudra, *M. Faille.* — Sergent anglais, *M. Gérald.* — Un portier hindou, *M. Piron.* — Premier soudra, *M. Laurel.* — Deuxième soudra, *M. Gaspard.* — Djamma, *Mme Sarah Bernhardt.* — Ellen, *Mlle A. Guyon.* — Une femme soudra, *Mlle Riga.* — Jeune fille soudra, *Mlle Durand.* — Jeune fille soudra, *Mlle Perviani.* — Un enfant anglais, *petite Desmet.*

Au 5e tableau, *Divertissement*, musique de M. J. Massenet. Marche anglaise (fifres et tambours). Chant des Brahmes. — Nautch indou. Le solo chanté par M. de Piros.

vre est plus pittoresque que réellement intéressante. Moitié militaire et moitié féerique, la pièce de M. Richepin fait honneur au metteur en scène, en même temps qu'au poète descriptif : nous aurions voulu plus grande la part du poète dramatique. L'action se passe aux Indes en 1857, au temps des révoltes des Cipayes contre la domination anglaise. Nana-Sahib, qui passe pour le plus rampant et pour le plus féroce des radjahs dévoués aux oppresseurs, croit le moment venu de secouer le joug. Mort aux Anglais ! s'écrie le peuple à la suite de son roi. Et pour commencer, il s'empare de lord Whisley et de sa fille Ellen, qui lui serviront d'otages. La rude guerre est commencée : Djamma, la blonde fille du radjah Tippoo-Raï, suivra Nana-Sahib. Et devant lord Whisley et sa fille, devant Djamma, Nana-Sahib fait fusiller impitoyablement les Anglais qui se sont rendus à merci, eux, leurs femmes, leurs enfants et leurs blessés. Massacre horrible ! Le quatrième tableau, le paradis du Tigre, est un de ceux où la poudre parle le plus fort. Très belle, d'ailleurs, est la mort du général anglais Whisley, se faisant bravement fusiller par ses propres soldats au sommet de la forteresse où le radjad vaincu l'a chargé de demander pour les siens, les honneurs de la guerre. Dans un accès de jalousie bien peu justifiée, Djamma a fait fuir miss Ellen : Nana-Sahib n'a plus d'otage, et, sur le point d'être pris lui-même, il se précipite dans le gouffre qui s'ouvre au bas de la forteresse en s'écriant : « J'aime mieux être aux tigres qu'aux Anglais ! » Il passe pour mort. Nous le retrouvons devenu paria, assistant au mariage de Djamma et de

Cimrou, l'esclave affranchi, qui a promis à Tippoo-Raï de lui abandonner le trésor de Siva, dont il a seul le secret. Djamma a reconnu Nana-Sahib et promet de se tuer plutôt que d'appartenir à Cimrou. Nous passons sur la scène de confrontation, où, grâce à l'amour de Djamma, à la reconnaissance de miss Ellen et au dévouement d'un de ses soldats, le radjah échappe à la vengeancede ses ennemis. Nous avons dit que la pièce touchait à la féerie. Nous arrivons, en effet, à travers des cavernes peuplées de squelettes — une idée macabre de Mme Sarah Bernhardt peut-être — au fameux trésor de Siva, dont l'énorme statue nous a rappelé le gigantesque poussah qui a si longtemps dominé la porte du Châtelet, lors des représentations de *Rothomago*. C'est dans cette riche caverne que se passe le dernier acte de la pièce: le père de Djamma se précipite sur les trésors, Cimrou veut prendre celui qui lui est promis en la personne de Djamma, quand, soudain, la porte s'ouvre : c'est Nana-Sahib qui vient défendre sa Djamma. Ici un duel au sabre et au poignard; Cimrou tombe, mais non sans se venger, car, tandis que les deux amants pensent être l'un à l'autre, il a pu refermer pour toujours la porte de fer d'*Aïda* et allumer le bûcher qui forme le piédestal de la statue de Siva. Djamma monte sur le bûcher et appelle Nana-Sahib. C'est ainsi que tout le monde meurt : Nana-Sahib et Djamma dans les bras l'un de l'autre; Cimrou étranglé par le radjah; Tippoo-Raï poignardé par Cimrou; lord Whisley, fusillé par ses propres soldats; l'Indien Vicvami se poignardant lui-même, — sans compter les nombreuses hécatombes qui rem-

plissent la sombre pièce de M. Richepin. Pièce bizarre et composite, nous l'avons dit. La langue en est souvent d'une pureté toute racinienne, mais l'intrigue est trop éparpillée pour intéresser réellement. M. Volny, dans Cimrou, a obtenu un succès complet, et tel que n'en avait eu, jusqu'ici, depuis son début dans *Chatterton*, le jeune élève de Talbot. Il dit superbement le vers et a montré, dans tout son rôle, une énergie peu commune. M. Marais, au contraire, qui a pourtant passé glorieusement par le Conservatoire et par l'Odéon, nous a semblé quelque peu déshabitué de la diction rhythmée. Mais il faut reconnaître qu'à partir du quatrième tableau, où il se livre, sur la terrasse de la forteresse de Hissar à un pas de gymnastique légèrement exagéré, M. Marais nous a paru triompher de l'hésitation du public et obtenir de lui le favorable accueil qui lui échappait au début de l'ouvrage. Citons MM. Laray (le Yogui), Bouyer (Tippoor-Raï), Paul Reney (Vicvami) et Lenormand (lord Whisley), dont la mort est si dramatiquement réglée, et rendons hommage à Mme Sarah Bernhardt, non seulement pour la façon poétique dont elle a délicieusement posé et « chanté » le rôle de Djamma, mais pour la tentative littéraire et artistique qu'elle a faite, en donnant sur la scène de la Porte-Saint-Martin et en y montant avec tant de richesse et de goût dans les décors, les costumes et la mise en scène, la curieuse pièce de M. Richepin.

La soirée du 26 décembre marquera certainement dans les annales théâtrales. M. Jean Richepin, auteur de *Nana-Sahib*, jouait à la Porte-Saint-Martin, le principal rôle de son drame, au lieu

et place de M. Marais, indisposé. M. Marais, surmené par le travail des répétitions et déjà fatigué le soir de la première, avait dû se mettre au lit à la suite des deux représentations successives du jour de Noël. Il avait fait dire le matin, qu'il lui était impossible de jouer le soir. Que faire?... Personne n'avait appris le rôle en double, personne ne le savait, que M. Richepin, qui l'avait écrit, fait répéter et avait même dû le jouer dans le principe. Après une annonce de M. Talbot, M. Richepin a donc paru au second acte de *Nana-Sahib*, dans le superbe costume de son interprète Marais, qui lui convient à merveille. Le geste est ample, la démarche noble, l'œil farouche et la voix suffisamment bonne. Il dit admirablement les vers — ceux de *Nana-Sahib* du moins— et il a vraiment conquis son public féminin et masculin. Mme Sarah Bernhardt a été superbe de passion dans le rôle de Djamma, qu'elle a plus merveilleusement joué que jamais. M. Richepin, remplissait à partir de ce soir-là, le rôle qu'il avait tenu le 26 décembre, comme par hasard.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pend. l'année.
Le Voyage à travers l'impossible.	3 a. 22 t.		54
• *Le Juif errant.*	5 a.	16 février.	50
• *Le Pavé de Paris.*	12 tabl.	14 avril.	52
• *La Faridondaine.*	5 a. 8 t.	2 juin.	34
• *Le Bossu.*	5 a.	6 juillet.	28
• *Le Crime de Faverne.*	6 a.	4 août.	35
• *Froufrou.*	5 a.	17 septembre.	100
• *Nana-Sahib.*	7 tabl.	20 décembre.	13

RENAISSANCE

Ninetta, de MM. Hennequin, A. Bisson et Raoul Pugno, n'ayant pu dépasser la 16e représentation, on reprenait le *Petit Duc* avec Mlle Jeanne Granier (15 janvier), et le 22 février, on donnait à ce théâtre la première représentation de la *Cigale*, comédie en trois actes, de MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy[1]. La *Cigale* n'est pas une opérette, ni même un vaudeville mêlé de chant, c'est une comédie, et cette comédie est une des plus fines et des plus plaisantes que nous connaissions. Jouée, comme autrefois, par ses deux principaux interprètes, Dupuis et Mme Chaumont, elle a retrouvé, à la Renaissance,

1. Distribution : Marignan, *M. Dupuis*. — Edgard, *M. Lassouche*. — Carcassonne, *M. Milher*. — Marquis de la Houppe, *M. E. Didier*. Dulcoré, *M. Tony Riom*. — Michu, *M. Numa*. — Filoche, *M. Hamburger*. — Bibi, *M. Lamy*. — La Cigale, *Mme Céline Chaumont*. — Catherine, *Mlle Milly Meyer*. — La baronne, *Mme Bilhaut*. — Adèle *Mme Debay*. — Lolotte, *Mme Dubois*,

son grand succès des Variétés. Ce n'est pas que le sujet en soit extraordinaire et vise à une originalité puissante; non, il est simplement romanesque et nullement inédit. Ce n'est, vous le savez, ni de

La cigale ayant chanté
Tout l'été,

avec sa fourmi pour antithèse, ni des cigales dévastatrices, plaie de l'Égypte, qu'il s'agit, mais tout bonnement d'une petite fille enlevée par des bohêmes et transformée en acrobate, qui, plus heureuse que Figaro, retrouve ses illustres parents. C'est la *Fille du régiment*, si vous voulez, habillée à la moderne. Mais ce que c'est aussi, c'est une œuvre étincelante d'esprit, que des détails pleins d'humour, d'originalité, d'observation, de vérité rehaussent et illuminent. Jamais Meilhac et Halévy, au moment où ils unissaient leur talent dans une collaboration des plus heureuses, n'ont été plus joliment inspirés. Le succès personnel de Mme Chaumont a été très grand: c'est un des rôles qui conviennent admirablement à sa nature, où ses défauts la servent comme ses qualités, et où elle est vraiment exquise. Dupuis était adorable de vérité et de comique dans le rôle du beau Marignan. Son jeu était plein de naturel et d'esprit. Ce rôle du peintre *intentionniste*, il le jouait en vrai comédien. Loin de souligner l'effet, il l'abandonnait à lui-même avec une finesse, une adresse qui le rendaient absolument irrésistible. Nous avons entendu un homme de goût dire, ce soir-là, à propos de Dupuis, en sortant de la Renaissance : « Je ne

lui croyais pas tant de talent ! » C'est qu'en effet, il en a beaucoup, et du meilleur. Après le vif succès de Mme Chaumont et de Dupuis, en qui était toute la pièce, notons celui de Milher, qui a bien artistiquement composé le personnage de Carcassonne, le directeur du cirque forain, créé par le fantaisiste Baron, et aussi celui de Lassouche, un baron Edgard de la Houpe vraiment recommandable.

17 Avril. — Reprise de *Belle Lurette*, opéra-comique en trois actes, de MM. Ernest Blum, Édouard Blau et Raoul Toché, musique de Jacques Offenbach. — Sans être marquée au coin d'une originalité toujours flagrante, la dernière partition d'Offenbach est encore gaie, vive, alerte, et il en jaillit par moments comme une note sentimentale et tendre, toujours gracieusement exprimée. Le duo du second acte, où Marceline et Malicorne — Desclauzas et Jolly — imitent si drôlement l'accompagnement du *Beau Danube bleu*, est de l'Offenbach des meilleurs jours. Rappelez-vous ensuite la jolie petite entrée

1. Distribution : Malicorne, *M. Jolly.* — Duc de Marly, *M. Alexandre.* — Campistra, *M. Chalmin.* — Merluchet, *M. André Sujol.* — Cigogne, *M. Jannin.* — Belhomme, *M. Duchosal.* — De la Boiserie, *M. Sujol.* — Baptiste, *M. Brunel.* — Givry, *M. Crambade.* — Lenoncourt, *M. Henri.* — Cadignan, *M. Cailloux.* — Jasmin, *M. Robillot.* — Lafleur, *M. Mercier.* — Belle Lurette, *Mlle Jeanne Granier.* — Marceline, *Mlle Desclauzas.* — Friquette, *Mlle Gillet.* — Toinette, *Mlle Thibaud.* — Madelon, *Mlle Panseron.* — Rose, *Mlle Davenay.* — Nicole, *Mlle Thèves.* — Clorinde, *Mlle Bianki.* — Bérénice, *Mlle Fizes.* — Marion, *Mlle Ismérie.* — Jacqueline, *Mlle Jouvenceau.* — Manon, *Mlle Cécile.*

de l'orchestre et des chœurs, le duo de Belle Lurette et du duc : « Prenez mon bras, et nous irons souper ce soir aux Porcherons » et la sortie de l'orchestre : c'était un pur bijou. Jolly est toujours bien fin et bien amusant; Mlle Desclauzas a d'excellentes trouvailles comiques dans le rôle de Marceline, qui fut joué, il y a trois ans, par Milly-Meyer et qui semble avoir été écrit pour elle. Mais que dire de Jeanne Granier, reprenant, elle aussi, le rôle de Mlle Hading, sinon qu'elle a chanté en grande cantatrice, avec une ampleur magistrale, avec une voix superbe et qu'on ne lui soupçonnait pas, avec un talent de premier ordre, qui n'a jamais été plus évident, l'air du premier acte : « Il est défendu d'avoir vingt ans », et le finale du second : « Attaquez tout, mais ne touchez jamais à la blanchisseuse... » Mlle Granièr faisait en son théâtre de la Renaissance une rentrée vraiment triomphale. Jamais applaudissements n'ont été plus justement mérités.

29 SEPTEMBRE[1]. — Réouverture : Le **FOU CHOPINE**,[2] opéra-comique en un acte de MM. ERCKMANN

1. La cession de la *Renaissance* était un fait accompli depuis le 1er juin.

M. Charles Hecquard, le nouveau propriétaire, avait, par un nouveau pouvoir, confirmé M. Anatole Okolowicz dans les fonctions de directeur de ce théâtre.

2. DISTRIBUTION : Le duc Jean, *M. Jolly.* — Ascanio, *M. Marcel.* — Le comte Ernest, *M. Philippon.* — Gennaro, *M. Delaère.* — Cascante, *M. Colleuille.* — Un soldat, *M. Crambade.* — Hippolyte, *Mme Thuillier-Leloir.* — Alfred, *Mme Cécile Lefort.* — Brigitte. *Mlle Tusini.*

CHATRIAN, musique de M. SELLENICK. — Le **VERTIGO**[1], opéra-bouffe en trois actes de MM. CRISAFULLI et Henri BOCAGE, musique de M. HERVÉ. — La soirée n'avait pas été favorable à la nouvelle direction. Nous ne savons plus quel personnage de Regnard s'écrie dans les *Folies amoureuses* :

Je guéris une fois l'infante du Congo
Qui vraiment avait bien un autre vertigo !

Si ce personnage avait réellement une panacée souveraine, et s'il pouvait ressusciter, nous le dépêcherions à M. Hervé. Ce compositeur dépasse de cent coudées ladite infante du Congo. M. Hervé et ses collaborateurs ont entassé dans cette opérette tous les gros et vulgaires effets de ce genre à son enfance. On dirait que, depuis vingt ans, ils vivent en dehors du mouvement intellectuel dramatique, et qu'ils n'ont pas remarqué que le goût du public s'est affiné, je dirais presque épuré, et que la parodie soulignée à grand renfort de grosse caisse a fait place à un opéra-comique relativement soigné de forme. Nous avons vu le moment où le public allait se fâcher tout de bon. En quoi il aurait eu tort. Les pochades sans queue ni tête ne méritent point cet honneur. La soirée n'avait pourtant pas mal commencé. MM. Erckmann-Chatrian nous avaient conté, non sans charme, une histoire assez simplette, intitulée le *Fou Chopine*, et les amours de Walter et de Marguerite avaient

1. DISTRIBUTION : Chopine, *M. Alexandre*. — Walter, *M. Lebreton*. Mérianne, *M. Crambade*. — Marguerite, *Mlle Caylus*.

intéressé et plu par cette délicatesse et ce sentiment que les auteurs des Romans nationaux excellent à répandre, dans leurs écrits. M. Sellenick, l'excellent chef de musique de la garde républicaine, avait mis la chose en musique, et c'était pour lui un début agréable comme compositeur dramatique : les mélodies du *Fou Chopine* éclatent peut-être dans le cadre étroit de cette anecdote qui nous prouve qu'il faut marier la bière au vin, sous peine de voir disparaître l'Alsace. Le compositeur avait rendu avec bonheur la rivalité de la vigne et du houblon, et il ne faut pas, en somme, lui en vouloir de nous avoir montré que celui qui a pu le plus pourra aussi bien le moins. Quant au *Vertigo*, le public est resté froid, très froid devant les redites de l'*Œil crevé* et même devant la parodie des *Rameaux* de Faure et du *Noël* d'Adam, assez habilement traitée par le compositeur du *Petit-Faust*. Les artistes ont fait leur devoir. Ils ont vaillamment essayé de défendre la pièce. M. Jolly, avec son jeu fin et son comique toujours distingué dans l'excentricité, représentait le duc Jean; le rôle absolument saugrenu d'Ascanio était échu à M. Marcel. La gentille Mme Thuillier-Leloir n'était pas heureuse; elle avait quitté la salle Favart pour venir échouer misérablement dans cette parade manquée.

7 Novembre. — Première représentation de la **CLAIRON**, opéra-comique en trois actes, paroles de MM. Gaston Marot, Elie Frébault et Edouard Philippe, musique de M. Georges Jacobi. [1] — A l'apo-

1. Distribution : Le prince Cornikoff, *M. Jolly.* — Carle Vanloo,

gée de sa gloire, alors qu'elle gouvernait la Comédie et le monde galant, la Clairon disait, en parlant de Mme de Pompadour : « Elle doit sa royauté au hasard, je dois la mienne à mon génie ». La Clairon de la Renaissance doit à la collaboration de trois librettistes d'être prise pour la reine Marie-Thérèse d'Autriche, voyageant incognito, tandis que, par une ruse de diplomatie, la princesse Cornikoff se fait passer pour la czarine Catherine. L'entrevue de Presbourg entre les deux souveraines ne devient plus qu'un quiproquo à la Hennequin, lorsque Kornikof, croyant enfermer le peintre Vanloo avec Marie-Thérèse, y enferme sa propre femme : beaucoup de portes, au second acte, mais de gaîté, pas l'ombre. La musique vaut le poème : celui-ci manque d'invention et de drôlerie ; celle-là manque absolument d'originalité, et devient volontiers endormante et même lugubre quand elle veut être distinguée. Citons, si vous voulez, le quatuor des Échos, qui n'est pas maladroitement traité, et disons que la partition comprenait vingt et un morceaux, comme elle en aurait pu avoir cinquante-six. M. Jacobi n'avait pas plus de raison pour fermer son robinet d'eau claire qu'il n'en avait eu pour l'ouvrir : cela coulait pendant près de trois heures, cela aurait pu couler ainsi jusqu'au lendemain matin sans jamais gêner le sommeil des auditeurs les plus

M. Alexandre. — Leduc, *M. Mercier.* — Zoppel, *M. Guillot.*— Saint-Estève, *M. Coleuille.* — Le bourgmestre, *M. Dervilliers.* — Florival, *M. Francis.* — Un homme du peuple, *M. Poudrier.* — La Clairon, *Mme Thuillier-Leloir.* — La princesse, *Mlle Mary-Pirard.* — — Magda, *Mlle Deliane.* — Saint-Phar, Mlle *George.* — Sophie, *Mlle d'Albe.*

bienveillants. Mme Thuillier-Leloir avait eu décidément bien tort de quitter l'Opéra-Comique pour venir créer la *Clairon* après le *Vertigo*. On a applaudi le baryton Alexandre dans les *piano*, c'est-à-dire lorsqu'on ne l'entendait plus du tout, et on a généralement plaint le malheureux Jolly d'avoir à représenter, avec d'énormes moustaches faites pour engloutir toute sa finesse, un aussi piètre personnage que le prince Cornikoff. La Renaissance était décidément dans une mauvaise passe.

16 DÉCEMBRE. — Première représentation de **FANFRELUCHE**, opéra-comique en trois actes, de MM. Paul BURANI, Gaston HIRSCH et Raoul DE SAINT-ARROMAN, musique de M. Gaston SERPETTE [1]. — Cette *Fanfreluche* n'est autre que la *Nuit de Saint-Germain*, qui fut jouée au théâtre des Fantaisies-Parisiennes de Bruxelles le 20 mars 1880. MM. Hirsch et Saint-Arroman ont cru devoir porter leur livret à M. Burani, ce rebouteur de profession qu'on a plaisamment appelé, en ces derniers temps, « le Gondinet du pauvre ». La pièce a-t-elle au moins gagné à cette troisième collaboration ? D'aucuns disent qu'elle y aurait plutôt perdu. La vérité est que, telle qu'elle est, avec l'intrigue Bombonne, enchevê-

1. DISTRIBUTION : Saverdy, *M. Morlet*. — De Bonbonne, *M. Jolly*. — Bijou, *M. Germain*. — D'Aumont, *M. Mercier*. — De Farnage, — *M. Sujol*. — Landermol, *M. Dervilliers*. — Ravageot, *M. Lamy*. — Brézette et Fanfreluche, *Mlle Jeanne Granier*. — Lucrèce de Bonbonne, *Mlle Silly*. — Claudette, *Mlle Georges*. — Léa, *Mlle Brun*. — Zizi, *Mlle Vandeline*. — Résille, *Mlle Sandic*.

trée dans l'intrigue Brézette, elle n'est pas très claire. Laissons de côté l'aventure arrivée à Mme Lucrèce de Bonhomme, qui, croyant passer une nuit — la nuit de Saint-Germain — avec un séducteur, l'a simplement passée avec son mari, qui n'y a vu que du feu, et disons que, rappelant *Giralda* et *Giroflé-Girofla*, l'histoire de Brézette, chanteuse de l'Opéra, ressemblant trait pour trait à sa sœur Fanfreluche, costumière de la cour, est faite pour amuser suffisamment des auditeurs d'opérette, qui, certes, en ont vu bien d'autres. Brézette est sage autant que Fanfreluche est « bonne fille ». Sage et positive, car elle dédaigne le régent, et repousse les offres de son intendant des menus-plaisirs. Elle a rêvé une situation moins provisoire : épouser celui qu'elle aime, le comte de Saverdy. C'est pour fuir la police que le régent a mise à ses trousses, qu'elle prend successivement les habits de Fanfreluche, sa sœur, d'un officier des gardes françaises, d'une paysanne auvergnate et d'une jeune Espagnole : pièce à tiroirs pour Mlle Jeanne Granier. Le succès l'a récompensée d'ailleurs de toute la peine qu'elle s'est donnée : le régent renonce à ses prétentions, et pour conserver à l'Opéra sa meilleure cantatrice, il consent à unir Brézette et Saverdy : elle reste comédienne et sera comtesse pour de bon. Après avoir goûté les amertumes du sévère à l'École de Rome, M. Serpette s'est résolûment et décidément tourné vers le plaisant. Tout ce qui émane de la plume de l'aimable compositeur est, d'ailleurs, clair et gracieux : les phrases mélodiques s'allongent, simples, limpides, faciles avec un tour demi-savant qui sent son Conservatoire d'une lieue. Il dispose

agréablement les parties dans l'instrumentation; il écrit sûrement pour les voix et fait sonner franchement les chœurs : on reconnaît là l'empreinte de l'homme du métier, du musicien bien élevé. Ce qui fait souvent défaut, c'est le tempérament comique, l'invention — dirai-je le mot ? — la trouvaille. *Fanfreluche* renferme pourtant plus d'une page bien venue. J'inscris en tête de la liste, au premier acte, la ronde des enfants : « Quand Biron voulut danser : » les couplets : « Que la Fanfreluche est pleine d'appâts » qui termineront l'ouvrage; le joli chœur des jeunes gens de la cour : « Nous sommes ces messieurs, » que ces demoiselles ont très crânement enlevé ; au second acte, les couplets de Farnage : « Tircis chantait sous la branche, » que le jeune Sujol a très artistiquement détaillés ; les couplets diantrement grivois : « Vous avez la parole tendre, » que Mlle Granier termine par un trille, ma foi ! très joli ; un menuet spirituellement rocaille, que l'amusant Jolly a dansé en maître ; les couplets : « Lorsque j'ai fêté Bacchus, » si heureusement accompagnés par la flûte ; puis un finale à l'italienne que ne renierait pas Verdi ; enfin, au dernier acte, qui, des trois, n'est pas le moins bien traité, les couplets du papillon susurrés par Jolly ; le chœur des estafiers, bissé d'acclamation ; la romance chantée avec un véritable talent par M. Morlet, que nous n'avions pas entendu depuis longtemps, et qui méritait un meilleur rôle de rentrée au théâtre ; une excellente bourrée auvergnate, et une *jota aragonesa*, dont le motif et l'accompagnement sont neufs, ce qui est rare en pareille occurence. Vous voyez qu'il y avait nombre

de bonnes choses dans cette partition de *Fanfreluche*. Vous pensez aussi que M[lle] Granier, artiste de verve et cantatrice vraiment distinguée, si gracieuse et si fine, avait tout ce qu'il fallait pour désenguignonner le théâtre de la Renaissance.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pend. l'année.
L'Oiseau bleu.	1		17
Ninetta.	3		16
Le Petit Duc.	3	15 janvier.	38
Je ne sais quoi.	1	18 —	88
La Cigale.	3	22 février.	53
Belle Lurette.	3	17 avril.	45
Le Dîner du ministre. . . .	1	—	45
* *Le Fou Chopine*.	1	29 septembre.	31
* *Le Vertigo*.	3	—	47
* *On demande un quatorzième*.	1	7 novembre.	23
* *La Clairon*.	3	—	6
* *Fanfreluche*.	3	16 décembre.	16

NATIONS ET THÉATRE ITALIEN

A la *Fille des chiffonniers*, un drame populaire dont le succès est consacré par six cents représentations, succède, le 19 février. — M. Ballande, cédant provisoirement la direction à MM. Yveling Rambaud et Pop — **LE NOUVEAU MONDE**, drame en quatre actes et six tableaux de M. Villiers de l'Isle-Adam [1]. — La pièce que la direction intérimaire du Théâtre des Nations représentait ce soir-là, avec un grand luxe de décors, d'interprètes et de réclame était née d'un concours, et elle portait, du premier tableau au dernier, la marque de ce vice originel. Pièces de commande ou pièces de concours, cela ne vaut rien,

1. Distribution : Lord Cécil, *M. Villeray*. — Stéphen Aswhell *M Charpentier*. — Chevalier de Vandreuil, *M. Rosambeau*. — Washington, *M. Renot*. — Benjamin Franklin, *M. Chatelin*. — Moscone, *M. Legrenay*. — O'Kenne, *M. Raymond*. — Sir Edward Clinton, *M. Pouctal*. — Un Midshipman, *M. Fernand*. — Constable, *M. Chavailles*. — Mistress Andrews, *Mlle Rousseil*. — Lady Cecil, *Mme Pazza*. — Mary Marc Elis, *Mme Henriot*. — Mistress Noella, *Mme F. Génat*. — Dahu, *Mlle Cassan*. — Maud Eadie, *Mme Dax*.

ni pour les auteurs qui en acceptent le fardeau, ni pour l'art qui en subit les conséquences ; le dramaturge le mieux doué s'en tirerait fort mal, et ce ne sont point les dramaturges les mieux doués qui se chargent ordinairement d'une semblable besogne. Il s'agissait de construire cinq actes en l'honneur des États-Unis, de chanter la gloire de Washington et de Franklin, de célébrer l'aspiration de l'Amérique du nord vers la liberté, — le tout moyennant une prime assez forte. Aurait-on donné la prime à celui qui aurait dit que la Fédération américaine a dû son indépendance au seul énervement des colonies anglaises, aux fautes du ministère Pitt et à la vaillance des recrues françaises? Soulever cette question, c'était indiquer les tendances pseudo-historiques du drame couronné, et condamner le travail auquel s'est livré le jury des récompenses. Venons-en, sans plus tarder, à la fable de M. Villiers de l'Isle-Adam. Un lord Cécil se prépare à divorcer. Lady Cécil est une entrave que l'ambition du noble lord veut rompre, et comme l'ambition n'exclut pas la jalousie, le mari fait jurer à la femme que le couvent sera son dernier asile. Sur ce serment bizarre prêté à contre-cœur, — la chose se comprend d'elle-même — on procède à la cérémonie du divorce. Les portes sont ouvertes, et un juge prononce les paroles sacramentelles : « Personne ne s'oppose? » — Moi!... crie une femme voilée. Je m'oppose. La femme voilée s'approche de lord Cécil et lui divulgue ce secret : Si Milady a consenti aussi facilement à divorcer, c'est parce qu'elle aime un jeune planteur de la Virginie, nommé Stephen. Trahison et parjure! Le lord s'emporte, mais, le

premier accès de fureur passé, il remercie la femme voilée qui, de son côté, adore le planteur Stéphen et qui espère, grâce à la dénonciation, avoir supprimé tout obstacle à son bonheur. Le divorce n'aura donc pas lieu. Lord et lady Cécil partiront ensemble pour le Nouveau-Monde, où l'Angleterre envoie ses meilleures troupes afin de pacifier des colons insurgés. Cependant, ce second plan est encore contrecarré. Lord Cécil joue de malheur. Un chevalier français promène son humeur amoureuse sous les fenêtres du manoir où la femme voilée a commencé son rôle de « traître ». Ce chevalier escalade un balcon, et déclare sa flamme à miss Elis, la fille adoptive de lady Cécil ; il ajoute même qu'il est fort pressé, attendu que le navire sur lequel il est venu appareille, en ce moment, pour la Virginie. La Virginie ?... mot magique ! Lady Cécil sent battre son cœur en l'entendant prononcer. La Virginie ! Elle oubliera tout : son mari, ses devoirs et jusqu'aux plus vulgaires dispositions que comporte un aussi long voyage ; elle partira avec le chevalier, à qui elle fiancera en une minute la jeune miss Elis ; et le rideau baissera sur ce départ imprévu autant qu'original du chevalier de Vaudreuil et de deux femmes en souliers de satin et les cheveux au vent. L'auteur, M. Villiers de l'Isle-Adam a voulu sans nul doute, par ce dernier détail, préciser un point important, à savoir : que Lady Cécil et miss Elis avaient jeté d'ores et déjà leurs coiffures par-dessus les moulins. Le drame a sa suite aux environs de Mount-Vernon. Les hostilités entre les Américains et les Anglais ont éclaté à Lexington, et, semblables aux Timoléons de l'anti-

quité qui brisaient par le fer une tyrannie imposée par la ruse, les soldats fédératifs combattent pour leur indépendance. Lady Cécil a rejoint Stephen — le planteur — qui est un de ces Timoléons-là ; et miss Elis est devenue la femme du chevalier de Vaudreuil. La morale est à demi-sauvée. Quant au noble lord, déçu dans les espérances de son cœur, il ne tardera pas à l'être tout à fait dans son ambition : il commande les troupes anglaises, et celles-ci seront défaites à plate-couture pour l'apothéose finale. La femme voilée sera tuée par une flèche que lancera d'une main sûre une jeune Indienne dont le nom nous échappe. Appelons-le la Providence. Dix-sept représentations, tel est le bilan du *Nouveau Monde.*

24 MARS. — Première représentation (à ce théâtre) de l'*Article 47*, drame en cinq actes, de M. Adolphe BELOT. — L'interprétation était faible en général : il fallait pourtant en excepter M. Renot, un excellent martyr de l'article battu en brèche, et M. Montbars, qui a jadis créé à l'Ambigu le rôle de Potain. Mlle Rousseil avait toujours une grande énergie, et réussissait à merveille à paraître méchante, très méchante.

1er MAI. — Première représentation (à ce théâtre) de *Robert Macaire*, précédé du prologue de l'*Auberge des Adrets*[1].

1. DISTRIBUTION : Robert Macaire, *M. Montbars.* — Baron de Wormspire, *M. Garnier.* — Roger, *M. Gardel.* — Bertrand, *M. Bellot,*

1er AOUT. — Première représentation de l'**ORPHELINE DE SENILHAC**, drame en cinq actes, précédé d'un prologue, par M. Ernest MOREL[1]. — Le *Juif-Errant* et l'*Incendiaire ou la Cure et l'Archevêché* ont visiblement inspiré le drame de M. Ernest Morel, qui fait songer à la retentissante affaire de la duchesse de Chaulnes et rappelle le bon curé patriote chanté par Béranger. Il y a de tout cela dans cette pièce, dont les personnages semblent particulièrement calqués sur ceux d'Eugène Sue. *Mus* — le rat, l'animal rongeur d'héritages — c'est Rodin; Plotin, c'est Dagobert; Calixte n'est autre que l'abbé Gabriel; d'Aigrigny s'appelle Frémy; Agricole se nomme Georges ou Armand; La Maigrillonne et La Mayeux ne sont qu'une seule et même personne... Et ainsi de suite. L'*Orpheline de Senilhac* était assurément l'un des meilleurs drames que nous eût jamais donnés M. Ballande. Il était temps, puisque c'était l'avant-dernier. La pièce était bien jouée par M. Garnier, qui apportait beaucoup de soin à la

— Pierre, *M. Gatinais.* — Charles, *M. Pouctal.* — Germeuil, *M. La Guerche.* — Le Commissaire, *M. Fernand.* — Dumont, *M. Raymond.* — Eloa, *Mlle Fassy.* — Clémentine, *Mlle Jeanne-Raymonde.* — Mme Pot-de-Vin, *Mlle Protat.* — Mme Rémi, *Mlle Philibert.* — Nanette, *Mlle Mozart.* — Louise, *Mlle de Thierry.*

1. DISTRIBUTION : Mas, *M. Garnier.* — Barnabé, *M. Montbars.* — Cottin, *M. Gardel.* — Calixte, *M. Pouctal.* — Frénus, *M. La Guerche.* — Armand, *M. Willac.* — Georges, *M. Dermez.* — Le docteur, *M. Duparc.* — Lanternon, *M. Sanson.* — Martin, *M. Lebrun.* — Le juge d'instruction, *M. Aye.* — François, *M. Stebler.* — Vincent, *M. Cartereau.* — Denizet, *M. Denis.* — Marthe, *Mlle Lauriane.* — Louise, *Mlle Fassy.* — La marquise, *Mme Derouet.* — Victoire, *Mme Mozart.* — Madeleine, *Mme Philibert.* — Suzanne, *Mme Liane.* — Julie, *Mme Duparc.* — Marianne, *Mme Hortense.*

composition de son personnage de Mus; par M. Montbars, vraiment meilleur dans le curé bon enfant que dans Robert Macaire; par M. Pouctal, qui jouait avec chaleur et conviction le rôle de Calixte; par M. Gardel, enfin, qui ne manquait ni de gaîté, ni d'adresse dans celui de Jean Plotin. Sans oublier Mlles Fassy et Lauriane, que nous avons vues sur d'autres scènes, plus littéraires, et qui ne sont certes point déplacées dans les personnages de Louise et de sa fille Marthe. Le théâtre des Nations finissait mieux qu'il n'avait commencé.

14 SEPTEMBRE. — Première représentation de **BÉRANGER**, pièce en cinq actes et huit tableaux de MM. COPIN et RISSLER. — La gloire de Béranger ne se ressentira point du drame auquel nous avons assisté. Elle n'en sera ni diminuée ni grandie. La vie de notre poète national devait tenter un jour ou l'autre un confectionneur de ces pièces à tiroirs, nouveau modèle, et continuer la série des Hoche, des Kléber et des Marceau. Après les militaires, les poètes. Pourvu que nous nous arrêtions là, et que des poètes nous ne passions pas aux industriels et aux commerçants de toute nature! Jusqu'à présent, les vaudevillistes

1. DISTRIBUTION : Béranger, *M. Garnier*. — Manuel, *M. Pouctal*. — Bouvet, *M. Gatinais*. — Mézinville, *M La Guerche*. — Désaugiers, *M. F. Willac*. — Clérangy, *M. Dermez*.— Le capitaine, *M. Alcime*. — Roger, *M. Lebrun*. — Joseph, *M. Mérissel*.— Marcaillon, *M. Stebler*. — Un muscadin, *M. Lebrasseur*.— Un commissaire, *M. Cartereau*. — Lisette, *Mlle M. Lynès*.— La mère Jary, *Mlle Derouet*.— Mlle Bouvet, *Mlle Philibert*. — La comtesse, *Mlle Darcy*. — Charlot, *Mlle Mozart*. — Frétillon, *Mlle Leblanc*. — Flore, *Mlle Hortense*.

en quête de sujets s'étaient contentés de prendre les chansons du rival de Panard et de Collé, et de les considérer comme des scénarios tout faits; c'est ainsi que nous avons vu le *Petit Homme gris*, *Guillerie* et le *Roi d'Yvetot* devenir les héros d'aventures plus ou moins spirituelles, mais toujours entremêlées de couplets. Maintenant, c'est l'auteur lui-même de ces chansons fameuses que nous allons suivre de Péronne, chez la mère Bouvet; du cabaret, à la rédaction du journal le *Drapeau Blanc*, et du café de la Rotonde à Sainte Pélagie. L'existence de Béranger est toute entre la prise de la Bastille et la victoire du peuple en juillet 1830. Excellent cadre pour une pièce destinée au théâtre des Nations. MM. Copin et Rissler avaient choisi avec beaucoup de goût les épisodes les plus saillants que la biographie de Béranger nous a conservés, et ils avaient surtout le mérite de nous donner envie de relire l'œuvre du poète; lecture saine, s'il en fut, par le temps d'insanités littéraires qui court. Dans l'interprétation, nous n'avons guère à signaler que M. Garnier, à qui revenait le périlleux honneur de faire revivre une figure aussi connue que celle du chansonnier et Mme Derouet, une mère Jarry qui avait l'émotion vraie. Dix-sept représentations : tel était le chiffre réalisé par la dernière pièce de M. Ballande.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pend. l'année.
La Fille des chiffonniers. . .	5 a. 8 t.		51
* *Le Nouveau Monde.* . . .	4 a. 6 t.	19 février.	17
* *L'Article 47.*	5	24 mars.	38
Robert Macaire et l'Auberge des Adrets.		1er mai.	92
* *L'Orpheline de Sellinac.* .	5	1er août.	43
* *Béranger.*	5 a. 8 t.	14 septembre.	17

THÉATRE-ITALIEN

(SALLE DES NATIONS)

Le Théâtre-Italien (direction de M. Victor Maurel et des frères Corti, du théâtre de la Scala, de Milan) s'est ouvert, le 27 novembre, par une représentation de gala, offerte au Tout Paris des premières. On donnait **SIMON BOCCANEGRA**, mélodrame en trois actes et un prologue de F. M. Piave, musique de G. Verdi. [1] La partition de *Simon Boccanegra*, qui date de 1856 et dont l'orchestration a été récemment récrite par le compositeur, ne peut passer pour une des meilleures de l'auteur d'*Il Trovatore*

1. DISTRIBUTION.—*Personnages du prologue :* Simon Boccanegra, *M. Maurel.* — Jacopo Fiesco, *M. E. de Reszké.* — Paolo Albiani, *M. G. Villani.* — Pietro, *M. F. Mignoni.*

Drame : Simon Boccanegra, *M. Maurel.* — Maria Boccanegra, *Mme Fidès Devriès.* — Jacopo Fiesco, *M. E. de Reszké.* — Gabriele Adorno. — *M. O. Nouvelli.*— Paolo Albiani, *M. G. Villani.*— Pietro, *M. F. Mignoni.*— Un capitaine d'armes, *M. L. Paroli.*— Une suivante, *Mlle Poli.*

et d'*Aïda*. C'est l'ancienne manière de Verdi, mais avec infiniment moins d'inspiration que dans ses célèbres ouvrages. Il est loisible de s'intéresser au travail d'harmonie auquel le maître s'est livré, mais il ressort de l'audition de cette œuvre grise et terne une impression vague et monotone qui touche de bien près à l'ennui : en entendant *Simon Boccanegra*, nous nous souvenions involontairement de la première de *Don Carlos*. Il faut pourtant rendre cette justice à Verdi qu'il s'est appliqué à bien terminer chacun de ses actes. Le finale du prologue serait ingénieux, s'il n'était gâté par un petit air de danse — le pas de la mort de Marie ! — que l'auteur aurait dû laisser à son *Bal masqué*. Le finale du premier acte, celui de la malédiction de Paolo, accompagné par un solo de clarinette basse qui produit le meilleur effet, est, au contraire, superbe d'un bout à l'autre. La situation dramatique et la musique, fort bien appropriée à l'action, tout contribue ici à rendre la scène intéressante. Dans le second acte, qui est fort inutile et bien vide, nous noterons encore le finale, où le chœur dans la coulisse, venant interrompre le trio de la scène, est original et d'un effet tout à fait neuf. Puis nous arrivons au quatuor qui termine l'œuvre et qui en est incontestablement la meilleure page. Traité à la manière du quatuor de *Rigoletto*, il obtient, grâce aux pleurs d'Amélia, venant couper le chant des trois autres parties, le même effet dramatique. On a beaucoup applaudi le morceau, et le public de cette représentation de gala, qui, jusque-là, était resté assez indifférent, s'est enfin animé : il était temps !

L'interprétation était au-dessus de tout éloge. Nous comprenons que M. Maurel ait tenu à se montrer aux Parisiens dans ce rôle de Simon Boccanegra, qu'il a créé à la Scala de Milan, et qui lui permettait — puisqu'il est perpétuellement en scène — de montrer toutes ses qualités de chanteur et de tragédien. C'est parfait, on pourrait même dire que c'est trop parfait : M. Maurel exagère quelque peu ses effets, à la mode italienne sans doute, et les prolonge parfois outre mesure. Mme Fidès Devriès, qui faisait sa rentrée définitive au théâtre, se rappelait avec émotion qu'elle débutait, quinze ans auparavant, sur cette même scène, dans Rose de Mai du *Val d'Andorre*. L'ancienne pensionnaire de Duprez a fait un joli chemin depuis lors. Elle est aujourd'hui, grâce à une voix des plus sympathiques et à un art consommé, l'une des premières cantatrices de notre époque. Elle chantait avec une admirable sûreté de sons et une merveilleuse intelligence le rôle d'Amélia, qui lui valait de superbes ovations. Le ténor Nouvelli n'avait pas, au contraire, tout le succès qu'il méritait : la faute en était peut-être à son attaque, qui n'était pas toujours juste. Pas plus que M. Nouvelli, M. Edouard de Reszké, n'était pas un nouveau venu à Paris. Le frère de la Sita du *Roi de Lahore* est doué d'une belle voix de basse, dont il se sert avec un véritable talent : il nous a été permis de l'apprécier à sa valeur dans ses deux duos avec M. Maurel. Tous étaient unanimes à louer M. Franco Faccio, l'incomparable chef de la Scala, où il avait déjà monté cet ouvrage qu'il connaît par cœur et dont il sait faire ressortir toutes les parties, —

même les plus insignifiantes. Il conduisait ses excellents musiciens avec une précision du coup d'œil et une vigueur de bras, dont nous n'avions que bien peu d'exemples à Paris.

3 Décembre. — *Martha* [1] appartient à ce genre d'opéra, où la part est faite large à la mélodie et où l'orchestration se réduit, la plupart du temps, à un accompagnement modeste. Le compositeur ne s'est guère livré à des développements que dans l'ouverture — très remarquable — et dans les chœurs : ceux-ci étaient interprétés admirablement, nuances parfaites, ensemble excellent. L'interprétation était excellente du côté des hommes : le ténor Ravelli et la basse Edoardo de Reszké méritaient vraiment d'être applaudis.

29 Décembre. — Première représentation d'un ballet-divertissement du maëstro Merzagora. — N'insistons pas !

1. Distribution : Lyonnel, *M. Luigi Ravelli*.— Plumkett, *M. E. de Reszké*. — Lord Tristan de Mickleford, *M. C. Ristori*.— Le shérif de Richmond, *M. F. Mignoni*. — Lady Henriette, *Mme H.-Zaguri*. — Nancy, *Mme G. Tremelli*.

L'orchestre était dirigé par le maëstro Gialdini.

THÉATRE-ITALIEN

* *Simon Boccanegra*. . . .	3	1er décembre.	8
* *Martha*.	4	3 —	3
* *Ballet divertissement*. . .		29 —	1

CHATELET

A la reprise du *Bossu* succédait, le 27 janvier, la *Queue du Chat*, féerie en 25 tableaux de MM. CLAIRVILLE et Gaston MAROT, musique de MM. DIACHE, HERVÉ, HUBANS [1]. Cette féerie, jouée pour la première fois en 1871 sur la scène du Château d'Eau par Hittemans, Tousé, Mercier, Léon Noël, Mondet, Mmes Sophie, Hamet, Tassilly, etc., a paru très gaie et très amusante au Châtelet. M. Gobin jouait avec

1. DISTRIBUTION : Fanfarinet, *M. Gobin*. — Thomassin, *M. Courtès*. — Alain, *M. Dubreuil*. — Le baron, *M. Leriche*. — Babolin, *M. Gatinais*. — Rominagrobis, *M. Donato*. — Barnabé, *M. Jacquier*. — Le mandarin, *M. Kastivier*. — Le garde champêtre, *M. Colleuille*. — Le bûcheron, *M. Branche*. — Le maître d'hôtel, *M. Worms*. — Le geôlier, *M. Auguste*. — Premier ouvrier, *M. Carpentier*. — La marquise, *Mme Claudia*. — Cornichette, *Mlle Scalini*. — Annette, *Mme Berthin*. — La fée Joyeuse, *Mme Berthier*. — La fée des Moissons, *Mlle Lœtitia*. — Pékina, *Mlle Jager*. — Micheline, *Mlle Violetta*. — Nankinette et Koukourine, *Mlle Achard*. — Pierrette, *Mlle France*. — Jeannette, *Mlle Paule*.

beaucoup d'entrain le rôle de Fanfarinet. MM. Courtès, Dubreuil et Gatinais divertissaient leur public dans les rôles de Thomassin, Alain et Babolin, qu'ils enlevaient avec entrain. Mmes Claudia (la marquise de la Mirandole) Scalini et Berthier se faisaient aussi beaucoup applaudir dans leurs chansons. Nous ne nous arrêterons pas à raconter la pièce, qui est, comme toutes les anciennes féeries (les seules bonnes, croyons-nous) une suite de trucs très réussis et que les directeurs ont su rendre attrayante, sans avoir besoin d'y apporter un luxe exagéré. Citons le ballet offert par la fée Joyeuse à ses hôtes et celui des Moissons, où les costumes de bergères et de moissonneuses formaient un ensemble de couleurs frais et réjouissant à l'œil.

Après le *Kléber* de MM. Gaston Marot et Edouard Philippe [1], qui n'était donné que neuf fois sur la scène du Châtelet, on reprenait, le 24 juillet, *Peau d'Ane*, féerie en quatre actes et trente tableaux de Vanderburck, Clairville et M. Laurencin [2]. En dépit des

1. Distribution : Kléber, *M. Gravier.* — Christophe Schoulmann, *M. E. Bienfait.* — Marceau, *M. Dalmy.* — Carrier, *M. Reykers.* — François Schoulmann, *M. Donato.* — Kœnigsberg, *M. Albert.* — Gabillard, *M. Alexandre fils.* — L'Echelle, *M. Branche.* — Soleyman, *M. Edmond.* — Louise, *Mlle Aline Guyon.* — Edmée, *Mlle Wiber.* — Catherine Schoulmann, *Mme Daubrun.* — Gretchen, *Mme Gravier-Magnier.* — La Caron, *Mme Arly.* — Mère Milleret, *Mme Maugard.*

2. Distribution : Cocambo, *M. Gobin.* — Bel-Azor, *M. Tauffenberger.* — Croquignolet, *M. Denizot.* — Matapa, *M. Paul Bert.* — Diamantin, *M. Donato.* — Canardeau, *M. Leriche.* — Abricotin, *M. Worms.* — Lambino, *M. Champenois.* — Toto, *M. Louis.* — Bébé, *M. Ludovic.* — Sergent de pompiers, *Petit Louis.* — Lilia,

pîtreries cocasses de Gobin, de l'adresse de Mlle Savenay et de la bonne humeur de Mlle Berthier, il n'y a pas l'ombre de livret, la vieille féerie n'existe plus, elle a fait place au ballet de l'Eden-Théâtre et à la pantomime des Folies-Bergère. Il est à peine besoin de quelques lignes pour constater ici ce qui s'est passé ce soir-là au Châtelet. Imaginez-vous *Excelsior*, moins la musique du maëstro Marenco; la pantomime de la voiture au cheval fantastique, que l'on avait pu voir en lever du rideau dudit *Excelsior*, et surtout *Puss-Puss* des Folies-Bergère, transporté sur la vaste scène du bord de l'eau, avec l'agilité, vraiment incroyable, de l'homme-chat, devenu l'homme-singe, et tenant deux tableaux entiers et consécutifs : vous aurez une juste idée du spectacle que donnera encore le Châtelet par delà l'année 1883.

Mlle Suzanne d'Orange. — Le roi Koussi-Koussi-Phazel, *Mlle Savenay.* — Frivolinette, *Mlle Berthier.* — La fée Coquette, *Mlle Léonie Guyon.* — Nonchalante, *Mlle de Praynes.* — La fée des ondes, *Mlle Jager.* — Zaïs, *Mlle Achard.* — Zella, *Mlle Perrier.* — Doïl, *Mlle Angeau.* — Myrra, *Mlle Martha.* — Xina, *Mlle Coralia.* — Eurêka, *Mlle Bouvard.* — Un page, *Mlle Derizzi.*

Lauri-Lauri's english pantomime company.

Les *Forges de Vulcain*, grand ballet, par M. Justament.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pend. l'année.
Le Bossu.	5		21
* *La Queue du chat.*	20 tab.	27 janvier.	134
Kléber.	5	9 juin.	9
* *Peau d'âne.*	4 a. 30 t.	24 juillet.	168

BOUFFES-PARISIENS

A *Gillette de Narbonne*, de MM. Chivot, Duru et Audran succédaient, au bout de cent vingt-deux représentations, et à la date du 3 mars, une reprise des *Mousquetaires au couvent* [1], de MM. Paul Ferrier, Jules Prével et Louis Varney, où Mme Grisier-Montbazon remplissait, non sans succès, le rôle créé par Mme Bennati, et le 11 avril, une reprise de la *Mascotte*, où Mme Morlet jouait, au contraire, le rôle créé par Mme Montbazon, tandis que le jeune baryton Piccaluga tenait celui de Morlet et M. Maugé celui d'Hittemans. Très amusant M. Germain dans Rocco. — Cette reprise de la *Mascotte* était suivie elle-même d'une nouvelle reprise des *Mousquetaires*

1. Distribution : Brissac, *M. Morlet.* — Bridaine, *M. Maugé.* Gontran, *M. Ch. Lamy.* — Le gouverneur, *M. de Quercy.* — Rigobert, *M. P. Jorge.* — Pichard, *M. Desmonts.* — Simone, *Mme G. Montbazon.* — Louise, *Mlle Edeling.* — Marie, *Mlle Deligny.* — Sœur Opportune, *Mlle J. Becker.* — La supérieure, *Mlle Lydie Borel.*

au couvent, qui se donnaient jusqu'au 31 mai, c'est-à-dire jusqu'à la clôture annuelle. Au 1er septembre, retour de la *Mascotte*.

20 Octobre. — Première représentation de **MADAME BONIFACE**, opéra-comique en trois actes, de MM. Ernest Depré et Charles Clairville, musique de M. Paul Lacome[1]. — On ne pouvait toujours jouer la *Mascotte*, et sans oser compter sur la chance inespérée de mettre deux fois la main sur un pareil succès, il fallait bien songer à jouer autre chose. M. Cantin, qui aime à découvrir des auteurs, a reçu la pièce de deux jeunes vaudevillistes de talent, encore inconnus de la masse du public, et a confié au musicien de *Jeanne, Jeannette et Jeanneton* la pièce de MM. Depré et Clairville. Ainsi nous avons eu *Madame Boniface*. La scène se passe à Paris, sous Louis XV, tout comme dans la *Jolie Parfumeuse*. Friquette, la jolie confiseuse — le rôle servira précisément de rentrée à Mme Théo — est affublée d'un mari jaloux, qui, pour échapper au sort qui l'attend, a l'idée d'envoyer sa femme à Orléans, où elle ne rencontrera sûrement pas le comte Annibal de Tournedor, son amoureux le plus acharné. Mais ce grand seigneur est un malin qui connaît toutes les ruses d'opéra-comique : déguisé en cocher, il em-

1. Dirtribution : Mme Boniace, Mme *Théo*. — Isabelle, Mlle *Levasseur* (début). — Clorinde, Mlle *J. Becker*. — Cidalise, Mlle *Lydie Borel*. — Boniface, M. *Maugé*. — Annibal, M. *Piccaluga*. — Fridolin, M. *Ch. Lamy*. — De la Vieille-Brèche, M. *Riga*. — Jacquot, M. *Désiré* (début).

porte dans sa berline, non point à Orléans, mais chez lui, dans son hôtel, la sémillante Mme Boniface, enlevée, sans le savoir, au nez et à la barbe de son mari. Le second acte, qui se passe à l'hôtel de Tournedor, est le meilleur des trois. Le comte a promis une « orgie » à ses amis; mais le voilà bien occupé de sa nouvelle conquête, qui ne se rend pas du premier coup. Ici toute sorte d'incidents du bon crû, plus amusants les uns que les autres, et dont le dernier met naturellement le mari en présence de sa femme, qui lui laisse croire qu'elle a cédé. Pauvre Boniface! Il est allé se plaindre à la justice et a conté au magistrat comme quoi sa femme s'est enfuie avec un grand seigneur « qui n'est même pas son ami ». — « C'est bien, a répondu le commissaire, *quand ça recommencera*, venez me trouver : vous pouvez vous vanter de m'avoir fait passer un moment bien agréable... » Et il l'a congédié. — « Elle est jolie, s'écrie Boniface, la justice de mon pays! » Le confiseur déconfit n'a plus qu'une ressource; laisser là sa boutique et reprendre ses sabots pour retourner au sein de son pays d'Auvergne. Prétexte à chanson auvergnate. Mais il apprend par une lettre — autant ce moyen-là qu'un autre — que sa femme est sortie comme elle y était entrée de l'hôtel du comte Annibal. Le comte est le jobard de la situation : sa maîtresse lui échappe et sa fiancée lui est soufflée par son ami Fridolin. Moralité : il ne faut pas courir deux lièvres à la fois. Le livret est clair et bien fait; il est agrémenté de bonnes pointes d'esprit et fait honneur aux deux jeunes écrivains. Les directeurs demandent des pièces à tous les

échos : qu'ils en commandent donc aux auteurs de *Madame Boniface*; l'expérience d'aujourd'hui est là pour prouver qu'on peut avoir confiance en MM. Depré et Clairville. Venons à la partition. M. Lacome est un musicien sérieux, ce qui ne veut pas dire pour cela qu'il écrive de la musique ennuyeuse. Les trois actes de son nouvel ouvrage sont remplis de choses charmantes, délicates et distinguées. Nous citerons, au premier, la romance du baryton : « Comme la fleur », le trio des cornets; et, dans le finale, la valse des adieux. Le second acte était le plus « fourni ». Après les couplets à trois voix : « Change, change!... » et un délicieux petit chœur de sortie, qui nous a fait songer à Mozart, il y fallait noter les couplets : « Moi, si j'étais époux », qui ont valu un grand succès à M. Piccaluga; dans le duo, le « C'est pas ma faute », où a triomphé Mme Théo, et les couplets « Il faut s'taire, s'taire... » qu'on a redemandés à Mme Boniface. Enfin, au troisième acte, succès pour les couplets de M. Lamy et pour la chanson auvergnate de Mme Théo. Mme Théo, retour d'Amérique, avait fait aux Bouffes, et dans un rôle qui semblait écrit pour elle, une rentrée justement applaudie. Nous ne vous dirons pas que sa voix était meilleure qu'autrefois, mais nous avons plaisir à constater que, comme comédienne et comme diseuse, elle nous a paru en progrès véritable : elle a dit avec drôlerie et même avec finesse son *Turlututu* du second acte, et sa création de Mme Boniface était de nature à faire briller d'un nouvel éclat sa petite étoile qui semblait pâlir. Le jeune baryton Piccaluga a, dès la première

romance, établi son succès de vrai chanteur; la voix est chaude et sympathique; l'art est évident. M. Lamy n'est qu'un ténorino, mais les Bouffes n'en demandent pas davantage, et il conduit avec beaucoup de goût le mince filet de voix que lui a départi la nature. Ce n'est pas comme chanteur que nous louerons M. Maugé, mais comme comédien, et bien qu'on soit habitué à le voir grimé pour représenter des vieillards, il jouait avec beaucoup de verve et de gaîté son rôle de jeune mari.

29 DÉCEMBRE. — Première représentation de la **DORMEUSE ÉVEILLÉE**, opéra-comique en trois actes, paroles de MM. Henri CHIVOT et Alfred DURU, musique de M. Edmond AUDRAN[1].

Si j'étais homme,
Il faut voir comme
Je ferais les cent dix-neuf coups.
Je mettrais tout, tout sens dessus dessous,
Si j'étais homme!

Ainsi chante la jolie Suzette de Saint-Valery-sur-Somme. Le marquis de Follebranche a l'idée de mettre à exécution, autant qu'il est en lui, le désir de la jeune

1. DISTRIBUTION : Vieubec, M. *Maugé*. — Octave, M. *Piccaluga*. — Saturnin, *M. Ch. Lamy*. — Gorju, *M. Gerpré*. — Domingo, M. *Désiré*. — Le père Jérôme, *M. Desmonts*.— De Fontenac, *M. Delaunay*. — Hubert, *M. Larroque*.— De Maligny, *M. Guerchet*.— Le notaire, *M. Durand*. — Lafleur, *M. Armand*. — Suzette, *M*me Montbazon. — Diane, *M*lle *Gélabert*. — Fanchette, *M*lle *Lucy Darly*. — Louison, *M*lle *Lydie Borel*. — Jeanne, *M*lle *de Mora*.

paysanne : il lui fait boire un narcotique, qui prolonge son sommeil, et la transporte en son château, où on la revêt d'habits de marquis. Suzette se réveille et ne peut en croire ses yeux. Mais lorsqu'elle a vent de la plaisanterie, elle en profite pour donner à son amoureux Saturnin la place de garde-chasse et s'adjuger à elle-même une dot de trois mille écus. Puis, pour mieux jouer le marquis qui a voulu la jouer, elle l'endort à son tour, le fait transporter dans sa chaumière et affubler d'une robe de paysanne, qui le rendra souverainement ridicule aux yeux du régiment du Royal-Panache, dont il est colonel. Le marquis ne trouve plus que la plaisanterie soit si drôle : pour avoir ses habits, il signe tout ce que Suzette veut lui faire signer et s'avoue vaincu par la madrée Picarde. — La *Picarde*, tel a dû être le titre de la pièce, imitée du *Dormeur éveillé* des *Contes des Mille et une nuits*, et qui, en pendant à *Si j'étais Roi*, pourrait s'appeler tout simplement *Si j'étais homme*. Ajoutons qu'on a ri, au second acte, d'une scène d'ivresse très drôlement interprétée par M. Maugé, comme, au troisième, du travestissement en femme du marquis de Follebranche, fort empêtré dans son cotillon de paysanne. Et c'est tout.

Sur ce livret, rempli de naïveté, mais manquant d'imprévu et de montant, le compositeur de la *Mascotte* a écrit une musique assez banale, où nous noterons pourtant, au nombre des morceaux les mieux venus, le duetto du premier acte entre Mlle Gélabert et M. Piccaluga, les couplets du second : « Hier, vous étiez fort tendre », que dit fort agréablement Mlle Gélabert ; les couplets de la Culotte et

la Chanson Picarde, qui restaient au moins le triomphe de Mme Grizier-Montbazon. Bonne comédienne et fine chanteuse, Mme Grizier-Montbazon menait la pièce avec infiniment de verve et d'entrain. Le jeune baryton Piccaluga est un chanteur de grand, de très grand talent, qui sait donner à la moindre phrase un charme exquis. Le ténorino Lami disait avec goût ses couplets du premier acte et sa partie dans le duo du second avec Suzette. L'interprétation ne laissait vraiment rien à désirer. — Avec de tels artistes, le succès devait être assuré. Mais il manquait, hélas! à la *Dormeuse éveillée* ce je ne sais quoi qui, aux Bouffes-Parisiens du passage Choiseul, avait remplacé par une bonne gaîté gauloise et même grivoise, les berquinades enfantines de l'ancien Théâtre-Comte.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pend. l'année.
Les Trois Pierrots.	1		105
Gillette de Narbonne. . . .	3		71
Les Mousquetaires au couvent.	3	3 mars.	50
Rue de Babylone.	1		201
La Mascotte.	3	11 avril.	92
* *Madame Boniface.*	3	20 octobre.	76
* *La Dormeuse éveillée.* . .	3	29 décembre.	3

AMBIGU-COMIQUE

Les *Mères ennemies*, de M. Catulle Mendès, se sont jouées jusqu'au 24 janvier. Le 27, a eu lieu la première représentation de la **GLU**, drame en cinq actes et six tableaux, de M. Jean Richepin [1]. — La *Glu* fut écrite « d'après nature », assurait-on, à Escoublac et au Croisic, et sa forme première fut le roman : si l'on peut mettre en doute la première assurance, on croit sans peine la seconde. Un roman découpé en scènes garde un caractère hybride qui déconcerte le spectateur. M. Claretie l'a bien compris en portant son étude « Monsieur le ministre » chez

1. Distribution : Le docteur Cézambre, *M. Lacressonnière*. — Le comte de Kerman, *M. G. Richard*. — Marie-Pierre, *M. Decori*. — Guilloury, *M E. Petit*.— Adolphe, *M. Herbert*. — Chevalier d'Amblezeuille, *M. Fournier*. — François, *M. Maxnère*.— Marie des Anges, *Mme Agar* —La Glu, *Mlle Réjane*.—Naïk, *Mlle Ch. Raynard*.— — Mariette, *Mlle Bévalet*. — Madelon, *Mlle P. Moreau*. — Yvonne, *Mlle Dolly*.

le célèbre chirurgien dramatique qui a nom Alexandre Dumas fils. Un simple rebouteur aurait suffi à M. Richepin pour orthopédier son drame, mais le fait même d'avoir laissé à l'œuvre certaines gibbosités incongrues permet à la critique de craindre que l'auteur n'ait pas absolument le sens « théâtre ». Le tout n'est pas de trouver une situation pathétique et violente à la fois, il faut en continuer l'évolution, en poursuivre les déductions et mener son public haletant jusqu'à la conclusion. Après le 2ᵉ tableau, la mère ayant rencontré la Glu et lui ayant dit *naturalistement* son fait, l'auteur n'a plus qu'une ressource, — de baisser le rideau. La vengeance de la mère et le salut du *gâs* nous importent peu. Que si l'auteur, par traité, continue son étude, il est conduit à ajouter, *naturalistement* toujours, une masse de traits qui ne peuvent plus qu'empâter son modèle. Et c'est ce qui est arrivé. Les traits multipliés par M. Richepin firent la joie d'un public plus accessible qu'on ne croit à tout ce qui a l'apparence du « nouveau » : par malheur, certains furent accueillis avec des intentions malignes, et nous vîmes le moment où les actes les plus ordinaires de la vie nous allaient être servis sous le prétexte de rénovation dramatique. Que M. Richepin fasse bien attention à ceci : *l'arbre empêche de voir la forêt* et le détail distrait de l'action. Cinquante et une représentations, tel sera le sort réservé à son portrait en pied de la gourgandine de bas étage. Mᵐᵉ Agar, dans la mère, farouche gardienne de son *gâs*, a eu de superbes accents ; M. Lacressonnière a été excellent dans un personnage épisodique de vieux médecin qui retrouve

dans la Glu une épouse coupable et longtemps maudite ; M. Petit a esquissé avec bien du talent un loup de mer dont la chique et la chanson sont les seules passions ici-bas. Mlle Réjane personnifiait fort bien la Glu : mais un peu trop d'imitations de Sarah Bernhardt : elle semblait jouer encore la Revue des Variétés... Nous avons gardé pour la fin M. Décori, un jeune premier plein de feu et plein de promesses. Ces promesses seront-elles tenues ?

15 Mars. — Première représentation de l'**AS DE TRÈFLE**, drame en cinq actes et neuf tableaux de M. Pierre Decourcelle [1]. — On répète sur tous les tons que le drame moderne cherche sa voie, mais ce cri jeté à tous les échos par la critique théâtrale ne nous paraît pas émouvoir beaucoup les jeunes auteurs. En constatant ici ce fait, nous ne croyons pas être injuste. MM. Catulle Mendès et Jean Riche-

1. Distribution : Narcisse, M. *Taillade*. — M. Robert, M. *Lacressonnière*. — Marcel Bernier, M. *Ch. Masset*. — Mondétour, M. *Bouyer*. Buollet, M. *E. Petit*. — Le juge d'instruction, M. *Montigny*. — Georges de Croisvieux, M. *Garraud*. — Le marquis, M. *George Richard*. — Le prince, M. *Herbert*. — Le commissaire de police, M. *Fournier*. — Pigeon, M. *Maxnère*. — Gondolé, M. *Worms*. — Bob, M. *Charley*. — John, M. *Victorin*. — Panoufle, M. *Gédéon*. — Eusèbe, M. *Cazelle*. — William, M. *Lédard*. — Germain, M. *Magnier*. — Le greffier, M. *Fleury*. — Premier agent, M. *Henri Roze*. — Deuxième agent, M. *C. Théry*. — Un huissier, M. *Vernier*. — Un facteur, M. *Leroux*. — Le patron du Singe bleu, M. *Ploton*. — Jean, M. *Ernest*. — Le baryton, M. *Seguier*. — Joseph, M. *Issartel*. — Nini-Gendarme, Mlle *Marie Kolb*. — Julia Dauberval, Mlle *Mary-Jullien*. — Jeanne de Croisvieux, Mme *Délia*. — La comtesse de Croisvieux, Mlle *Diane Valatte*. — Clara, Mlle *C. Bévalet*. — Maria, Mlle *Renn*[illegible] — Un collégien, Mlle *Pauline Moreau*.

pin viennent de donner, à ce même Ambigu, deux drames curieux, de mérites inégaux (nous mettons les *Mères ennemies* naturellement bien au-dessus de la *Glu*), mais en somme vivants, pleins de passion. Ce n'était qu'une lueur dans la nuit. Avec M. Decourcelle, nous voici retombés au mélodrame vulgaire : au farouche criminel ; à l'innocente victime de combinaisons machiavéliques et juridiques ; aux greffiers et aux juges d'instruction du *Courrier de Lyon !* Et cette constatation, nous la faisons avec d'autant plus de tristesse, que M. Decourcelle a donné au Gymnase un acte fort spirituel, que l'auteur est jeune, et que des espérances moins banales étaient faciles à concevoir : mais il saura certainement prendre sa revanche. C'est la partie comique de l'*As de trèfle*, en effet, qui a décidé du succès de cette pièce ; et les excentricités de M. Petit, changeant de costume deux et trois fois par tableau, aussi bien que le boniment étourdissant de Mlle Marie Kolb, *camelote* sur les places publiques où elle écoule avec une facilité réellement extraordinaire tout un stock de bas « invendables », — ont si bien fait rire le public qu'il a été désarmé. L'intrigue judiciaire de l'*As de trèfle* est relevée par une complication inattendue que nous croyons devoir aussi signaler. Marcel Bernier est accusé d'avoir tué sa maîtresse. Le crime, commis par une domestique, retombe tout entier sur ce jeune homme, que file un ancien chef de la police, nommé Robert. Ce Robert, dont la réputation est au moins égale à celle de Canler, est le plus fin des limiers ; aussi, lorsqu'il arrête Marcel Bernier, le doute n'est

permis à personne. Nous dirons même qu'il n'entre dans l'esprit de qui que ce soit. On arrête donc Marcel, et son affaire paraît « réglée », quand M. Robert acquiert la preuve évidente, irrécusable, que le prévenu est son fils, son propre fils ! Vous voyez d'ici à quelle évolution savante donne lieu ce coup de théâtre. M. Robert n'a plus qu'une idée, qu'un but : faire retourner la procédure, qui suit son cours contre Bernier, en faveur de ce même Bernier. Et le policier se remet en chasse, infatigable, méfiant, guettant, anxieux de trouver le véritable assassin. Toute cette partie du drame a été suivie avec le plus vif intérêt. La fin a littéralement passionné le public, grâce au jeu remarquable de Taillade, qui, dans une scène de jalouse fureur, a atteint le sommet de l'horrible et du terrible. M. Taillade a fait du personnage de Narcisse une figure des plus curieuses, vivante, « grouillante » au possible. C'est un très grand succès de plus à son actif. Ce qui manque à tout cela ? Peut-être un autre moule, une allure plus rapide, un souffle moins bourgeois. Dans son ensemble, l'*As de trèfle* ne manque pas de talent : on dirait même, — à voir ce plan dramatique, — qu'une main très expérimentée a passé par là, donnant un mouvement scénique à tel tableau et suggérant une rencontre heureuse à telle scène. Mais la querelle que nous chercherons à M. Decourcelle, c'est de n'avoir pas abordé le théâtre par une œuvre de tous points originale et caractéristique. Les personnages de M. Decourcelle sont tous sans exception de vieilles connaissances ; c'est là le pire des défauts au théâtre, quand les

vieilles connaissances n'ont ni profondeur d'idées, ni noblesse de sentiment, ni éclat de langage. L'interprétation de l'*As de trèfle* sort complètement de l'ordinaire. Nous avons dit, — en passant — ce que nous pensions de M. Taillade, un véritable artiste, et de M[lle] Kolb, qui passe si étonnamment du *Singe à Mam'zelle Bousquet* à de vrais éclats dramatiques.

19 Mai. — Reprise de la *Bouquetière des Innocents*, drame en cinq actes et onze tableaux, d'Anicet Bourgeois et de Ferdinand Dugue. [1] On avait loué si fort la direction de ce théâtre d'avoir monté les *Mères ennemies*, la *Glu* et même l'*As de trèfle*, pièces nouvelles de jeunes auteurs, que cette direction vient de reprendre la *Bouquetières des Innocents*, un bien vieux drame de cape et d'épée. Le public connaît la pièce par cœur, mais qu'importe à MM. Maurice Bernhardt et C[ie] si le public est comme Joconde et revient toujours à ses premières amours ? Le drame est, à vrai dire, fort habilement construit. Il repose, on s'en souvient, sur deux épisodes historiques, dont l'un, la mort de Henri IV, amènera l'autre au dernier acte, c'est-à-dire la mort du maréchal d'Ancre. Les auteurs ont

1. Distribution : Jacques Bonhomme, *M. Taillade*. — Concini, *M. Montal*. — Henri IV, *M. Faille*. — Henriot, *M. Montigny*. — Drapier, *M. G. Richard*.— Vitry, *M. Bouyer*. — Tavannes, *M. Perrier*. — Barbet, *M. Ploton*. — Louis XIII, *M[lle] Hadamard*. — Margot et la maréchale d'Ancre, *M[lle] Patry*. — Marie Concini, *M[me] Délia*. — Marie de Médicis, *M[lle] Verdier*.— Gloriette, *M[lle] Bévalet*.

voulu, en effet, chercher un complice à Ravaillac, ce complice que la croyance populaire lui attribuait alors et que les historiens les plus sérieux n'ont pu découvrir. Il plane cependant sur l'assassinat du roi Vert-Galant des doutes dont les dramaturges ont bénéficié : des faits de ce genre sont de bonnes fortunes pour les poètes, puisqu'ils leur permettent de donner carrière à leur imagination. Pour MM. Ferdinand Dugué et Anicet Bourgeois, le complice de Ravaillac, c'est le marquis d'Ancre et leur plan consiste à chercher les preuves de son crime, que le petit roi Louis XIII seul connaîtra. A côté de l'intrigue politique, une double intrigue amoureuse, qui, par un hasard singulier, se trouve être moins intéressante que l'autre. Il y a même un moment où on en veut à l'un de ces amoureux de retarder le drame politique. N'importe : tout cela est bien conduit et, disons-le pour être de justes historiens de l'Ambigu en 1883, tout cela était fort bien monté et bien joué. Taillade remportait, ce soir-là comme toujours, un grand succès dans son rôle de Jacques Bonhomme. MM. Montal, dans celui du maréchal d'Ancre, Montigny (Henriot), et Bouyer méritaient sincèrement les bravos du public : ce dernier, surtout, qui était parfait dans Vitry, dont il portait dignement le personnage sympathique. Le double rôle de Margot et de la maréchale d'Ancre était supporté et emporté par Mlle Patry, qui s'y montrait actrice de talent : elle était surtout excellente dans le personnage de la maréchale, à laquelle elle prêtait une physionomie terrible. Le petit Louis XIII, c'était Mlle Hadamard, qui avait droit aux éloges les plus vifs : elle avait com-

posé ce rôle avec un réel talent. C'est bien ainsi qu'on se figure ce roi-enfant qui toute sa vie a été inquiet, sombre, tourmenté, une espèce de Philippe II français. Elle disait d'une façon superbe : « Voilà donc pourquoi je le haïssais tant ! » lorsqu'on lui révèlait que Concini était le complice de Ravaillac. Nous sommes heureux de constater, en cet endroit de nos *Annales*, qu'il y a chez Mlle Hadamard une véritable science du théâtre. La *Bouquetière des Innocents* se donnera jusqu'au 10 juin, c'est-à-dire jusqu'à la fermeture annuelle du théâtre.

21 AOUT. — Sous la direction momentanée de Mme Le Mière, première représentation de la **MARQUISE RÉPUBLICAINE**[1], drame en cinq actes, de... qui vivra l'espace de deux soirées. N'insistons pas...

8 SEPTEMBRE. — Réouverture par la reprise des *Mères ennemies*, de Catulle Mendès[2]. — L'in-

1. DISTRIBUTION : Marceau, *M. Adam.*— Marquis de Francheville, *M. Dumont.* — Le commandant Morel, *M. Le Mière.* — Charles, *M. Dornetal.* — Picard, *M. Champavert.* — Guesdon, *M. Chavrie.*— Doux-Amour, *M. Liesse.* — Rigault, *M. Bernardini.* — Benoit, Marquise de Francheville, *Mme Le Mière.*— Baronne de Sully, *Mme L. Aubry.*— Renée, *Mlle B. Andrieu.* — Gertrude, *Mlle Sorel.*

2. DITTRIBUTION : André Boleski, *M. Decori.*—Rodzko, *M. Bouyer.* — Yvan Boleski, *M. Sirdey.* — Etienne Boleski, *M Gédéon.* — Le Staroste, *M. Fournier.* — Yégor, *M. Herbert.* — Le colonel Wladimir, *M. Dherbilly.* — Elisabeth, *Mme Agar.* — Sonya, *Mlle Mary-Jullien.* — Helyonne, *Mlle Perviani.* — Tzoril, *Mlle Bévalet.* — Nadine, *Mlle Mary-Vallier.*

terprétation était loin de valoir celle de la première représentation. Il va sans dire que nous mettons hors de pair Mme Agar, à qui la salle entière a fait, ce soir-là, des ovations aussi enthousiastes que méritées. Son jeu large et puissant, ses cris superbes, son maintien constamment noble, attestaient une véritable artiste. La création d'Elisabeth Boleska est pleine de grandeur et de nouveauté : Mme Agar y aura laissé une empreinte ineffaçable. En dépit d'une énorme inexpérience, d'une articulation défectueuse et d'un organe peu souple, M. Damala avait mis une conviction et une distinction remarquables au service du rôle ingrat d'André Boleski. M. Decori — le Marie-Pierre de la *Glu* — a fait vivement regretter son prédécesseur : le geste et l'attitude étaient vulgaires, la diction horriblement prétentieuse et commune. Il semblait difficile d'être plus insuffisant que ne l'était M. Decori, chargé de représenter le castellan de Mikalina. Mlle Mary Jullien demeurait une comédienne pleine de talent : elle l'a bien prouvé à la scène des deux mères, où on l'a fort applaudie ; mais elle était moins « femme », et par conséquent moins la Sonya du rôle que n'était Mlle Antonine. Glissons ici sur les autres interprètes, évidemment inférieurs à leurs devanciers, et adressons un mot d'éloges à M. Gédéon, qu'on n'a pas assez remarqué, ce nous semble, dans le rôle d'Étienne Boleski ; il le jouait avec une rare sobriété et une émotion contenue vraiment pénétrante : il y avait, dans ce jeune homme, l'étoffe d'un artiste. La 100e représentation des *Mères ennemies* se donnait le 28 septembre en spectacle gratuit.

5 Octobre. — Reprise des *Deux Orphelines*, de MM. d'Ennery et Cormon [1]. — M. Emile Simon, inaugurait heureusement sa direction, en reprenant ce drame si merveilleusement charpenté et d'une puissance d'émotion si grande. M. Taillade, très remarquable dans son rôle d'avorton souffreteux que l'injustice exaspère et qui finit par se révolter, a fait de Pierre le rémouleur, une création toute shakespearienne. Laray taillait en bloc et en relief la brutalité cynique du grand Jacques. Mme Fromentin jouait le rôle de la comtesse avec une simplicité, une distinction, une douceur bien autrement vraies et touchantes que les transports et les convultions des maternités aux cheveux épars. Point de cris, mais des accents émus, des mots qui coulent comme des larmes, la note juste qui va droit au cœur. Mlle Mary-Jullien, dans le rôle d'Henriette, certainement inférieur à son beau talent, avait des élans de tragédienne ; les scènes de désespoir ont été rendues par elle avec une rare sincérité. Sous les traits de la jeune aveugle, Mlle Aline Guyon se montrait très touchante. Un type étonnant et d'une réalité si intense qu'il faisait violence au dégoût, était celui de Mme Honorine, jouant le rôle de la vieille Frochard, créé, à la Porte-Saint-Martin, par Sophie Hamet. Elle y était à la fois triviale et

1. Distribution : Pierre, *M. Taillade.* — De Linières, *M. Lacressonnière.* — Jacques, *M. Laray.* — Picard, *M. E. Petit.* — Le docteur, *M Courtès.* — De Vaudrey, *M. Sirdey.* — De Presle, *M. d'Herbilly.* — Lafleur, *M. Maxnère.* — Martin, *M. Ploton.* — Comtesse de Linières, *Mme Fromentin.* — La Frochard, *Mme Honorine.* — [illegible]riette, *Mlle Mary-Jullien.* — Marianne, *Mme Lacressonniè*[illegible] Louise, *Mlle Aline* Guyon. — Sœur Geneviève, *Mlle Hélène Ve*[illegible] — Florette, *Mlle Bévalet.*

spectrale. L'art de la scène accentuant l'ignoble ne saurait guère aller au delà. Notons encore le gros succès de M. Emile Petit, fort goûté dans le rôle de Picard, le valet de chambre philosophe.

13 DÉCEMBRE.—Première représentation de **POT-BOUILLE**, pièce en cinq actes, de M. William BUSNACH, d'après le roman de M. Émile ZOLA[1]. — Le roman nous avait plus d'une fois dégoûté; la pièce nous a souvent amusé. Il était, d'ailleurs, impossible, étant donné le livre que l'on connaît, de la mieux réussir que n'ont fait les auteurs unanimement applaudis ce soir à l'Ambigu. Ce n'est plus la description d'une maison de la rue de Choiseul, comme il n'y en a certes pas, où tout le monde se connaît, où les locataires sont constamment les uns chez les autres, où depuis la loge du concierge, M. Gourd, jusqu'aux chambres de bonnes que Trublot connaît si bien, et en passant par l'escalier — toujours solennel

1. DISTRIBUTION : Josserand, M. *Delannoy*. — Octave Mouret, M. *Bertal*. — L'oncle Bachelard, M. *Blaisot*. — Auguste Vabre, M. *Courtès*. — Trublot, M. *Petit*. — Dulaurier, M. *Herbert*. — Campardon, M. *Maxnère*. — M. Gourd, M. *Ploton*. — Agénor, M. *Charley*. — Un commis, M. *Lagarde*. — Joseph, M. *Bonnelle*. — Mme Josserand, Mme *Aline Duval*. — Berthe, Mlle *Marie Kolb*. — Adèle, Mlle *A. Leriche*. — Marie Pichon, Mlle *Valette*. — Rachel, Mlle *A. Laurent*. — Hortense, Mlle *Vrignault*. — Mlle Dulaurier, Mlle *Helmont*. — Fifi, Mlle *C. Bévalet*. — Mlle Menu, Mlle *D. Valatte*. — Mme Hédouin, Mme *Norton*. — Lisa, Mlle *P. Moreau*. — Mme de Saint-Evremont, Mlle *Lucy Jane*. — Première acheteuse, Mlle *Marty*. — Julie, Mme *Dolly*. — Deuxième acheteuse, Mlle *Morin*. — Gasparine, Mlle *Laurence*. — Mme Philippon, Mlle *Jenny*. — Troisième acheteuse, Mlle

— partout règnent l'adultère et l'immoralité ! Ne cherchez pas l'ordure plus ou moins naturaliste dans la pièce de l'Ambigu : Adèle n'y accouche pas, mais elle est bien plaisante et bien vraie. Au lieu de s'arrêter à nous décrire minutieusement l'ignoble maison qui a tant fait parler d'elle, les dramaturges nous ont fait rapidement l'histoire, en cinq tableaux, de la famille Josserand, qui est certainement le type de bien des familles bourgeoises, où tout est sacrifié à l'apparence et aboutit à l'inconduite et à la misère. Moitié vaudeville à la Paul de Kock et moitié drame intime, où se trouvent nombre de morceaux à l'adresse des curieux et des amateurs de vérité, et assez de parties touchantes, comme le rôle de Josserand et en particulier le cinquième acte, pour empoigner le gros public ; tel est *Pot-Bouille*. Peut-être les auteurs auraient-ils dû faire moins imbécile le personnage du mari : rendu plus sympathique, il eût intéressé davantage. Il est plus vrai tel qu'il est. Ce *Pot-Bouille* n'est pas «une œuvre» et n'ajoutera rien, ni à la gloire littéraire de M. Zola, ni à celle du théâtre contemporain : c'était une soirée amusante à passer. Il faut dire aussi que la mise en scène était de tout point charmante et l'interprétation de premier ordre : Delannoy, le Péponet des *Faux Bonshommes* et le Pataquès de la *Princesse des Canaries* était trouvé parfait dans Josserand : il a ému et fait couler de vraies larmes. Pour un comique, M. Courtès s'est tiré d'une façon fort adroite de sa grande et difficile scène du troisi[illegible] après laquelle il a été rappelé par toute [illegible] défaut de Frédéric Achard, auquel eût m[illegible]

ment convenu le rôle du bellâtre Octave Mouret, M. Bertal, qui vient également du Gymnase, a bien rendu l'élégance du calicot sentimental. M. Émile Petit, au long nez, était fort amusant dans Trublot. Il n'est pas jusqu'à M. Charley qui, dans le bout de rôle muet du boudiné Agénor, n'ait provoqué les rires de la salle entière. M. Blaisot, seul, nous a paru détonner dans l'oncle Bachelard, dont la caricature est commune et sans art. M[lle] Aline Duval, qui a pourtant bien du talent, nous a paru manquer de conviction dans le rôle de M[me] Josserand, qu'elle jouait, selon nous, trop à la charge. M[lle] Kolb, au contraire, nuançait avec plus de tact le rôle de Berthe. M[lle] Augustine Leriche était bien comique et bien vraie de tenue, de gestes et de diction dans Adèle. M[lle] Vallette rendait d'une très gentille façon le petit rôle de Marie Pichon, la jeune voisine aux romans, et M[lle] Antonia Laurent avait montré, dans Rachel, la bonne des Vabre, un visage et une allure tragiques, qui pourront peut-être s'utiliser dans d'autres rôles plus à sa convenance. *Pot-Bouille* en était, le 13 décembre, à sa vingt-deuxième représentation d'existence.

	Nombre d'actes.	Date de la 1[re] représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pend. l'année.
Les Mères ennemies. . . .	12 t.		55
* *La Glu.*	5 a. 6 t.	27 janvier.	51
* *L'As de trèfle.*	5 a. 9 t.	15 mars.	36
La Bouquetière des Innocents.	5 a. 11 t.	19 mai.	23
* *La Marquise républicaine.*	5	21 août.	3
Les deux Orphelines. . . .	5 a. 8 t.	5 octobre.	77
* *Pot-Bouille.*	5	13 décembre.	22

FOLIES-DRAMATIQUES

Fanfan la Tulipe, de MM. Jules Prével, Paul Ferrier et Louis Varney ne s'est retiré de l'affiche qu'après une honorable carrière de cent représentations. Après quoi, l'on reprend les éternelles *Cloches de Corneville*, jouées le 31 janvier pour la 800e fois.

9 Février. — Première représentation de la **PRINCESSE DES CANARIES**, opéra-bouffe en trois actes de MM. Alfred Duru et Henri Chivot, musique de M. Charles Lecocq [1]. — Le conte que MM. Chivot et Duru ont placé dans la Grande Canarie, aux environs et dans les arènes de Las Palmas,

1. Distribution : Pataquès, *M. Delannoy*. — Bombardos *M. Lepers*. — Pedrille, *M. Dekernel*. — Inigo, *M. Simon-Max*. — Guzman, *M. Guy*. — Cléophas, *M. Bartel*. — Pépita, *Mme Simon Girard*. — Inès, *Mlle J. Andrée*. — Catarina, *M[illegible]ubry*.

n'est ni plus invraisemblable ni certainement moins divertissant qu'un autre. Il s'agit d'une *Prétendante* — c'est le titre d'une vieille comédie d'Eugène Sue et Gombaut, dont se sont inspirés les auteurs des Folies-Dramatiques — d'une princesse déguisée en villageoise, mariée, ainsi que sa sœur de lait, à un vrai paysan, et tendant à reconquérir sa couronne en prenant, pour conspirer et pour échapper aux poursuites du gouvernement régnant, les travestissements les plus étranges. C'est ainsi que nous voyons successivement Inès et Pépita — Mme Simon-Girard et Mlle Jeanne Andrée — en officiers de l'école des cadets, en dames anglaises, en bouquetières, etc. Une pièce à tiroirs amusante aux deux premiers actes, un peu traînante et moins réussie au dernier. Faut-il donc tant de temps pour rétablir la princesse sur le trône de ses pères ? Trois actes et deux entr'actes interminables, c'était un peu long. Depuis le *Pompon*, de funeste mémoire, M. Lecocq n'avait point reparu aux Folies-Dramatiques. Huit années, pendant lesquelles l'auteur de la *Fille de Madame Angot* avait donné à la Renaissance huit partitions diversement heureuses : la *Petite Mariée*, *Kosiki*, la *Marjolaine*, le *Petit Duc*, la *Camargo*, la *Petite Mademoiselle*, la *Jolie Persane*, *Janot*, et aux Nouveautés : le *Jour et la Nuit* et le *Cœur et la main*. Au total, dix ouvrages inégalement bons, où pourtant l'on a pu apprécier les saines et précieuses qualités du compositeur, c'est-à-dire la grâce, l'élégance, la finesse, le charme ; parfois un peu plus d'originalité, de spontanéité dans l'idée mélodique ne messiérait pas sans doute,

mais on sent du moins qu'on a affaire à un vrai musicien, sachant construire un morceau, ayant le sentiment juste de la scène et de ses exigences, mettant à profit toutes les situations et tirant parti des moindres éléments. Et avec ces qualités générales, il faut louer encore le style aimable de M. Lecocq, son heureuse recherche du vrai dialogue musical, son orchestre chatoyant, vif, allègre, coloré. On retrouve tout cela dans l'opéra-bouffe, absolument dénué de prétention, où nous avons applaudi entre autres morceaux bien venus : les couplets d'Inès : « Soyez d'humeur gentille », qu'une presque débutante, Mlle Jeanne Andrée, a chantés d'une voix si sympathique et avec tant de goût que toute la salle les lui a redemandés d'enthousiasme ; la chanson de la petite servante, que Mme Simon-Girard a dite avec la verve que l'on sait ; puis, le finale de la Soupe avec sa petite trouvaille — Oh ! mon Dieu, c'est bien simple ! — du choc des cuillers dans les assiettes ; puis, l'histoire de Psyché la blonde restant seule en son *dodo*, que le public a redemandée à Mme Simon-Girard. Le second acte n'était pas le moins bien partagé. Le duo bouffe des deux généraux : « Ce cher général Bombardos ! — Ce bon général Pataquès ! » que M. Delannoy (l'excellent Péponet, du Vaudeville) et M. Lepers ont dit fort drôlement, la chanson des deux Anglaises, où Mmes Simon-Girard et Jeanne Andrée étaient *truly schamantes*, et la chanson (que de chansons !) de la Princesse des Canaries : « Plus de Chambre des députés, je la supprime... » ont valu aux auteurs et à leurs interprètes un succès du meilleur aloi. Citons

encore, au troisième acte, la chanson des Gâteaux, que MM. Simon-Max et Dekernel ont dû bisser, celle du toréador, pour Mme Simon-Girard, et surtout celle de la Bouquetière, que Mlle Jeanne Andrée a dite avec infiniment de charme. Mlle Jeanne Andrée se souviendra de la première de la *Princesse des Canaries*, où, ravi de son aimable talent de comédienne et de sa jolie voix agréablement timbrée, le public parisien l'a tout de suite adoptée du premier coup. La direction des Folies-Dramatiques, qui a Mme Simon-Girard et qui la garde, aurait-elle découvert, sans y penser, une seconde étoile ? La soirée eût été, en ce cas, doublement heureuse au théâtre de M. Gautier. Nous avons dit le succès de Mme Simon-Girard et de sa gentille camarade. Adressons nos meilleurs souvenirs à MM. Simon-Max, le « mari de la reine » et Dekernel, qui s'acquittaient on ne peut mieux des rôles d'Inigo et de Pédrille. M. Delannoy a fort bien grimé son général Pataquès, et dans le général Bombardos nous avons revu avec plaisir M. Lepers, un bon comédien qu'un fâcheux accident avait tenu, pendant plusieurs mois, éloigné de la scène. N'oublions pas M. Joseph Luigini, qui était aux Folies, comme il était à Ventadour, un excellent chef d'orchestre et avait, pour sa part, largement contribué au succès.

2 MAI. — Reprise de la *Fille de Madame Angot*, avec M. Bouvet dans le rôle d'Ange Pitou, Mmes Berthe Jost et Clary.

30 mai. — Reprise des *Cloches de Corneville*,

avec MM. Bouvet, Paul Didier, Bouloy, Bartel, Mlles Clary et Jeanne Andrée. La 850e représentation aura lieu le 12 juillet.

6 JUILLET. — Un opéra-bouffe en trois actes de MM. Lenglé et Jules Ruelle, musique de M. Godart, **L'AMOUR QUI PASSE** ne fait que passer sur l'affiche des Folies-Dramatiques, où on ne le retrouvera déjà plus sept jours après [1]. Et l'on reprend les *Cloches de Corneville* qui traversent victorieusement les mois de juillet et d'août.

1er SEPTEMBRE. — Reprise de la *Princesse des Canaries*, dont on fête le 7 du même mois, la 100e représentation.

16 OCTOBRE. — Nouvelle reprise des *Cloches de Corneville.*

8 NOVEMBRE. — Première représentation de **FRANÇOIS LES BAS BLEUS**, opéra-comique en trois actes de MM. ERNEST DUBREUIL, EUGÈNE HUMBERT et PAUL BURANI, musique de feu FIRMIN BERNICAT, terminée par M. ANDRÉ MESSAGER [2]. — L'action se passe

1. DISTRIBUTION : Angelo, *M. Bouvet.* — Mougiamele, *M. Darman.* — Papanigos, *M. Bartel.* — Raflatutto, *M. Ambroise.* — Fracassante, *M. Gothi.* — Colibri, *M. Sassard.* — Djelma, *Mlle J. Andrée.* — Hermose, *Mlle Clary.* — Barbarella, *Mlle B. Aubry.*

2. DISTRIBUTION : François les Bas Bleus, *M. Bouvet.* — Pontcornet,

à Paris, en 1789. L'ami des amoureux, *François les Bas-Bleus*, écrivain public au carrefour Saint-Eustache, est amoureux lui-même de Fanchon la... chanteuse des rues. Le mariage du jeune écrivain public et de la petite marchande de chansons irait tout seul, si Fanchon n'avait l'idée de dire à son ami François, pour sa fête, une ronde de son enfance qui la fait immédiatement reconnaître de la comtesse de la Savonnière. Plus de doute : cette petite Fanchon est la propre fille du marquis de Pontcornet, jadis enlevée par des saltimbanques. Mignon a retrouvé sa patrie ; la Fille du Tambour major a retrouvé son père ; comme la Fille du régiment, Fanchon a une tante... et qui plus est, une tante amoureuse de François les Bas-Bleus, qui fera tout pour empêcher le mariage de sa noble nièce avec le gentil « vilain », quelle aime. Mais Fanchon est une petite fille : elle refuse la main de son cousin, le chevalier de Lansac, et reste fidèle à François, embastillé avec le marquis de Pontcornet, dont il a si bien corrigé la chanson réactionnaire, qu'il l'a rendue tout à fait libérale. Peu importe ; nous sommes au 14 juillet : la Bastille est prise, le marquis et François sont bientôt délivrés. Celui-là se fait simple marchand de cidre, afin de mieux détourner les soupçons ; celui-ci devient commandant de la garde nationale. C'est à ce grade qu'il doit le pouvoir de

M. Montrouge. — De Lansac, *M. Dekernel*. — Kirschwasser, *M. Darman*. — Jasmin, *M. Bartel*. — Courtalin, *M. Speck*. — Gratinet, *M. Ambroise*. — Fanchon, *Mlle Jeanne Andrée*. — La comtesse, *Mme Dharville*. — Militza, *Mlle Panseron*. — Nicolet, *Mlle Destrées*. — Juliette, *Mlle Falsonn*.

faire relâcher le marquis, arrêté comme suspect, — à condition, bien entendu, qu'il lui accorde la main de sa fille. François épouse Fanchon : tout le monde l'avait deviné. Après avoir beaucoup travaillé pour le café-concert, Firmin-Bernicat avait écrit sur un livret, tiré d'un ancien vaudeville joué par Déjazet, les *Beignets à la cour*, devenus les *Beignets du Roi*, une partition d'opéra-comique en trois actes. La pièce fut jouée au théâtre des Fantaisies-Parisiennes de Bruxelles, au mois de février 1882, et valut un vif succès à Mlle Hélène Chevrier. Sans être d'une originalité très remarquable, la musique se distinguait par beaucoup de délicatesse ; elle était bien faite, bien orchestrée et contenait beaucoup de jolis motifs, développés avec goût. Bien supérieure est cette seconde œuvre de Firmin Bernicat, interrompue, par la mort et terminée par M. André Messager. *François les Bas-Bleus* a été chaleureusement applaudi et valait d'être aussi favorablement accueilli. Tout cela est aimable et gai, vif et net, gracieux et passionné, élégant de mélodie et soigné d'instrumentation. Le premier acte renferme, entre autres bijoux, le délicieux duo de la Leçon d'écriture, la ronde de François les Bas-Bleus, la valse : « Voici les roses », et la chanson normande du Petit Matelot, — trois *bis* absolument mérités. Le duo d'amour « Espérance en heureux jours » a obtenu, au second acte, les honneurs du *ter*. Citons encore au troisième, la romance : « A toi j'avais donné ma vie », et adressons ici nos sincères compliments aux interprètes : M. Bouvet tout d'abord, ce baryton, dont la voix bien attachée et puissamment timbrée, fera merveille aux Folies-Dra

tiques, en attendant qu'il aille débuter à l'Opéra-Comique, puis, Mlle Jeanne Andrée, qui jouait avec beaucoup d'adresse et chantait avec infiniment de goût, — sans oublier Mme d'Harville, une comtesse de la Savonnière fort plaisante à voir, et le compère Montrouge menant l'intrigue de *François les Bas-Bleus* tout comme il menait ses revues de l'Athénée. *François les Bas-Bleus* en était, le 31 décembre, à sa 62e représentation.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pend. l'année.
Comme on fait son lit. . . .	1		16
Fanfan la Tulipe.	3		21
Milord.	1		164
Les Cloches de Corneville. .	3		133
* *La Princesse des Canaries.*	3	9 février.	139
* *Le Cousin de Rosette.* . .	1	15 —	120
La Fille de Madame Angot. .	3	2 mai	33
* *L'Amour qui passe.*	3	6 juilet.	7
* *François les Bas Bleus.* . .	3	8 novembre.	62
* *Madame Putiphar.*	1	23 —	35
* *Caroline.*	1	28 décembre.	4

NOUVEAUTÉS

Le Théâtre des Nouveautés avait commencé l'année précédente avec le *Cœur et la Main*, dont la 100e représentation se donnait le 24 janvier. Le 27, avait lieu la première représentation du **DROIT D'AINESSE**, opéra-comique en trois actes de MM. Eugène Leterrier et Albert Vanloo, musique de M. Francis Chassaigne [1] — Poème et musique — celle-ci d'un nouveau compositeur d'opérette, qui n'avait encore écrit que pour l'Eldorado — le 1er acte était charmant de tout point. On y bissait les premiers couplets de Tancrède « Il faisait noir... » que Berthelier disait on ne peut mieux, comme l'air de Falka : « Ah ! Ah ! la bonne aventure ! il m'a prise pour un

1. Distribution : Tancrède, *M. Berthelier*. — Boleslas, *M. Vauthier*. — Arthur, *M. A. Brasseur*. — Kolback, *M. Bonnet*. — Pélican, *M. Scipion*. — Janos, *M. Charvet*. — Falka, *Mlle M. Ugalde*. — Edwige, *Mlle Darcourt*. — Marja, *Mme Moriane*. — Rosen, *Mlle Ducourt*. — Thilda, *Mlle Norette*. — Christiane, *Mlle Lucy Jane*. — Minna, *Mlle Marcelle*. — Shapska, *Mlle Varennes*.

garçon ! » que Mlle Ugalde enlevait de la bonne façon. On y faisait ensuite le meilleur accueil au trio du capitaine Boleslas, ainsi qu'au finale de guerre : « Je suis l'aîné de la famille. » Très plaisant, ce premier acte qui disposait aussi bien que possible l'auditoire des Nouveautés. Le récit de Tancrède (Berthelier) échappant par la fuite à la vengeance de Boleslas : « Il m'allonge un formidable coup de pied : ça me donne de l'avance... » ; l'entrée du jeune Albert Brasseur, digne fils de son père, qui faisait du petit Arthur un ahuri des plus réussis ; l'étonnement du petit Arthur, qu'on prenait pour une fille, et son travestissement féminin, non moins drôle, en pensionnaire du couvent ; tout cela jusqu'à l'entrée de Scipion aux longues jambes, dans Pélican, le geôlier du couvent ; tout cela était fort amusant. Pourquoi fallait-il que la pièce se compliquât aux deux autres actes, au risque de se perdre, en nous perdant dans l'intrigue ? Pourquoi la musique devenait-elle plus commune en se faisant plus tourmentée ? C'est ainsi que nous n'aimions ni le finale du second acte, qui tournait court et ne finissait rien ; ni l'intermède des bohémiennes ; ni certain duo, qualifié *bouffe* : « Au reçu de ce sac énorme » dont les auteurs ne s'étaient même pas donné la peine de faire un trio, en permettant à l'excellent Berthelier d'ouvrir une bouche d'où aurait pu sortir quelque chose de drôle ; ni même l'air peu vocal : « Quand l'oiseau vole en liberté !... qu'on a redemandé à la charmante Ugalde, ainsi qu'on lui avait déjà redemandé de jolis couplets d'opéra-comique : « Il faut avoir les yeux baissés dans un couvent de demoiselles » et le duo-berceuse

avec le jeune Brasseur : « Il dort, le Pélican ! » Grâce à Mlle Ugalde, chanteuse de verve et comédienne pleine d'intelligence et d'entrain ; grâce à son jeune compère Albert Brasseur, qui a certes un brillant avenir dans les « ahuris » ; grâce à Berthelier et à Vauthier, à la jolie Mlle Darcourt, une très gracieuse bohémienne, la soirée a été passable. Elle eût pu devenir meilleure si la fin avait été digne du commencement, si l'on avait pu resserrer, en les éclaircissant, ces deux derniers actes où librettistes et compositeur semblaient avoir perdu le fil de leur discours. Ci : quarante-neuf représentations seulement.

21 MARS. — Première représentation du **PREMIER BAISER**, opéra-comique en trois actes, paroles de de MM. Émile de NAJAC et Raoul TOCHÉ, musique de M. Émile JONAS[1]. — Sur un thème qui, sans être bien neuf, avait paru suffisamment égrillard et amusant, l'auteur du *Canard à trois becs* a écrit une musique que nous aurions voulue également plus nouvelle et plus distinguée. Citons pourtant le finale du premier acte avec la ronde : « Ah ! la drôle de chose ! » qui est fort bien traité ; le duo du second acte, avec le refrain en quatuor : « Tant que l'amour existera, ça sera toujours comme ça ; » le quintette :

1. DISTRIBUTION : Zug, *M. Berthelier.* — Johann, *M. Vauthier.* — M. Hans Bock, *M. Bonnet.* — Le délégué, *M. Scipion.* — Frippel, *M. Charvet.* — Suzel, *Mlle Marg. Ugalde.* — Héléna, *Mlle J. Darcourt.* — Bettly, *Mlle E. Clary.* — Mme Hans Bock, *Mlle Felcourt.* — Annely, *Mlle Lucy-Jane.* — Greth, *Mlle Ducouret.* — Roschen, *Mlle Norette.*

« Un renseignement, je vous prie, » où Mlle Ugalde s'est fait applaudir comme une grande chanteuse; le finale dansant du second acte, et au dernier, le duetto des Mulets, qui est vraiment joli. Bien qu'elle ne soit pas absolument bien partagée sous le rapport des morceaux, Mlle Ugalde a su faire du rôle de Suzel une de ses meilleures créations. Quel entrain, quelle flamme et quel charme! Comédienne, la petite Marguerite l'était au berceau; mais à ses dons naturels, l'étoile des Nouveautés est en train d'ajouter de précieuses qualités. Elle est devenue chanteuse, et voici la « beauté du diable » qui fait place en elle à une beauté vraiment très séduisante. C'est Mlle Ugalde qui a fait, avec Berthelier, le demi-succès du *Premier Baiser*. On a fait bisser à l'excellent diseur ses couplets du *Vieux paletot*, comme on lui avait déjà fait recommencer ceux du second acte : « Puisqu'il a cessé de plaire, je rends l'objet! »

Le *Cœur et la Main*, reparaissant le 2 mai sur l'affiche des Nouveautés, terminait la saison de M. Brasseur. Le 20 septembre, on reprenait, à ce théâtre, le *Jour et la Nuit*, qui se jouait, ce soir-là, pour la 198e fois : succès durable, on le voit, et vraiment mérité. La pièce de MM. Vanloo et Leterrier est tout à fait amusante. La partition de M. Lecocq est alerte et spirituelle. Elle fait valoir à merveille les paroles très gaies des librettistes. L'œuvre de M. Lecocq était, d'ailleurs, destinée à plaire à à tout le monde. Les amateurs de flonflons y ont trouvé largement de quoi fredonner à la sortie.

Les plus délicats ont remarqué les couplets du défilé des petites femmes de Miguel, le duetto : « Tuons-nous », la prière à saint Michel, où les voix s'harmonisent avec beaucoup de distinction, le duetto du Rossignol et de la Fauvette, babillage frais et matinal, et les couplets du Jour et la Nuit, dont la note rêveuse est bien trouvée. Mlle Marguerite Ugalde est ravissante de verve et d'entrain dans le rôle de Manola. Sa voix est fraîche, souple et juste; elle a la verte jeunesse, le geste touffu, une façon de marcher qui prend tout de suite possession du théâtre, une assurance imperturbable, une diction nette qui vous détache les mots comme des pichenettes. Nous l'avons réentendue avec grand plaisir dans la chanson : « Y avait une fois un militaire », et dans les couplets du Muletier, que lui bissait la salle entière. Mlle Ugalde était deux fois rappelée au baisser du rideau : c'était justice. Mlle Darcourt est fort belle en Béatrix; Mlle Piccolo est une cabaretière pourrie de distinction; Montaubry est un gentil amoureux; Berthelier a toujours sa voix gaie, si bouffonne dans les notes aiguës; Brasseur est absolument impayable dans le rôle de Calabazas, qu'il a tenu à reprendre pour la circonstance; enfin, M. Scipion, avec ses longues jambes de héron, a retrouvé dans le personnage accessoire de Don Degomez qui dort toujours, son succès d'autrefois.

26 Octobre. — Première représentation du **ROI DE CARREAU**, opéra-comique en trois actes, de MM. Eugène Leterrier et Albert Vanloo, musique

de M. Théodore DE LAJARTE [1]. — Transportant leur action en plein Paris du seizième siècle, MM. Leterrier et Vanloo avaient au moins su donner au *Roi de Carreau* un cadre tout neuf en matière d'opérette. La pièce n'était pas sans quelque ressemblance avec la *Princesse de Trébizonde* et avec les *Brigands*. L'intrigue en était naïve, et prêtait au sentiment, plus sérieusement qu'il n'aurait fallu peut-être pour la scène boulevardière des Nouveautés. Mais les détails en étaient souvent fort amusants. Le nom de M. Théodore de Lajarte avait été tout d'un coup remis en évidence par le gentil succès du *Portrait*, établi, au mois de juin précédent, par ses excellents interprètes de l'Opéra-Comique enlevant, en véritables acteurs d'opérette, l'amusante bouffonnerie qui leur était distribuée. M. Brasseur a pensé que le compositeur du *Portrait* était mûr pour son théâtre et lui a confié trois actes à mettre en musique en l'espace de trois mois à peine. Trois actes, c'était peut-être un peu trop pour M. de Lajarte qui n'en avait réellement réussi qu'un. Le premier acte du *Roi de Carreau* renfermait, en effet, plus d'une page charmante : la vivante parade : « Demandez le moyen de traiter les femmes comme elles le méritent », qui sera le baisser de rideau du

1. DISTRIBUTION : La Roche-Trumeau, *M. Brasseur*. — Tirechappe. *M. Berthelier*. — Agénor de la Cerisaie, *M. Vauthier*. — Mistigris. *M. Albert Brasseur*. — Le duc de la Cerisaie, *M. Tony-Riom*. — Malbranchu, *M. Scipion*. — Benoît, *M. Blanche*. — Simplice, *M. Dubois*. — Quatrebras, *M. Lauret*. — Gigolet, *M. Charvet*. — Castel-Bombart, *M. Prosper*. — Benvenuta, *Mme Vaillant-Couturier*. — Lucinde, *Mlle Mily-Meyer*. — Stella, *Mlle Ducouret*. — Flora, *Mlle Norette*. — Odette, *Mlle Varennes*.

troisième, et surtout la délicieuse bluette : « On a construit un navire » avec le refrain « La plume s'envole, vole, vole au gré du vent » sur le thème d'une ronde de marins que M. Albert Vanloo avait rapportée, l'été précédent, de Villerville, à son collaborateur le musicien. Le trio : « Sur la terre étrangère, nous arrivons tous trois d'Auxerre en Auxerrois » était vraiment une excellente bouffonnerie d'opérette dans la manière d'Offenbach; *trissé* par le public de première, il a été le triomphe de Brasseur, le directeur-artiste, et restait l'un des clous de l'ouvrage. C'est Mlle Mily Meyer qui, dans son petit bout de rôle, avait le succès du troisième acte (nouveau *ter*), avec la romance bouffe « Quand vient le dimanche », dont le *Ah! Ah!* de bébé était une trouvaille du meilleur comique. Mme Vaillant-Couturier et Vauthier étaient chargés de la partie sérieuse de l'ouvrage. Berthelier n'avait pas son égal pour lancer les boniments de Tirechape, roi des truands et empereur de Galilée, et Brasseur ne nous avait jamais donné pareil type de gâteux. Quant à son fils Albert —Groseillon, il y a vingt ans — il était tout simplement merveilleux d'allure et vraiment cocasse en son rôle de Mistigris, le pître amoureux, coiffé de sa perruque « à épis » de jocrisse de la foire, le nez en l'air et la bouche ouverte... A noter les costumes pittoresques de Draner et les jolis décors du vieux Paris, peints par Robecchi. Le *Roi de Carreau* devra dépasser d'une douzaine de jours l'année 1883.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pend. l'année.
Isidore.	1		99
Le Cœur et la Main. . . .	3		54
* *Le Droit d'aînesse.* . . .	3	27 janvier.	49
* *Le Premier Baiser.* . . .	3	21 mars.	41
* *Bobinet.*	1	24 —	43
Le Jour et la Nuit.	3	20 septembre.	34
* *Le Roi de Carreau.* . . .	3	26 octobre.	74
* *Mon passé.*	1	28 —	72

ATHÉNÉE-COMIQUE

Du 1er janvier au 31 mai, date de la fermeture définitive, le théâtre de l'Athénée-Comique n'a pas joué de pièce nouvelle. Après avoir commencé sa dernière année avec le *Réveil de Vénus*, de MM. Paul Burani, Maurice Ordonneau et Cermoise, M. Montrouge s'est contenté de reprendre deux de ses plus grands succès : le *Coucou*, de MM. Hippolyte Raymond et Alphonse Dumas, et le fameux *Cabinet Piperlin* [1], dont la 350e représentation se donnera avant la fin du mois de mai. C'est le 31, que l'Athénée-Comique fermait ses portes et qu'en son propre théâtre, le joyeux couple Montrouge faisait ses adieux au public parisien, avec la première et unique représentation du **BANQUET DES PIERROTS**,

1. DISTRIBUTION : Piperlin, *M. Montrouge.* — Dardinel, *M. Allart.* — Berlingard, *M. V. Gay.* — Vétivier, *M. E. Duhamel.* — Boussignac, *M. Regnard.* — Colombe, *Mme Macé-Montrouge.* — Anita, *Mlle Bode.* — Zénaïde, *Mlle Lavainne.*

revue en trois actes, de M. Paul BURANI, jouée par MM. Montrouge, Saint-Germain, Fusier, Berthelier, Daubray, Christian, Léonce, etc., etc, et Mmes Montrouge, Ugalde, Darcourt, Bade, Lavigne, Rivière, etc., etc.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la réprise.	Nombre de représentations pend. l'année.
Tous toqués.	1		47
Le Réveil de Vénus.	3		50
Le Téléphone.	1	17 février.	68
Le Coucou.	3	20 —	51
Le Cabinet Piperlin.	3	13 avril.	48
Le Train de 9 heures 15. . . .	1		34
* *Le Banquet de Pierrots.* . .	3	31 mai	1

CLUNY

Après les *Noces de M[lle] Loriquet,* de M. Grenet-Dancourt, le théâtre du boulevard Saint-Germain nous donnait, le 13 janvier, la première représentation des **MARIS INQUIETS** [1], comédie en trois actes de M. Albin VALABRÈGUE. — Sans être une œuvre absolument originale, — les *Maris inquiets* nous ont rappelé le *Coucou* de MM. Hippolyte Raymond et Alphonse Dumas, joué quelques années auparavant à l'Athénée, — sans toucher en aucune façon à la comédie de caractère, les *Maris inquiets* auraient pu s'appeler plus justement les *Maris toqués*, — la pièce de M. Albin Valabrègue, restait une amusante charge, dont le premier acte était

1. DISTRIBUTION : Barbinet, M. *Mesmacker.*— Aristippe, M. *Gardel.* — Marasquot, M. *Boscher.* — Beaumard, M. *Vavasseur.* — Cassinois, M. *Mock.* — M[me] Beaumard, M[me] *Aubris.* — M[me] Barbinet. M[me] *France.* — Georgette, M[me] *Gautier.* — Thérèse, M[me] *Dunois.*

même d'un bon comique, et dont les deux autres qui tenaient de la parade, devaient faire un certain effet sur le public ordinaire du Théâtre-Cluny. La pièce de M. Valabrègue était fort bien jouée par MM. Mesmaker et Vavasseur, les deux maris, Gardel (le fils de M. Hervé), Boscher et Mock, Mmes France et Irma Aubris, excellentes toutes deux dans les rôles des deux femmes-crampons. — Nous avions beaucoup ri aux *Maris inquiets*, mais pas encore tant qu'à *Madame Thomassin* [1], cette *Dernière idole* absolument ratée et trop enfantine pour être véritablement l'œuvre d'un homme aussi expérimenté que M. Busnach.

3 MARS. — Première représentation de la **FAUTE DE M. TABOURET** [2], comédie-vaudeville en trois actes, de M. William BUSNACH. — La vogue semble suivre le genre léger et croustillant adopté par la nouvelle administration : le jugement porté par la presse aux premières représentations n'a pas d'influence sur les suivantes. La critique, de chercher noise, et le public d'applaudir. Peut-être faudrait-il chercher là un symptôme : plus que jamais on aime à rire et plus que jamais la foule trouve que c'est là

1. DISTRIBUTION : M. Thomassin, *M. Maurice Simon.* — Henri, *M. Rosny.* — Julie, *Mlle France.*

2. DISTRIBUTION : Tabouret, *M. Mesmasker.* — Bézuchard, *M. Gardel.* — Barbacane, *M. Vavasseur.* — Duplessis, *M. Rosny.* — Edgard de Pont-Cassé, *M. Boscher.* — Mme Barbacane, *Mme Aubrys.* — Victoire, *Mlle France.* — Anna, *Mlle Gautier* — Éléonore, *Mlle Dunois.* — Ursule, *Mlle Brisson.* — Valentine, *Mlle Marthe.*

le propre de l'homme. Quel dommage que plus que jamais aussi, on se montre peu scrupuleux sur les voies et moyens ! Ce n'est pas que la *Faute de M. Tabouret*, soit sans valeur, mais le goût n'en est pas des plus purs, ni le style des plus relevés. Çà et là, des éclairs d'une grosse gaîté, et des traits comiques qui emportent le palais. L'interprétation du vaudeville de M. Busnach est assez faible dans son ensemble. C'est M. Mesmaker qui fait M. Tabouret ; il y montre une certaine chaleur, et sa gaîté, tout en sentant un peu l'effort, ne laisse pas que d'être communicative. M. Gardel-Hervé remplit le rôle de Bézuchard, et c'est M. Rosny, qu'en des temps meilleurs, nous avons vu jouer les jeunes premiers au Châtelet, — et non, sans talent — qui personnifie Gaston.

7 Avril. — Première représentation des **PARISIENS EN PROVINCE**, comédie en quatre actes, de MM. Hippolyte Raymond et Maurice Ordonneau [1]. — Le théâtre de Cluny tient, cette fois, un vrai succès. La comédie est bien faite, gaie, spirituelle même, pleine de situations comiques franchement amenées. Le troisième acte est une *hennequinade* —

1. Distribution : Grandillon, *M. Mesmacker*. — Caliste, *M. Rosny*. — Lesourd, *M. Vavasseur*. — De Chambouvin, *M. Boscher*. — André Moulinier, *M. Court*. — Des Pluvières, M. *Mock*. — Pajaron, *M. Martin*. — Pontois, *M. Kerkoven*. — Un brigadier, *M. Roland*. — Clotilde, *Mme Raymonde*. — Mlle Dutilleul, *Mme Aubrys*. — Mlle Grandillon, *Mlle Beaumont*. — Suzanne, *Mlle de Lozet*. — Virvinie, *Mlle France*. — Denise, *Mlle Dunois*.

si l'on veut nous permettre le mot— très réussie. Bref, on a ri de bon cœur et l'on n'a pas marchandé ses applaudissements aux auteurs. Si vous tenez absolument à ce que nous cherchions la petite bête, nous vous dirons bien que certaines situations ne sont pas neuves; mais, voyez la belle affaire, si les auteurs s'en servent habilement et trouvent moyen de vous faire rire! Ajoutons enfin que les auteurs se sont interdit les grosses plaisanteries salées, et que la mère permettrait presque la lecture de leur œuvre à sa fille. La pièce est très rondement menée par la troupe de Cluny, Mesmacker en tête, entouré de de Mmes Raymonde, appétissante comme toujours, Irma Aubrys, une bonne duègne, et enfin tous! tous! comme on dit au théâtre, car tous ou presque tous mériteraient ici une mention spéciale. Le 17 mai, on reprenait avec succès un petit drame en un acte et en vers, *Sylvia*, de M. Auguste Générès, qui fut joué sur ce même théâtre à l'époque des Matinées des Jeunes.

1er Juin. — Première représentation de la **DÉCLASSÉE**, pièce en cinq actes, de M. Delahaye[1]. — L'excellent docteur qui signe ses ordonnances du

1. Distribution : Georges de Nérac, *M. J. Renot*. — Henri de Civry, *M. Rosny*. — M. de Nérac, *M. Raymond*. — Gédeon de Jolibois, *M. Mock*. – Flavieu, *M. Boscher*. — Baron de Falleriaux, *M. Vavasseur*. — Le duc de Reulet, *M. Becquet*. — Le comte de Paranta, *M. Court*. — Marthe Daubret, *Mlle Marie Laure*, de l'Odéon. — Mme de Nérac, *Mme Laurenty*. — Mme Sureau, *Mme F. Génat*. — Louise, *Mlle Muller*. — Caroline, *Mlle Doria*.

nom de Le Mesnager et ses pièces de théâtre du pseudonyme de Delahaye, nous donnait une consultation de morale en cinq actes, dont le pire défaut était d'être écrite en un style absolument extraordinaire. Comment un ami ou un directeur avisé n'a-t-il pas donné à l'auteur le sage conseil d'abandonner Armide et Phryné, Lucrèce et lord Raglan, Jupiter transformé en pluie d'or, etc., et de biffer de sa pièce des phrases comme celle-ci : « Je soutiendrai le pantalon de l'adversité avec le bretelles de l'espérance. » Vous pensez si l'on a ri de la culotte... Et pourtant le drame n'est pas plus mauvais qu'un autre. Peu neuf, sans doute, mais très régulièrement et très judicieusement déduit. Institutrice ou femme de chambre, Marthe Daubrée a été séduite par un Nérac et abandonnée par lui, elle et son enfant. Son enfant est mort, son séducteur aussi; mais elle vit pour la vengeance. Elle se fait aimer du frère de son séducteur, qu'elle oblige à voler son père, qui meurt de honte; elle ruine et déshonore la famille, jusqu'au moment où Georges de Nérac exaspéré, finit par la tuer et par se tuer après elle. Ce drame aurait dû s'appeler la *Vengeance*, — une vengeance sur des êtres qui n'ont rien fait. Pourquoi la *Déclassée?* L'interprétation était bonne. Mlle Marie Laure (de l'Odéon, s'il vous plaît!) a composé, d'une façon un peu brutale, le personnage de Marthe Daubrée, mais elle a rendu d'une façon très dramatique la scène finale. M. J. Renot apportait au rôle de Georges de Nérac une conviction, qu'il eût été injuste de ne pas louer comme elle le méritait. Mlle Fanny Génat est une vraie comédienne; elle l'a prouvé dans son

personnage de marchande à la toilette. M. Vavasseur peut devenir un excellent bouffon ; son rire du baron de Falloriaux a entraîné la salle. Assez dur pour son fils, qu'il avait rêvé docteur en droit et qu'il traite d'idiot parce qu'il se refuse à passer son examen de licence, M. de Nérac, le père, était fort bien représenté par M. Raoul Raymond, succombant, dès le premier acte, à une attaque d'apoplexie foudroyante. Citons encore Mme Laurenty, que nous avions déjà remarquée au Château-d'Eau ; M. Rosny, qui s'est fait avantageusement connaître au Châtelet, et Mlle Muller, qui, marchant sur les traces de sa blonde homonyme de la Comédie-Française, dont elle rappelle les traits, est une ingénue sympathique et intelligente.

1er SEPTEMBRE. — Reprise de la *Bamboche* comédie-vaudeville en quatre actes, de MM. Vast Ricouard et Ch. de Trocoff, précédée de *Moleskine*, comédie en un acte, de M. Christian de Trogoff.

1er OCTOBRE. — Première représentation de l'**AFFAIRE DE VIROFLAY**, comédie en trois actes, de MM. Émile MENDEL et Gaston HIRSCH [1]. — Nous vou-

1. DISTRIBUTION : Grandbusier, *M. Mesmaker*. — Ronchin. *M. Vavasseur*. — Cyprien, *M. Regnard*. — Cesfaneuses. *M. Loberty*. — Andrée, *Mme B. Legrand*. — Gilberte, *Mme Gorius*. — Floresta, *Mme Dolcy*. — Pierrette, *Mme Linange*. — Victoire, *Mme Godard*.

lons bien croire que les auteurs qui ont écrit l'*Affaire de Viroflay* et que les artistes qui l'ont interprétée y ont compris quelque chose; quant à nous, nous avouons bien franchement n'y avoir rien compris du tout. Le public, paraît-il, n'a pas besoin de comprendre, puisqu'il a ri quand même. La manie de Grandbusier, magistrat en disponibilité, qui voit un crime là où il n'y en a pas l'ombre, et qui trompe ses loisirs en instruisant une cause imaginaire: tel est, en réalité, le thème de l'*Affaire de Viroflay.* Un thème assez obscur sur lequel les auteurs ont, du moins, su broder d'amusantes variations. La pièce est jouée par des acteurs qui ne manquent ni de verve ni d'entrain. M. Regnard, que nous avons déjà vu aux Menus-Plaisirs et à l'Athénée, remplit le rôle d'un jeune gandin, dont l'habitude est de faire le beau en se promenant en maillot sur la plage de Trouville: voilà qu'un jour il se trempe le bout des pieds, sans le vouloir, et que, patatras! il tombe dans un trou: repêché par une femme, il est contraint et forcé de devenir l'amant platonique de son terre-neuve: Mme Andrée Ronchin, qui lui attache au poignet un bracelet porte-guigne fondu avec les croix de son père!... Il va sans dire que Cyprien (c'est le nom du baigneur de Trouville), finit par se désenchaîner et par épouser Mlle Gilberte, une demoiselle bien comme il faut, qui reçoit en corset les visites des jeunes gens. M. Regnard est amusant dans un monologue à la Ravel; M. Mesmaker (Grandbusier), est toujours la bonne ganache simiesque que vous connaissez. Mlle Berthe Legrand, engagée spécialement, disait l'affiche, faisait des armes, exhibait de gros dia-

mants et portait gaillardement ses vingt ans de Variétés.

26 Octobre.— Bonne reprise, à ce théâtre, du *Cabinet Piperlin*, joyeusement enlevé par Mlle Berthe Legrand, MM. Regnard, Victor Gay et Moch, précédée de la première représentation d'une aimable comédie, de M. Edgard Pourcelle, intitulée *3,333e recette*.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pend. l'année.
Divorçons-nous?	1		33
Les Noces de Mlle Loriquet. .	3		17
Première Fraîcheur.	1		23
* *Madame Thomassin.* . . .	1	13 janvier.	6
Le Tournesol.	1	13 —	83
* *Les Maris inquiets.* . . .	3	13 —	39
* *La Faute de M. Tabouret.* .	3	3 mars.	37
* *Les Parisiens en Province.* .	4	7 avril.	63
Sylvia.	1	17 mai.	16
* *La Déclassée.*	5	1er juin.	46
* *Moleskine.*	1	1er septembre.	60
Bamboche.	4	1er —	33
* *L'Affaire de Viroflay.* . .	3	1er octobre.	28
* *La 333e Recette.*	1	26 —	45
Le Cabinet Piperlin.	3	26 —	71

MENUS-PLAISIRS

Du 1er janvier au 6 mai, tel est le succès de cette dernière année des Menus-Plaisirs, qui ne rouvriront, le 31 octobre, que pour un spectacle qui n'a rien à voir avec le théâtre proprement dit : celui des *Invisibles*, vus au microscope éclairé par la lumière électrique.

Après le *Crime*, de MM. Albin Valabrègue, et la première représentation d'un acte de M. Maurice Drack, l'auteur de *Cromwell*, de la *San Felice* et de la *P'tiote*, intitulé le **SCANDALE DE LA RUE FROCHOT**, on nous donnait, le 12 février, une coûteuse reprise des *Pommes d'or*, opérette-féerie en trois actes et quatorze tableaux, paroles de MM. Chivot, Duru et Blondeau-Montréal, musique de M. Edmond Audran [1]. — Les *Pommes d'or*, jouées par Dailly

1. Distribution : Machicoulis, *M. Dailly*.— Doriando, *M. Piccaluga*. — Pamphile, *M. Germain*. — Prince Moutonnet, *M. Fugère*.

(Machicoulis), Dumoulin (le prince Dorlando), Gobin (Pamphile), Mondet (le Podestat), Germain (le notaire), Mmes Daudoird (Daniel), Angèle (la princesse Eglantine), Tassilly (Verdurette), etc., eurent un grand succès de gaîté, en 1873, au théâtre du Château-d'Eau, direction Hippolyte Cogniard. Le cadre est celui de toutes les féeries. Il y a un moule pour ce genre de pièces, aussi invariable que celui des gâteaux de Savoie. On y retrouve donc le monarque stupide et immémorial, coiffé de sa couronne d'or comme d'un bonnet de coton doré, et la princesse que s'arrachent deux prétendants, se jetant des talismans à la tête, et la lutte du mauvais génie contre une fée bienfaisante. Mais les auteurs avaient brodé des scènes amusantes, des situations vraiment drôles sur ce canevas primitif. Pourquoi les auteurs ont-ils transformé l'ancien ballet des Jeux, en y introduisant deux « Alphonses » vêtus d'une blouse bleue, cravatés de rouge et coiffés de la casquette à plusieurs ponts, arrêtés par deux agents, — très mignons, il est vrai — qui finissent par danser avec eux un pas des plus sympathiques? Ah! si seulement on s'en était tenu à cette addition d'un goût douteux! Mais quoi! aux airs anciens et « bons enfants, à de Diache et Marc-Chautagne, on a cru devoir substituer une partition complète (28 morceaux, pas un de

— Prince Marcassin, *M. Gay*. — Le Podestat, *M. Bourgeotte*. — Bilboquet XXVI, *M. Raiter*. — Un notaire, *M. Octave*. — Peterbot, *M. Laurent*. — Maclou, *M. Lamy*. — Un docteur, *M. Duchesne*. — Églantine, *Mlle Gélabert*. — Verdurette, *Mlle Bode*. — Daniel, *Mlle Tusini*. — Sombrico, *Mlle Lina Chardy*. — Fée des eaux, *Mlle Briège*. — Jean-Pierre, *Mlle Damiens*. — Zilda, *Mlle Bretin*.

moins !) de M. Edmond Audran. Et la vieille féerie est devenue une opérette, pour ne pas dire un grand opéra, prétentieux et ennuyeux, où l'on n'a même pas eu l'idée (ceci est un grand comble !) de faire chanter en duo une fois ensemble les deux seuls artistes ayant de la voix: M. Piccaluga et M[lle] Gélabert. M. Piccaluga a passé par l'Opéra-Comique en venant de Conservatoire, où il a obtenu, en 1880, le second prix de chant dans la classe de M. Masset et le premier d'opéra-comique dans celle de M. Mocker. Il chantait en véritable artiste et disait avec beaucoup de goût l'une des phrases les plus simples de cette partition tourmentée et dénuée de gaîté : « J'ai le plus ardent désir d'entrer dans votre famille... », et la mélodie du troisième acte: « D'où vient donc qu'au moment... », qu'on lui faisait égament bisser. Les rires n'étaient vraiment enlevés qu'à la fin du troisième acte – c'était un peu tard ! — par la scène des musiciens ambulants et la Chanson de la Mouche et du Hallebardier, dont le refrain était si drôlement dit en voix de fausset par l'amusant Dailly, qu'on lui redemandait trois fois... Les *Pommes d'or* ne pourront dépasser la 57[e] représentation.

7 Avril. — Première représentation de la **CHAMPENOISE**, un amusant vaudeville en quatre actes, de MM. Hippolyte Raymond, Paul Burani et Maxime Baucheron [1]. — C'était le chant du cygne de la direc-

1. Distribution : Godin, *M. Malard.* — Séraphin Pruneau *M. Plet.* — Edgard Pommeau, *M. Schaub.* — Sulpice, *M. Fugère.*

tion Dormeuil et Bréban qui s'était pourtant mis en frais d'interprétation et avait spécialement engagé pour la circonstance M. Malard (du Gymnase), M. Plet et Mlle Silly. Le théâtre fermera le 6 mai, sur la 30e représentation de la *Champenoise*.

— Julien, *M. Raiter.*— Bichet, *M. Dupuis.* —Amédée, *M. Pellerin.* — La Champenoise, *Mlle Silly.* — Stella, *Mlle Francis.* — Lucie, *Mlle Mario.* — Claudine, *Mlle Benelli.* — Palmyre, *Mlle Scotza.* — Angèle, *Mlle Stella.*— Bichonnelte, *Mlle Néroly.*— Tata, *Mlle Givry.* — Jeanne, *Mlle Vandeline.* — Henriette, *Mlle Guyon.* — Lucienne, *Mlle Crouzet.*— Charlotte, *Mlle Deyder.*

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pend. l'année.
Le Crime.	5		12
Si jamais je te pince. . . .	3		21
Empoisonné.	1		39
* *Le Scandale de la rue Frochot*	1	13 janvier.	9
* *Les Pommes d'or.*	3	12 février.	57
La Champenoise.	4	7 avril.	30

CHATEAU-D'EAU ET OPÉRA POPULAIRE

Théâtre de drame, géré par les artistes en société, jusqu'au 1er mai; puis, Théâtre-Lyrique populaire, et enfin Opéra-Populaire, subventionné par la ville de Paris et dirigé par M. de Lagrené, telle est l'histoire de la salle de la rue de Malte, en 1883.

Kléber de MM. Gaston Marot et Édouard Philippe, et l'*Oiseau de proie*, drame en cinq actes et six tableaux, de M. Alexis Martin [1], se sont partagé les trois premiers mois de l'année.

C'est par *Norma* de Bellini [2] que M. de Lagrené inaugurait, le 8 mai, son entreprise lyrique; puis

1. DISTRIBUTION : Le Dr Levois, *M. Ulysse Bessac.* — Jean Rigal, *M. Dalmy.* — Sorlin, *M. Livry.* — Pellegrin, *M. Albert.* — Nicaisse Corbeau, *M. A. Guyon fils.* — Clarisse Duclos, *Mme L. Duguéret*, engagée spécialement. — Angèle, *Mlle Aline Guyon.* — Madeleine, *Mme Laurenty.* — Rose, *Mme Teckley.*

2. DISTRIBUTION : Pollion, *M. E. Van Loo.* — Orovèse, *M. Luckx.* — Flavius, *M. Speeck.* — Norma, *Mme Mira-Calderazzi.* — Adalgise, *Mlle Gilbert.*

venaient le *Voyage en Chine* d'Eugène Labiche et Alfred Delacour, musique de François Bazin, avec Mlle Stella de la Mar et M. Bouit; *Si j'étais Roi* d'Adolphe Adam [1]; le *Barbier de Séville*, avec Mlle Stella de la Mar déjà nommée; le *Trouvère*, avec MM. Dulaurens et Quirot, Mmes Van Gelder et Mira Calderazzi; *Lucie de Lamermoor*, avec MM. Maury, Corpait, Gruyer et Mlle Cécile Guérin.

13 Octobre. — Reprise de *Roland à Roncevaux* [2], opéra en quatre actes, paroles et musique de M. Mermet. — *Roland à Roncevaux* fut représenté pour la première fois à l'Opéra le 3 octobre 1864, créé par Gueymard, Belval, Cazaux, Warot, Mme Gueymard et Mlle Camille de Maësen. Cet ouvrage obtint alors un succès auquel personne ne s'attendait, et qui peut, à bien des égards, paraître aujourd'hui surprenant. La critique se montra singulièrement bienveillante à son sujet, et le public s'enthousiasma presque pour une production qui ne méritait assurément pas la faveur dont elle fut un instant l'objet. Il est bien certain que *Roland à Roncevaux* est une œuvre médiocre au point de vue musical, que la structure des morceaux en est

1. Distribution : Mossoul, *M. Corpait*. — Zéphoris, *M. Guiberteau*. — Kadoor, *M. Lédérac*. — Piféar, *M. Speeck*. — Zizel, *M. H. Roy*. — Atar, *M. David*. — Néméa, *Mme C. Guérin*. — Zélide, *Mlle Gilbert*.

2. Distribution : Roland, *M. Rouvière*. — Ganelon, *M. Quirot*. — Turpin, *M. Hourdin*. — L'Émir, *M. Romieux*. — Un pâtre, *M. Cot*. — Alde, *Mme Boidin-Puiszis*. — Saïda, *Mme M. Charmette*. — Un page, *Mme M. Corali*. — Une esclave, *Mme M. Corali*.

très faible, que les harmonies sont lâches et sans consistance, que l'instrumentation, absolument élémentaire, est lourde et sans saveur, plus bruyante que sonore. Mais, d'autre part, le sujet du poème séduisait les spectateurs, un certain caractère martial animait quelques morceaux de la partition, et l'on sentait par endroits une sorte d'élan et de souffle patriotique, comme dans le trio du troisième acte et dans ce qu'on a appelé « la Marseillaise de *Roland* ». Quoi qu'il en soit, l'œuvre était débile et lorsque le premier feu fut passé, on vit bien qu'elle n'était pas née viable. Elle n'en obtint pas moins plus de soixante représentations; mais lorsqu'on voulut la reprendre après deux ans, l'effet en fut déplorable. Il a été, avouons-le, infiniment meilleur au Château-d'Eau. Question de milieu, sans doute.

Le rôle de Roland, qui fut la principale création de Gueymard à l'Opéra, servait, ce soir, de début à un tout jeune élève de Wartel, qui a encore beaucoup à apprendre, et qui avait grand'peur en mettant pour la première fois le pied sur une scène de théâtre. Sa peur a fini par se dissiper et sa voix s'est échauffée au troisième acte : il a dit avec émotion, le récit : « Je suis Durandal » et a chaleureusement enlevé le terrible finale, après lequel on l'a fort justement applaudi. Citons encore M. Quirot (Ganelon) qui sait chanter, mais qui ne se doute pas encore de ce que c'est que jouer, et M. Hourdin, qui met une belle voix de basse au service du rôle de l'archevêque. Mme Boidin-Puisais n'est certes pas une inconnue pour nous, qui l'avons vue obtenir au Conservatoire son premier prix de chant et son second prix

d'opéra, et qui nous souvenons de la malheureuse création qu'elle fit, à la Gaîté, dans le *Gilles de Bretagne*, de M. Kowalski. Mme Boidin-Puisais s'est fait apprécier en Italie et en Amérique : c'est évidemment une artiste sérieuse. Douée d'une voix de mezzo-soprano d'un timbre généreux, elle a du style et sait chanter. *Roland* était très convenablement exécuté; le ballet du second acte était même fort joliment réglé, les chœurs étaient excellents, et l'orchestre marchait parfaitement, sous la direction de M. Lévy.

17 OCTOBRE. — La *Traviata* avec Mlles Julia Costia et M. Paravey, excellent dans le rôle du père.

1er. DÉCEMBRE. — On reprenait le *Brasseur de Preston*, d'Adolphe ADAM, qui n'avait pas été joué a Paris depuis 1869, époque à laquelle Mlle Daram et Meillet remplissaient au Théâtre-Lyrique du Châtelet, dirigé par M. Pasdeloup, les rôles créés en 1838 par Mlle Prévost et par Chollet. Quelques mots seulement sur l'interprétation actuelle. Il n'y a que trois rôles principaux : le brasseur, Toby et Effie. Le Brasseur, c'est aujourd'hui Thierry, qui sort de l'Opéra-Comique. Il a supporté convenablement le poids de la pièce : on ne peut pas demander davantage à l'Opéra-Populaire; il serait déplacé de se montrer trop exigeant. Il faut cependant l'être pour Mme Irma Marié, qui est véritablement insuffisante

et bien trop marquée pour le rôle. Quelle idée M. de Lagrené a-t-il eue d'aller chercher cette revenante? Produire de jeunes artistes est, il nous semble, un des buts que doit se proposer le directeur de l'Opéra-Populaire. Un bon point, un très bon point à M. Falchieri pour son interprétation de Toby. On lui a fait bisser les couplets du dernier acte, et c'était justice. L'orchestre et les chœurs ont fort bien marché sous la direction de leur excellent chef, M. Lévy. Il n'y a que des éloges à faire de ce côté. En somme, il faut constater chez M. de Lagrené un désir évident de faire mieux. Voilà qui est de bon augure pour l'avenir, et maintenant qu'il a la fameuse subvention de trois cent mille francs que vient de lui accorder le Conseil municipal, nul doute qu'il ne tienne ce qu'il promet d'ores et déjà.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pend. l'année.
Kléber	5 a. 8 t.		104
* *L'Oiseau de proie*	5 a. 6 t.	30 mars.	15
Norma	4	8 mai.	12
Le Voyage en Chine	3	10 —	19
Si j'étais Roi	3	30 —	29
Le Barbier de Séville	4	19 juin.	4
Le Trouvère	4	25 —	28
Les Rendez-Vous bourgeois	1	30 —	1
Lucie de Lamermoor	4	25 juillet.	8
* *Roland à Roncevaux*	4	10 octobre.	33
La Traviata	4	17 —	14
* *Le Protocole*	1	28 novembre.	2
* *Le Brasseur de Preston*	3	1er décembre.	11

DÉJAZET

Le Théâtre-Déjazet a repris avec succès, le 27 janvier, le *Parisien*, de MM. Paul Ferrier, et Vast-Ricouard, précédemment joué aux Nouveautés [1]. Le 9 avril, il donnait la première représentation de la **MAROTTE** [2], pièce en trois actes de M. Vast-Ricouard (28 représentations), et reprenait le 7 mai, les *Femmes de Paul de Kock* [3].

1. Distribution : Cambusat, *M. Vivier*. — Babolin, *M. Lécuyer* — Frédéric, *M. Dacheux*. — Cassaboul, *M. Charpentier*. — Grégoire, *M. Guerchet*. — Théodule, *M. Monplaisir*. — Isidore, *M. Abel*. — Charretier, *M. Atget*. — Galmin, *M. Harlé*. — Dorothée, *Mlle Quérette*. — Anaïs, *Mlle Val-Castelli*. — Amélie, *Mlle Dermancourt*. — Hermance, *Mlle Crazillier*.

2. Distribution : Chamborin, *M. Demanne*. — Patoulac, *M. Vivier*. — Gustave Morisseau, *M Dacheux*. — Vatferbatt, *M. Charpentier*. — Emile, *M. Monplaisir*. — Armand, *M. Atjet*. — Rosalie, *Mlle Val-Castelli*. — Yvonne. Mlle *Esther Castelli*. — Lucie, *Mlle Derval*. — Florine, Mlle C. Gredat.

3. Distribution : Verduret, *M. H. Charpentier*. — *M*. Dupont, mon voisin Raymond, *M. Dacheux*. — Mme Bounifoux, *M. Mon-*

Le 12 octobre, pour la réouverture sous la direction de M. Henri Charpentier, avait lieu la première représentation de la **MARIÉE DE LA RUE SAINT-DENIS** [1], précédée de *Partie troublée*, jouée par MM. Dorgat, Roque, Montplaisir, Dervet, Max, Bienfait, Mmes Bernold, Maljean, d'Harmonville et Villy, suivie elle-même de quantité de reprises comme celles d'*En classe, mes demoiselles*, de la *Goguette* et des *Environs de Paris*.

plaisir. — Le Tourlourou, *M. Dervet.* — Fifine, Virginie, *Mlle Quérette.* — La Gaieté, *Mlle Val-Castelli.* — Toinon, Bastriguette, Denise, *Mlle Lemercier.* Suzon, *Mlle Gredat.*

1 Distribution : Grivot, *M. Hamburger.* — Giraffier, *M. E. Duhamel.* — Le cocher, *M. Dorgat.* — Le gamin, *M. A. Guyon fils.* — Anatole de Valpinson, *M. David.* — Secrétaire du commissaire, *M. Roque.* — Le régisseur, *M. Caillat.* — Georges, *M. Dervet.* — Hector, *M. Georges Max.* — Zélie, *Mlle Val-Castelli.* — Mme Giraffier *Mme Maës.* — Charlotte, *Mme J. Mercier.* — Palmyre, *Mme Maljean.* — Olympia, *Mme Bernold.* — Flora, *Mme Rotival.* — *Sylva, Mme Lafon.*

	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pend. l'année.
Une Compensation.	1er janvier.	93
Les mille et une Minutes. . . .	1er —	24
Le Parisien.	27 —	63
Moleskine.	9 avril.	21
* *La Marotte.*	9 —	28
La Tache de Vénus.	14 —	16
Les Femmes de Paul de Kock.	7 mai.	9
Partie troublée.	12 octobre.	49
* *La Mariée de la rue St-Denis*	12 —	49
En classe Mesdemoiselles. . . .	30 novembre.	7
Le Secret de Polichinelle. . . .	30 —	27
La Goguette.	30 —	27
La Peur d'être Grand'Mère. .	6 décembre.	22

FANTAISIES-PARISIENNES

Notons, à la salle Beaumarchais, pour l'année 1883, la reprise à la date du 18 janvier, du *Carnaval des blanchisseuses*, un succès des anciennes Folies-Dramatiques ; puis, à celle du 8 février, la reprise de *C'est la faute au gouvernement* [1], fantaisie-revue en trois actes et cinq tableaux de M. Lemonnier, — à laquelle succèdent *Lequel?* de MM. Chaulieu et Feugère [2] (dont nous avons, en son temps, marqué le succès à l'Athénée), accompagnée de *Paille d'avoine*, de M. Robert Planquette; les *Femmes*

1. Principaux interprètes : *MM. Hurteaux, Brémond, Mérigot, Dénoyer, Millaud; Mmes C. Lemonnier, M. Bach, E. Mauri, Latouche, Lebrun, etc.*

2. Distribution : Piédeport, *M. Verret.*— Moulavert, *M. Hurteaux.* — Romanèche, *M. Millaud.* — Mouchamiel, *M. Mérigot.* — Plumedoie, *M. Denola.* — Agathe Piédeport, *Mme Riquet-Lemonnier.* — Herminie, *Mme Latouche.* — Justine, *Mme Martine.* — *Mme* Dugroschoux, Mme M. *Lacatte.*

qui font des scènes [1], de MM. Charles Monselet et Albert Lemonnier, musique de M. Charles Hubans; les *Petites dames du temple* [2], de M. Alexis Bouvier, et enfin la première représentation d'un drame inédit, en six actes et un tableau, de M. Champagne, intitulé **ÉTIENNE MARCEL** [1] et celle de **FICHE TON-KIN**, revue en quatre actes et huit tableaux de M. Henri Buguet (31 décembre).

1. DISTRIBUTION : Duval, *M. Lécuyer.*— Senneville, *M. Hurteaux.* — Cathala, *M. Luidji.* — Mme Marqueron, *Mme Riquet Lemonnier.* — Esbrouffette, *Mme Bach.*— Mme Duval, *Mme Mauri.*

2. DISTRIBUTION : Bamard, *M. C. Lécuyer.*— Boirot, *M. Hurteaux.* — César, *M. Luidji.*— Hercule de Filet sec, *M. Budas.*— Babouin, *M. Denola.* — *Mme Lemonnier.* — Bleuette, *Mme Emma Mauri.*— Atalante, *Mme Marie Bach.* — Céphise, *Mme C. Rameau.* — La Pauvrette, *Mme Laville.*

3. DISTRIBUTION : Etienne Marcel, *M. Champagne.* — Jacques Bonhomme, *M. Léon Dorfer.* — Maréchal de Champagne, *M. Raymond.* — Raoul Ringois, *M. F. Manié.* — Pierret, *M. Le Gall.* — Jean Maillart, *M. Thorsigny.* — Ringois, *M. Marchal.* — Robert Lecoq, *M. Romand.* — Comte de Villeneuve, *M. Charlet.* — Jehan Chauveau, *M. Sabiani.* — Le dauphin Charles, *Mlle J. de Courty.* — Loyse Marcel, *Mme Legendre.* — Juliane, *Mme Gaillard.*— Marguerite, *Mme Marie Bell.*

CONCERTS DU CONSERVATOIRE

Un mot seulement de l'illustre Société des Concerts, qui a fait à M. Salvayre les honneurs de ses programmes des 4 et 11 mars 1883, en exécutant la musique pour orchestre et chœurs, écrite par le jeune compositeur sur le psaume *Super flumina Babylonis*. Sans être absolument originale, la *lamentation* de M. Salvayre n'est certes pas sans valeur. Elle a été on ne peut mieux accueillie par le public du Conservatoire, habituellement assez rétif aux œuvres nouvelles.

Ajoutons que M. Deldevez, qui avait d'abord manifesté l'intention de prendre sa retraite, a été réélu par ses collègues et a consenti à garder les fonctions de chef d'orchestre de la Société des Concerts.

CONCERTS POPULAIRES

M. Pasdeloup inaugurait au Cirque d'hiver, l'année 1883, par la première audition de *Faust Symphonie* en trois parties de Liszt. Nous en aimons la première partie *Faust* et ses sonorités berloziennes, mais les deux autres, *Margue-*

rite et *Méphistophélès* nous semblaient bien diffuses. L'œuvre était froidement accueillie par le public du Cirque d'hiver. Le 21 janvier, M. Benjamin Godard dirigeait lui-même l'exécution d'une « ouverture dramatique » qui était celle des *Guelfes*, grand opéra en cinq actes, absolument terminé, que nous verrons représenter un jour ou l'autre, à l'Opéra, au Théâtre-Lyrique, — où à la Monnaie de Bruxelles, si le compositeur se lasse d'attendre à Paris un tour qui ne vient jamais. « Le peuple longtemps opprimé, se soulève et combat pour la liberté. Après les jours de douleur et de lutte, viennent les jours de paix et de bonheur. » Tel est, en deux lignes, le programme du morceau symphonique de M. Godard, qui commence par une superbe phrase andante confiée aux instruments à cordes et se continue par l'admirable description pittoresque d'une tempête populaire. L'orchestration de M. Godard est d'une sonorité remarquable, voire même d'une véritable puissance. Il y a du Berlioz dans ce jeune auteur qui, comme chef d'orchestre, tient aussi du maître. Merveilleusement conduit, le morceau a été rendu dans la perfection et a valu à M. Benjamin Godard un triple rappel du public. Nous souhaitons à l'opéra des *Guelfes* d'être à la hauteur de ce beau prélude instrumental.

Le *Charme du Vendredi-Saint*, épisode de *Parsifal*, qui formait un des éléments d'attraction du programme du 11 février, était accueilli tranquillement par le public, d'ailleurs restreint ce jour-là. N'a-t-on pas compris? Nous serions presque tenté de le croire. Le sujet de cette symphonie pastorale et mystique est, il est vrai, un peu compliqué. Parsifal, avant d'être conduit, le vendredi-saint, au temple où il va être sacré, s'arrête dans une prairie qu'il contemple avec ravissement. Le compositeur a voulu peindre à la fois l'impression que produit sur le héros l'aspect de la nature heureuse et les sentiments religieux que ce jour sacré éveille en lui. La nature ne semble-t-elle pas pleurer en ce jour, où l'Église célèbre l'anniversaire de la mort du Christ? On devine que le mélange de ces sentiments et de ces impressions est assez complexe, et

nous ne nous étonnons pas que le public, ignorant d'ailleurs de l'œuvre complète — n'ait pas saisi du premier coup les intentions de l'auteur.

Le 25 février, M. Pasdeloup nous offrait encore deux premières auditions : un concerto pour piano d'Hanselt (op. 16) exécuté par M. Barth, et une scène de *Velléda*, opéra de M. Lenepveu, représenté pour la première fois l'été précédent au théâtre de Covent-Garden, où il avait pour principale interprète Mme Adelina Patti. Le succès de *Velleda* a été grand, — plus grand sans doute qu'à Londres, où l'opéra a fait un fiasco complet. Le public a voulu entendre deux fois la scène. Sans nous montrer trop sévère pour la banale musique de M. Lenepveu, nous croyons pouvoir dire cependant qu'il se mêlait un peu de patriotisme à cet enthousiasme. L'hymne à la Patrie, qui termine cette scène, a enflammé l'auditoire, bien plus pour son allure ardente et guerrière que pour la musique elle-même. C'est un beau concerto que celui d'Hanselt, et nous avons enfin vu un pianiste qui n'a pas l'air de se fâcher contre son instrument et de lui dire : « Ah! coquin, je te tiens ! » M. Barth le fait chanter et ne se venge pas sur lui... Dans son jeu les difficultés passent au second plan. Admirablement dompté, elles servent de broderies et d'accompagnement à la mélodie, qui domine toujours. Les bravos ne lui ont pas été ménagés, et c'était justice. Citons ensuite, parmi les œuvres inédites exécutées au Cirque d'hiver une *Marche héroïque* de M. Ten-Brinck, puis *Endymion*, poème mythologique en trois tableaux de M. Louis Gallet, musique de M. Albert Cahen, chanté, le premier avril, par Mmes Richard et Caron, MM. Bosquin et Auguez. M. Albert Cahen était connu du public — était-il bien connu du public? — pour avoir mis en musique le *Bois* d'Albert Glatigny. L'idylle du pauvre pipeur de vers avait été indignement massacrée : une main impie avait bouleversé le rhythme et la métrique de ses alexandrins, recouverte d'un épais badigeon symphonique. Nous en voulûmes au compositeur de n'avoir point saisi la nuance de fantaisie, marivaudée à la Segrais, que Glatigny avait traînée

après lui dans les antres des bêtes fauves, au bord des fontaines, à l'ombre des grands chênes, sur les escarpements des rochers verts de mousse. Il nous donna je ne sais quelle forêt du Nord, secouée par les vents scandinaves et pleine de rumeurs inquiétantes pour les amours paisibles d'une nymphe aux bras d'ivoire et d'un satire au front cornu. Sa partition était cousue de mélopées dialoguées à l'infini et dramatisées à l'excès, le tout sans expression et sans vie.—La vie, hélas ! était aussi ce qui manquait à la grande composition qu'il nous faisait entendre sur *Endymion*, poème mythologique en trois tableaux de M. Louis Gallet. Tout le monde connaît, ne fût-ce que par le charmant tableau de Girodet, le mythe représenté par un bas-relief antique et sur un sarcophage du Capitole. Berger d'une beauté rare, dit la fable, Endymion fut placé dans le ciel par Jupiter, qui ensuite le chassa et le condamna à un sommeil perpétuel pour avoir attenté à l'honneur de Junon. Diane, éprise de lui, le transporta dans une antre du mont Latmos, en Carie ; n'osant le voir pendant le jour, elle quittait le ciel toutes les nuits pour venir à lui; elle en eut plusieurs enfants. On attribuait les éclipses de la lune à ces entretiens de la déesse et du berger. Du temps de Pausanias, on visitait encore la « grotte d'Endymion. » Le sujet tentait M. Albert Cahen qui, en 1875, avait fait exécuter, aux Concerts Danbé de la salle Taitbout, le prélude et le divertissement d'une pastorale mythologique intitulée *Endymyon.* M. Gallet a imaginé qu'une jeune nymphe, Nicia, ose disputer à Diane l'amour d'Endymion. On comprend que la déesse ne se laisse pas prendre le charmant jeune homme auquel elle tient. Aussi joue-t-elle un bon tour à sa rivale : elle fait paraître la forme d'Endymion, que Nicia implore vainement, le berger la repousse et ne la reconnaît pas. La nymphe s'enfuit désespérée. Diane, Hécate ou Phœbé se révèle alors à Endymion dans la grotte du mont Latmos, et file avec lui le plus parfait amour. Le duo passionné des deux amants est assurément la meilleure chose de la partition (parue chez Hartmann); la phrase : Ah! que ta lèvre est douce et que ta voix est tendre... » est ravissante. Nous aimons

moins la fin : Sois à moi !... qui est vulgaire. Admirablement interprété par Mlle Richard et par M. Bosquin, le duo d'amour a été tout naturellement le grand succès de l'ouvrage exécuté sous la direction de l'auteur. On a fort applaudi également et fait recommencer le beau chant de violoncelle de l'offrande à Diane qui ouvre la seconde partie. Quand nous aurons cité le gracieux chœur d'introduction : « Le Sylvain aux pieds de chèvre...; l'incantation que Mlle Richard a dite de sa belle voix, et la phrase du ténor que M. Bosquin a su faire valoir au moment de l'Apparition, nous aurons tout dit de cette œuvre légèrement monotone et souvent tourmentée, faiblement orchestrée et médiocrement inspirée. Même après *Endymion*, M. Albert Cahen reste un compositeur amateur qui aura bien de la peine à se faire admettre au nombre des véritables musiciens.

M. Pasdeloup avait, après sa saison du Cirque d'hiver, donné quatre concerts diurnes (le samedi) dans la salle de l'Éden-Théâtre, où il n'avait guère attiré la foule. Le 1er juin avait lieu, au Cirque d'été, le festival annuel au bénéfice du fondateur des Concerts populaires, avec le concours de MM. Faure et Planté et de Mlle Etelka Gerster. Puis, les actionnaires n'ayant pas répondu à sa demande de fonds, M. Pasdeloup reprenait pour son compte, le 21 octobre, la direction de ses concerts classiques, en inaugurant la vingt-troisième année de ses séances du Cirque d'hiver. La première audition d'un *Andante symphonique*, de M. Léon Husson, était, ce jour-là, assez froidement accueillie. Le compositeur ne manque certainement pas de talent, mais d'idée précise. *Andante* de qui? *Andante* de quoi? Nous aurions voulu savoir à quoi s'appliquait ce poème symphonique et dramatique. Restait l'instrumentation, qui était curieuse et intéressante.

1. L'œuvre sympathique de M. Pasdeloup menaçait d'être engloutie par la concurrence; les séances symphoniques étaient devenues décidément trop nombreuses, et le fondateur des Concerts populaires se voyait contraint de mettre en action l'entreprise qu'il avait créée. Il adressait au public et affichait dans Paris la note suivante :

« Voici trente-trois ans que je suis sur la brèche (onze ans, So-

Mentionnons l'exécution des concertos de Mozart pour piano, par M. Théodore Ritter, et rappelons la curieuse innovation qui signalait la séance du 4 novembre. Pour la première fois, en France, dans l'exécution des œuvres symphoniques, les premiers et seconds violons ainsi que les altos ont joué debout et la face tournée vers le public. C'est là un progrès, peu facile à réaliser, dont M. Pasdeloup a le droit d'être fier. Il a pour résultat d'augmenter considérablement la sonorité des instruments à cordes : ce n'est pas certes nous qui nous en plaindrons.

ciété des jeunes artistes du Conservatoire : — vingt-deux ans, Concert-Populaire).

» Bien que je sois encore plein d'énergie et d'amour pour mon art, je crois le moment venu de faire appel aux amis de la musique, afin de former une société qui devra assurer l'avenir de mon institution.

» Le Concert-Populaire est un type qui a servi de modèle à tous les concerts symphoniques qui se sont créés en France et à l'étranger depuis quelques années. Il ne doit jamais disparaître de Paris; pour cela il ne faut pas qu'il soit exclusivement attaché à ma vie.

» Pour atteindre ce but, la propriété du Concert-Populaire va être divisée en quatre cents parts de 500 francs.

» La souscription entièrement couverte, une somme de 50.000 fr. sera versée par moi à la Banque, comme fonds de roulement. Le complément des 200.000 fr. me sera acquis par la cession du titre de Concert-Populaire, le droit au bail, ma bibliothèque, mes instruments de musique et ma subvention de 20.000 francs.

» Une assemblée générale des souscripteurs aura lieu dans la première semaine qui suivra la clôture de la souscription : elle nommera un comité et elle devra décider si je dois conserver la direction du Concert Populaire et à quelles conditions.

» Les recettes de l'exercice 1881-82 se sont élevées à la somme de 124.356 fr. 25, soit une moyenne de 5,181 fr. 50 par concert.

» Les frais d'un concert purement symphonique s'élèvent à 4.000 fr.

» J'ose espérer que le public qui, depuis vingt-deux ans, soutient par sa fidélité le Concert-Populaire, ne l'abandonnera pas, et si, d'après la décision des souscripteurs, je dois abandonner la direction de mon œuvre, j'aurai au moins la consolation d'en avoir assuré l'avenir.

» *Le Fondateur :* PASDELOUP. «

Notons, à la date du 2 décembre, l'ouverture de *Charlotte Corday*, de M. Peter Benoît, et à celle du 9 décembre, *Pologne!* très remarquable « poème symphonique » de Mlle Augusta Holmès.

CONCERTS DU CHATELET

Le *Désert*, de Félicien David, obtient, chez M. Colonne, un succès qui ne se dément pas. Le *Songe d'une nuit d'été*, en entier, entrait, le 28 janvier, au programme des Concerts du Châtelet. M. Colonne nous rendait ensuite la partition des *Ruines d'Athènes*, de Beethoven, que nous n'avions pas entendue, en entier, depuis fort longtemps. En même temps que les *Ruines d'Athènes*, le programme du 11 comprenait la première audition des *Scènes de féerie*, que M. Massenet avait expressément composées, deux ans auparavant, pour les concerts Lamoureux de Londres, et qui avaient été exécutées pour la première fois à Bruxelles, au mois d'août précédent, sous les arbres du Vaux-Hall, par l'orchestre de la Monnaie, dirigé par l'auteur lui-même. Les *Scènes de féerie* — que nous connaissions déjà au piano par l'excellente réduction à quatre mains qu'en a publiée l'éditeur Hartmann — forment un tableau symphonique, où le jeune maître a déployé, comme toujours, une science orchestrale de premier ordre et une couleur intense. C'est une suite d'orchestre divisée en quatre parties : Cortège, Ballet, Apparition, Bacchanale. Le Cortège nous mène au pays d'Obéron et de Titania, un cortège qui n'a rien de solennel, dont les mouvements sont réglés par le caprice et la fantaisie, dont l'itinéraire est tracé dans le royaume des Songes ; marches de sylphes, escortés de gnômes railleurs. Ce morceau est riche en sonorités, mais le Ballet, plus piquant encore sous le rapport de la structure harmonique et de l'instrumentation, pour-

rait bien être le morceau capital de cette suite, celui que l'auteur a le plus nettement marqué de sa griffe personnelle. Les préférences du public du Châtelet sont pourtant allées à l'*Apparition*, une romance pour le cor solo, qui semble entrevoir dans un rêve la vision d'Hérode et le cygne de Lohengrin ; le dessin en est élégant, le charme irrésistible et la conclusion imprévue et saisissante sur un crescendo arpégé du quatuor. M. Colonne nous a fait entendre deux fois cette page ravissante et d'une inspiration tout à fait délicate, tout à fait digne, en somme, de l'auteur des délicieux airs du ballet du *Roi de Lahore*.

Le 25 février, M. Colonne nous donnait la première audition de plusieurs fragments d'un petit ouvrage intitulé *Melka*, paroles de M. Paul Collin, musique de M. Charles Lefebvre, qui est presque un acte d'opéra ; il avait été fait pour la Société Guillot de Sainbris et exécuté à son concert deux ans auparavant. M. Colonne en a supprimé les chœurs, qui sont épisodiques (chœurs de chasseurs, d'ondines et chœur final), et n'a exécuté de l'ouvrage que la partie, pour ainsi dire, dramatique, consistant en un bel air de baryton, en un très joli duo pour soprano et baryton, en un arioso pour mezzo et en un trio, qui terminent on ne peut mieux l'intéressante composition d'un musicien éminemment distingué. Il est fâcheux pour M. Lefebvre que sa *Melka* ait été donnée le même jour que le festival Wagner, qui constituait le principal attrait du concert Colonne. A l'exception du prélude de *Parsifal*, qui n'est décidément pas encore admis du public, les fragments des œuvres exécutées au Châtelet étaient trop connus pour ne pas emporter d'avance les applaudissements du public. On a bissé, avec acclamations, la marche avec chœur du *Tannhauser*, la *Chevauchée des Walkyries* et même le chœur des fileuses du *Vaisseau fantôme*. M. Lauwers, dans la célèbre romance de l'*Étoile*, et Mme Caron, dans la prière d'Élisabeth, qu'elle disait avec un fort beau style, étaient justement applaudis.

Le 11 mars, M. Colonne offrait à son public ordinaire la première audition de deux chœurs de M. C. Saint-Saëns,

que nous avions déjà entendus, salle Pleyel, à l'une des auditions de la Société nationale de musique que préside M. Bussine. Le premier, pour voix de femmes, intitulé : *Chanson de grand-père*, est une sorte de ronde, dont le motif unique se combine d'une façon assez originale avec l'accompagnement d'orchestre. Le morceau, un peu monotone, a été bissé, non sans protestations. Le second, *Chanson d'ancêtre*, pour voix d'hommes, d'un caractère tout différent, nous a plu davantage; la musique, d'une allure franche et martiale, est admirablement adaptée aux beaux vers de Victor Hugo. M. Claverie a bien dit le solo de baryton et la phrase : « Frappez, écoliers, sur vos boucliers », a produit un bel effet. C'était, en somme, un nouveau succès d'estime pour le compositeur d'*Henry VIII*. Le prélude du 2e acte et la Marche du Synode, dudit opéra, étaient exécutés pour la première fois, à ce même concert, le 18 mars. Le 25 novembre, on y ajoutera le *Divertissement*, qui obtiendra un succès véritable, et incomparablement plus vif qu'au théâtre. C'est par une brillante audition de son ouvrage à succès, la *Damnation de Faust*, que M. Colonne faisait, le 8 avril, devant une salle pleine, la clôture annuelle de ses séances du Châtelet. L'œuvre de Berlioz a été longuement applaudie et a valu à ses vaillants interprètes de chaleureuses ovations. Le ténor Engel, retour de Saint-Pétersbourg, a dû bisser, à la demande générale, l'Invocation de Faust à la nature, qu'il a dite admirablement. Le duo avec Marguerite avait été remarquablement chanté par M. Engel et par Mlle Caroline Brun. La sympathique cantatrice, à la voix joliment timbrée, a dû redire également la chanson du Roi de Thulé. M. Lauwers est toujours l'excellent Méphistophelès de Berlioz que l'on connaît. Il n'est pas jusqu'à M. Fournets qui n'ait, ce jour-là, mérité d'être bissé dans la Chanson de Brander. Succès pour tous : pour l'orchestre, auquel on a redemandé la Marche hongroise et le Ballet des Sylphes; pour M. Colonne, à qui ses musiciens ont offert une magnifique couronne de fleurs naturelles. C'était là pour le concert du Châtelet, une superbe fin de saison.

Les concerts de M. Colonne recommençaient, devant une salle comble, le 21 octobre, par la même *Damnation de Faust* donnée au profit de la souscription au monument Berlioz. Public enthousiaste, comme toujours, et *bis* unanimes à la Marche hongroise, à la chanson de Brander, à la Fugue du chœur sur le thème de ladite chanson, au Ballet des sylphes, à la Sérénade de Méphistophélès, à l'Invocation de Faust à la nature, cette superbe page que M. Vergnet a superbement déclamée. M. Vergnet chantait pour la première fois, ce jour-là, le rôle de Faut, où il est parfait; M. Lauwers avait gardé, naturellement, celui de Méphistophélès, et M. Fournets est le meilleur Brander que nous ayons jamais eu. Entre la deuxième et la troisième partie de l'œuvre acclamée, Mlle Dudlay, de la Comédie-Française, venait dire de très beaux vers inédits, de M. Charles Grandmougin, intitulés l'*Immortalité*.

Ne voulant pas abuser de la *Damnation de Faust*, M. Colonne renouvelait bientôt son programme et faisait entendre pour la première fois aux habitués de ses concerts, la partition complète, pour chœurs et orchestre, des *Erinnyes* de Massenet. Cette partition ne comprend ni soli ni duos, et se compose exclusivement de musique de scène, invocation, entr'acte, chœurs, marche triomphale, ballet très important : en tout dix morceaux. La musique écrite par M. Massenet pour le drame de M. Lecomte de l'Isle, fort appréciée des amateurs, semble surtout avoir un parfum d'antiquité qui vous frappe. Les chœurs sont tous d'un grand style; la marche du premier acte est un fort beau morceau, rempli de sonorités splendides ; les airs de ballet sont ravissants. M. Massenet est un maître : il suffirait à sa gloire d'avoir écrit ce pur chef-d'œuvre qui s'appelle le ballet des *Erinnyes*. Enfin, le 2 décembre, grand succès pour l'audition des *Struensée*, de Meyerbeer.

CONCERTS DU CHATEAU-D'EAU

Après avoir rappelé la première audition des fragments de *Zaïde*, de Mozart, chantée par M. Bosquin et Mme Brunet-Lafleur, nous citerons la rapsodie sur *Namouna*, de M. Lalo, l'exécution du prologue et apothéose de *Françoise de Rimini*, interprétés par les mêmes artistes, ainsi que par Mlle Huré et M. Auguez ; la sélection de *Lohengrin* (1er acte), dont l'effet était immense et valait ovation sur ovation à l'éminent chef d'orchestre directeur des concerts du Château d'eau ; la première audition, au concert spirituel du 23 mars, d'un cantique pour chœur et orchestre de G. Bizet; celle de *Gessonda-Ouverture* de Spohr à la date du 4 novembre. M. Lamoureux nous offrait ce même jour la primeur d'un brillant morceau d'orchestre de M. Emmanuel Chabrier, intitulé *Espana*, qui avait les honneurs du bis. « La musique populaire espagnole se distingue entre toutes — disait le programme explicatif — par ses tournures mélodiques profondément personnelles et surtout par une étonnante variété de rhythmes qu'elle tient des Maures. On trouve dans *Espana* les refrains vigoureux de la *Jota*, combinés avec les phrases libres et rêveuses des *Malaguenas*. Ces deux essences musicales des Espagnes du Sud et du Nord y sont mêlées et superposées selon toutes les fantaisies de la polyrhythmie, cette caractéristique des musiques orientales... » M. Emmanuel Chabrier a tiré des airs de danse populaires au delà des monts une composition pittoresque et ensoleillée. Cette page originale d'instrumentation chaude et colorée faisait infiniment d'honneur au « jeune » musicien, que nous tenions déjà pour un homme de véritable talent. Nous avons applaudi des deux mains au succès de cette éblouissante *Espana*.

Sébastien Bach, qui a écrit tant de musique religieuse, a laissé fort peu d'ouvrages profanes. C'est donc une heu-

reuse idée qu'a eue M. Lamoureux de nous faire entendre, le 2 décembre, le *Défi de Phœbus et de Pan,* qui tranche d'une façon si curieuse sur le reste de l'œuvre du grand compositeur-organiste. Cette composition légère de Bach contient un pur bijou : l'air de Momus, accompagné par les violoncelles à la tierce sur des accords de piano en notes piquées. L'ouvrage était particulièrement bien interprété par Mlle A. Soubre et par M. Blauwaërt, un illustre chanteur de Belgique déjà entendu à Paris quelques mois auparavant, dans le *Lucifer* de Peter Benoît, au Trocadéro.

CONCERTS DU TROCADÉRO

M. Peter Benoît., l'éminent directeur du Conservatoire d'Anvers, conduisait le 7 mai, dans la salle du Trocadéro, son oratorio de *Lucifer*. Les Parisiens connaissaient déjà sinon le compositeur, du moins le chef d'orchestre : M. Benoît a, en effet, occupé le pupitre à l'orchestre des Bouffes, en 1862, sous la direction de Jacques Offenbach, et il était piquant de constater que certaine quadrilogie religieuse, d'inspiration sévère et de proportions gigantesques, avait pu naître dans cette tête aux sons du quadrille d'*Orphée*. Le souvenir de ce temps d'épreuve n'a pas peu contribué, sans doute, à développer chez M. Benoît les idées d'art flamand et d'école nationale fermée qui l'ont éloigné de nous. Cet éloignement se serait même traduit, dit-on, par le prénom germanisé de *Peter*, succédant au prénom de Pierre, sous lequel M. Benoît avait toujours été connu jusque-là. Le résultat le plus fâcheux de ces dispositions a été de confiner M. Benoît dans l'*oratorio*. Ne trouvant pas à sa portée de théâtres lyriques en nombre suffisant pour encourager en lui le goût de la scène et de la production

dramatique, il s'est voué aux messes, aux cantates, à l'art religieux. Mais, dans ce domaine, il est maître, et l'un des plus grands. Les oratorios *Lucifer*, l'*Escaut*, la *Guerre*, ont donné plusieurs fois à la Belgique l'occasion de solennités artistiques véritablement grandioses. Les exécutants, chœurs et orchestre, se chiffrent alors par centaines. C'est à une solennité de ce genre, à un grand festival mettant en ligne 500 chanteurs ou instrumentistes, que le duc de Camposélice, dans sa générosité éclairée, conviait les Parisiens.

Lucifer est une fort belle œuvre, qui a fait sur l'auditoire une impression sérieuse, nous n'osons dire profonde. Il est probable qu'une seconde édition aurait déterminé un succès plus décisif. Le poème est assez confus. En voici les grandes lignes : Du sein du chaos surgit Lucifer, qui défie Dieu et cherche à se faire un allié de l'Homme. Il invite les éléments : la Terre, l'Eau et le Feu, à exciter l'orgueil de l'Homme pour l'entraîner dans sa lutte contre Dieu. Chacun des éléments, prenant voix humaine, célèbre sa propre puissance. L'Homme refusant leur secours, Lucifer se déchaîne contre lui. Mais l'Humanité triomphe par l'amour céleste et chante la gloire de Dieu. Le défaut d'une telle mythologie est de ne pas se prêter à la précision, au détail. Elle ne reste claire qu'à la condition de rester vague. La confusion était encore aidée par la mise en œuvre. L'Eau et la Terre étaient figurées par MM. Vergnet et Fontaine. Le Feu, lui, chantait et parlait par deux voix de femmes, fort belles toutes deux, celles de M[mes] Montalba et Vicini. Ce que le public pouvait saisir, c'était tout bonnement une série de mots à sensation, des mots qui traînaient à leur suite tout un cortège d'idées poétiques, à savoir : ceux d'*enfer*, de *chaos*, de *ténèbres* ou de *mort*, ou ceux d'*amour*, d'*aurore*, d'*anges* et d'*hosannah!* La musique de *Lucifer* est large et puissante. Il est impossible de pousser plus loin la science des proportions, la force du développement, l'art d'accoupler les voix et l'orchestre, de multiplier les parties sans nuire à l'unité du tout, et de conduire un crescendo jusqu'au maximum de la sonorité, sans que l'idée vous vienne de trouver cette musique bruyante.

M. Peter Benoît est évidemment un musicien considérable. Faut-il le classer parmi les génies? Nous ne le croyons pas. Son inspiration, toujours noble, manque un peu de personnalité. Il n'a pas le don des mélodies originales. Ajoutons que les ressources du rhythme paraissent dédaignées par lui. Nous avons constaté, non sans étonnement, l'emploi constant des mêmes allures, et notamment de la mesure à trois temps.

La musique de M. Benoît n'est pas, d'ailleurs, très favorable à la belle déclamation. Toujours d'accord avec l'esprit du texte, elle ne l'est pas toujours avec le texte lui-même. Les mots et les notes s'accrochent mal. Les passages les plus applaudis de cette grande œuvre ont été : dans la première partie, le dialogue entre Lucifer évoquant les Forces (M. Blauwaert est doué d'une superbe voix de basse) et l'orchestre répondant à chacun des appels du Maudit par des accords funèbres, d'abord confiés aux contrebasses, puis aux cuivres. Les Forces interrompent ce dialogue par un quatuor exquis. Dans la seconde partie, l'air de l'Eau, chanté par la voix fraîche, au timbre d'ailleurs indécis, du ténor Vergnet. La troisième partie contient un hosannah superbe, avec des effets merveilleux de silences, de cors à sons bouchés et d'orgue pianissimo. Le chœur de l'Humanité couronne magnifiquement cette grande œuvre. On a fort applaudi. On eût peut-être applaudi plus encore, sans l'incident de la couronne, qu'il nous reste à noter ici. Si les étrangers ont beaucoup à nous apprendre, nous avons, en revanche, quelques leçons à leur donner, notamment en matière de tact. Le public français, n'étant jamais en peine d'exprimer ce qu'il sent, n'aime pas que les intéressés s'ingèrent de le souffler et de lui faire dire plus qu'il ne pense. Aussi certaine couronne de lauriers d'or a-t-elle jeté un froid. Elle a subitement émergé de l'estrade de l'orchestre même, en un mot du côté Benoît, nullement du côté du public. Savamment enrubannée et comme cravatée aux couleurs belges et françaises, cette couronne nous a paru, d'ailleurs, absurdement large, large comme une ceinture de sauvetage, incapable de figurer sur une tête, sous peine de glisser jusqu'au ventre. Un huissier de la salle

s'est trouvé là comme à point nommé pour en débarrasser le compositeur empêtré, pour la prendre et la fixer comme un ex-voto sur le buffet de l'orgue. Tout cela préparé, réglé, c'est-à-dire attentatoire à la liberté du public, à ce droit qu'à la porte on achète en entrant.

THÉATRES DE LA BANLIEUE ET DE QUARTIER

THÉATRES NOUVEAUX. — CAFÉS CONCERTS.

THÉATRE HORS DU THÉATRE. — SPECTACLES DIVERS.

EDEN THÉATRE.

7 Janvier. — Ouverture : *Excelsior !* ballet en six parties et douze tableaux, de M. Manzotti, musique de M. Marenco.— La façade de l'Eden est indo-égyptienne ; trapue, mais imposante : elle évoque les splendeurs de Lahore, moins la richesse du ciel et de la lumière, qui, s'accrochant aux moindres lignes des palais, découpent leurs silhouettes sur un azur étincelant. L'Eden, avec ses verres multicolores et ses galeries cryptiques, est mal à son aise au milieu des maisons de rapport dont il est flanqué. Dans le vestibule, à droite et à gauche, un escalier se déploie sur le plan de celui de l'Odéon : il conduit à un étage supérieur d'où le coup d'œil est féerique. En face, la salle avec ses décorations rouges, son lustre flamboyant qui affecte la forme d'une énorme lanterne chinoise ; çà et là, des jardins où les échos de l'orchestre sont ponctués par les détonations des bouteilles de Champagne.

De l'ouverture de l'Eden naîtra à Paris, l'apparition du ballet italien. Qu'est-ce que le ballet italien ? Une forme nouvelle du théâtre ? Oui et non. De la chorégraphie et de la pantomime ; de la féerie aussi. Surtout du mouvement, mais du mouvement cadencé, rhythmé implacablement jusque dans ses allé-

gros. Tel que le comprend Manzotti, — l'auteur d'*Excelsior* et le rénovateur du genre, — c'est, si nous ne nous trompons, la pièce fantastisque de Jules Verne, avec son grain de philosophie, ses décorations superbes et dépourvues de dialogue... Le ballet italien dure cinq ou six quarts d'heure; jamais plus, et il n'a pas d'entr'actes. Les tableaux se succèdent sans interruption, les danses, les scènes s'enchaînent, et le spectateur, haletant, l'esprit surexcité, l'œil fatigué, va de l'alpha à l'oméga de cet alphabet, sans désemparer. Le jarret des Milanaises et des Turinoises est seul capable de résister à ces *ensembles* interrompus par de rapides changements de costumes dans la coulisse même du théâtre : nous ajouterons que l'Italie a seule également les masques expressifs et les gestes intelligents capables de remplacer l'explication parlée du drame. C'est là l'originalité du genre. Enfin, on sent que tout cela, — mise en scène, action, décors et trucs, ballabile et défilés, — est combiné, composé, traduit par un seul homme. Manzotti n'a pas de collaborateurs : le musicien lui-même, qui n'est certes pas le premier venu parmi les Italiens, l'auteur de *Sieba* et de quarante ballets joués au delà des Alpes avec le plus vif succès, M. Marenco, au rebours de ce qui se passe chez nous, reçoit la commande des rhythmes nécessaires pour suivre la pensée du poète. Voyons le ballet. Quand le rideau se lève, c'est la nuit. Dans une ville où les cloches sonnent pour un auto-da-fé, le Génie des Ténèbres, l'Obscurantisme, tient enchaînée à ses pieds une femme « belle comme le sourire de Dieu », la Lumière. Tout à coup, une voix s'élève : « Génie de l'humanité, ô lumière ! ô progrès ! lève-toi ! » et la femme s'éveille, se dresse et crie à son tour à l'esprit du Néant. « Regarde ! » Alors la scène se transforme : nous sommes transportés dans le royaume de la Science, régions éblouissantes où tous les pas de l'intelligence humaine sont marqués en caractères d'or : vapeur, télégraphie, Suez, etc. Il faut dire qu'ici la hardiesse de la conception n'est affaiblie en rien dans l'exécution. Ce magnifique tableau avec ses escaliers énormes, ses costumes brillants, et ses *ensembles dansés*, a décidé du succès de la soirée. La suite ? Manzotti nous montre dans des scènes

bien agencées la découverte de Papin, les premiers essais du bateau à vapeur, le laboratoire de Volta à Côme, le désert et le canal de Suez le percement du Mont Cenis, — et, cette revue passée, comme l'esprit du néant confondu, cherche à fuir dans les entrailles de la Terre, la Lumière l'arrête : « Un jour, tu m'as faite esclave ; c'est mon tour aujourd'hui. » Pour toi, la mort ; pour l'humanité, la vie dans cet espoir » devenu une réalité : Excelsior ! » Au courant de cette analyse nous avons parlé des auteurs et des interprètes. Parmi ceux-ci nous nommerons M[lle] Cornalba, très gracieuse en *Civilisation*, M[lle] Monti, une Andalouse aux cheveux d'or, et M[lles] Operti et Saraco, toutes deux fort belles et remplissant avec l'intelligence la plus vive, leurs rôles de mimes.

22 Novembre. — *Siéba*, ballet en trois actes et douze tableaux, dont un prologue, de M. Manzotti, musique de MM. Marenco et Venanzi. — Le titre même d'*Excelsior* indiquait qu'il ne fallait pas songer à faire mieux. A-t-on du moins fait aussi bien ?... Le malheur de *Siéba* est de venir en second... Nous ne répondrions pas du succès d'un troisième ouvrage de même acabit. Le livret est tiré d'une légende scandinave. Siéba, la Walkyrie, est chargée par le grand dieu Wotan de porter à Harold, le jeune et beau roi de Thulé, une épée qui lui assurera la victoire contre les Gantariens, ses ennemis. C'est une tâche périlleuse que Siéba a entreprise là, car si une Walkyrie aime un mortel, elle perd... son essence divine, et les plus terribles châtiments lui sont réservés. Or, Siéba ne sait pas résister à son désir amoureux ; elle s'oublie dans les bras du jeune Harold, et paiera cher ces courts instants de volupté. Immédiatement informé de la faute commise par sa messagère, Wotan ferme à Siéba la porte de son paradis, et la voilà condamnée à l'enfer !... Heureusement pour elle que Satan s'éprend de sa beauté et que les deux favorites du diable (il peut bien en avoir deux si cela lui fait plaisir) aident leur rivale à s'échapper. Elle va se précipiter dans la mer quand une pirogue la recueille et la conduit au vaisseau sur lequel Harold est emporté, prisonnier des pirates,

Il s'agit de reprendre l'épée ravie au jeune roi. Siéba y parvient, les traîtres sont punis, et pour sa récompense, Siéba, pardonnée par Wotan, épouse le bel Harold, qui répare ainsi le dommage qu'il a pu causer à la robe d'innocence de la Walkyrie C'est sur ce livret mythologique que le chorégraphe a réglé ses soli pour la « première danseuse de rang français », ses pas de deux avec le premier danseur, et ses grands balabiles pour tout le corps de ballet : on sait s'il est nombreux à l'Eden-Théâtre. On sait aussi qu'il manœuvre, sur cette immense scène, avec un rare entrain et une précision merveilleuse. L'art d'y lever les jambes « toutes ensemble » y est poussé jusqu'à ses limites extrêmes, et M. Manzotti est un maître en la science de grouper les masses de manière à former des tableaux vraiment décoratifs. Que tout cela soit souvent d'un criard et d'un clinquant de mauvais goût, nous n'en disconvenons point... Il n'en est pas moins vrai qu'étant admis le genre, il s'y trouvait parfois de jolis effets, comme le simple pas des écharpes blanches, ou même comme l'apothéose de l'Éventail, au deuxième tableau du Prologue. Nous aimions beaucoup moins la ferblanterie du camp d'Harold et la passementerie rouge et or du tableau de l'Enfer. Rien à dire du décor de la mer, qui pouvait tout aussi bien ressembler à des montagnes neigeuses. Mais nous rappelons sur le navire, comme un épisode absolument exquis, le pas des petits matelots, costumés avec tant de goût, qui a eu les honneurs du bis, et qui restera l'une des trouvailles délicieuses et charmantes de cet énorme ouvrage. Avons-nous besoin d'ajouter que le chorégraphe en redingote est venu plusieurs fois sur la scène, à la mode italienne, remercier et saluer le public, qui a fini par le demander en manière de rire ; mais nous voudrions bien ne pas parler de la musique... On avait tiré des valses et des mazurkas d'*Excelsior* une petite partition agréable et heureusement rhythmée, qui pouvait être jouée au piano. Nous défions qu'on tire de *Siéba*, tout en trompettes et en pistons, autre chose qu'une fanfare de fontainiers... Le rôle écrasant de Siéba tenu le lendemain par la Colnalba était rempli, le premier soir par la Zucchi, qui le dansait supérieurement,

en étoile qu'elle était et le mimait avec un art incomparable. On l'a chaleureusement et justement applaudie : nous nous en voudrions de ne pas constater ici ce succès de bon aloi.

ELDORADO

Voici la liste exacte des pièces représentées pendant l'année 1883 : *Tiens! y n'pleut plus!* revue de l'année 1882, par MM. L. Péricaud et L. Delormel, musique arrangée par M. Ch. Malo (5 janvier). *L'Amour en livrée,* opérette de MM. Albert Carré et Paul Meyan, musique de M. Georges Street (10 mars). *Soupirs du cœur,* opérette de MM. Hermil, Numès et P. Meyan, musique de M. Jean Mitchell (21 avril). *La Chanson des Écus*, opérette de M. A. de Jallais, musique de M. Victor Roger (19 mai). *Les Filles du Diable*, fantaisie en deux tableaux, de MM. L. Péricaud et A. de Jallais, airs nouveaux de MM. Frédéric Barbier, A. Petit et Ghilain (30 juin). *Le Nègre de la Porte Saint-Denis*, opérette de MM. Hermil et Numès, musique de M. L. Desormes (25 août). *Les Enfants de troupe*, saynète de M. L. Péricaud, musique de M. L. Byrec (1er septembre). *La Carmagnole*, opérette de M. L. Péricaud, musique de M. Frédéric Barbier (22 septembre). *La Cadiguette,* opérette de MM. Péricaud et Lemoine, musique de M. Antoine Banès (3 novembre). *La Question tonkinoise*, saynète de MM. L. Péricaud et A. de Jallais, musique de M. L. Byrec (10 novembre). *Y a pas d'erreur*, revue de 1883, par MM. L. Péricaud et A. de Jallais (8 décembre). — Total : onze pièces nouvelles.

BOUFFES DU NORD

Le Chevalier d'Ornac, drame en cinq actes, de MM. Ch. Chagnaud et G. Sauvage (13 avril). *La Prostituée*, drame en cinq actes, de M. G. de Lavigerie (30 mai).

BATIGNOLLES

Un jeune homme sage, vaudeville en un acte, de MM. Eug. Marie et Emile Pierret (24 mars). *Madame Lardenois*, pièce

en trois actes, de M. Georges Richard (28 juillet). *Les Pavillons noirs*, drame en cinq actes, de M. G. Champagne (22 décembre).

MONTMARTRE

La Petite Veuve, opérette en un acte, de MM. Verneuil et Bovery (27 janvier). *La Petite Fée*, opérette un trois actes, de MM. Gabet et J. Bonis (7 juillet).

BELLEVILLE

La Nuit de Noël, drame en cinq actes, de MM. Ed. Doyen et V. Bours (14 octobre).

LA VILLETTE

Le Crime de l'Oseraie, drame en cinq actes, de MM. Élie Berthet et Barrois. *Une future Étoile*, vaudeville en un acte, de MM. Barrois et Victor Leclerc (8 décembre).

GRENELLE

L'Écuyer du diable, drame en cinq actes, de M. Champagne. *Les Ruses de Lafleur*, comédie en un acte, de MM. P. Calixte et Paul Albert (27 octobre).

GOBELINS

Déjeuner du jour de l'an, vaudeville en un acte, de MM. Ch. Desmarest et Léon Jonathan, 19 mai).

MONTPARNASSE

Les Dieux en rigolade, revue en trois actes, de MM. Bourdonneau et Molin (14 décembre).

GAITÉ-MONTPARNASSE

Un original, vaudeville en un acte, de M. Victor Karl

(10 novembre). *Bululu !* revue en deux actes, de MM. Victor Karl et René Lambert (24 décembre).

ALCAZAR

Le Nez d'Achille, vaudeville en un acte, de M. Lemirre (30 octobre).

FOLIES RAMBUTEAU

Les Vautours de la Vertu, opérette en un acte de MM. Lamarque, Boucherat et Gondetone (24 mars). *La Bosse de la Fortune*, vaudeville en un acte de MM. Lamarque et Boucherat (1er septembre). *Manifestons*, revue en un acte de MM. Lamarque et Boucherat (21 novembre).

EDEN-CONCERT

On rend l'argent, revue en un acte de M. Louis Battaille (18 décembre).

BATACLAN

Paris sans gaz, revue en un acte de MM. Alphonse et Stéphan Lemonnier (22 décembre).

CONCERT-EUROPÉEN

A quelle heure s'amuse-t-on ? vaudeville en un acte de M. Guichard, musique de M. Herpin (2 février).
Le premier des Flicotons, vaudeville en un acte de M. Gaston Coedès.

CONCERT PARISIEN

La Famille Boulottenville, vaudeville en un acte de M. Teste (3 octobre).

CONCERT DE LA PÉPINIÈRE

On est bien forcé d'être honnête, vaudeville en un acte de M. Em. Durafour (10 février).

L'Automate, vaudeville en un acte de M. Em. Durafour (22 septembre).

TIVOLI-GROS-CAILLOU

Mort au Tonkin, vaudeville en un acte de M. Albert Nicolle.

Imbécile, vaudeville en un acte de M. Albert Nicolle (29 octobre).

PRADO

Un rêve compromettant, vaudeville en un acte de M. L. Lemaire (21 juillet).

SALLE DU GRAND-ORIENT

? comédie en un acte de MM. Bertol-Graivil et Lorin (1er décembre).

SALLE KRIEGILSTEIN

Le Lion dompté par l'Agneau, comédie en un acte de M. José de Campos (8 avril).

LE THÉATRE EN PROVINCE

AGEN

La Correspondance, comédie en un acte, de Mme Jeanne Magdelaine (février).

ALGER

Œil pour œil, comédie en un acte, de M. Lazerges (16 janvier).

Le Fils de Rodin, drame en cinq actes, de M. Nicarc (27 mars).

Une Femme, comédie en quatre actes, de M. Lazerges (18 avril).

ANGERS

Le Trésor, opéra-comique en un acte, de M. François Coppée, musique de M. Ch. Lefebvre (Grand théâtre. 28 mars).

Pierre le Grand, drame en cinq actes, de M. Henry Jagot (Grand Théâtre, 27 décembre).

AULUS

La Lycéenne, comédie en un acte, de M. Alf. Guillon (Grand Casino, 27 juillet).

Le Bouquet de violettes, opéra-comique en un acte, de MM. Méris (Martinot), Grisier et Boucheron (Grand Casino, 10 août).

AVIGNON

La Carte postale, comédie en un acte, de M. Alphonse Kuhn (20 janvier).

Un épisode de 1870-71, pantomime en un acte, de M. Séverin; *Rollon le Vengeur*, pantomime en un acte, de M. Séverin; la *Vengeance de Pierrot*, pantomime en un acte, de M. Séverin (salle de la Renaissance, 1er novembre).

Le Bas de soie, comédie en un acte, de M. Octave Baze (Grand Théâtre, 3 novembre).

Le Paysan des Alpes, pantomime en un acte, de M. Soulier (salle de la Renaissance, 2 décembre).

BÉZIERS

La Jacquerie, drame en six actes, de MM. P. Paget et P. Pujol (16 mars).

BORDEAUX

Zerbine, opéra en deux actes, de M. L. Amouroux (Grand Théâtre, 21 mai).

Les Étudiants Bordelais, opérette en un acte, de M. Dédé (Folies-Bordelaises, 22 décembre).

COMPIÈGNE

Le Voleur malgré lui,, comédie en un acte, de M. E. Poncin (26 mars).

CONTREXÉVILLE

Tige de lotus, opéra-comique en un acte, de M. Raoul Toché, musique de M. Gaston Serpette (26 juillet).

DEAUVILLE

Insomnie, opéra-comique en un acte, paroles de MM. de Mayréna et Félix Cohen, musique de M. Gaston Serpette (Casino, 17 août).

DIEPPE

Les Froufrous de l'année, pièce en trois actes, de MM. de Scheirder et Lepère (18 octobre).

DIJON

Politique en ménage, opérette en un acte, de MM. Hermil, Numès et Thony (21 juillet).

La Cuisinière, vaudeville en un acte, de MM. Hermil et Numès (21 juillet).

DUNKERQUE

Le Secret de Polichinelle, comédie en un acte, de M. Bazillan (Casino, saison 1883).

ENGHIEN

L'Amoureux dépit, comédie en un acte, de M. Alphonse Bouvret (1er juillet).

ÉTRETAT

. *Aveugle par amour*, opérette en un acte, de M. Bertol-Graivil, musique de M. de Sivry (7 août).

LE HAVRE

La Clémence d'Auguste, opérette en un acte, de MM. Georges Rose et Darcy (Ambigu, 22 février).

Les trois Bossus, opérette en trois actes, de M. G. Rose (22 juillet).

Je me venge, ou amour et comédie, comédie en un acte, de MM. Galipaux et Boucher (Casino Christine, 26 août).

L'Auberge vide, comédie en un acte, de M. J.-P. Pain (Grand-Théâtre, 1er décembre).

HAM

Kerkakoff, comédie en un acte, de M. Lénéka (19 avril).

LILLE

Une dernière folie, opéra-comique en deux actes, paroles de M. A. Faure, musique de M. Frédéric Lecocq (Grand-Théâtre, 26 avril).

LORIENT

Un duel à mort, comédie en un acte de M. de la Monneraye (6 janvier).

LYON

La pente fatale, comédie en un acte, de M. de Sey (Célestins, 16 mars).

Le mari d'une actrice, vaudeville en un acte de MM. Hermil et Numès (24 juillet).

Les noces d'Ivanowa, bouffonnerie en un acte de MM. Luigini fils et Ruby (Grand Théâtre, 2 décembre).

MARSEILLE

Lauriane, opéra en cinq actes de MM. Aug. Machado et Alf. Guion (Grand-Théâtre, 9 janvier).

NANCY

Le Mannequin, comédie en un acte, de M. Emile Roussel 1er février).

Néris

Marianne, Comédie en un acte, en vers, de M. Édouard Noël (Casino, 8 août).

Nimes

Souvenez-vous du proverbe, comédie en un acte de M. Louis Nicare (Théâtre d'été, 14 juin).

Un entresol orageux, comédie en un acte de M. Paul Guiraud (Théâtre d'été, 17 août).

La lune de miel, comédie en un acte de M. Louis Nicare (Théâtre d'été, 31 août).

Perpignan

Le Révérend, opéra-comique en un acte, de M. Georges Ohnet, musique de M. Taudou (31 mars).

Poitiers

Poitiers dans ses petits souliers, revue en trois actes de M. H. Cadinot (11 janvier).

Saint-Gratien

Le Steeple-Chase, opérette en un acte, de M. Pierre Decourcelle, musique de M. Gaston Serpette (22 juillet).

Toulouse

Burkar, opéra en quatre actes, de M. F. Galey (Théâtre du Capitole, 19 avril).

Troyes

Paris en voyage, revue en quatre actes de MM. Laporte, Rigodon et Georges Rose (5 novembre).

Trouville

Mademoiselle Irma, vaudeville en un acte, paroles de M. Fabrice Carré-Labrousse, musique de M. Victor Roger (Casino, 18 août).

Versailles

Le billet de 1.000 francs, comédie en un acte, de M. Victor Jannet.

Vitry-le-Français

M. et Mme Bénet, vaudeville en un acte, de M. G. Bourdon (5 mai).

LE THÉATRE A L'ÉTRANGER

ALLEMAGNE

BERLIN. — *Gudrun*, grand opéra en trois actes de M. Carl Niemann, musique de M. Auguste Klughard (Opéra).

Le Comte de Saint-Mégrin, opéra posthume de Flotow, sur un livret de Saint-Georges (concert privé).

Der Bettel Student (l'Étudiant mendiant), opérette de M. Millœcker (Théâtre Frédéric Wilhelmstadt).

Une Nuit à Venise, de Johann Strauss, sur le livret du *Château Trompette*, de MM. Cormon et Carré (Théâtre Frédéric Wilhelmstadt).

DESSAU. — *Fénice*, du compositeur Pierson.

DRESDE. — *La Fête de saint André*, opéra de Carl Gramman.

HAMBOURG. — *Le Château de l'Orme*, opéra-comique de M. Richard Kleinmichel.

La Sulamite, opéra-biblique d'Antoine Rubinstein.

Entre voleurs, opéra-comique en un acte du même compositeur.

LEIPZIG. — *Les Aubergistes de qualité*, opéra-comique en trois actes, livret tiré par M. Paul Schumacher d'une pièce française de Jouy, musique de M. Bernard Scholz.

MAGDEBOURG. — *Le Moulin de Wisperthal*, opéra, paroles de M. Ernest Pasqué, musique de M. Frendenberg.

Munich. — *Hiarne, le roi du chant*, opéra inédit de Marschner.

La Reine d'un jour, musique de M. Ignace Brüll.

La Reine Mariette, de MM. Zell, Génée et... Scribe.

Strasbourg. — *Wilde Jæger* (le Chasseur maudit), opéra-romantique en quatre actes du compositeur alsacien Victor Nessler.

Andolina, opéra inédit en quatre actes, paroles de M. L. Erbach, musique de M. Müller-Reuter.

AUTRICHE

Vienne. — *Mezzedin*, opéra-comique du compositeur Bachrich (Opéra).

O ces Dieux! opérette de M. Victor Léon, musique de M. Carl Stix (Ronacher-Theater).

BAVIÈRE

Pesth. — *Le Vaisseau noir*, opérette, paroles de M. Rakosi, musique du baron de Baussy.

BELGIQUE

Anvers. — *La Force du destin*, opéra en quatre actes de Verdi, traduction française de MM. Nuitter et Du Locle (Théâtre royal, 11 mars).

Bruxelles.— *Mefistofélès*, opéra en cinq actes de MM. Paul Milliet, musique de M. Boïto (Théâtre royal de la Monnaie, 19 janvier).

Le Crime de la rue de la Loi, drame en cinq actes de MM. Bordet et Divet (Nouveautés, 4 avril).

Herminie, comédie en quatre actes de M. Emile Bergerat (Théâtre du Parc, 11 avril).

Pierrot assassin, pantomime en trois actes de M. Jean Richepin (Galeries Saint-Hubert, 12 mai).

Juanita, opéra-comique en trois actes de MM. Vanloo et Leterrier, musique de Suppé (Galeries Saint-Hubert, 22 octobre).

Le Présomptif, opéra-bouffe en trois actes, paroles de MM. Hennequin et Albin Valabrègue, musique de M. L. Gregh.

L'Aîné, comédie en quatre actes de M. Paul Delair (Th. du Parc, 18 décembre).

Le Serment, opéra-comique inédit en un acte, paroles de M. Gaudrey, musique de M. Ulrich.

VERVIERS. — *Les Deux Philtres*, opéra-comique en un acte de M. d'Entremont (Maurin dit Cas Hugh), 18 janvier.

BOHÊME

PRAGUE. — *Libussa*, grand opéra de M. Smetana.

DANEMARK

COPENHAGUE. — *Les Étudiants espagnols*, opéra-comique de M. Lange-Müller.

ESPAGNE

MADRID. — *Arte de Birlibirloque*, opérette du compositeur Roig.

La Mulata y la nina, opérette des maëstri Rubio et Espino.

Un lio en el ropere, du maestro Reig (Théâtre Recoletos).

La Cruz de fuego, opéra de M. Marquet (à l'Apollo).

Dos exentricos, opérette de Rubio (Théâtre Eslava).

HOLLANDE

LA HAYE. — *Don Spavente*, opéra-comique en trois actes

de MM. Morand et Vattier, musique de M. Alfred Deléhelle.

ITALIE

ANCÔNE. — *Iolanda*, opéra de M. Villafiorita (Théâtre Vittorio Emanuele).

BOLOGNE. — *Flora Mac-Donald*, opéra de John Urich (Th. communal).

FLORENCE. — *Hermosa*, opéra de Branca (Théâtre Nuovo).

MILAN. — *Arrigo II*, opéra de M Palminteri (Théâtre de Casale Monferrato).

Dejanice, opéra de Catalani (Théâtre de la Scala).

Arnazilla, opéra de M. Zanardini, musique de M. Palminteri (Théâtre dal Verme).

PLAISANCE. – *Donna Ines*, opéra-comique de M. Luigi Ricci fils (Politeama).

ROME. — *Il Carnavale di Piripicchio*, opéra-bouffe de M. Spinelli (Théâtre Quirino).

INSTITUT

L'Académie des Beaux-Arts, toutes sections réunies, sous la présidence de M. Gounod, a décerné le 23 juin le grand prix de composition musicale — dit *prix de Rome* — à M. Vidal, élève de M. Massenet. Le premier second grand prix a été attribué à M. Debussy, élève de M. Ernest Guiraud ; le deuxième second grand prix à M. René, élève de M. Léo Delibes. Le sujet de la cantate, intitulée le *Gladiateur*, était de M. Emile Moreau, l'auteur d'un remarquable à-propos joué quelque temps auparavant au Théâtre-Français, sous le titre de *Corneille et Richelieu*. La première des cinq scènes lyriques admises au concours, celle de M. René, était supérieurement interprétée par Mme Caron, par MM. Talazac et Belhomme, qui tous trois ont rivalisé de talent. C'est de sa plus belle voix que Talazac a dit l'Invocation à Baal, qui nous a paru très réussie. C'est avec un charme infini que Mme Caron a fait valoir la délicieuse phrase : « Sous ton ciel brûlant, au pays des palmes... » C'est de son admirable basse-taille que M. Belhomme a enlevé le « Honte sur toi ! » L'impression produite par la cantate de M. René avait été telle qu'elle a nui à celle de M. Vidal, qui venait immédiatement après, chantée par M. Van Dyck (remplaçant M. Warot indisposé), M. Giraudet et Mlle Lureau, de l'Opéra. M. Vidal avait obtenu, en 1881, un second grand prix avec une composition pleine de pro-

messes, et qui plus est, d'une originalité supérieure à ce qu'il nous a donné l'année précédente et cette année même. Mais, en dépit de quelque banalité dans la mélodie, et malgré certaines réminiscences comme celle d'*Aïda*, son *Gladiateur* est l'œuvre d'un musicien qui sait tout ce qu'on peut apprendre au Conservatoire et qui connaît son métier comme pas un. La haute récompense que lui a décernée l'Académie était donc absolument méritée. Nous demandons la permission de n'insister ici ni sur la cantate de M. Leroux, ni sur celle de M. Missa, mentions honorables de 1882 et de 1881 restées cette fois sur le carreau. La composition de M. Leroux nous a fait l'effet d'un inextricable fouillis ; celle de M. Missa nous a paru bien commune en son mouvement toujours allegro. Le ténor Furst s'est distingué dans la première ; la seconde a été chaleureusement enlevée par trois élèves du Conservatoire, Mlle Figuet, MM. Escalaïs et Fournets, dont la bonne volonté mérite d'être louée. Chez M. Debussy (le premier second grand prix), il y a certainement moins d'acquis, mais il y a peut-être plus de personnalité que chez M. Vidal. Le jury a sagement agi en l'obligeant à rester une nouvelle année sur les bancs de l'école : déjà fort heureusement doué, il y acquerra l'instruction solide qui lui manque encore. Ajoutons que le jeune compositeur avait, comme on dit, un gros atout dans son jeu : Mlle Krauss, elle-même, chantait le rôle de Fulvia et l'a rendu divinement. Ah ! si seulement l'étiquette n'avait pas empêché d'applaudir! La partie de la basse était tenue on ne peut mieux par M. Taskin ; on voit que M. Debussy ne peut se plaindre d'avoir été médiocrement interprété. M. Gounod a parlé pour tous les auditeurs en remerciant, à la fin de la séance, les excellents artistes qui avaient bien voulu prêter leur gracieux concours à l'exécution de ces cantates.

Séance intéressante entre toutes, qui nous valait en M. Vidal, un remarquable musicien, et en MM. Debussy et René l'espérance de lauréats vraiment dignes de faire honneur à l'Académie des beaux-arts et à l'art français.

La partition de M. Vidal (éditée chez Hartmann) débute par de beaux accords et par un récit fort bien traité; nous

aimons moins l'air de Narbal, qui suit ce récit. L'invocation à Baal est aussi d'une bonne déclamation. La suite nous a malheureusement paru plus faible : nous tombons alors dans les souvenirs d'*Hamlet* et d'*Aïda*, dans l'imitation flagrante de Massenet — le maître de M. Vidal — et même dans celle de Clapisson ! Mais, s'il faut blâmer un ensemble d'opéra-comique aussi commun que l'andante en *fa* : « Me voilà maître de mon sort ! » nous devons louer, comme elle le mérite, la délicieuse phrase mélodique : « Sous ton ciel brûlant, au pays des palmes » que Mlle Lureau avait infiniment mieux dite au mois de juin précédent qu'elle ne l'a fait à la séance publique annuelle de l'Institut. En somme, nous l'avons dit, M. Vidal est un musicien instruit et déjà fait, malgré son jeune âge.

CONSERVATOIRE DE MUSIQUE

ET

DE DÉCLAMATION

Voici le résultat du concours de fin d'année au Conservatoire national de musique et de déclamation :

CONTREPOINT ET FUGUE.

(Séance du lundi 9 juillet.)

Premiers prix : MM. Grand Jany et Ferroni , élèves de M. Massenet.
Second prix : M. Missa, élève de M. Massenet.
Premier accessit : M. Kaiser, élève de M. Massenet.
Deuxième accessit : M. Schwartz, élève de M. Massenet.

HARMONIE.

CLASSE DES ÉLÈVES HOMMES.

(Séance du lundi 16 juillet).

Premier prix : M. Savard, élève de M. Taudou.
Seconds prix : MM. Souquet-Basiège et Féry, élèves de M. Taudou.
Premiers accessits : MM. Emmanuel, élève de M. Dubois, et Mesquisa, élève de M. Taudou.

Seconds accessits : MM. Le Tourneux, élève de M. Dubois et Ray, élève de M. Emile Pessard.

CLASSE DES FEMMES.

(Séance du mardi 10. juillet).

Premier prix : Mlle Lefrançois, élève de M. Lenepveu.
Second prix : Mlle Gonthier, élève de M. Lenepveu.
Premier accessit : Mlle Coppée, élève de M. Lenepveu.
Seconds accessits : MM^lles Ramat, élève de M. Barthe et Jaëger, élève de M. Lenepveu.

ACCOMPAGNEMENT AU PIANO.

ÉLÈVES HOMMES.

(Séance du vendredi 13 juillet).

Pas de premier prix.
Second prix : M. Landry.
Premiers accessits : MM. Bachelet et Jeannin.

ÉLÈVES FEMMES.

Premier prix : Mlle Gonthier.
Pas de second prix.
Pas de premier accessit.
Second accessit : Mlle Jaëger.

SOLFÈGE (INSTRUMENTISTES)

ÉLÈVES HOMMES.

Jury : MM. Ambroise Thomas, Salomé, Mouzin, Mangin, Heyberger, Pfeffer, Wormser, Sieg et Adolphe Blanc.
Premières médailles : MM. Guilnache, élève de M. Savignac ; Barthélemy et Besnier, élèves de M. Alkan.
Secondes médailles : MM. Bloch et Pillard, élèves de M. Rougnon ; Levadé, élève de M. Savignac.
Troisièmes médailles : MM. Lauteman, élève de MM. Rou-

gnon, Veyret, Catherine, Jacquet, Lachaume, élèves de M. Savignac.

ÉLÈVES FEMMES.

Premières médailles : MM^lles Massin, Séveno, Hardy, Parisot, élèves de Mlle Donne, Lecour, Galliano, élèves de Mme Doumic.

Secondes médailles : MM^lles Dufourq, élèves de Mme Leblanc, Deldicq, Desbordes, Naumbourg, élèves de Mlle Donne ; Dieudonné, élève de Mlle Hardouin ; Lévy, Gaudry-Masset, élèves de Mlle Papot.

Troisièmes médailles : MM^lles Champier et Pêcher, élèves de Mme Doumic ; Houdry et Huon, élèves de Mme Leblanc, Lhote et Jozin, élèves de Mlle Donne ; Spencer-Owen, élève de Mme Devrainne, professeur agrégé.

CLASSES SPÉCIALES POUR LES CHANTEURS.

ÉLÈVES HOMMES.

(*Séance du 3 juillet.*)

Premières médailles : MM. Mauguière, élève de M. Danhauser ; Dulin et Jouhanet, élèves de M. Heiberger.

Secondes médailles : MM. Duquesnes, élève de M. Danhauser ; Soum et Claverie élèves de M. Heyberger.

Troisièmes médailles : MM. Thual, Isnardon et Le Clerc, élèves de M. Heyberger ; Desmet, élève de M. Danhauser.

ÉLÈVES FEMMES.

Premières médailles : Mlles Kara, Mélodia, élèves de M. Mouzin.

Deuxièmes médailles : MM^lles Jacquemont, Brouchette, Simonnet, élèves de M. Mangin ; Salambiani, élève de M. Mouzin.

Troisièmes médailles : Mme Balleroy, élève de M. Mangin ; MM^lles Vaillant, élève de M. Mouzin, et Vidal, élève de M. Mangin.

CHANT

(*Séance du lundi* 23 *juillet*).

Jury : MM. Ambroise Thomas, Massenet, Delibes, Jules Cohen, Deschapelles, Wekerlin, Talazac, Gailhard et Bouhy.

Classe des hommes. — Premiers prix : MM. Muratet, élève de M. Archainbaud; Escalaïs, élève de M. Crosti.

Second prix : M. Fournetz, élève de M. Boulanger.

Premiers accessits : MM. Gaudubert et Montariol, élèves de M. Saint-Yves Bax.

Seconds accessits : MM. Dulin, élève de M. Bussine; Desmet, élève de M. Masset; Cambot, élève de M. Boulanger ; Deteneuille, élève de M. Bonnehée.

Classe des femmes. — Pas de premier prix.

Seconds prix : MMlles Simonnet, élève de M. Saint-Yves Bax et Castagné, élève de M. Bonnehée.

Premiers accessits : Mlles Terestri, élève de M. Archainbaud et Bérengier, élève de M. Crosti.

Seconds accessits : Mlles Lautelme et Salambiani, élèves de M. Saint-Yves Bax.

PIANO

(*Séance du* 21 *juillet*)

Jury : MM. Ambroise Thomas, Massenet, Delibes, H. Herz, de Bériot, Fissot, Diémer, Pfeiffer, R. Pugno.

CLASSE DES HOMMES

(14 concurrents)

Rondo-capricioso de Mendelssohn

Premiers prix : M. Philipp, élève de M. Mathias ; Chansarel, élève de M. Marmontel.

Second prix : M. Kaiser, élève de M. Mathias.

Premiers accessits : M. Falcke, élève de M. Mathias ; Jemain, élève de M. Marmontel.
Seconds accessits : M. Bondon, élève de M. Marmontel ; Frémaux, élève de M. Mathias.

CLASSE DES FEMMES

(39 concurrentes)

Concerto en sol *mineur de Saint-Saëns*

Premiers prix : Mlles Guillot, élève de M. Delaborde ; Luziani, Mesnage, Boutet de Monvel, Adolphi et Lacour, élèves de Mme Massart.
Seconds prix : Mlles de la Mora, Ramat, élèves de Mme Massart ; Krzyzanowska, élève de M. Le Couppey.
Premiers accessits : Mlles Texte, élève de M. Delaborde ; Stokvis, élève de Mme Massart ; Duranton, élève de M. Le Couppey.
Seconds accessits : Mlles Millochau, Soupe, Mascart, élèves de Mme Massart ; Mulnier, élève de M. Le Couppey ; Berthelot-Ducouret, élève de M. Delaborde.

PIANO

Classes préparatoires

(Séance du 12 juillet)

CLASSE DES HOMMES

Premières médailles : MM. Pinchback, élève de M. Decombes ; Tariot, élève de M. Anthiome.
Secondes médailles : M. Barthélemy, élève de M. Anthiome ; MM. Flesch et Libert, élève de M. Decombes.
Troisièmes médailles : MM. Galand et Lamart, élèves de M. Decombes ; Veyret, élève de M. Anthiome.

CLASSE DES FEMMES

Premières médailles : Mlles Koch, Champier, Galliano et Hurez, élève de Mme Chéné ; Villalobos, Guillois et Séveno,

élèves de Mme Tarpet; Membrée, Satgé, Demasur, Viseur et Marais, élèves de Mme Réty.

Deuxièmes médailles : Mlles Lefrançois, Lefèvre et Ador, élèves de Mme Réty; Barat, élève de Mme Tarpet; Weyler et Paroche, élèves de Mme Chéné.

Troisièmes médailles : Mlles Duval, Gaudry-Masset, Sarcey, Dufourcq, Rumeau et Périssoud, élèves de Mme Réty; Lévy et Houdry, élèves de Mme Tarpet; Pêcher et Arnold, élèves de Mme Chéné.

HARPE

(*Séance du mercredi 11 juillet*)

Professeur : M. C. Prumier.

Premier prix : M. Lefebvre.
Second prix : Mlle Guiot du Repaire.
Premiers accessits : Mlles Colmer et Delacour.

VIOLON

Classes préparatoires

(*Séance du vendredi 6 juillet*)

Première médaille : M. Besnier, élève de M. Garcin.

Deuxièmes médailles : M. Paulus et Mlle Boutin, élèves de M. Garcin.

Troisièmes médailles : Mlle Maggini, élève de M. Bérou; M. Lammers, élève de M. Garcin.

VIOLON

(*Séance du vendredi 27 juillet*)

Jury : MM. Ambroise Thomas, Altès, Lamoureux, Godard, Pasdeloup, Armingaud, Delsart et Louis Régnier.

18e concerto de Kreutzer

Premiers prix : MM. Geloso et Hayot, élèves de M. Massart ; M. Carembat, élève de M. Sauzay.

Seconds prix : M. Mache, élève de M. Maurin ; Mlle Sinay, élève de M. Massart.

Premiers accessits : Mlles Carpenter et Le Tourneux, élèves de M. Dancla ; M. Rosetti, élève de M. Massart.

Seconds accessits : M. Leclère, élève de M. Dancla ; Mlles Pavare et Pellisson, élèves de M. Massart ; M. Oestreicher, élève de M. Sauzay.

VIOLONCELLE

(Séance du vendredi 27 juillet)

Concerto en ut *mineur de Franchomme*

Premiers prix : M. Salmon, élève de M. Franchomme; M. Van Goens, élève de M. Jacquard.

Seconds prix : MM. Dressen et Gauthier, élèves de M, Jacquard ; M. Magdanel, élève de M. Franchomme.

Premier accessit : M. Einbrodt, élève de M. Jacquard.

Seconds accessits : MM. Gruet et Fritsch, élèves de M. Franchomme.

CONTREBASSE.

(Séance du samedi 7 juillet).

Professeur : M. VERRIMST.

Pas de premier prix.
Seconds prix : MM. Soyer et Martin.
Premier accessit : M. Lebrun.
Second accessit : M. Mante.

INSTRUMENTS A VENT.

(Séance du lundi 30 juillet)

Jury : MM. Ambroise Thomas, Jonas, Taffanel, Pessard, Madier de Montjau, Baillot, Pasdeloup, Dupont et Gastinel.

FLUTE

Professeur : M. Henry ALTÈS

Premier prix : M. Jacquet.
Seconds prix : MM. Gennaro et Blémant.
Premier accessit : M. Carme.

HAUTBOIS

Professeur : M. GILLET

Pas de premier prix.
Second prix : M. Bertain.
Premiers accessits : MM. Gundstoett et Lalande.
Deuxième accessit : M. Bas.

CLARINETTE

Professeur : M. ROSE

Premiers prix : MM. Mayeur et Hiver.
Second prix : M. Bonnifleau.
Premier accessit : M. Boin.
Second accessit : M. Jourdan.

BASSON

Professeur : M. JANCOURT

Pas de prix.
Premier accessit : M. Simon.
Second accessit : M. Valleray.

COR

Professeur : M. MOHR

Pas de premier prix.
Second prix : M. Lambert.
Premier accessit : M. Mingre.

CORNET A PISTON

Professeur : M. ARBAN.

Premier prix : M. Fauthoux.
Pas de second prix.
Premier accessit : M. Sabathier.
Second accessit : M. Daulin.

TROMPETTE

Professeur : M. CERCLIER

Pas de premier prix.
Seconds prix : MM. Bédouin et Legris.
Premier accessit : M. Koch.
Seconds accessits : MM. Bernard et Mougne.

TROMBONNE

Professeur : M. DELISSE

Premier prix : M. Mondou.
Seconds prix : MM. Vasseur et Lauga.

DÉCLAMATION LYRIQUE

OPÉRA

(Séance du samedi 28 juillet)

Professeur : M. OBIN

Jury : MM. Ambroise Thomas, Massenet, Régnier, Joncières, Duprato, Jules Barbier, Deschapelles, Lassalle et Gailhard.

Voici les noms des divers concurrents, et les rôles dans lesquels ils se sont présentés au public :

La Reine de Chypre, MM. Devineau et Ceste.
Les Huguenots, Mlle Barre (Laurence).

La Reine de Chypre, Mlle Mounier.
Robert-le-Diable, M. Desmet et Mlle Ach.
Les Huguenots, M. Saint-Jean et Mlle Barre (Blanche).
Hamlet, M. Claverie.
La Favorite, Mlle Rocher.
L'Africaine, M. Fournets.
Aïda, Mlle Figuet.
Guillaume Tell, M. Escalaïs.

PRIX DES ÉLÈVES HOMMES

Pas de premier prix.
Seconds prix : MM. Claverie, Fournets, Escalaïs.
Pas de premier accessit.
Seconds accessits : MM. Ceste et Desmet.

PRIX DES ÉLÈVES FEMMES

Premier prix : Mlle Figuet.
Second prix : Mlle Rocher.
Premier accessit : Mlle Mounier.

OPÉRA-COMIQUE

(*Séance du jeudi 26 juillet*)

Voici les noms des concurrents et les rôles dans lesquels ils se sont fait entendre :
L'Éclair, M Gandubert.
Le Songe d'une nuit d'été, M. Pernin.
Mireille, M. Simonnet.
Mignon, Mlle Norbonnet.
La Chanteuse voilée, M. Isnardon.
Le Val d'Andorre. M, Dulin.
Galathée, M. Jouhanet.
Le Songe d'une nuit d'été, Mlle Terestri.
Les Dragons de Villars, Mlle Castagné.
Le Barbier de Séville, Mlle Vuillaume.
Zampa, M. Montariol.
Le Pardon de Ploërmel, M. Poirier.
L'Irato, Mlle Herman (Maria).

Carmen, M. Mauguière.
Les Noces de Jeannette, Mlle Vial.
Galathée, Mlle Lantelme.
L'Étoile du Nord, Mlle Salambiani.
Le Tableau parlant, Mlle Bribes.
Le Pardon de Ploërmel, Mlle Bérengier.
Les Mousquetaires de la Reine, M. Muratet.
Le Maître de Chapelle, M. Déteneuille.

Le jury se composait de MM. A. Thomas, Massenet, Delibes, Gondinet, Jules Barbier, Carvalho, Deschapelles, Achard, Taskin.

ÉLÈVES HOMMES

Pas de premier prix.

Seconds prix : MM. Isnardon, Muratet et Dulin, élèves de M. Ponchard.

Premiers accessits : MM. Mauguière et Poirier, élèves de M. Mocker.

Second accessit : M. Déteneuille, élève de M. Ponchard.

ÉLÈVES FEMMES

Premiers prix : Mlles Castagné et Bérengier, élèves de M. Mocker.

Premiers accessits : Mlles Terestri et Simonnet, élèves de M. Ponchard.

Seconds accessits : Mlles Narbonnet, élève de M. Mocker et Lantelme, élève de M. Ponchard.

TRAGÉDIE — COMÉDIE

(*Séance du mercredi 25 juillet*)

Voici les noms des concurrents et les ouvrages dans lesquels ils se sont présentés au public :

Scènes tragiques :

Ruy-Blas, M. Marquet.
Phèdre, Mlle Lemonté.

Marion Delorme, Caristie-Martel.
Hamlet, M. Lambert.
Horace, Mlle Barthélemy.
Britannicus, Mlle Druau.
Le Cid, M. Colin.
La Mort de César, M. Plan.
Zaïre, M. Hattier.
Zaïre, Mlle Bruck.
Les Enfants d'Édouard, M. Guibout.
Médée, Mlle Lefebvre.

Scènes comiques :

Les Folies amoureuses, M. Duard.
Amphitryon, Mlle Bruck.
Le Supplice d'une femme, M. Hamel.
La princesse Georges, Mlle Brandès.
Mademoiselle de Belle-Isle, M. Colin.
Le Distrait, M. Pety.
Le Menteur, M. Samary.
Le Misanthrope, M. Lambert.
L'École des Mères, Mlle Vrignault.
Ruy-Blas, M. Hattier.
Tartuffe, M. Plan.
On ne badine pas avec l'amour, M. Marquet et Mlle Druau.
Angelo, Mlle Delorme.
La Fausse Agnès, Mlle de Choudens.
Il ne faut jurer de rien, Mlle Darlaud.
Tartuffe, Mlle Boyer.
On ne badine pas avec l'amour, Mlle Barety.
Le Misanthrope, Mlle Marsy.
Le Philosophe marié, Mlle Vallette.
Le Barbier de Séville, M. Chautard.

Le jury se composait de MM. Ambroise Thomas, A. Dumas, C. Doucet, J. Barbier, Régnier, E. Perrin, Ch. de La Rounat, Deschapelles.

TRAGÉDIE

CLASSE DES HOMMES

Premier prix : M. Lambert, élève de M. Delaunay.
Second prix : M. Marquet, élève de M. Got.
Premier accessit : M. Guibout, élève de M. Maubant.
Seconds accessits : M. Plan, élève de M. Maubant ; M. Colin, élève de M. Worms.

CLASSE DES FEMMES

Premier prix : Mlle Caristie-Martel, élève de M. Got.
Second prix : Mlle Lefebvre, élève de M. Maubant.
Premier accessit : Mlle Barthélemy, élève de M. Worms.
Seconds accessits : Mlles Bruck et Lemonté, élèves de M. Maubant.

La distribution des prix du Conservatoire avait lieu le samedi 4 août avec le cérémonial accoutumé. Elle a été présidée par M. Kaempfen, directeur des Beaux-Arts, assisté de M. Ambroise Thomas, directeur de l'École ; de MM. Deschapelles, chef du bureau des théâtres, Poulin, H. Cieutat, secrétaire particulier du directeur des Beaux-Arts.

On a remarqué que, des quatre directeurs de nos théâtres subventionnés qui, traditionnellement, prennent place à la table d'honneur, M. de La Rounat, seul, était présent.

M. Kaempfen a prononcé une allocution qui a reçu le meilleur accueil. Après avoir évoqué le souvenir des membres de l'École que la mort a frappés cette année, Louis Monrose, Octave Fouque, il a consacré quelques phrases éloquentes aux derniers succès d'*Henri VIII*, de M. Saint-Saëns, et de *Lakmé*, de M. Léo Delibes. Les souvenirs d'Auber ont été aussi fort ingénieusement amenés et très applaudis, et l'aimable paragraphe consacré à la croix d'honneur de M. Delaunay, de la Comédie-Française, qui n'avait pas été décoré plus tôt parce qu'on le trouvait *trop jeune*, a été vivement applaudi.

S'adressant ensuite plus spécialement aux lauréats, l'orateur a su, dans un langage simple, mais plein de délica-

tesse et de tact, leur exposer les vrais principes de l'art, soit de la création, soit de l'interprétation, et leur donner les conseils les plus pratiques pour atteindre le but que tout artiste, réellement soucieux de sa destinée, ne doit cesser de viser et d'envier.

C'est sur ces paroles que M. Kaempfen a terminé son discours aux applaudissements répétés de toute l'assistance.

Le représentant du ministre de l'instruction publique et des beaux-arts a alors remis les palmes d'officier d'académie à MM. Archainbaud, professeur de chant, Barthe, professeur d'harmonie, et Petitpa, professeur de mimique et de maintien théâtral.

Mais où le plus grand succès l'attendait, c'est lorsqu'il a annoncé qu'un décret conférait la croix de la Légion-d'honneur à M. Théodore Dubois.

M. Théodore Dubois est un musicien de valeur, son cours est une des bases les plus solides de l'enseignement de la composition au Conservatoire; aussi la récompense qui lui était décernée fut-elle saluée ce jour-là par des applaudissements chaleureux.

Le concert et les scènes dramatiques qui ont suivi la distribution des récompenses, ont été très brillants.

Ils ont valu de nombreux bravos et des rappels à Mlle Guillot, une toute mignonne pianiste, élève de M. Delaborde; à M. Muratet, qui a redit son morceau de concours, l'air des tombeaux, de *Lucie de Lammermoor*; à M. Geloso, premier prix de violon; à Mlle Caristie-Martel et M. Marquet dans le cinquième acte de Marion Delorme; à M. Samary, dans le *Menteur*, et enfin à Mlles Marsy et Barety, dans la scène de Célimène et d'Arsinoé, du *Misanthrope*.

Les scènes lyriques qui terminaient la séance ont également réussi.

Mlle Castagné a fait preuve de réelles qualités de comédienne et de chanteuse dans son duo de *Carmen* avec M. Mauguière.

Mlle Figuet et M. Escalaïs nous ont fait entendre leurs superbes voix dans la scène du quatrième acte d'*Aïda*. Le

succès a été énorme pour ces deux artistes si bien doués.

M. Jules Cohen tenait le piano.

Seul, M. Albert Lambert, premier prix de tragédie, n'a pas pris part à la représentation du jour. Tout le monde espérait l'applaudir dans *Hamlet*, mais l'attente a été vaine, M. Lambert n'a pas paru.

Voici maintenant la liste complète des lauréats du Conservatoire engagés dans les théâtres subventionnés :

Opéra : Mlle Figuet et M. Escalaïs.

Comédie-Française : Mlles Marsy et Bruck ; M. Samary.

Opéra-Comique : Mlles Castagné, Bérengier, Vidal et M. Dulin.

M. Muratet était déjà engagé depuis un an.

Odéon : Mlles Caristie-Martel, Boyer, Barety et M. Albert Lambert.

BIBLIOGRAPHIE

—

OUVRAGES CONCERNANT LE THÉATRE

CASTIL-BLAZE. — *Mademoiselle Le Maure*, avant son entrée dans les chœurs de l'Académie royale de musique.

COQUELIN-CADET. — La *vie humoristique*. — (Paul Ollendorff, éditeur).

CORDIER. — *Bibliographie des œuvres de Beaumarchais.* — (Quantin, éditeur.)

CORNEILLE. — *Le Menteur, Horace*, édition nouvelle commentée par M. Félix Hémon.

DOYEN (Edouard) et GIRAUD (Jules). — *Les deux Patries.*— (Tresse, éditeur.)

DUMOUSTIER (Léon). — *Molière, auteur et comédien, sa vie et ses œuvres.* — (Laplace et Sandoz.)

GAUTIER (Théophile). — *Souvenirs de théâtre, d'art et de critique.*

GRENET-DANCOURT. — *Monologues comiques et dramatiques.* — (Ollendorff, éditeur.)

HEYLLY (Georges d'). — *Delaunay*, sociétaire de la Comédie-Française, avec portrait gravé à l'eau forte par Lalauze. — (Tresse, éditeur.) — *Théâtre des boulevards; Chroniques des petits théâtres de Paris*, de Nicolas Brazier. — (Alph. Lemerre, éditeur.)

Jullien (Adolphe). — *La comédie à la cour.*

Lacour (Léopold). — *Gaulois et Parisiens* (Eugène Labiche, Henri Meilhac et Ludovic Halévy, Edmond Gondinet).

Lanoye (Henry de). — *Honneur et patrie*, drame en cinq actes. — (Tresse, éditeur.)

Larroumet (Gustave). — *Marivaux, sa vie et son œuvre.*

Lavigne (Germond de). — *La comédie espagnole*, traduction des pièces de Lope de Rueda.

Legouvé (Ernest). — *Etudes et souvenirs de théâtre.*

Lelion Damiens. — *Bréviaire d'un comédien.*

Le Senne (Charles). — *Code du théâtre*, lois, règlements, jurisprudence, usages, avec un avant-propos de M. Henry Celliez. — (Chez Tresse.)

Lyden (de). — *Le théâtre d'autrefois et d'aujourd'hui.* — (Chez Dentu.)

Molière. — Œuvres complètes, publiées par M. Anatole de Montaiglon et illustrées par M. Jacques Léman. — *L'Étourdi; Sganarelle ou le Cocu imaginaire; la Jalousie du Barbouillé; le Médecin volant.* — (Chez Lemounyer, éditeur.)

Mortier (Arnold). — *Soirées parisiennes* du Monsieur de l'orchestre. Neuvième année, 1882, avec préface de M. Henri Becque. — (Dentu, éditeur.)

Noel (Edouard) et Stoullig (Edmond). — *Annales du théâtre et de la musique*, huitième année, 1883, avec une préface, *Étude sur la mise en scène*, de M. Émile Perrin. Ouvrage couronné par l'Académie française. — (Charpentier, éditeur.)

Pérey (Lucien) et Maugras (Gaston). — *Dernières années de Madame d'Épinay, son salon et ses amis.* — (Documents touchant le théâtre de cette époque.)

Robert (Auguste). — *Néron tragédien*, drame en trois actes. — (Ollendorff, éditeur.)

Saut (Léon). — *L'art du travestissement*, paraissant par livraisons.

Sophocle. — *Tragédies*, traduites en prose par M. Humbert.

Soubies (Albert). — *Almanach des spectacles,* pour 1882, avec portrait de Mlle Bartet gravé à l'eau forte par Lalauze. — (Chez Jouaust.)

Toché (Raoul). — *Les premières illustrées.* — (Ed. Monnier, éditeur.)

Viel-Castel (Louis de). — *Étude sur le théâtre espagnol.*

Vitu (Auguste). — *Archéologie moliéresque. Le jeu de paume des Mestayers, ou l'illustre théâtre,* 1595 à 1883. — (Alph. Lemerre, éditeur.)

OUVRAGES CONCERNANT LA MUSIQUE

Annuaire du Conservatoire de musique de Bruxelles, septième année, 1883.

Œsterlein. — *Catalogue des œuvres de Richard Wagner et des ouvrages qui le concernent.* — (Leipzig.)

Catalogue de la collection d'autographes léguées à l'Académie philharmonique de Bologne, par l'abbé Masseangelo Masseangeli (4 fascicules).

David (Ernest). — *La Vie et les œuvres de J.-S. Bach, sa famille, ses élèves, ses contemporains.* — (Chez Calmann Lévy.)

Forgeron. — *Étude sur la réorganisation des musiques militaires.* — (Typographie Oberthur, à Rennes.)

Grove. — *Dictionnaire de musique.* — (Londres.)

Hippeau (Edmond). — *Berlioz intime.* — (Bureaux de la *Renaissance musicale.*)

Kufferath (Maurice). — *Henri Vieuxtemps, sa vie et son œuvre.* — (A Bruxelles, chez Rozez.)

Lajarte (Th. de). — *Les Curiosités de l'Opéra.* — (Chez Calmann Lévy.)

Mahillon (V.). — Étude sur le doigté de la flûte Boehm. — (Bruxelles, à la manufacture d'instruments de M. Mahillon.)

SIMON (H.-A). — *Annuaire général de la musique et des sociétés chorales et instrumentales de France.* — (2ᵉ année.)

SOULA. — Essai sur l'influence de la musique et son histoire en médecine. — (Paris, chez Derennes.)

WACHS (Paul). — Petit traité pratique de plain-chant. — (Chez Enoch.)

Wagner-Lexicon. — Dictionnaire d'impolitesse, contenant les expressions grossières, injurieuses, haineuses et calomnieuses, employées contre R. Wagner et ses partisans, colligées par W. Tappert, — (Leipzig, chez Fritzish.)

WEBER (Johannès). — *Les Illusions musicales.* — (Chez Fischbacher.)

PUBLICATIONS MUSICALES

BERLIOZ (Hector). — *Grande Messe des morts,* réduction au piano de la partition d'orchestre. — (Brandus.)

CAMPRA. — *Les Fêtes vénitiennes.* — (Édition Michaëlis.)

DUPREZ. — *Les Quatre saisons de l'année,* illustrées de quatre dessins d'Innocenti.

LALANDE et DESTOUCHES. — *Les Éléments,* opéra-ballet en quatre actes et un prologue, paroles de Roy. — (Th. Michaëlis, éditeur.)

LESUEUR. — *Ossian* ou les *Bardes.* — (Édition Michaëlis.)

LULLY. — *Persée, Phaéton.* — (Michaëlis, éditeur.)

MASSÉ (Victor). — *Les Saisons,* opéra-comique en trois actes, 3ᵉ édition, avec les changements de l'auteur. — (Chez Grus.)

MEYERBEER. — *Mélodies*, nouvelle édition. — (Chez Brandus.)

PHILIDOR. — *Ernelinde,* avec préface de M. Arthur Pougin. — (Édition Michaëlis.)

RAMEAU. — *Zoroastre.* — (Édition Michaëlis.)

RENAUT. — *Les Saisons enfantines.* — (Ricordi, éditeur.)

Répertoire du chanteur. — 21e volume de la collection. — (Brandus, éditeur.)

ROLLAND. — *Recueil de Chansons populaires.* — (Chez Maisonneuve.)

SACCHINI. — *Renaud,* tragédie lyrique en trois actes, paroles de Leboeuf et de Framery ; *Chimène,* traduction italienne et préface de M. de Lauzières. — (Th. Michaëlis, éditeur.)

SERPETTE (Gaston). — *Tige de Lotus,* paroles de M. Raoul Toché, saynète à deux personnages, représentée à l'hôtel de La Rochefoucauld, en mai 1883. — (Brandus, éditeur.)

THURNER (A.). — *Les Reines de chant.* — (Chez Hennuyer.)

Vieilles chansons pour les petits enfants. — Avec accompagnements de M. Ch.-M. Widor, et illustrations par M. B. de Monvel. — (Chez Plon.)

NÉCROLOGIE

ALPHONSINE (Fleury de son vrai nom), artiste dramatique, créa, avec le plus grand succès, quantité de rôles comiques aux anciens Délassements, aux Variétés, au Gymnase et à la Renaissance. — **AMIGUES** (Jules), auteur de *Maurice de Saxe*, représenté au Théâtre-Français, en 1870, devenu depuis lors journaliste politique. — **ARONDEL**, ancien comédien des théâtres de drame. — **BOIELDIEU** (Adrien), le fils de l'auteur de la *Dame Blanche*, compositeur de musique. — **CHEZA** (Mme), remplit les rôles de duègne à l'ancien théâtre de la Gaîté. — **CRESSONNOIS** (Jules), compositeur de musique, ancien chef de la musique des guides et directeur de concerts hebdomadaires. — **DAMAIN** (Hortense), comédienne de salon, à Paris et à Londres, ayant passé par le Gymnase.— **DARCIER** (Joseph, Lemaire dit), chanteur et compositeur populaire.— **DAVID** (Georges), jeune premier, applaudi dans les théâtres de banlieue. — **DELACOUR** (Alfred), de son vrai nom Lartigue, auteur dramatique, collaborateur de Labiche, de Lambert Thiboust, de Grangé, Marc Michel, etc. — **DELESSART**, artiste dramatique, qui débuta au Théâtre-Français, joua plusieurs années au Vaudeville, et créa à l'Ambigu Lantier de l'*Assommoir*. — **DUBOUCHET**, ancien artiste de la Renaissance, où il tenait l'emploi de comique-grime. — **FAURE** (Georges)

jeune artiste du Vaudeville. — **FIGEAC** (Bathilde-Auguste, Mme Jaluzot), ancienne artiste du Gymnase et pensionnaire de la Comédie-Française. — **FLACHAT** (Lambert), ex-baryton des théâtres de Lyon, Bordeaux, Toulouse et Marseille, membre de la *Lice chansonnière*. — **FLOTOW** (baron Frédéric de), compositeur de musique, né à Teudendorff [Mecklembourg], auteur de l'*Ame en peine*, de *Martha* et de l'*Ombre*, représentée à l'Opéra-Comique en 1870, etc. — **FOUQUE** (Octave), compositeur de musique et critique musical, attaché à la Bibliothèque du Conservatoire. — **GAULTIER** (Gabrielle), artiste dramatique des petits théâtres du boulevard du Temple, des Menus-Plaisirs, des Variétés, du Gymnase, de l'Ambigu et de la Gaîté. — **GEOFFROY** (Jean-Marie-Joseph), célèbre artiste du Gymnase et du Palais-Royal, où il compta autant de succès que de rôles dans les pièces de Labiche, Gondinet, Lambert Thiboust, Meilhac, Halévy, etc. — **HALÉVY** (Léon), de l'Institut, le père de Ludovic HALÉVY et l'auteur du *Chevreuil*. — **HÉBERT**, jeune artiste de l'Ambigu où il créa Zizi de *Nana*. — **HENRY** (Victor), ancien artiste du Théâtre-Comte, de la Comédie-Française, de l'Odéon, des Variétés, et ancien directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin. — **HEUGEL** (Léopold), éditeur de musique, rédacteur en chef du *Ménestrel*. — **HUBER** (Charles), ancien directeur du théâtre de Nantes, et régisseur des Folies-Dramatiques. — **KETTEN** (Henry), pianiste-compositeur, âgé seulement de trente-cinq ans. — **KRUGER** (William), pianiste du roi de Wurtemberg, et professeur au Conservatoire de Stuttgard. — **LARMET**, artiste dramatique. — **LAURENÇON**, ancien directeur de théâtre, auteur dramatique, artiste de la Porte-Saint-Martin et du théâtre de la Monnaie de Bruxelles. — **LAVASTRE** (Antoine), peintre-décorateur de l'Opéra, associé de Carpezat. — **LEAVY** (Arthur-James), organiste de Saint-Germain-en-Laye, ancien lauréat du Conservatoire de Paris. — **LEBRUN**, ancien artiste du théâtre du Parc de Bruxelles. — **LEGROS** (Angélina), ancienne artiste des Folies-Dramatiques où elle tenait l'emploi des mères comiques et des duègnes. — **LEMAIRE** (Josèphe), ancienne tragédienne de l'Odéon. — **LONATI** Edmond), ancien chef d'orchestre. — **MASSON** (Michel),

auteur dramatique, mort à quatre-vingt-trois ans. — **MATHIEU** (Émile), ancien artiste de café-concert. — **MÉRIGOT** (Paul), artiste dramatique, ayant joué aux anciens Délassements-Comiques, et auteur de plusieurs chansons excentriques de cafés-concerts. — **MOMAS**, ancien chef d'orchestre du théâtre des Arts de Rouen et du théâtre lyrique de la Gaîté, lors de *Pétrarque* et de *Guido et Ginevra*. — **MONNIER** (Marguerite), artiste de la danse ayant créé un petit rôle dans la *Korrigane*, à l'Opéra. — **MONROSE** (Louis-Martial BARIZAIN, dit), fils de l'illustre comédien de ce nom; sociétaire de la Comédie-Française et professeur de déclamation au Conservatoire, où il remplaça Samson; auteur de plusieurs comédies et de plusieurs volumes de comédies satiriques. — **NOLAU** (J.-François), architecte et décorateur, l'élève et le gendre de Ciceri, créa avec Rubé l'un des plus brillants ateliers de décoration de Paris. — **PAGANS**, chanteur de salons et professeur de chant. — **PERSON** (Madame), ancienne artiste du Théâtre-Historique du boulevard du Temple où elle eut un certain succès dans les grands drames d'Alexandre Dumas. — **PETIT** (Jules), peintre décorateur, élève d'Alfred Rubé. — **PETIT-VILLIERS** (Mme), artiste de la danse qui a laissé d'excellents souvenirs à l'Opéra. — **ROBERT-HOUDIN**, fils aîné du célèbre prestidigitateur. — **ROLLE** (Hippolyte), célèbre critique dramatique du *Moniteur* et de l'ancien *National*. — **RONCONI**, le fils du célèbre ténor qui fit partie de la troupe du Théâtre-Italien de Paris au temps de Lablache, de la Grisi et de l'Alboni. — **ROUVROY** (Louise), chanteuse de talent qui fit sa carrière en province et se livra ensuite au professorat. — **RUBINI** (Dominique), ancien maître de chapelle de l'empereur de Russie et professeur de chant. — **SAMSON** (Mme). — Veuve de l'illustre sociétaire du Théâtre-Français; premier prix de comédie et second prix de tragédie en 1815 dans la classe de Fleury; quitta le théâtre au bout de peu d'années et se livra plus tard au professorat. — **SARDOU** (Paul), ancien artiste lyrique, lauréat du Conservatoire, revint de l'Amérique du Sud et fut souffleur et bibliothécaire au Théâtre-Italien. — **SURVILLE** (de son vrai nom, Victor-Laurent ELLIARD), ancien acteur de la Porte-Saint-

Martin et de la Gaîté du boulevard du Temple. — **TISSIER**, artiste dramatique du Théâtre-Déjazet, des Variétés, de la Gaîté et du Châtelet. — **TRAIN** (Achille), artiste dramatique, qui passa par le Gymnase, le Vaudeville et le Châtelet et partit ensuite pour la Russie. — **TRONCHET**, pensionnaire de la Comédie-Française pendant trente ans. — **TUAL** (Valérie), artiste lyrique ayant chanté à l'Opéra-Comique et au Théâtre-Lyrique. — **VIARDOT** (Louis), critique d'art, ancien directeur du Théâtre-Italien, a publié plusieurs brochures qui touchent à la musique. — **WAGNER** (Richard), célèbre compositeur allemand, mort à Venise. — **WILLIAMS**, ancien comique des théâtres de féerie, qui termina sa carrière à la Renaissance. — **WOLKMANN** (Robert), compositeur d'origine saxonne, ayant vécu plus de quarante ans à Budapesth.

LA CRITIQUE DRAMATIQUE ET MUSICALE

EN 1883[1]

Les Annales politiques et littéraires. — M. ADOLPHE BRISSON, critique dramatique.

L'Art. — M. ARTHUR HEULHARD, critique dramatique; M. LOUIS GALLET, critique musicale.

L'Art Musical.—M. RAOUL DE SAINT-ARROMAN, critique musicale.

Charivari. — M. PIERRE VÉRON.

Clairon. — M. FRANÇOIS OSWALD, critique dramatique; M. GASTON SERPETTE, critique musicale; M. MAURICE ORDONNEAU, soirée théâtrale; M. A. D'HERBLAY, courrier des théâtres.

Constitutionnel. — M. GEORGES OHNET, critique dramatique; Jacques Hermann (Mme PIDOUX), critique musicale.

Correspondant. — M. VICTOR FOURNEL.

Courrier d'État. — M, EDMOND STOULLIG.

Courrier du soir. — M. DE BASSILAN, critique dramatique; M. GUTELLO, critique musicale.

(1) Les écrivains dont le nom n'est suivi d'aucune mention sont en même temps chargés du compte-rendu dramatique et du compte-rendu musical.

XIXe Siècle. — M. HENRY FOUQUIER, critique dramatique ; M. CHARLES MARTEL, soirée théâtrale et courrier des théâtres.

Entr'acte. — MM. ACHILLE DENIS et FERNAND BOURGEAT.

Événement. — M. LOUIS BESSON (Panserose), soirée théâtrale et courrier des théâtres ; M. PHILBERT JOSLÉ, critique musicale.

Figaro. — M. AUGUSTE VITU, critique dramatique et musicale ; M. B. JOUVIN, critique musicale ; M. ARNOLD MORTIER (un Monsieur de l'orchestre), soirée théâtrale ; M. JULES PRÉVEL, courrier des théâtres.

Français. — MM. LOUIS MOLAND et JULES GUILLEMOT, critique dramatique ; M. ADOLPHE JULLIEN, critique musicale.

France. — M. RENÉ DELORME (Saint-Juirs) ; M. VICTOR ROGER, courrier des théâtres.

Gaulois. — M. HENRI DE PÈNE, critique dramatique ; M. FOURCAUD, critique musicale ; M. RAOUL TOCHÉ (Frimousse), soirée théâtrale ; MM. ÉDOUARD NOEL et EDMOND STOULLIG (Nicolet), courrier des théâtres.

Gazette de France. — M. ADOLPHE RACOT, critique dramatique ; M. SIMON BOUBÉE, critique musicale.

Gil Blas. — M. LÉON CHAPRON, critique dramatique ; M. VICTOR WILDER, critique musicale ; M. CHRISTIAN DE TROGOFF, courrier des théâtres.

Illustration. — M. HENRI LAVOIX (Savigny).

Intransigeant. — M. LOUIS DE GRAMONT (Fauchery).

Journal des Débats. — M. J.-J. WEISS, critique dramatique ; M. ERNEST REYER, critique musicale.

Journal illustré. — M. CHARLES RÉTY (Ch. Darcours).

Justice. — M. ÉDOUARD DURRANC, M. JULIEN LERMET, soirée parisienne et courrier des théâtres.

Lanterne. — M. LÉON MARX.

Liberté. — M. PAUL PERRET, critique dramatique ; M. VICTORIN JONCIÈRES (Jennius), critique musicale et courrier des théâtres.

Messager de Paris. — M. JULES GUILLEMOT.

Monde illustré. — M. Charles Monselet, critique dramatique ; M. Albert de Lasalle, critique musicale.

Moniteur Universel. — M. Édouard Thierry ; M. Emile Desbeaux (L'Amateur des spectacles), soirée théâtrale et courrier des théâtres.

National et *Petit National.* — M. Edmond Stoullig.

Nouvelle Revue. — M. H. de Bornier, critique dramatique ; M. Louis Gallet, critique musicale.

Opinion. — M. Édouard Noel (Tallemant des Écus).

Paris. — M. Henri de Lapommeraÿe (1).

Parlement. — M. A. Bourges, critique dramatique ; M. Victor Wilder, critique musicale.

Patrie. — M. François Coppée, critique dramatique ; M. Lauzières de Thémines, critique musicale ; M. Grisier (Dorante), courrier des théâtres.

Pays. — M. Georges Maillard.

Petit Journal. — M. Léon Kerst ; M. Émile Abraham, courrier des théâtres.

Petit Messager Parisien. — M. Edgard Pourcelle

Petit Moniteur, Petite Presse et Presse illustrée. — M. Emile Desbeaux.

Presse. — M. Emile Blavet, critique dramatique ; M. Raoul de Saint-Arroman, critique musicale.

Radical. — M. Henri Maret.

Rappel. — M. Armand Gouzien.

République française. — M. Paul Arène, critique dramatique ; M. Alphonse Duvernoy, critique musicale.

République illustrée. — M. Edgard Pourcelle.

Réveil. — M. H. Bauer.

Revue des Deux-Mondes. — M. Louis Gandrax, critique dramatique ; M. H. Blaze de Bury (F. de Lagenevais), critique musicale.

Revue du monde musical et dramatique. — M. Léon Kerst, critique musicale ; M. Jules de Marthold, critique dramatique.

(1). M. H. de Lapommeraye a continué pendant l'année 1883, avec un succès qui ne s'est point démenti, le *Feuilleton parlé* du lundi qu'il a créé à la salle des Conférences du boulevard des Capucines.

Revue politique et littéraire. — M. Maxime Gaucher, critique dramatique ; M. Léon Pillaut, critique musicale.

Siècle. — M. Charles Bigot, critique dramatique ; M. Oscar Comettant, critique musicale.

Soleil. — M. Richard de Lavallée (Ch. de la Bulletière).

Soir. — M. Alphonse Duchemin, critique dramatique ; M. Albert Soubies (B. de Lomagne), critique musicale.

Télégraphe. — M. Camille Le Senne, critique dramatique ; M. Henri Lavoix fils, critique musicale ; M. Edmond Stoullig (Vert-Vert), soirée théâtrale et courrier des théâtres.

Temps. — M. Francisque Sarcey, critique dramatique ; M. J. Weber, critique musicale.

Univers illustré. — M. Achille Denis.

Vie moderne. — M. Fourcaud.

Ville de Paris. — M. Bertol-Graivil, critique dramatique ; M. Charles de Sivry, critique musicale.

Voltaire. — M. Alexandre Hepp, critique dramatique ; M. Léon Kerst, critique musicale ; M. Alfred Delilia (Scapin et Marcel Didier), soirée théâtrale et courrier des théâtres.

TABLE DES MATIÈRES[1]

1. Le présent volume a été rédigé entièrement par M. Édouard Stoullig.

Paris, Imp. TOLMER, et Cie. — Succursale à Poitiers. — 8817

Paris. — Imp. E. CAPIOMONT et V. RENAULT rue des Poitevins, 6.



